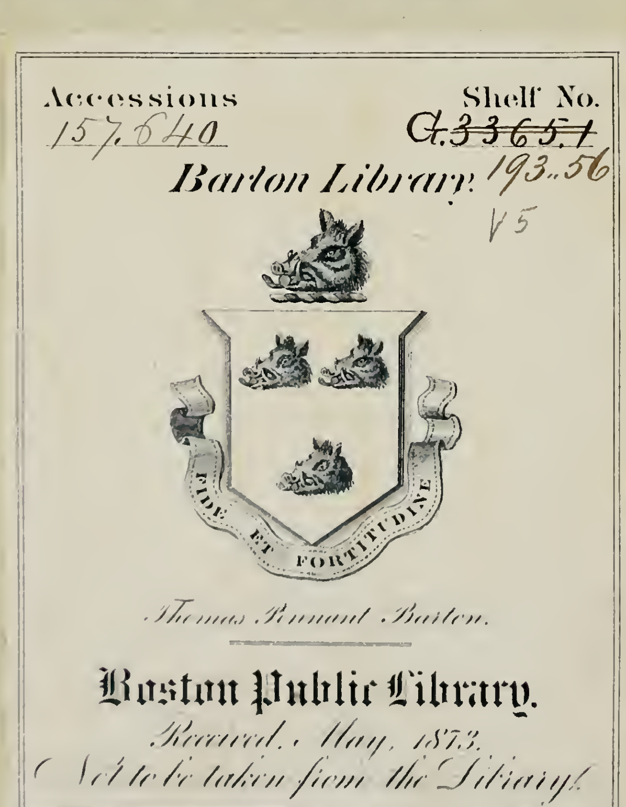


Signature "22" is bound up after "23," in this volume, When the vol. is bound, be careful the binder this alters it.



LES

MILLE ET UN JOURS,

CONTES ORIENTAUX.

V.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI CHEZ :

RAPILLY, Libraire, passage des Panoramas, n° 43;
DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, Imp.-Lib., rue Saint-Louis, n° 46, au Marais, et rue Richelieu, n° 47 *bis*;
LEFÈVRE, galerie Véro-Dodat, n° 30;
MOREL, boulevard de la Madeleine, n° 31;
LAROQUE jeune, boulevard Poissonnière, n° 1;
MARY, passage du Petit-Saint-Antoine, n° 29;
LELIÈVRE, boulevard des Italiens, n° 17.

LES

MILLE ET UN JOURS,

CONTES ORIENTAUX

TRADUITS DU TURC, DU PERSAN ET DE L'ARABE,

Par Petis-de-la-Croix, Galland, Cardonne, Chawis et Cazotte, etc.,

Avec une Notice, par M. Collin de Plancy,

ORNÉS DE DIX BELLES GRAVURES,

Dessinées et Gravées par nos premiers Artistes.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

CHEZ RAPILLY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PASSAGE DES PANORAMAS, Nº 43.

1826.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue S.-Louis, nº 46, au Marais.

LES

MILLE ET UN JOURS,



400e JOUR.

HISTOIRE DE MAUGRABY [1], OU LE MAGICIEN.

Ce Maugraby était la plus détestable créature qui fût sur la terre. Zatanai [2], auquel il s'était entièrement livré, lui avait ouvert le trésor de ses richesses comme ceux de sa malice, et l'avait rendu très-puissant en mauvaises œuvres; aussi n'eut-il jamais de serviteur plus fidèle, et son nom, qui répandait la terreur pendant sa vie, est encore aujourd'hui en exécration [3].

[1] *Maugraby*, ce mot signifie barbare, barbaresque plus proprement.

[2] Satan.

[3] On jure encore par lui en Provence, en Languedoc et en Gascogne, *maugraby*; ou ailleurs, en France, *maugrebleu*.

Ce maudit homme parcourait la terre, cherchant à faire des conquêtes pour son maître, mettant tour-à-tour en œuvre toutes les ruses les plus scélérates, les finesses les plus étudiées. Quand un ménage bien uni, surtout parmi les gens riches, se voyait sans postérité, le Maugraby trouvait moyen de s'introduire, d'offrir et de faire accepter son secours, pour faire cesser la stérilité. Quand par hasard il s'agissait de faire naître un héritier dans une maison souveraine, alors il redoublait de zèle et d'adresse.

Habed-il-Kalib régnait alors en Syrie, et tenait sa cour à Thedmor sa capitale. Né idolâtre, il avait été appelé à la lumière de la religion musulmane par Bein-Habas-Mortazer-Billaz, huitième calife, qui, lui ayant fait quitter le nom de Sankir-Balleyn, lui avait fait prendre celui d'Habed-il-Kalib.

Ce monarque pouvait rassembler trois cent mille cavaliers sous ses étendards, et en avait toujours soixante et dix mille autour de lui pour sa garde : sa capitale était ornée de monumens d'architecture dans tous les genres ; la magnificence la plus recherchée éclatait dans son palais, et tous les arbres, dont la riche contrée de Damas s'enorgueillit, embellissaient ses jardins.

Il avait soixante femmes, choisies parmi les plus belles qui fussent dans l'Orient ; mais son pouvoir et les objets de jouissances rassemblés autour de lui,

lui étaient devenus insipides ; sa carrière s'avançait, et, malgré ses efforts et ses prières, il était sans postérité.

Le Maugraby saisit cette occasion pour venir lui offrir ses services intéressés. Il se présente à la porte du palais, travesti en homme de la campagne ; borgne de l'œil droit, chassieux du gauche, formant un objet tout-à-fait risible.

Il a un petit panier sous le bras, et crie d'une voix forte : Pommes, pommes pour rendre les femmes fécondes ! Les esclaves du palais se moquaient du marchand : Pourquoi ne cries-tu pas des prunes, plutôt que des pommes ? lui disaient-ils ; cela vaudrait peut-être mieux.

Sur cette entrefaite, le grand visir arrive au palais ; il venait pour s'entretenir avec le roi d'affaires concernant le gouvernement. Il entend le cri du Maugraby et l'appelle : Que vends-tu là ? lui dit-il. — Seigneur, c'est un fruit qui rend les femmes fécondes.

— Tu serais bientôt, lui répond le visir, plus riche que tous les monarques de la terre, si tu possédais de pareils fruits. — Je ne serais pas si riche que vous le pensez, dit le Maugraby ; mon arbre ne donne qu'un fruit dans l'année ; mais il le donne bien excellent et bien beau. — Tu le portes sans doute dans le panier que tu as au bras ? reprit le visir : fais-le moi voir.

Le Maugraby obéit, et découvrit la pomme cachée sous des feuilles, et le visir semblait la regarder avec plaisir, quand un eunuque, qui faisait le métier de bouffon au palais, prend la parole :

Seigneur, dit-il au ministre, n'achetez rien de ce vilain borgne ; il ne voit rien d'un œil et regarde de travers de l'autre ; ne voyez-vous pas qu'il est chassieux ? sa prunelle gâte tout ce qu'elle fixe. Puis s'adressant au borgne : Parle, marchand de merveilles ! n'as-tu pas un secret pour me rendre prolifique, moi ? — Non, répond le Maugraby ; mais tu as un beau nez. J'ai un moyen pour le rendre fécond, en veux-tu faire l'essai ? — Volontiers, dit l'eunuque, car je m'ennuie de mon état.

— Prends cette noisette, reprit le marchand de fruits, présente-la au bout de ton nez, comme tu veux qu'elle y tienne, en disant : « Pour le prix qu'il » m'en coûte et de la part dont il me vient, j'ac- » cepte de tout mon cœur le présent du Maugraby » (apprends que c'est mon nom) : puisque tu prétends être amusant, tu le seras plus que jamais.

401ᵉ JOUR.

Le bouffon, imaginant qu'il va se procurer une occasion de plus de tourner le borgne en ridicule, prend la noisette et la campe sur le bout de son nez; elle y tient, et y fait la figure bizarre d'un petit nez qui aurait pris racine sur un gros.

Tous ceux qui sont présens éclatent de rire : la noisette est devenue charnue, et a pris racine dans l'endroit où elle a été placée.

L'eunuque ayant fait la sottise de prononcer les paroles dictées par le Maugraby, elles ont eu leur effet sur-le-champ, et le plaisant demeure exposé aux railleries de tous ceux que le bruit à attirés. Le visir, témoin de l'aventure de la noisette, va annoncer au souverain les infaillibles propriétés d'une pomme, dont la prudence ne permet pas de négliger de faire l'acquisition à quelque prix que ce soit.

Ce n'est pas, lui dit-il, sire, la première fois que les rois ont eu recours aux ressources de la magie, pour se procurer ce qu'ils ne peuvent obtenir autre-

ment ; la sagesse de votre motif pourrait justifier une imprudence ; vous avez inutilement mis en œuvre les astrologues attachés à votre cour : leurs travaux ont été inutiles, il se présente un homme plus habile qu'eux : il ne faut pas dédaigner ses services ; l'intérêt de l'état vous y oblige, puisqu'il s'agit d'assurer votre succession.

Habed-il-Kalib fut plus qu'ébranlé par ce que venait de lui dire son grand visir ; il se voyait enfin flatté de l'accomplissement de ses plus ardens désirs : il ordonne qu'on fasse venir sur-le-champ, devant lui, le marchand de pommes et le bouffon.

Celui-ci arriva le premier : Nous vous amenons, sire, dit-il au roi, un malin borgne : avec lui, aussitôt dit aussitôt fait ; s'il avait ici une pleine corbeille de pommes, toutes vos dames pourraient faire chercher des nourrices.

La figure du bouffon devenue du plus parfait ridicule, depuis que son nez avait enfanté, jointe aux propos du personnage, firent perdre le sérieux au roi. Enfin, ce prince se remit, et fit entrer le Maugraby dans un cabinet particulier, où le grand visir seul fut admis en tiers. Marchand, dit le roi, montrez-moi cette pomme. — La voilà, sire. Jamais pour la forme, la finesse, la transparence de la peau, la couleur et l'odorat, le roi n'avait vu un aussi beau fruit.

Quand on vend, dit le roi, une marchandise aussi précieuse, il faut pouvoir s'annoncer d'une manière à se concilier des égards. Visir, dit le roi à son ministre, faites ordonner au grand trésorier d'envoyer une robe et un turban convenable à celui qui va négocier avec moi.

L'ordre porté par le visir n'admet point de délai, et sur-le-champ, dans un cabinet à part, le Maugraby est revêtu comme doit l'être un homme d'importance, admis à l'audience particulière d'un grand souverain. Entrons en marché maintenant, dit Habed-il-Kalib, donnez-moi votre pomme ; et dès que vous m'assurez que, par ce moyen, je pourrai avoir des enfans, je vous en ferai compter quatre mille sequins. — Je dépose, reprit le Maugraby, un diamant valant dix mille sequins entre les mains de votre majesté. Si le fruit que je vais lui donner n'opère pas l'effet que j'en promets, le bijou sera perdu pour moi ; mais je ne saurais céder ma pomme pour de l'or, dont je n'ai pas besoin.

— Et quel autre prix pouvez-vous y mettre ? repartit le roi. — Vous sentez vos besoins, sire, et moi les miens. J'ai une grande, une importante succession à laisser ; je n'ai pas d'héritier : les moyens, par lesquels je puis vous en procurer, sont insuffisans pour moi-même. Voici mes conditions, et je ne les crois pas onéreuses : si le premier enfant que

vous aurez est une fille, elle est à vous ; si c'est un garçon, il est à moi.

Le roi était près d'entrer en fureur à cette proposition ; mais le premier visir lui serre doucement le bras, et l'engage à se retirer avec lui sur un sofa qui était dans le fond de l'appartement. Là, de manière à ne pouvoir être entendu de l'étranger, il lui tient ce discours :

La proposition qu'on vous a faite est bien insolente, sire ; et l'homme qui l'a aussi témérairement hasardée mériterait la mort, mais on vous offre un moyen unique de ne pas mourir sans postérité, et quand vous auriez consenti à donner votre fils à cet homme, s'il vous en vient un, quelle force pourrait-il employer pour contraindre à lui tenir parole celui qui peut couvrir la campagne d'une armée de trois cent mille cavaliers ? Il veut un héritier ? il viendra le chercher ici, et, s'il s'affectionne à votre enfant, vous ne vous opposerez pas à ce qu'il le comble des trésors dont il se dit si embarrassé. Dissimulez donc, sire, et faites vos affaires ; les promesses des hommes puissans ne sont que des mots.

Habed-il-Kalib, aveuglé par ses propres désirs, se laissa convaincre et induire à entrer en marché avec le Maugraby. Il convient de lui abandonner le premier fruit mâle qu'il pourra obtenir par les vertus de la pomme, et dans l'instant elle lui est re-

mise ; mais il faut être instruit de la manière de s'en servir.

Sire, lui dit le Maugraby, pour que le fruit fasse son effet, votre majesté doit épouser une jeune vierge ; vous entrerez avec elle dans le bain, et, lorsque vous devrez passer au lit nuptial, vous couperez la pomme par la moitié, vous en donnerez une à votre épouse, et, en mangeant l'autre, vous prononcerez tout haut : « Souveraine puissance, qui
» avez mis une vertu dans la pomme, faites qu'elle
» se déploie en notre faveur, et accordez-nous un
» enfant. »

402e JOUR.

En disant cela, l'étranger fait un profond salut, comme pour se retirer, et ajoute : Sire, si vous n'avez qu'une fille, je vous promets une seconde pomme ; comptez sur ma parole, comme je dois faire fond sur celle que m'a donnée votre majesté.

La vue et l'odorat de la pomme enivrent Habed-

il-Kalib. Voyez, sire, lui dit son visir, quel marché eût manqué de faire votre majesté; si, comme beaucoup d'autres moins prudens qu'elle, on eût massacré par ses ordres un homme qui faisait une proposition téméraire en apparence, vous eussiez eu par violence une pomme, devenue inutile entre vos mains, faute de connaître la manière d'en faire usage.

Le roi convint avec lui qu'il était heureux d'avoir pu se posséder; mais, empressé de faire l'épreuve du secret, il ordonna sur-le-champ au chef de ses eunuques de lui chercher dans Thedmor une femme telle que l'étranger la lui avait dépeinte.

Elle est trouvée, répond ce chef; il n'y a pas dans vos états une jeune personne plus belle, plus sage, plus digne de donner un héritier à votre couronne qu'Elmennour, fille de votre grand visir.

— Je suis enchanté, dit le monarque à son visir, que vous possédiez le trésor qui m'est nécessaire; allez préparer votre fille à me donner sa main; jamais je n'aurai formé de lien dont j'aie eu sujet de concevoir de plus flatteuses espérances. Le visir met les mains sur sa tête en signe d'obéissance et sort. Le Maugraby était encore à la porte du palais, où la foule s'était formée autour de lui et de l'eunuque bouffon, qui le priait de le délivrer de l'ornement dont son nez se trouvait enrichi.

Je n'en ferai rien, bouffon, reprenait le Maugraby : je te ruinerais : ne faisais-tu pas métier de faire rire les autres ? tu courais risque de manquer souvent ton coup ; à présent, pour réussir, tu n'as qu'à te montrer.

Comme les plaisans de profession ne sont point aimés, il s'éleva des éclats de rire si extraordinaires de la part des curieux rassemblés, que le Maugraby put s'échapper, et le bouffon se sauver dans le palais avec son nez en trompette.

Le grand visir est de retour dans son palais, un peu mortifié de la commission dont il se voit chargé. Elmennour est sa fille unique, dont il se proposait de faire le bonheur autrement qu'en la donnant à un monarque déjà avancé en âge, dont elle sera la soixante et unième épouse.

Il appréhende de lui causer un violent chagrin, en lui apprenant à quoi elle est nécessairement destinée ; son inquiétude, son trouble, son embarras, son chagrin, se manifestent dans ses regards : Elmennour, qui connaît son père, s'aperçoit qu'il est la victime d'un tourment secret, et fait si bien qu'elle lui en arrache l'aveu.

Quoi ! mon père, lui dit-elle, vous vous affligez d'une alliance dans laquelle je ne vois rien que d'honorable pour vous et d'avantageux pour moi ? Habed-il-Kalib est trois fois plus âgé que moi, mais il

a des vertus que j'estime ; mon cœur est libre et s'attachera sans peine à lui. Si cette pomme merveilleuse dont vous venez de me parler nous procure un enfant, dès-lors la soixante et unième femme devient la première de toutes, comme mère de l'héritier de la couronne, et j'aurai la satisfaction de vous avoir rendu beau-père et grand-père de rois ; ma soumission dès-lors aura assuré votre fortune, et je vous verrai à l'abri des revers auxquels un courtisan et un ministre sont exposés. Allez dire au roi que votre fille Elmennour se trouve très-flattée de l'honneur qu'il lui fait, en laissant tomber un regard de préférence sur elle.

Le visir s'excuse de l'inquiétude qu'il avait témoignée, sur sa tendresse ; et satisfait de n'avoir pas trouvé des obstacles dans les dispositions de sa fille, il va rendre compte au roi de la satisfaction avec laquelle ont été reçus les ordres dont sa majesté l'avait chargé.

Tout se prépare pour la noce où la magnificence royale se déploie. A la suite des cérémonies, des festins, l'heure de marcher vers le lit nuptial arrive ; la pomme du Maugraby est partagée avec précaution, et chacun des deux époux en mange sa portion, après qu'Habed-il-Kalib eut scrupuleusement prononcé les paroles qui devaient assurer l'effet du charme.

Les fêtes qui avaient été ordonnées pour célébrer le mariage du roi avec la belle Elmennour étaient à peine terminées, que les premiers symptômes de la grossesse s'annoncèrent, et furent bientôt suivis de ceux qui ne laissaient aucun doute sur la certitude de l'événement tant désiré.

403e JOUR.

Les neuf mois s'écoulent enfin, et Elmennour accouche d'un prince beau comme le jour. On donne l'enfant à une nourrice choisie, il jouit de la plus belle santé; il croît à vue d'œil, n'a aucune de ces indispositions qui mettent les enfans en péril presqu'en entrant au monde, et tout en lui donne tant de satisfaction, que rien ne rappellerait au roi et à son visir l'idée toujours un peu inquiétante du Maugraby, si le nez du bouffon n'en renouvelait de tems en tems le souvenir.

Mais bientôt, en voyant que les années s'écoulent, que le prince, circoncis et baptisé Habed-il-Rouman,

profitant autant pour l'esprit que pour le corps, donne lieu de concevoir de plus en plus des espérances flatteuses en tout point, on s'amuse du ridicule du visage de l'eunuque, sans s'occuper de celui qui l'a causé; ou, si on pense à celui-ci, c'est comme à un homme qui, vu son grand âge, doit être disparu d'entre les vivans.

Il est tems qu'Habed-il-Rouman aille aux écoles : un Cheik, le plus savant de tout le royaume, qui était en même tems iman de la grande mosquée, était à la tête des études à Thedmor : le jeune prince lui fut confié. Ce vénérable vieillard le tenait auprès de lui, ne lui permettant que la société des jeunes princes, fils des vassaux de la couronne de son père et des autres grands du royaume.

Le jeune Habed était parvenu à sa quatorzième année, surpassant tous ses compagnons d'étude par ses progrès, en tout genre, autant que par les avantages extérieurs de la force, de la taille et de la figure. Il était l'idole de son père et de sa mère, l'espoir de la nation par les heureuses qualités qui se développaient en lui, lorsque tout-à-coup un incident vint troubler le bonheur, la sécurité et presque les espérances de tous.

Le Maugraby, vêtu d'une manière honnête, d'un habillement qui tenait en partie de l'état des gens de loi, et de ceux qui sont attachés au service des mos-

quées, vint pour demander une audience à Habed-il-Kalib, prince très-accessible; il cachait de la main l'œil dont il était borgne, et l'huissier, nouveau dans l'emploi, ne le connaissait pas.

L'officier, après en avoir obtenu la permission, l'introduit auprès du roi, qui était alors sur son trône, ayant son grand visir avec lui et le chef de ses eunuques derrière, avec la garde ordinaire du palais. Le Maugraby s'approche, s'incline profondément jusqu'à trois fois, se relève et découvre sa face odieuse, qui arrache un cri de surprise au monarque. Qui êtes-vous? que voulez-vous? dit Habed-il-Kalib, troublé au-delà de toute expression; qui vous a donné la permission de venir vous présenter devant moi, sans avoir été annoncé?

— Je sais, répond le Maugraby, que ceux dont le droit est clair peuvent venir vous demander justice, fût-ce contre vous-même. Il y a treize ans et plus que vous êtes mon débiteur : l'enfant que vous avez eu d'Elmennour est à moi. Je vous en ai laissé jouir assez long-tems; vous l'avez élevé à votre manière, il faut que je l'instruise à la mienne; et quand j'aurai fait mon devoir de maître, comme vous avez fait celui de père, je pourrai vous le renvoyer.

Le roi se mordait les lèvres, ses yeux étaient ardens de colère; le visir le contient d'un regard, et prend la parole : Qui que vous soyez, ô étranger!

lui dit-il, vous vous rendez coupable de la plus punissable imprudence : osez-vous venir demander à un souverain puissant qu'il vous confie son fils qui appartient à l'état ?.... — Visir, dit le Maugraby, je n'ai que faire de votre harangue ; je parle au roi et non à vous. — Téméraire ! dit le visir ; holà, gardes, qu'on coupe sur-le-champ la tête à ce malheureux ! La garde entoure le Maugraby, le lie et le conduit dans une cour du palais destinée aux exécutions.

Habed-il-Kalib se place à une fenêtre, pour voir sauter sous ses yeux cette tête qui lui est odieuse ; un coup de sabre l'enlève, elle bondit à terre ; et quand le roi pense se rassasier de la vue d'un ennemi mort, il ne voit plus qu'une citrouille partagée en deux.

On s'approche du corps, on ne voit pas une goutte de sang ; ce n'est pas même un corps, c'est un sac rempli de paille de riz soufrée, qui s'enflamme, pétille, remplit d'une fumée qui infecte toute la cour ; bientôt après tout a disparu, et il ne reste pas la plus légère trace de l'exécution que l'on vient de faire.

Habed-il-Kalib et son ministre demeurent confondus ; la journée se passe en vaines délibérations, et le roi prend la résolution d'aller le lendemain matin implorer du secours à la mosquée, en adres-

sant des prières ferventes à Dieu et à son prophète.

Comme le roi, aux premiers rayons du jour, sortait à pied et sans babouches, pour plus grand témoignage d'humilité, quoiqu'il fût environné de ses gardes, un derviche se place tout-à-coup sur son chemin, et lui fait face.

Roi, lui dit-il, reconnais-moi; je suis le Maugraby, je viens te demander mon enfant.

— Ah! maudit magicien, s'écrie Habed-il-Kalib, que le ciel me délivre de toi! Et en même tems il ordonne à sa garde de se jeter sur le faux derviche et de l'étouffer sur-le-champ.

La garde obéit; il n'y a pas assez de place, sur le corps que l'on frappe, pour recevoir tous les coups qu'on lui porte : on le foule aux pieds; mais bientôt on s'aperçoit que ce prétendu corps qu'on veut écraser n'est qu'un sac de pois délié par les deux bouts, et qui a rejeté sur la place tout le légume qui y était contenu. Les pois roulent de tous côtés, et bientôt il n'en reste pas un seul exposé à la vue.

404e JOUR.

Le roi, intimidé par ce dernier spectacle, renonce au dessein d'aller à la mosquée, et revient à son palais. Là, après s'être concerté avec son visir, tous deux tombent d'accord qu'il faut envoyer sur-le-champ chercher un astrologue, qui demeurait à Thedmor, et qui avait la réputation d'être savant en magie, pour pouvoir opposer cet art à lui-même. On arrache l'astrologue à ses études, on le force à venir au palais; il arrive, et apprend des merveilles auxquelles on l'engage à en opposer d'autres qui puissent les détruire.

Ce savant était présomptueux : Sire, dit-il au roi, je vais enchanter un lien; quand le magicien se présentera devant votre majesté, il faut qu'une main adroite le lui passe promptement au col, et si elle est assez habile pour former un second nœud avant qu'il ait pu prononcer trois paroles, le magicien est en votre pouvoir; reprenez le dessein

d'aller demain à la mosquée, et je vous y accompagnerai.

Le roi eut bientôt trouvé l'homme qui lui était nécessaire pour lancer le nœud coulant et en faire un de plus en un clin-d'œil ; c'était le bouffon, grand escamoteur de profession.

On lui fait faire l'essai du tour qu'on attend de lui. Un esclave qu'on en a prévenu et qui cherche à se défendre, est saisi, lié de trois nœuds, avant d'avoir pu prononcer le nom de Mahomet ; on ne doute plus du succès de l'invention pour le lendemain.

Habed-il-Kalib, à cheval, est en chemin pour se rendre à la mosquée ; l'astrologue et le bouffon sont à côté de lui. On ne voit point de figure humaine qui se présente à la vue ; mais tout-à-coup, un âne, d'une forte taille, s'échappe d'une écurie devant laquelle le roi passe, vient se présenter devant lui, et lui crie d'une voix effroyable : Donne-moi mon enfant, je suis le Maugraby.

L'adroit bouffon a joué tout son jeu, et a donné la corde à tenir à l'astrologue ; mais, dans le moment, le grand âne est rentré dans la terre ; et le spectacle qui se présente aux regards est celui du bouffon transformé en un petit âne galeux, sans queue et sans oreilles, qui se trouvent plantées au derrière et sur la tête de l'astrologue, qui tient en main le

bout du lien prétendu magique, passé au col de l'ânon pelé.

Le roi était trop consterné, la garde et le peuple trop surpris, pour que personne fût tenté de rire de cette métamorphose aussi subite que singulière. Cependant, peu à peu, le bouffon a repris sa forme ordinaire sans qu'on s'en soit aperçu; la poussière, qui s'élevait de terre à son trépignement de pieds, a dérobé à la vue l'opération du changement; la queue et les oreilles du savant ont également disparu. L'astrologue syrien s'était avisé de lutter, sans le savoir, contre le plus savant, comme contre le plus dangereux magicien qui fût alors sur la terre.

Tel était le Maugraby. Zatanai, dont il était le très-fidèle esclave, lui avait lui-même ouvert les quarante-huit portes de la science, dont le dépôt existait dans le Dom-Daniel, à Tunis, avant que cet endroit, réputé dans toute la Barbarie, eût été détruit et abandonné aux flammes, avec tout ce qu'il contenait, par Zanate Kalifé [1].

Le Maugraby était donc, poursuivit la sultane, parmi les magiciens les plus habiles de son tems, ce qu'est la lumière de la lune pendant la nuit à celle

[1] Zanate Kalifé fut envoyé par les califes d'Arabie à la conquête de la Mauritanie et des côtes barbaresques. Ces peuples idolâtres étaient entièrement livrés aux superstitions magiques, dont on tenait école publique dans l'endroit nommé *le Dom-Daniel*.

des plus faibles étoiles ; il voulut châtier l'astrologue qui s'était déclaré contre lui, et l'eunuque bouffon son associé, d'une manière qui les rendît ridicules sans les instruire.

Pendant le changement momentané auquel il les soumit, tous les spectateurs eurent lieu de s'apercevoir qu'il les avait traités comme des ânes ; mais eux ne s'aperçurent aucunement du ridicule dont ils avaient été couverts, et soutenaient à ceux qui leur en parlaient qu'on leur avait fasciné la vue.

Habed-il-Kalib, sire, atterré par l'inutilité de la dernière tentative qu'il vient de faire pour se délivrer des persécutions du Maugraby, résolut de poursuivre son chemin afin de se rendre à la mosquée, et y implorer les secours de Dieu et du grand prophète.

Un de ses huissiers le précède, et va prévenir le chef des imans pour qu'il rassemble les ministres de la religion, et donne par-là plus de force et de solennité aux prières.

Ce chef des imans était le vénérable cheik, à qui l'éducation du prince Habed-il-Rouman avait été confiée. Le cheik obéit à l'ordre qu'il a reçu, revêt son habit de cérémonie, et prend le chemin de la mosquée : il laisse son élève avec quelques-uns de ses compagnons d'étude, jouant dans une cour, dont toutes les portes étaient exactement fermées.

Ces précautions étaient bien faibles contre le Maugraby. Il est sur un gros arbre au milieu de la cour, métamorphosé en hibou; il attend le moment où le jeune prince vient à son tour se tapir derrière l'arbre, pendant qu'on cache un mouchoir qu'il doit chercher; le dangereux oiseau de nuit lui fait alors tomber sur la tête une seule goutte d'eau d'une petite fiole qu'il tient dans son bec, et le change en souris.

Le petit animal, poussé par un mouvement naturel, sort tout effrayé de derrière l'arbre, et veut aller chercher un endroit pour se cacher; alors les compagnons d'amusement d'Habed-il-Rouman voient tous distinctement, dans le milieu de la cour, un gros hibou fondant sur une souris qui se sauvait et qu'il enlève.

Habed-il-Kalib, rongé d'inquiétude et tourmenté par la crainte, est de retour dans son palais, et fait appeler son grand visir pour délibérer avec lui sur le parti qu'il y a à prendre dans la circonstance embarrassante où il se trouve.

Il jette, avant l'arrivée du ministre, la vue sur un bureau du cabinet; il y voit un papier déployé et chargé de caractères d'écriture : ses regards s'y attachent, et il lit :

LE MAUGRABY A HABED-IL-KALIB, ROI DE SYRIE.

« Prince sans parole, ce n'est pas moi que tu
» prétendrais frustrer de ce qui m'est dû en me refusant un enfant que tu me donnas; c'est la
» puissance que tu invoquas en mangeant la pomme :
» ton fils lui appartient, et je l'ai pris pour le lui
» remettre. »

405e JOUR.

Comme le roi tenait à la main le terrible écrit, le grand visir arrive, en prend lecture : la consternation s'empare d'eux; ils ordonnent, dans le trouble d'esprit dont ils sont saisis, au chef des eunuques, d'aller avec la garde chercher le jeune prince dans la maison du cheik auquel il avait été confié.

On y trouve tout en désordre; le vénérable gouverneur d'Habed-il-Rouman arrachait à pleines mains sa barbe et ses cheveux blancs en entendant le récit des jeunes gens qui étaient autour de son élève; la

manière dont il était disparu à leurs yeux, et la circonstance de l'apparition subite du hibou et de la souris que cet oiseau avait enlevée.

Le cheik se rend au palais et va mêler ses larmes avec celles du roi, du visir, et de l'inconsolable Elmennour. Le papier qui les a instruits ne se trouve plus, mais le contenu, qui leur a annoncé la perte qu'ils faisaient, est resté gravé dans leur mémoire : Oh ciel! s'écrie le roi, à quelle barbare puissance avais-je abandonné mon fils! à quel malheur affreux mon imprudence l'a-t-elle livré!

Le grand visir se fait des reproches intérieurs : C'est moi, se disait-il, qui ai procuré l'accès à cet abominable magicien, et conseillé l'usage de son fatal secret; j'ai fait le malheur de mon souverain, de ma fille, le mien, et celui d'une innocente créature. Elmennour, étouffée par ses sanglots, ne pouvait prononcer que ces mots : Mon fils! mon fils! mon cher fils!

Le cheik ne s'oppose point à ces premiers effets de la douleur. Enfin, il saisit un instant pour parler : Nous fûmes tous coupables, leur dit-il, et le ciel nous en châtie; mais croyez-vous que sa justice souffre qu'un musulman, fidèle aux lois qui lui ont été imposées par sa circoncision, tombe au pouvoir d'un autre que du grand prophète dont il porte le sceau? Mon cher élève Habed-il-Rouman a le

germe de toutes les vertus dans son cœur : c'est une plante heureusement disposée, qui tend à élever ses branches vers le ciel, et la rosée d'en haut descendra sur elle en quelque part qu'elle soit. Peut-on le dérober aux yeux de l'Éternel, qui l'a fait marquer pour lui? Il faut faire ouvrir toutes les mosquées, et, contre un pouvoir surnaturel et infernal, armer la puissance à laquelle rien ne saurait résister.

Le discours du cheik apporta quelqu'espèce de consolation, en relevant un peu les espérances de la famille affligée; et les prières publiques furent ordonnées dans Thedmor et dans toute la Syrie.

Pendant ce tems-là, le jeune Habed-il-Rouman était bien à plaindre : le barbare Maugraby l'a transporté au milieu d'un désert; là il lui rend sa figure et se présente devant lui, borgne, chassieux, dégoûtant, comme il s'était offert la première fois à la porte du palais de Thedmor : Me connais-tu? dit-il au prince effrayé.

Naturellement doux, Habed-il-Rouman répond à celui qui l'interroge aussi brutalement : Non; je ne sais pas qui vous êtes. — Tu vas l'apprendre, lui répond le barbare magicien en lui donnant un soufflet; je suis le Maugraby : n'as-tu jamais entendu parler de moi?

Habed-il-Rouman se sentant frappé pour la pre-

mière fois de sa vie, lui, fils de roi; lui, à qui on n'avait jamais adressé la parole, même quand il était question de le reprendre d'une faute, qu'avec les plus grands ménagemens, tombe dans le dernier étonnement. Il se consulte intérieurement, et se frotte les yeux pour dissiper le rêve désagréable dans lequel il se croit enveloppé : le Maugraby le devine.

Tu ne dors pas, lui dit-il; écoute la question que je te fais! je suis le Maugraby, n'as-tu jamais entendu parler de moi? — J'ai ouï faire, répond le jeune prince, à ma mère, et bien plus encore à ma gouvernante, l'histoire d'une pomme qui avait été apportée à mon père par le Maugraby. — Que dis-tu ici de ton père et de ta mère? tu es né des pepins de ma pomme, répond le magicien. — Je vous assure, dit le jeune prince, que je suis né de ma mère, qu'Habed-il-Kalib est mon père, tout le monde me l'a dit. — Tout le monde en a menti, répond le Maugraby en lui donnant un second soufflet plus fort que le premier; ton prétendu père et ta prétendue mère ne sont bons qu'à faire des mulets pour mon écurie : voyons si tu tiens de la race dont tu prétends être.

En même tems, le Maugraby ramasse de l'eau de pluie avec le creux de sa main, dans un rocher qui est à sa portée, la lui jette au visage, le change en

mulet, et en fait sur-le-champ sa monture. Il faut que le pauvre prince trouve des jambes pour courir, car on hâte sa marche par une grêle de coups.

Habed-il-Rouman veut appeler toute la terre à son secours, et implorer celui du grand prophète ; il ne peut plus articuler que des sons effrayans pour lui-même. Cependant le cruel magicien ne lui donne aucun relâche ni de jour ni de nuit, jusqu'à ce qu'il l'ait porté au terme où il doit s'arrêter.

Ils sont au pied d'une montagne affreuse, dont le sommet paraît toucher jusqu'aux nues; un désert, plus épouvantable que tous ceux qu'ils ont parcourus, les environne de tous côtés. Là, le magicien met pied à terre, et attache sa monture à la branche d'un arbuste épineux, venu sur le bord d'une fontaine qui s'échappe des crevasses de la montagne.

Mauvaise bête, dit-il en frappant encore sur le dos de l'infortuné jeune homme, ton éducation t'a énervée; nous verrons tout-à-l'heure si je pourrai t'apprendre à valoir mieux! En même tems il s'approche de la fontaine pour y aller puiser de l'eau.

Les quatre pieds ont manqué de faiblesse, sous le corps fatigué, exténué, couvert de plaies, dans lequel est renfermé l'infortuné prince de Syrie; le Maugraby s'approche de lui et lui jette de l'eau sur la tête, en prononçant tout haut : « Sujet de Zatanai, » au nom de Zatanai, reprends ta forme. »

406e JOUR.

Sur-le-champ le pauvre Habed-il-Rouman peut s'apercevoir de nouveau qu'il a des bras et des mains, quoique défigurés par les plaies et le sang qui les couvrent. Le magicien le plonge dans le ruisseau, dont la fraîcheur ranime un peu les forces du pauvre mourant, et alors son impitoyable persécuteur, après l'avoir assis, le dos appuyé contre un rocher, lui adresse la parole d'un ton un peu moins sévère : Parlez, Habed, de qui êtes-vous fils?

—Hélas! reprend le jeune prince d'une voix faible, je suis l'enfant de cette pomme, de ces pepins dont vous m'avez parlé : je suis le vôtre, puisse la compassion entrer pour moi dans votre cœur ! — Vous avez bien fait de répondre comme vous venez de le faire ; je vous ai fait laisser dans le ruisseau la dernière goutte du sang odieux qui vous venait d'un homme et d'une femme ingrats et parjures, qui, pour me récompenser du bien que je leur avais

fait, ont attenté trois fois à ma vie; vous avez porté la peine de leur scélératesse à mon égard; vous avez été sujet à la règle commune qui assujétit les enfans à celle qu'ont méritée les pères; c'est à regret que j'ai été obligé de laisser tomber sur vous une partie de la vengeance qui s'appesantit sur leur infidélité: soyez sage et soumis en tout, et vous trouverez en moi un père qui vous aimera sans faiblesse, vous élèvera sans négligence, et qui, sans permettre que vous vous laissiez infatuer par la puissance et les grandeurs auxquelles tout répétait sans cesse autour de vous que vous étiez destiné, peut vous associer à un pouvoir dont tous les souverains de la terre sont jaloux : à ces conditions serez-vous mon fils, Habed?

— Hélas, oui! dit le jeune prince, qui craignait de n'être bientôt plus rien, parce qu'il prenait l'état de défaillance absolue dans lequel il se trouvait pour l'avant-coureur de la mort.

— Nous allons donc, mon cher enfant, dit le magicien, après avoir apaisé, par le traitement rigoureux que j'ai exercé sur vous, la puissance sans bornes que votre prétendu père a irritée contre lui et contre vous-même, l'invoquer de concert, pour qu'à son nom cette montagne s'entr'ouvre, et nous livre un passage aisé vers un endroit de délices où vous puissiez trouver tous les secours nécessaires

pour vous rétablir, les jouissances de votre âge, enfin l'instruction que vous ne pouviez recevoir d'un cheik ignorant, qui s'est fait une loi de croire que tous les secrets de la nature sont renfermés dans un seul livre qui n'est qu'un tissu de rêveries.

Habed-il-Rouman se mourait, et souhaitait de vivre. Je ferai tout ce que vous voudrez, dit-il à l'homme qui, après s'être montré si cruel, si formidable, semblait vouloir prendre pour lui des sentimens plus doux.

Alors le magicien se lève, tire d'une bourse pendue à sa ceinture un petit livre, une petite bougie et un briquet; il rassemble des feuilles sèches, allume du feu, y jette des parfums, prononce à voix basse des paroles d'invocation et de conjuration, et finit par dire tout haut : « Tout-puissant Zatanai,
» roi de la terre entière, deux de tes enfans veulent
» passer, pour prendre du repos, dans le lieu de dé-
» lices qu'ils tiennent de ta magnificence; qu'à ton
» nom la terre s'ouvre pour leur en permettre l'accès.»

Le jeune prince, absorbé par son état, pouvait à peine suivre, mentalement, les paroles qui retentissaient à son oreille : tout-à-coup la terre tremble sous lui, il retombe en défaillance; mais le magicien vient à lui, et lui fait alors respirer une essence qui lui rend sur-le-champ une partie de ses forces; et lui donnant la main pour lui aider à se lever, il le

conduit vers une grotte qui vient de s'ouvrir dans les entrailles de la montagne. La bougie que le magicien tient à la main les guide dans des détours par lesquels il faut passer, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus sur un plateau superbe, sous un ciel serein et doux, sur une terre dont la fertilité s'annonce par la vigueur et la beauté des plantes qui la couvrent, et l'abondance des petits ruisseaux qui l'arrosent.

On a de tous côtés des points de vue agréables. On voit des animaux paître çà et là, et courir d'un endroit à un autre; des oiseaux traverser l'air; mais aucun d'eux ne semble s'effaroucher, le plaisir ou le besoin occasionnent les soins divers dont ils paraissent agités. Comment trouvez-vous le pays que vous avez sous les yeux? dit le Maugraby au jeune prince. — Très-beau, lui répond Habed-il-Rouman. — Hé bien! mon fils, dit le magicien, il est à vous comme à moi si vous êtes sage, et ce que vous voyez n'est rien encore.

Dans le moment ils découvraient un palais d'une grandeur, d'une magnificence extraordinaire. A qui croyez-vous que soit cette maison-là, mon enfant? lui dit le magicien.—A vous, sans doute, répondait le jeune prince. — Oui, reprit son conducteur; elle est au Maugraby votre père, elle sera à vous si vous lui donnez de la satisfaction. Quand je vous traitais si mal, mon enfant, vous ne vous seriez

jamais douté que je vous aimasse, et que je vous réservais tant de choses. Les enfans prennent ceux qui les caressent pour leurs meilleurs amis; ce n'est point ainsi qu'on doit débuter avec la jeunesse : il faut qu'elle apprenne à craindre avant de connaître ce qu'elle doit aimer.

Quand vous étiez chez ce roi de Syrie, on vous aurait laissé passer toutes vos fantaisies, au point qu'étant homme fait, vous seriez demeuré convaincu que vous pouviez bouleverser le royaume et en recevoir encore des remercîmens.

Ici il faut que vous soyez persuadé qu'il ne peut vous échapper une faute dont vous ne soyez très-sévèrement puni, comme le bien que vous ferez vous attirera chaque jour des récompenses; voilà comme on traite les gens lorsqu'on les aime; la désobéissance ne saurait se pardonner, non plus que le défaut de confiance. Vous croyez peut-être, mon cher enfant, que nous trouverons beaucoup de monde dans ce vaste palais que vous voyez; quand j'ai prévu que je devais y amener mon fils, pour l'élever auprès de moi, j'en ai chassé tout le monde, pour qu'il n'y eût pas un flatteur.

Vous n'y manquerez de rien, parce que je sais me mettre à tout; que, vous aimant depuis que vous êtes né, sans que vous ayez eu lieu de vous en douter, je me suis mis en état, quand vous seriez dans

le cas de profiter de mes instructions, de pouvoir prendre la place de tous les officiers dont je croyais devoir vous priver afin que vous fussiez mieux servi.

407e JOUR.

On ne saurait se représenter l'idée que faisait naître dans l'esprit d'Habed-il-Rouman ce mélange de rigueurs, de caresses, de menaces, de promesses, dont le Maugraby entremêlait ses discours, et surtout le vernis désavantageux qu'il paraissait chercher à répandre sur l'éducation qu'on pouvait recevoir dans le palais de Thedmor.

Tout était nouveau pour ce jeune prince, dans les actions dont il avait été l'objet, et dans le genre des promesses qu'il s'entendait faire. Assujéti par la crainte, plutôt que vaincu par un autre motif, il dissimulait du mieux qu'il lui était possible son embarras, et cette situation aurait duré chez lui pendant un tems plus considérable, s'il n'eût mis le pied dans l'habitation solitaire en apparence du Maugraby.

L'architecture en était grande, noble, simple et magnifique à la fois, mais cela n'était pas fait pour arrêter les regards d'un jeune prince, dont les yeux étaient faits à la magnificence; il s'étonnait plutôt de trouver des portes ouvertes et personne pour les garder.

De colonnades en péristile, de péristile en vestibule, de salons en salons, le magicien le conduit jusqu'à un pavillon, dont quatre fontaines d'une eau plus claire que le cristal ornent les angles. Une gerbe d'eau sort d'une table de marbre jaspé, qui est au centre de la pièce, et se perd en dessous par des intervalles qui la reçoivent, après avoir joué sur les émaux de son bassin. Une porte d'une hauteur proportionnée à l'élévation du bâtiment, permettait alors au soleil de pénétrer à travers la gerbe qui ressemblait à un arc-en-ciel mouvant. Le tour du pavillon était orné de superbes sofas; quatre grandes croisées qui l'éclairaient, contenaient chacune une volière à filigrane d'or, peuplée d'oiseaux du plumage le plus brillant, le plus varié, du ramage le plus ravissant; ils venaient se jouer parmi des fleurs et des arbustes odoriférans, dont le bas des volières était garni.

Voilà, mon enfant, dit le Maugraby à son élève, votre cabinet d'étude, s'il paraît vous convenir; car, comme je vous rends maître ici, vous avez le

choix ; asseyez-vous sur un de ces sofas ; vous devez avoir besoin de prendre du repos : en attendant que je vous prépare votre souper, vous allez prendre des forces.

Il y a ici à côté une salle de bains ; je vais mettre le feu au bois qui doit les chauffer: vous avez sur les mains et sur le corps, sans doute, des restes de contusions, suite du traitement que vous avez éprouvé ; nous ferons de notre mieux pour en dissiper peu-à-peu la douleur et les marques.

Mais, mon fils, au milieu des biens qu'on éprouve, il n'est pas malheureux que quelque chose nous retrace l'idée du mal auquel on a été exposé. Je vous laisse un moment pour aller préparer tout ce qui vous est nécessaire. Après ces mots le Maugraby sort, et Habed-il-Rouman reste étendu sur un sofa, où il se livrerait à bien des réflexions, si la mélodie harmonieuse des oiseaux qui saluaient alors le coucher du soleil, ne l'eût forcé à la distraction.

Son maître vient de rentrer avec une corbeille de fruits magnifiques : Choisissez, dit-il, et mangez ; puis il disparaît de nouveau. Quelque tems après il rentre : Votre bain est prêt, venez le prendre. Il le conduit dans un salon voisin, où tout était délicieux, et après l'avoir déshabillé lui-même, il le fait entrer dans une étuve modérée pour la chaleur, au mi-

lieu d'un air parfumé par les plus agréables aromates.

Le Maugraby entre dans le bain pour y envelopper son élève avec des pièces d'étoffes de soie de la plus grande finesse ; il presse doucement les contusions qui peuvent encore être douloureuses. En peu de tems il en écarte la sensibilité, et en dissipe l'inflammation au point de pouvoir à peine en apercevoir les cicatrices.

Si mon enfant était à Thedmor, disait le magicien, on l'abandonnerait aux soins d'un esclave : ah ! que la main d'un père a bien plus de vertus ! elle observe bien d'autres ménagemens. Vous êtes bien à présent, mon cher fils ; passons dans le salon où vous devez souper. En même tems il lui fait prendre des caleçons et une robe de soie. Après lui avoir peigné et parfumé la tête avec le plus grand soin, il le conduit dans une autre pièce, éclairée par cent bougies, portées sur de magnifiques girandoles, et le fait étendre sur un sofa des plus voluptueux.

Je ne vous asseyerai pas toujours aussi commodément, lui dit-il ; mais j'aime à faire succéder un repos bien ménagé à une grande fatigue. Dormez un moment ; je vais préparer notre repas, toutes choses sont déjà sous ma main ; j'ai moi-même cueilli des légumes, et tué dans ma ménagerie ce qui nous est

nécessaire. Je suis un cuisinier très-expéditif, et vous apprendrez à l'être pour vous-même. En disant cela il se retire.

Habed-il-Rouman demeure plus étonné que jamais de tout ce qu'il voit; mais la fatigue et le bain l'ont disposé au sommeil, il s'endort.

408e JOUR.

Pendant qu'il repose, une table se couvre devant lui d'un repas délicat en gibier, en poisson, en riz assaisonné, et un buffet rangé près de la table est chargé de fruits, de confitures et de vins exquis. Le Maugraby le réveille : Allons, Habed! lui dit-il, il est tems de manger. Le jeune prince se met sur son séant; à son âge, le besoin commande plus impérieusement encore qu'à tout autre. Son hôte est en face de lui et le sert avec la plus grande attention, toujours en cherchant à lui dire les choses les plus agréables, et d'une manière que le son même de la voix rendait flatteuse.

Ce changement dans l'organe de son ravisseur, est la première chose qui frappe le jeune prince de Syrie, peu à peu il attache ses regards sur la physionomie de l'homme qui lui parle : elle est encore plus avantageusement changée que la voix ne s'est embellie; c'est celle d'un vénérable vieillard, dont les regards pétillent d'un feu extraordinaire, mais dont tous les traits d'ailleurs sont agréables.

Mais, dit tout-à-coup Habed-il-Rouman, emporté par un mouvement naïf, vous n'êtes sûrement pas ce vilain borgne par qui j'ai été enlevé, changé en mule et tant battu.

— Oh! mon enfant! je suis bien laid, bien borgne, pour ceux que je dois regarder d'un mauvais œil; mais pour un fils obéissant, tel que vous le serez, je suis toujours tel que vous me voyez; me reconnaissez-vous maintenant pour votre véritable père?

L'éclair, qui partit à l'instant des yeux du Maugraby, ne permit pas à Habed-il-Rouman d'hésiter dans sa réponse : Oh! assurément! lui dit-il, vous êtes mon père. A ce mot, le magicien se lève et va l'embrasser avec un transport de tendresse : Ah! je me doutais bien, dit-il, que le sang parlerait, passez dans l'appartement où vous devez prendre votre repos, mon cher fils : j'attends de vous une grande consolation pour ma vieillesse, et ne mourrai pas

sans laisser après moi un héritier dont la puissance l'emporte sur celle de tous les potentats de la terre.

En disant cela le Maugraby prend le jeune prince par la main, et le conduit dans une chambre où un lit de la plus grande somptuosité était préparé pour lui.

Dormez bien, lui dit-il, demain je vous ferai voir ici mes petits arrangemens, et quand vous serez bien reposé, nous nous entretiendrons de ce qui regarde votre instruction. Ici la belle sultane s'interrompit elle-même encore une fois : Admirez, sire, dit-elle, la ruse infernale de ce détestable Maugraby; qui ne croirait qu'il aime tendrement ce jeune homme? qui ne penserait qu'il veut sincèrement son bonheur? mais il veut se l'assujétir par la crainte, l'allécher par les jouissances, et, s'il peut s'en rendre absolument le maître, lui corrompre l'ame et le rendre aussi méchant, aussi dévoué à Zatanai qu'il l'est lui-même.

Il joue autour de lui le rôle d'esclave, de cuisinier, de gouverneur; il se dévoue à tout. Mais pour devenir, en gagnant sa confiance, le maître absolu de celui auquel il paraît se sacrifier, il vient de lui tendre bien des piéges; il se retire pour en aller méditer d'autres.

Cependant le jeune prince de Syrie, à qui l'u-

sage du vin était inconnu, en est étourdi et s'est endormi : quand le soleil se lève, son hôte, rempli des attentions les plus étudiées, vient ouvrir les rideaux de son lit.

Allons, mon fils, lui dit-il, la belle matinée nous appelle à la promenade, nous ne la laissons pas passer ici sans en jouir ; nous allons prendre chacun un arc et des flèches : vous êtes arabe et moi maure, nous devons tous deux savoir nous en servir.

En parcourant quelques curiosités de notre solitude, nous chercherons dans l'air, sur la terre, et même dans l'eau, de quoi pourvoir à notre appétit ; il faut que nous fassions avec agrément l'apprentissage de nous suffire à nous-mêmes.

En même tems que le Maugraby tenait ce discours, il aidait à Habed-il-Rouman à prendre un habillement commode pour la promenade et pour la chasse.

Ils sont en route : le ciel paraissait de la plus grande pureté ; des nuages épais, adossés à une chaîne de montagnes, bordaient de tous côtés l'horizon ; mais, à perte de vue, le soleil paraissait tout vivifier, sans que ses rayons fussent brûlans, et le vent n'agitait l'air que pour le rendre plus léger.

Il faut que je vous apprenne, mon cher fils, dit le Maugraby, en quel endroit de la terre nous sommes : cette petite plaine est environnée de tous

côtés par les sommets du mont Atlas; elle était déserte, aride, inhabitable.

Quand j'entrepris de la fertiliser pour en faire mon séjour ordinaire, ce n'était que des sables couverts de vapeurs, telles que celles que vous voyez à l'horizon. Toute espèce de végétation en était bannie; on n'y eût pas trouvé un seul reptile, ni une seule plante de la plus petite espèce; les vents y régnaient en tyrans, et bouleversaient continuellement les sables; le climat était insupportable; il n'y avait pas une goutte d'eau, et la puissance réunie de tous les souverains de la terre n'aurait pas pu y former le moindre établissement.

Mais il n'est rien d'impossible à ceux qui, comme vous et moi, ont eu le bonheur d'être soumis, dès l'instant de leur naissance, au grand esprit qui dispose des trésors de la nature, lorsqu'ils ont fait toutes les études par lesquelles l'homme peut s'élever à la connaissance de ses secrets.

J'eus bientôt, avec d'aussi puissans secours, enlevé des vallons les plus fertiles qui soient sur la terre, tout ce qui était nécessaire pour enrichir ce plateau de toutes les merveilles de la végétation, et fait sortir de la terre les sources qui devaient les arroser; les mêmes moyens me procurent les avantages de toute espèce dont nous avons maintenant la jouissance.

409e JOUR.

Tandis que le Maugraby captivait entièrement l'attention de son élève par le récit des merveilles dont il l'entretenait, ils se trouvaient au bord d'une rivière vive et transparente, qui paraissait très-poissonneuse : une gazelle se faisait voir sur ses bords ; le Maugraby la fait partir par un mouvement de la main, et lui décoche une flèche qui l'étend sur le gazon.

Habed-il-Rouman, piqué d'émulation, voit un jeune chevreuil qui court pour passer d'un bosquet dans un autre ; il l'ajuste et l'atteint ; l'animal blessé fait quelques pas et tombe : A merveille, mon fils, dit le magicien. En même tems il s'approche de la rivière, et perce un poisson qui se montrait à fleur d'eau ; Habed se précipite, saisit adroitement le poisson que le courant entraînait.

Laissons-là, dit-il au jeune prince, le produit de notre chasse ; je reviendrai le prendre : nous n'a-

vons pas besoin de nous charger maintenant, cela nous embarrasserait dans notre promenade. Je vais, continua-t-il, vous faire connaître aujourd'hui un des objets particulièrement consacrés à notre utilité ; c'est la basse-cour. Comme je suis dans le cas de m'absenter souvent d'ici, vous y trouverez de quoi pourvoir amplement à votre nécessaire, quand vos études vous presseront trop pour vous permettre de vous livrer au plaisir de la chasse.

Nous ne suivrons aujourd'hui que cet objet; nous avons plus d'une promenade à faire ensemble, et il est bon qu'il s'y mêle chaque jour une nouvelle sorte d'intérêt. En disant cela, le caressant magicien le conduisait à une volière cachée au milieu d'un bois composé d'arbres de toutes les espèces ; le mélange et la variété des fleurs et des graines dont ils étaient chargés faisaient un effet charmant.

La volière avait cent pas carrés en tout sens, et cent pieds de haut; elle était close d'un filigrane d'or émaillé d'un vert tendre, si léger pour le travail, qu'il fallait s'approcher de très-près pour l'apercevoir.

Parmi les plantes et les arbres qui en faisaient l'ornement, on avait choisi ceux surtout dont les fruits et les graines sont agréables aux oiseaux de toutes les parties du monde. Autour des arbres dont l'élévation aurait pu rendre la recherche des

nids difficiles, on trouvait des échelles commodes et tournantes qui servaient à monter jusqu'au haut de la tige.

Un jet d'eau s'élevait du milieu de la volière et retombait dans un vaste bassin, revêtu de gazons, d'où elle se distribuait, par des petits canaux à fleur de terre, dans toutes les parties de la volière.

Favorisée par cette humidité constante et par un beau soleil, la terre, fertile d'elle-même, se couvrait avec luxe des plantes les plus propres à fournir les alimens nécessaires aux différens oiseaux rassemblés dans ce séjour.

Le magicien observait avec plaisir l'effet qu'occasionait ce spectacle dans l'ame toute neuve de son élève; il fallait qu'il le détachât des souvenirs qui pouvaient lui rester, pour qu'il pût aisément et entièrement l'assujétir à ses propres idées, et le faire entrer dans ses dangereux plans.

Emporté par un goût de jeunesse, Habed-il-Rouman est monté jusqu'au haut d'un cèdre, pour y dénicher des ramereaux; il en met deux paires dans son sein et redescend content de sa prise. S'il eût pu en faire autant à Thedmor, il eût été vraiment joyeux; mais, malgré les caresses du Maugraby, le jeune prince a toujours l'ame contrainte.

Il paraît, lui dit le magicien, que vous n'en voulez pas davantage, mon cher enfant. Quand vous

étiez sur le cèdre, vous avez dû apercevoir le palais; il est bien près de nous, portez-y ces rameaux. Allez quitter cet habillement qui pourrait vous gêner dans la journée : moi je vais ramasser notre chasse, et je reviens dans le moment pour préparer notre repas.

Habed-il-Rouman revenait seul, et se fût peut-être livré à quelques réflexions; mais le chemin qui le conduit au palais passe au travers d'un verger rempli d'arbres, à lui inconnus, et chargés de fruits de diverses espèces, d'une beauté ravissante.

Il en cueille et les trouve exquis : il en mange et ne peut s'en rassasier. Enfin, il en emporte; il rentre dans le pavillon des fontaines, pose son fardeau; on croirait que les oiseaux des volières se réjouissent de le revoir, tant ils témoignent d'enjouement, tant ils mettent de variété et d'agrémens dans leurs ramages.

Le prince de Syrie trouve un habillement aussi riche qu'agréable; il le prend après avoir quitté le sien. Sur cette entrefaite, le magicien arrive : Ah! lui dit-il, mon enfant, vous vous êtes habillé sans moi! il n'y a pas de mal que vous en preniez l'habitude; mais je suis fâché de ne vous en avoir pas épargné la peine.

Tout habitué qu'Habed-il-Rouman fût aux flatteries, celle-ci le fit rougir : car son ame, prévenue

d'attachement pour son père et sa mère, ne pouvait encore se livrer aux caresses et aux prévenances dont il se voyait accablé.

Le magicien aperçoit les fruits sur la table : Ah ! dit-il, voilà des fruits ; je parierais que vous en avez mangé.

Le prince rougit : Croiriez-vous, reprit le magicien, que je vous en fisse un reproche ? Vous êtes mon enfant ; tout ce qui est ici dans ma puissance est à vous. Je ne suis pas de ces pères qui gardent tout ce qu'ils ont pour eux, qui écartent au loin leurs enfans, sous prétexte de les faire instruire, pour se délivrer de la peine de les soigner et ne point partager avec eux leurs jouissances.

Mon fils est ici aussi roi que je le suis ; s'il doit faire continuellement ma volonté, c'est à moi à lui enseigner ses devoirs et à lui en adoucir la pratique.

Écoutez-moi, Habed ! je vous défends de manger ces fruits-là, parce qu'ils vous ôteraient l'appétit, qui est le premier et le meilleur assaisonnement du repas que nous allons faire bientôt ensemble. Reposez-vous sur un sofa, ce n'est point ici un jour d'application ; amusez-vous du chant de ces oiseaux : votre cuisinier a trop d'empressement à vous servir pour vous faire long-tems attendre.

410e JOUR.

Le jeune homme, incertain, distrait, pensant, comme malgré lui, à toutes les choses qu'on vient de lui dire, va se faire becqueter le bout des doigts à toutes les volières.

A peine une demi-heure est écoulée que la table est servie ; le poisson, la gazelle, le chevreuil, les ramereaux, tout est délicieux. Le magicien se montre si attentif, si obligeant, si insinuant, que le charme de ses discours, de ses actions, de ses manières, commence à triompher de l'innocente créature qu'il enveloppe de piéges. Le jeune prince a du penchant à croire que l'homme qui l'appelle son enfant peut, dans la vérité, au moyen de la pomme dont on a tant parlé, être réellement son père ; et, avant la fin du repas, il a bu à la santé du Maugraby, en lui donnant le nom de père : Mais, dit-il, Elmennour n'est-elle pas toujours ma mère ?

— Moins que ne le fut ta nourrice, lui répond

le magicien. Je te défends de penser à ces gens-là, qui t'avaient, pour se défaire de toi, livré à un vieux radoteur, qui te tenait dans une contrainte continuelle, et ne t'apprenait que des sottises.

Quand on te donnait un oiseau, mon fils, on croyait te faire un vrai présent; moi, je t'en livre cent mille. On te répétait aux oreilles que tu étais fait pour commander, et il te fallait continuellement obéir à une barbe blanche, qui te tenait sans cesse le nez sur un livre qui ne contient que des sottises.

Ton prétendu père se faisait environner de soixante-dix mille gardes, comme un homme bien précieux; et toi, pauvre petit malheureux! on te laissait au milieu d'une foule d'enfans, parmi lesquels je t'ai pris.

O mon cher enfant! j'en veux plus à ces deux créatures, que tu croyais être ton père et ta mère, du mal qu'ils t'ont fait et voulu faire, que de leur manque de foi, de leur perfidie, de leur ingratitude affreuse à mon égard.

Je les avais comblés de biens, trois fois ils ont attenté à ma vie : j'aurai peut-être peine à retenir ta vengeance quand tu auras appris à les connaître.

Il faut que, malgré le spécieux de ses raisons, le Maugraby eût été trop loin; car, quoiqu'il eût parlé d'un ton aussi touché que véhément, le jeune prince

ressentit un serrement de cœur qui lui fit baisser les yeux et lui arracha quelques larmes.

Le rusé magicien s'en aperçoit; il faut qu'il fasse évanouir les idées qu'il a rappelées, qu'il étourdisse la nature qu'il vient de révolter. Un verre d'une liqueur exquise, breuvage aussi flatteur que nouveau, est le stratagème qu'il emploie; l'effet bientôt en porte à la tête du jeune homme : et le prétendu père va, avec la plus grande attention, porter sur un sofa la victime de sa ruse.

A son réveil, l'innocent jeune homme est assailli de nouveau par toutes les caresses qu'assaisonne la flatterie. Il tombe des embuches de la bonne chère dans les bras d'un sommeil provoqué de plus d'une manière, et le jour qui va se lever lui prépare une nouvelle scène.

On le mène à la promenade. La ménagerie des animaux domestiques, celle de ceux que l'on appelle sauvages, celle des bêtes féroces s'ouvrent pour lui. Les uns lui font mille caresses, les autres obéissent à sa voix; ceux dont on ne parle ordinairement que comme des objets de terreur, viennent humblement ramper à ses pieds.

Voyez, mon fils, le privilége de l'homme instruit, dit le magicien : tous les êtres de la nature entendent sa voix. Le chien, qui gardait la porte de votre cheik à barbe blanche, l'aurait mordu s'il s'en fût

approché de trop près, quand il lui aurait vu réciter tout l'Alcoran; et moi, je vous apprendrai un seul mot ici, qui fera que le cèdre, le plus altier de tous les arbres, se courbera devant vous. Vous concevez à présent qu'on vous enseignait des choses bien inutiles.

Habed-il-Rouman rentra dans le pavillon des fontaines, émerveillé, rempli d'étonnement de ce qu'il venait de voir. On lui sert à dîner; on le ménage sur tous les points. Aux attentions près, qui ne se relâchent point, on l'abandonne, pour ainsi dire, à lui-même. On l'occupe l'après-midi dans la bibliothèque; c'est là qu'on lui fait envisager toutes les ressources pour employer utilement ses loisirs. Depuis la musique jusqu'à l'étude de l'astrologie et des sciences occultes, il n'est pas une connaissance que l'immense vaisseau qu'il parcourt ne lui offre les moyens d'acquérir.

L'homme n'est rien sans la science, dit le magicien; il est au-dessous des animaux pour la force et l'adresse, et n'a que le mince avantage de pouvoir expliquer ses sentimens de plusieurs façons, sans savoir ce qu'il dit la plupart du tems; tandis que ce qu'il appelle une bête, s'énonce toujours uniformément et avec justesse. C'est ici que vous commencerez vos études; vous y profiterez de tout ce que j'ai ramassé, de tout ce que je sais, et je vous

indiquerai où vous devez les finir, quand j'aurai été content de vos progrès.

Il faut d'abord apprendre à vous expliquer avec aisance ; ensuite étudier l'art de développer vos idées nettement, avec ordre : tous les objets possibles se trouveront ici l'un après l'autre sous vos yeux pour les faire naître.

Mais, mon cher enfant, vous ne pouvez arriver à ces connaissances que par ma présence et par mon moyen, jusqu'à ce que vous vous soyez rendu parfaitement agréable, par votre soumission absolue et vos travaux assidus, à celui qui se joue ici de tous les êtres, et c'est avec bien plus de facilité que vous ne pouviez le faire des osselets dont vous vous amusiez dans l'odieuse tanière où vous retenait votre vieux cheik.

Que ce que je viens de vous présenter d'objets à pénétrer et à découvrir ne vous effraie point; la science n'est pas si difficile à acquérir qu'on le croit, quand les élémens qu'on en présente sont simples, et que les objets sur lesquels elle doit rouler ne peuvent se refuser à l'examen; la nature n'est un mystère inexplicable qu'à ceux qui n'ont pas su, comme nous allons le faire, lui en dérober la clef.

411e JOUR.

Habed-il-Rouman avait la conception vive, et était doué particulièrement de beaucoup d'application. Sa curiosité vient d'être prodigieusement réveillée, et il se précipite de lui-même au-devant des soins dangereux qu'on veut prendre pour l'instruire.

Alors le maître et l'élève conviennent de l'ordre à établir dans les matières à traiter et du partage des heures, et les études commencent avec une ardeur incroyable de part et d'autre. Il fallait arracher le jeune prince aux objets qui faisaient la matière de ses occupations, pour pouvoir lui faire prendre l'amusement de la chasse ou de la pêche ; et son esprit, par sa force naturelle et une suite de son application, était devenu dévorant ; il faisait surtout dans les mathématiques les progrès les plus étonnans.

Le Maugraby s'applaudissait d'avoir enfin trouvé

le sujet qui pourrait le seconder dans ses projets, dont il n'est pas tems de développer l'étendue; mais s'il prétendait avec le tems rendre son élève aussi méchant que lui, il fallait qu'il le tînt toujours dans un degré d'infériorité de savoir et de puissance; et lorsqu'il s'aperçoit qu'Habed, abandonné à lui-même, va trop loin, il jette à la renverse un objet de distraction. Allons, mon cher enfant, laissons-là l'astrolabe et le compas, lui dit-il, nous avons assez travaillé; allons voir nos écuries.

Habed-il-Rouman obéit, et est surpris de trouver, dans un endroit aussi écarté, des chevaux superbes, et en plus grande quantité qu'il n'en eût vu dans le palais de Thedmor.

Vous auriez du plaisir, mon cher fils, lui dit-il, de faire une promenade sur ces chevaux; choisissez celui qui vous plaira, j'aurai bientôt trouvé le mien, et nous nous exercerons ensemble.

Dès que le prince a fait son choix, le magicien selle et bride le cheval, ne fait que passer un filet de soie verte dans la bouche du sien, et tous les deux partent d'un tems de galop.

On avait depuis trois ans, à Thedmor, accoutumé le prince à monter à cheval tous les jours : il y était ferme et s'y tenait avec grâce; son gouverneur lui enseigne des aides plus naturels, des

moyens plus aisés de gouverner l'animal qu'il conduit. En un mot, il lui apprend à parler au cheval pour en être entendu. Voilà Habed-il-Rouman un peu éloigné de l'étude des mathématiques, dans laquelle il faisait d'étonnans progrès ; cependant, comme son goût l'y ramenait toujours, il fallut imaginer d'autres moyens de l'occuper.

Le Maugraby avait jusqu'à des éléphans, et en quantité. Quand le jeune prince voit ces majestueux animaux, il désire jouir de la vue des merveilles de leur instinct.

Après qu'il se fut suffisamment amusé des traits d'intelligence et d'obéissance de l'éléphant, le Maugraby le conduisit à sa cuisine, dont il pouvait alors lui développer le mystère sans craindre de l'étonner.

Rien n'était plus simple que la préparation et l'assaisonnement : il ordonnait à la gazelle morte de se dépouiller de sa peau et de se mettre en quartiers; il ne faisait que la frapper d'une baguette et dire un mot, tout était fait.

Il mettait le morceau qu'il voulait dans une casserole, et lui disait : « Casserole ! fais ton de- » voir. » Le feu obéissait au même commandement ; enfin, il avait l'air de tout faire et ne faisait rien.

Je vous montre ici, mon cher enfant, un art qui vous est nécessaire ; vous ferez, quand je ne serai

pas ici, ce que vous me voyez faire, en prononçant seulement ces paroles : « Au nom du grand es-» prit, maître des esprits, obéissez à l'enfant de la » maison. »

Je vous annonce qu'en vous éveillant demain, vous ne me retrouverez pas. J'ai des devoirs qui me commandent, il faut que j'aille les remplir ; tout reconnaît sur la terre une subordination, il n'y en a qu'une de douce : c'est la subordination filiale, c'est la vôtre. A présent la mienne m'ordonne de vous laisser seul ici, quand mes pensées doivent toujours rester auprès de vous ; mais croyez qu'elles y sont : imaginez toujours qu'elles vous commandent tout ce qu'il est nécessaire que vous fassiez pour votre propre avancement.

Suivez toutes vos études, mon fils, et vos exercices ; variez-les par des amusemens, et craignez que trop de tension d'esprit ne dérange votre santé, quand je ne suis pas ici pour y apporter du remède. Du reste, parcourez tout l'espace agréable dont nous sommes possesseurs : au nom que je vous ai donné, toutes les portes que vous trouverez s'ouvriront. Quand vous chasserez, l'eau qui semblera s'opposer à votre passage s'ouvrira devant vous; l'enfant de la maison est maître de la maison.

En lui disant cela, il le fait entrer dans son lit, l'embrasse avec les démonstrations de la tendresse la

plus affectueuse, et semble laisser maître de tout celui qu'il compte charger, pour son utilité particulière, des fers de l'esclavage le plus rigoureux.

412e JOUR.

Le lendemain, Habed-il-Rouman se lève, et partage exactement sa journée comme il lui a été prescrit de le faire ; il quitte ses calculs et ses instrumens d'astronomie, pour en prendre un de musique. Bientôt il part pour la chasse ; il préfère de vivre de son gibier, au plaisir d'aller priver des oiseaux de leur innocente famille. Il ramasse des légumes, des fruits ; et, rempli de mémoire comme d'intelligence, il se fait servir aussi lestement que l'aurait pu faire le magicien lui-même. Les occupations du jeune prince étaient si variées, sa curiosité satisfaite et réveillée tour-à-tour par tant d'objets divers, que, s'il restait dans son cœur quelque sentiment des objets qui l'avaient occupé à Thedmor, il y demeurait comme endormi.

Surtout, il ne pouvait s'empêcher de regarder avec mépris les occupations dans lesquelles on l'entretenait ; ses études et le peu de fruit qu'il en avait retiré. La nature se refusait aux douces émotions de la tendresse envers le magicien ; mais la réflexion parlait en faveur des obligations dues à des soins constans, empressés, à une conduite qui portait le caractère de la bienfaisance.

Il était impossible d'en montrer de la reconnaissance autrement que par une obéissance exacte, en se renfermant dans le plan de conduite qui lui avait été tracé : c'était le parti que prenait constamment Habed-il-Rouman ; et il se parlait à lui-même :

Tu voudrais bien, se disait-il tout haut, étudier continuellement les mathématiques, la physique ; mais on t'a défendu de le faire, et tu ne peux reconnaître tant de bonté qu'on a pour toi que par une aveugle obéissance.

Ah ! que le jeune prince faisait bien de penser juste, et de parler haut ! Son dangereux espion, le Maugraby, était autour de lui, invisible : il n'avait feint de s'absenter que pour pénétrer les intentions de son élève. Lorsqu'il croit l'avoir assez éprouvé sur ce point, il se remontre.

C'était le matin, quand Habed-il-Rouman ouvrait les yeux aux premiers rayons du jour, que célébrait

le chant des oiseaux ; son rusé maître l'aide à prendre ses vêtemens en le comblant des plus tendres caresses, auxquelles le prince répondit de son mieux, et on reprend la routine des occupations journalières.

L'élève, sans parler du profit de ses études, se faisant un plaisir de montrer qu'il a bien employé le tems accordé aux délassemens, montre qu'en tirant de l'arc il est bien plus sûr de son coup.

S'il manie un cheval, il commande à tous ses mouvemens; il frappe de loin, de près, où il veut, de sa lance, et d'un coup de cimeterre il coupait une pomme en pleine course.

Il s'est d'ailleurs rendu maître dans tous les endroits où il a voulu entrer, et a forcé le garde-meuble à lui renouveler ses habits à mesure qu'il a cru devoir le faire ; en un mot, il a usé de tout, et n'a abusé de rien : qui est-ce qui le sait mieux que le rusé magicien ? mais il feint de tout voir et de tout apprendre avec plaisir. Deux mois se passent, et le Maugraby n'a point parlé de s'écarter. Enfin, le moment s'avance pour lui de mettre fin à sa grande entreprise. Une circonstance, et on ne saurait les prévoir toutes, peut le forcer à quitter son masque; et, s'il était reconnu, ou Habed renoncerait sur-le-champ à tous les liens qui l'attachent à lui, ou il cesserait d'être cette victime innocente que doit

présenter le magicien à Zatanai, son maître, pour en obtenir encore plus de faveur.

Il faut donc se presser de la mettre en état d'être offerte dans l'endroit où ce coupable esprit reçoit le tribut que ses adorateurs impies lui doivent, des ames qu'ils ont dérobées par surprise au culte du tout-puissant créateur, et à la protection de Mahomet.

Le temple destiné à recevoir ces sacrilèges hommages est sous la mer qui baigne la côte près de la ville de Tunis : on y pénètre par neuf des portes qui sont dans le Dom-Daniel ; et chacune d'elles présente un escalier de quatorze cents marches pour y conduire.

Tous les magiciens qui sont engagés dans les détours d'une des neuf portes fatales sont forcés de s'y rendre à de certains tems marqués; chacun d'eux y entre par celle qu'il connaît, et le Maugraby peut s'y introduire par toutes les avenues. C'est là que Zatanai, ou son représentant, tient divan avec ses fidèles, et délibère des moyens d'introduire plus de mal qu'il n'y en a sur la terre, toujours sous l'apparence du bien.

C'est aux pieds de ce trône affreux que l'innocent et naïf Habed-il-Rouman doit être présenté, pour y achever de faire sans le savoir le sacrifice de toute espèce d'innocence, renoncer à toute loi di-

vine, et devenir un instrument forcé et aveugle de la plus cruelle et de la plus odieuse tyrannie, en imaginant de marcher vers la lumière et vers le bien. Mais il fallait passer par le Dom-Daniel pour parvenir jusqu'aux pieds du trône de Zatanai; et pour pouvoir entrer dans cette voie, il fallait avoir la connaissance des douze premiers livres, faisant partie des quarante qu'on appelle les portes des sciences occultes. Aucun homme ne peut les expliquer à son semblable, il faut soi-même en trouver la clef.

Ces douze premiers livres enseignent à faire des enchantemens, c'est-à-dire du mal; aucun d'eux ne peut apprendre à les détruire : ce dernier secret est renfermé dans le treizième livre, et peut être développé à ceux qui doivent faire tantôt le mal, tantôt le bien apparent, pour l'intérêt du maître auquel ils se sont abandonnés; mais il faut absolument qu'on leur en donne la clef, ou qu'on leur indique le moyen de la chercher.

113e JOUR.

Bientôt le magicien sera forcé de faire un voyage réel, qui le mettra dans le cas de s'éloigner si considérablement de sa demeure, qu'il lui soit impossible de surveiller les choses qui pourront s'y passer, mais il en partira tranquille : comme tout y subsiste par ses enchantemens, tout leur est soumis ; et le naïf Habed-il-Rouman paraît l'être plus que tout le reste : sa franchise et son ignorance rassurent contre ce qu'il laisse voir d'intelligence et de génie. Il est vrai qu'il va le mettre dans le cas de faire un pas vers la science des enchantemens, mais il ne pourrait en faire aucun usage dans un séjour où déjà tout est enchanté.

Mon cher fils, lui dit-il, en le prévenant sur le voyage qu'il doit faire, je vais me séparer de vous pour un tems dont j'ignore absolument le terme ; mais ma tendre amitié me fait appréhender qu'il ne soit très-long. Où je vais, je serai toujours occupé

de vous ; rappelez-vous les avis que ma tendresse pour vous m'a dictés : elle est aussi jalouse qu'elle est forte ; ce qu'elle conseille, elle l'exige absolument et ne saurait supporter l'idée de la désobéissance.

Jouissez de tout ce qui est ici, comme vous l'avez fait jusqu'à présent ; vous ne connaissez point encore toutes les ressources du lieu que vous habitez : ce que vous n'avez pas vu est peut-être plus curieux que tout ce que vous avez pu voir, mais je veux que le hasard vous le fasse trouver, pour laisser un but piquant à vos promenades.

Jusqu'ici, mon enfant, je vous ai retenu quand vous paraissiez vous livrer à trop d'application, j'ai craint que vous ne devinssiez sédentaire ; mais votre tempérament, que je ménageais, est fortifié, et le moment est venu où il faut que vous doubliez vos études.

Quand je serai de retour ici, je vous conduirai dans un lieu où il faut que la science vous ouvre les portes ; passons dans la bibliothèque et je vous en mettrai les clefs sous la main.

Voyez cette rangée de livres, vous compterez quarante volumes. Je vous recommande l'étude des douze premiers ; mais il faut que vous vous rendiez ces ouvrages aussi propres que si vous les aviez composés vous-même ; ils vous apprendront une multitude de secrets, à la connaissance desquels il

faut que vous arriviez de vous-même, mais je vous défends absolument d'en faire usage sans moi, et j'exige votre parole, que vous vous en abstiendrez.

Habed-il-Rouman promit de faire tout ce qu'on exigeait de lui, et le magicien le quitta après l'avoir tendrement embrassé. Peu de tems après, un léger tremblement de terre se fit ressentir, et annonça à tout autre qu'au jeune élève, que son gouverneur venait de faire violence à cet élément, pour sortir de sa retraite.

Voilà le jeune prince de Syrie encore une fois seul; mais en lui ordonnant d'étudier, on lui a procuré le meilleur moyen d'éviter les ennuis de la solitude. Il met la main sur le premier des douze livres; le commencement l'arrête, mais il dévoile bientôt que l'intelligence en est soumise aux calculs; il les y applique, et des progrès marqués couronnent ses premiers efforts; plus il travaille, plus sa facilité augmente, et, ce qui serait l'ouvrage d'un an pour un homme d'une conception plus qu'ordinaire, est pour lui l'ouvrage de peu de jours. Quand il a achevé l'étude des douze livres il veut passer au treizième, charmé d'augmenter le nombre des connaissances qu'il vient d'acquérir; mais il lui est impossible ici de déchiffrer une ligne : toute l'habileté qu'il avait acquise dans le calcul se trouve en défaut. Il a beau

se tourmenter pour trouver un sens à ce qu'il voit, cela lui est impossible.

Enfin il se rappelle que lorsqu'il faisait ses études auprès du cheik son ancien maître, celui-ci lui disait : Ne vous cassez pas la tête, mon cher enfant, adressez-vous au grand prophète; priez-le de vous ouvrir l'esprit, et ensuite vous vous remettrez à l'ouvrage. Il ne manquait pas de faire ce que son maître lui ordonnait, et cela lui avait toujours réussi.

Depuis qu'Habed-il-Rouman était avec le magicien, toutes ces idées de religion avaient été absolument écartées par l'effet des discours, des actions et des ruses de cet homme; une heureuse nécessité engage le jeune prince à recourir à son ancienne méthode : il se rappelle la formule de la prière que lui prescrivait le cheik, et la prononce de tout son cœur : il était alors prêt à se mettre au lit; il se couche et s'endort.

Entre la veille et le sommeil, un esprit lui apparaît sous une forme humaine. Mon enfant, lui dit d'un ton doux le fantôme, l'étude que vous faites ne saurait vous conduire à l'intelligence de la lecture que vous entreprenez : voici la clef du livre.

La première ligne, lue de la gauche à la droite, vous présentera le sens que voici : *Ce premier chapitre fut composé dans la troisième lune du mois de*

Nisan : elle paraît présenter un sens ; mais ce n'est pas là sa véritable utilité.

Comptez d'abord les lettres qui la composent, soumettez chacune d'elles au calcul ; et son nombre correspondra à la ligne que vous devez aller chercher ; rangez-les par ordre, et vous aurez le sens du chapitre entier, qui n'a qu'autant de lignes que la première contient de lettres.

Vous observerez la même méthode pour tous les autres chapitres, jusqu'à la fin, et vous terminerez là vos lectures ; celles-ci vous sont utiles pour tout ce que vous avez à faire.

Quand vous aurez fini votre travail vous irez dans la chambre du magicien ; vous y trouverez une statue de marbre blanc, vous lui donnerez un soufflet sur la joue droite, en lui disant : « Fais ton devoir » pour l'enfant de la maison. » Elle se rangera, le mur s'ouvrira derrière elle, et vous verrez des choses que vous devez connaître.

414e JOUR.

Après avoir écouté avec attention ce long discours, Habed-il-Rouman se trouve parfaitement réveillé,

il lui serait impossible de se rendormir : il y avait encore des bougies allumées dans le salon, il y court.

Il va à la bibliothèque chercher son livre ; et se met sur-le-champ au travail avec tant de rapidité et de succès, que le jour, venant à l'éclairer, le trouva au fait de ce qu'il voulait comprendre. Un chapitre, dans ce qu'il avait lu, l'avait arrêté plus que les autres ; on y traitait de la manière de connaître si un animal quelconque était un homme transformé ; s'il fallait lui rendre la parole, la méthode était clairement indiquée.

Le prince de Syrie fait réflexion alors à tant d'animaux qu'il a vus dans la ménagerie des bêtes fauves et féroces : Hélas ! dit-il, ces lions, ces tigres qui m'ont caressé, sont peut-être de la même espèce que moi ! J'essaierai d'en faire parler un ; cette opération n'est point contenue dans les douze livres dont j'ai promis de ne point mettre en œuvre les secrets, mais je ne ferai rien sans avoir auparavant obéi à l'esprit bienfaisant qui m'a ordonné d'aller dans la chambre du magicien.

A ces mots il se lève ; par précaution, il prend avec lui un briquet, une bougie et des parfums, avant d'approcher de l'appartement de son dangereux maître.

Il trouve la statue et se fait ouvrir la porte par

elle. Elle lui donne l'entrée dans une volière toute remplie de perroquets, de geais, de pies, de sansonnets, de merles, qui se mettent tous à crier, chacun d'un ton différent : Qui est là? qui est là? Ensuite l'un disait une parole, l'autre une autre, dont on ne pouvait former aucun sens.

Certainement, dit Habed, il n'y a pas ici d'homme enchanté, car tous ces oiseaux parlent. Cependant il y avait sur un bâton un gros hara [1] des Indes enchaîné par la patte avec une chaîne d'acier : cet oiseau gardait le silence ; le jeune prince s'approche de lui et lui adresse la parole.

Pourquoi t'a-t-on enchaîné, toi? est-ce que tu serais méchant? L'oiseau baissait tristement la tête. Parle-donc aussi, comme les autres! lui disait le prince ; serais-tu un homme changé en hara? L'oiseau baissait encore la tête, et prenait une contenance qui paraissait implorer de la compassion.

Ah! dit Habed-il-Rouman, on ne m'a pas envoyé ici pour rien; Mahomet, à qui je me suis adressé, ne voudrait pas me tromper. — Mahomet! Mahomet! Mahomet! crient tous les oiseaux en battant des ailes ; et le hara, sans parler, s'agitait plus fort que les autres.

Voici qui est extraordinaire, dit le jeune prince,

[1] Hara des Indes; en arabe *darra;* nom de tous les perroquets.

il faut que j'essaie de faire parler le hara pour savoir si c'est un homme. Allons, oiseau, laisse-moi prendre trois plumes de ta tête. Et sur-le-champ le hara la lui tend. Quand Habed-il-Rouman a mis les trois plumes dans son sein, il fait du feu, allume sa bougie, enflamme les parfums qu'il a apportés, jette les trois plumes sur le feu, en disant : « Si tu » es créature humaine je te rends la parole. »

— Hélas oui ! j'en suis une, répond le hara d'un ton triste, et une bien coupable, puisque je me suis laissé aller à faire le mal avec le Maugraby, l'enfant du démon, mais je suis trop heureux, dès que Dieu a eu compassion de moi et que Mahomet nous envoie à tous un messager. — Mahomet! Mahomet! Mahomet! répètent de nouveau tous les autres habitans de la volière. — Dis-moi, homme, puisque tu l'es, reprend le prince, puis-je te rendre ta forme?

— Vous le pourrez, répond le hara, pourvu que Dieu vous donne l'avantage sur le scélérat qui me tient ici ; mais j'ai été enchaîné par ma volonté, unie à celle de mon ennemi ; il faut que vous deveniez maître de sa puissance, avant que je puisse jamais espérer de reprendre ma forme naturelle. Hélas ! jeune envoyé du prophète, il me paraît que vous ne savez pas où vous êtes ? Par quelle voie vous a-t-il député ici, pour opérer déjà un prodige en

ma faveur? Le prince fait en peu de mots son histoire, et finit par conter sa vision.

O Providence! dit l'oiseau, tu te sers d'une des victimes que se ménageait le plus scélérat de tous les êtres, pour amener le jour de la vengeance! Jeune prince, mon esclavage est déjà bien ancien, et l'espérance de le voir finir peut m'en faire, pendant plus d'un jour, supporter patiemment la disgrâce. Il y a ici des hommes plus infortunés que moi: Dieu veuille qu'il en reste assez pour pouvoir vous aider à briser la chaîne qui me retient; car, chaque jour quelques-uns d'entre eux voient abréger leurs souffrances par la mort. C'est ici le théâtre des longues cruautés du Maugraby; mais il en exerce ailleurs de plus terribles.

Allez, mon cher prince, sur-le-champ préparer un repas de viandes très-légères : dans vos amusemens, vous aurez peut-être appris à conduire un chariot; car je sais tout ce que fait suggérer notre cruel ennemi, pour tromper et tenir dans l'erreur ses prétendus élèves; attelez des chevaux, précautionnez-vous d'une fiole d'élixir, marchez vers l'orient, jusqu'au pied de la montagne; vous trouverez une statue de marbre noir, et vous lui donnerez un soufflet sur la joue gauche; en se rangeant, elle soulèvera une trappe, vous découvrirez une caverne, dans laquelle vous descendrez avec une lu-

mière ; et je me rapporte à votre compassion et à votre intelligence pour tout ce que vous devez faire. Vous serez peut-être assez heureux pour sauver la vie à quelques malheureux, de qui vous auriez sans doute bientôt partagé le triste sort, et s'il y en a quatre encore vivans, vous pourrez me tirer d'ici et vaincre le Maugraby.

415e JOUR.

Ces dernières paroles firent passer un frisson jusque dans le cœur d'Habed-il-Rouman : il n'est pas maître d'arrêter l'effet intérieur du sentiment; mais il ne se donne pas le tems de s'abandonner à la réflexion; il sort de la triste ménagerie, dans laquelle il laisse à regret le hara enchaîné, et vole au cabinet où sont les drogues; de là, à la cuisine, pour préparer un repas. Il se munit de parfums, et va prendre un chariot dans les remises du palais, dans lequel, en cherchant, on trouvait de tout.

Il a bientôt attelé des chevaux dans un endroit où

tout se fait *au nom du maître, et pour l'enfant de la maison ;* mais tout en prononçant ces paroles, il ne pouvait s'empêcher de dire intérieurement : O grand prophète! sous quel infâme maître suis-je! de quelle horrible maison suis-je l'enfant !

Cependant ces réflexions ne font que lui donner plus de zèle pour aller jusqu'à l'endroit qui lui a été désigné : il faut prévenir le retour du magicien, ou s'attendre de sa part à une vengeance dont l'idée seule le fait frémir.

En peu de tems, malgré l'éloignement assez considérable, Habed-il-Rouman est parvenu à l'endroit que le hara lui a indiqué : il trouve la statue, lui donne le soufflet; la masse tourne comme sur un pivot, se range de côté, et laisse voir que sa base couvrait l'entrée d'un souterrain, dans lequel on descend par un escalier; il fait du feu et s'engage dans cette route, une bougie à la main. Bientôt il entend des plaintes, des cris faibles, mais arrachés probablement par de vives douleurs ; enfin, il parvient à l'ouverture d'une espèce de puits, sans balustrade; des cadavres morts et demi-vivans, accrochés par les pieds, y sont suspendus la tête en bas.

Il se hâte d'en retirer un; il est mort, desséché dans ses habits : ce n'est presque plus qu'un squelette entièrement décharné.

Il en décroche un autre, il respire ; le jeune prince

lui ouvre la bouche ; y fait couler une goutte d'élixir, et s'aperçoit avec plaisir qu'il est vivant. Enfin, en achevant de faire le tour du puits, il en trouve cinq, susceptibles de recevoir du secours, et d'être rendus plus ou moins sensiblement à la vie. Il les porte l'un après l'autre au grand air, les met sur le chariot, et revient promptement au palais.

L'élixir avait agi en route : les esprits étaient ranimés à l'aide du grand air, et quand il fut question de descendre de la voiture, les moins abattus s'aidèrent à en sortir, et les autres se laissèrent emporter sous le vestibule du palais.

Habed-il-Rouman court au cabinet des drogues et en apporte. A l'aide de ces mots : *servez l'enfant de la maison*, dans un endroit où tout est magique, les drogues opèrent sur-le-champ, et tous les moribonds rappelés à la vie ont recouvré avec elle leurs facultés ; mais la faim les dévore : leur libérateur les fait entrer dans le salon, où ils trouvent de quoi la satisfaire.

L'avidité des estomacs, privés depuis si long-tems de nourriture, aurait dû les exposer aux dangers attachés aux excès ; mais les drogues médicinales, en opérant, déployaient toutes leurs vertus : à la fin du repas, les convives d'Habed-il-Rouman, à la maigreur et la pâleur près, étaient devenus des êtres très-vivans.

Ils ont enfin cessé de manger et de boire ; ils passent de concert avec Habed-il-Rouman dans le sal ondes fontaines ; là, le prince de Syrie après les avoir engagés à quitter leurs vêtemens souillés, pour en prendre de neufs et de commodes, les prie de vouloir bien satisfaire l'un après l'autre sa curiosité.

Comment, leur dit-il, et pourquoi avez-vous été précipités dans l'abominable cachot d'où je viens de vous retirer ?— Hélas ! répondit un d'entre eux, avant que nous puissions vous satisfaire, il faut que vous nous accordiez la grâce de nous dire qui vous êtes, ce que vous faites ici, ce que vous êtes à l'abominable homme qui y commande avec tant d'empire ; afin que nous puissions prendre confiance et être bien convaincus que ce moment de relâche que nous éprouvons ne sera pas suivi de tourmens aussi affreux que ceux dont nous sommes depuis long-tems accablés.

Vous nous retirez, continua-t-il, d'un état affreux, dans lequel, plongés entre la veille et le sommeil, dans les plus effrayantes rêveries, nous souffrions mille morts différentes, sans parvenir à mourir : ce moment-ci n'est-il point celui d'un rêve agréable, par lequel le magicien se ménage un moyen de nous faire mieux sentir le malheur dont il veut de nouveau nous accabler ? Votre physionomie inspire de la confiance ; ce que vous avez fait à

notre égard, de la reconnaissance ; mais nous avons eu affaire à un scélérat qui se sert de toutes sortes de moyens pour tromper.

— Il est sans doute mon ennemi comme le vôtre, reprit Habed-il-Rouman. Et sur-le-champ il trace rapidement le tableau de ses aventures, jusqu'au moment où un rêve mystérieux lui avait indiqué ce qu'il fallait faire, et où une créature humaine changée en hara l'avait engagé à voler à leur secours.

416e JOUR.

Que Dieu soit béni et Mahomet son grand prophète! reprit le jeune homme qui avait parlé ; je vois qu'un rayon du soleil de justice a percé à travers les ténèbres dont sont enveloppés les crimes qui se commettent ici. Je vois que, victime marquée comme nous, par le Maugraby, vous nous préserverez avec vous : ah! s'il nous était donné de délivrer la terre de ce monstre! mais pour vous convaincre de la vérité de ce que je viens de vous dire, je vais vous raconter mon histoire.

HISTOIRE D'HALAIADDIN, PRINCE DE PERSE.

Birminvansha mon père venait, à dix-sept ans, d'être élevé sur le trône de Perse, ayant eu le malheur de voir mourir trop tôt mon aïeul.

Tandis qu'il s'occupait des apprêts de ses noces avec la fille du sultan des Curdes, son premier visir, ayant fomenté sous main une rébellion, vient investir le palais dont il a séduit la garde; mon père n'a que le tems de se travestir et de gagner seul le désert, monté sur le meilleur cheval qui fût dans ses écuries.

Présumant bien qu'il serait poursuivi, il abuse de la force de sa monture, laquelle ayant couru jour et nuit, épuisée de fatigue, va s'abattre près d'une grotte creusée dans un rocher. Mon père s'efforce de relever son cheval et de le faire entrer dans la grotte qu'il aperçoit, pour le mettre à l'abri du soleil.

Un homme, vêtu comme les gens du peuple qui vont se joindre aux caravanes pour faire le voyage de la Mecque, y dormait: il s'éveille au bruit occasionné par l'entrée du cheval, se frotte les yeux, et adresse la parole à mon père:

Voyageur comme moi, dans le désert, où allez-

vous ? Vous êtes heureux d'avoir trouvé cette grotte pour vous reposer ; car je ne connais pas d'autre asile d'ici à vingt lieues à la ronde, et vous paraissez fatigué.

—Je ne vais nulle part, dit mon père, qui ne craignait pas de se découvrir à un homme seul; je fuis : avant-hier j'étais roi, mon premier ministre s'est emparé de ma couronne, et je cherche à sauver ma vie. — Elle est ici en sûreté, reprit le pélerin. — Oui, repartit mon père, si, affamé comme je le suis, je pouvais trouver de quoi manger pour moi et pour mon cheval.

— Nous ne sommes pas à cela près, dit le pélerin, j'ai de la pâte de riz et d'orge, du pain, des oignons, des dattes, une fiole d'une excellente liqueur, reposez-vous; je connais un pâturage pour votre cheval, je vais l'y conduire; j'en rapporterai de l'eau dans une outre, et nous vivrons comme des voyageurs peuvent vivre.

Mon père, n'ayant rien de mieux à faire, laisse le pélerin suivre les bonnes intentions qu'il vient de montrer. Cet homme revient avec de l'eau, va dans un coin de la grotte chercher un sac : il s'y trouve de plus qu'on n'avait espéré un fromage de chèvre, des noix, en un mot, tout ce qui peut composer le repas d'un solitaire, dans un pays où la terre ne produit rien.

Vous devriez me faire votre histoire, pauvre roi que vous êtes, dit le pélerin à Birminvansha ; je pourrais vous donner quelque sujet de consolation : je porte une grande haine aux usurpateurs. Le vôtre est nécessairement un scélérat ; vous êtes trop jeune pour avoir eu le tems de faire du mal ; vous êtes la victime de l'ambition et non celle du bien public.

— Vous l'avez deviné, pélerin, dit mon père ; je régnais depuis quinze jours, quand un premier visir, à qui mon père avait confié les forces de l'état, en a abusé pour usurper ma place ; c'est un ambitieux qui a su voiler sa passion sous le masque de la plus odieuse hypocrisie.

— Oh ! l'hypocrisie ! l'hypocrisie ! mon prince, c'est un vice affreux : je ne veux jamais voir de mes yeux le dôme de la sainte mosquée, dit le pélerin, si je ne vous enseigne un moyen de vous venger de votre hypocrite.

— Eh ! quel moyen pouvez-vous m'enseigner ? dit mon père. — Le voici, dit le pélerin ; écoutez-moi, retournez sur-le-champ à votre capitale, nous allons changer de vêtemens, et vous irez vous loger dans le caravansérail qui est à l'entrée. — Mais, pélerin, mon cheval me fera reconnaître. — N'était-il pas noir, votre cheval ? dès ce moment même je veux qu'il soit blanc avec la queue et les crins noirs. — Vous voulez ; mais cela suffit-il ? — O mon roi !

vous n'avez pas régné assez long-tems pour savoir ce que c'est que la volonté d'un roi, c'est à-peu-près comme la mienne ; ce que je veux, je le veux, et votre cheval est blanc ; comme je lui ai laissé le tour des yeux noirs, il ne perd rien sous la couleur où je l'ai mis ; allons le voir.

Mon père suit le pélerin ; il voit un cheval blanc qui paissait au bord d'une fontaine dans une espèce de plaine, entre deux rochers escarpés ; il hasarde d'appeler le cheval par le nom qu'il lui avait donné, et l'animal vient à lui sur-le-champ.

Asseyons-nous ici, dit mon père à son hôte : pélerin, je m'aperçois que vous ne vous êtes pas montré à moi pour ce que vous êtes ; mon père a toujours beaucoup considéré vos pareils, et mon intention eût été de les favoriser ; dans la position où je me trouve, abandonné comme je le suis, j'implorerais tous les secours de la magie.

— Mon roi, reprit le pélerin, peut-il y avoir quelque chose de défendu quand il s'agit de se venger d'un hypocrite ? ils sont mal-voulus jusques dans les enfers ; oh ! c'est un affreux caractère, c'est le plus opposé au mien : partout où j'en trouve, je les écrase. Vous concevez donc quelqu'opinion de mon pouvoir ; voici comment je prétends en user pour vous : vos ennemis humiliés viendront vous prier de remonter sur votre trône, et vous les écraserez sous

vos pieds. — Et quand puis-je espérer l'accomplissement de votre promesse ? — Dans trois jours, répondit le pélerin, si je puis espérer de vous une honnête récompense ; car chacun aspire à son salaire quand il travaille bien. — Vous disposerez de tous mes trésors. — Fi donc ! dit le pélerin, des trésors, à moi, qui ne vis que de fromage et de fruits secs. Je suis vieux, il me faut des consolations et du secours dans ma vieillesse ; je n'en pourrais trouver que dans la naissance d'un fils, et ne puis espérer d'en avoir un. Vous pouvez épouser jusqu'à soixante femmes, et attendre d'elles la plus nombreuse postérité ; cédez-moi votre premier enfant mâle, il m'appartiendra : vous verrez que je ne serai pas fort impatient de vous en priver ; mais quand il serait dans le cas de jeûner quelques jours dans le désert avec moi, il ferait comme vous, il n'en mourrait pas et ne s'en porterait que mieux.

417e JOUR.

Mon père se rappelle qu'au moment où il a été obligé de prendre la fuite, on lui a dit que l'ambas-

sadeur des Curdes était déjà convenu que Laila, sa princesse, épouserait le fils de l'usurpateur. Birminvansha avait pris beaucoup d'amour pour elle, et dans la position où il se trouve, toutes les femmes de la terre et les enfans qui pourraient lui naître d'elles, lui étaient indifférens ; qu'est-ce qu'un enfant qu'on ne connaît pas et dont on est sûr de se détacher d'avance, au prix d'une couronne? au prix du plaisir de se venger ?

Il accepte la proposition qu'on vient de lui faire : En ce cas, dit le pélerin, je vais tout risquer pour vous, et laisser là jusqu'à mon pélerinage : nous partirons demain matin ; et pour nous mettre en état de soutenir la fatigue du voyage, nous viderons ensemble un flacon entier de vin de Chiraz.

La journée se passe rapidement sans un moment d'ennui ; le pélerin avait beaucoup d'esprit et parlait de tout avec agrément. Le soir, la grotte se trouve mieux arrangée ; les pierres qui servent de sofas sont couvertes de mousse ; trois lampes y répandent une douce clarté.

Le pélerin tire son sac de provisions : Birminvansha s'attendait à en voir sortir des oignons, comme pour le dîner ; mais c'était à leur place un faisan, des perdrix, et d'autres viandes froides d'un goût exquis.

Le pourvoyeur du soir, dit alors le pélerin, est

moins économe que celui du matin ; il faut faire honneur aux soins qu'il s'est donnés. En disant cela il découpe adroitement, sert proprement, et invite à manger, mon père, qui ne se fait pas prier.

La bouteille de vin de Chiraz se vide en deux traits, et un autre flacon prend sa place, jusqu'à ce que le sommeil ait saisi le convive et son hôte.

Le soleil levant leur fait quitter à tous deux la mousse sur laquelle ils étaient étendus. Partons, mon roi, dit le pélerin, le cheval est tout sellé ; prenons le chemin de votre capitale. — Mais irez-vous à pied, dit Birminvansha à son compagnon ?—Non, répond celui-ci ; je retarderais votre marche ; mais votre cheval me prêtera sa croupe. — Vous serez horriblement mal. — Point tant que vous le croyez.

Allons, l'éclair ! dit alors le pélerin en parlant au cheval ; n'est-ce pas là ton nom ? alonge-toi de deux côtes seulement, pour faire place à l'écuyer de ton maître ; c'est le Maugraby qui te le commande.

—Et qui est ce Maugraby ? dit mon père. — C'est votre serviteur, ici présent : vous aurez peut-être ouï parler de moi, mais vous apprendrez avec le tems qu'on parle mal de tout le monde : au reste, on connaît les gens à l'œuvre, et vous verrez comme je traite les hypocrites. Je ne vous cacherai pas un seul des tours que je vais leur faire : il faut qu'ils

soient bien obstinés, s'ils se refusent à faire mes volontés.

Cependant le cheval s'était réellement alongé, et les portait comme le vent vers la capitale ; de manière que, partis le matin au lever du soleil, Birminvansha et son pélerin étaient à la porte de la capitale à son coucher.

Le pélerin descend, couvert de l'habit de palefrenier, à l'abri duquel mon père s'était sauvé cinq jours auparavant, et prend le cheval par la bride pour le faire entrer dans le premier caravansérail.

A la beauté du cheval qui sert de monture à mon père, chacun en prend le maître pour un pélerin de distinction, caché sous un vêtement plus que modeste. L'intelligent Maugraby lui a déjà trouvé et arrangé son logement, y fait apporter à manger, prend à la hâte quelques morceaux, et prévient qu'il va sortir.

Reposez-vous, mon roi, dit-il à mon père, il faut que j'aille prendre langue au palais et par la ville, sonder la pente des cœurs, la disposition des esprits, et juger un peu par ce que l'on fait de ce qu'on veut faire. En disant cela, il sort et ne rentre que le soir.

Que diriez-vous, dit-il à mon père, de votre sot peuple ? on l'amuse de fêtes à l'occasion du mariage du fils de l'usurpateur avec la princesse Laila, et il

est content, il mange, il danse, il vous a oublié; si nous ne savions pas combien il est imbécille, on songerait à s'en venger; mais il ne faut jamais se passionner ni pour ni contre lui, il n'en vaut pas la peine; au moins il n'est pas hypocrite. Je ne hais rien autant que le masque de la sagesse : ce soir je me mets à l'œuvre pour vous; mais il me faut mes sûretés : que me donnerez-vous pour nantissement de la parole que j'exige, et que vous devez ici me renouveler?

Mon père était alors occupé du chagrin de savoir Laila entre les bras d'un autre; la jalousie le dévorait, il n'avait encore aimé que cette princesse; c'était sa première passion : d'ailleurs le désir de la vengeance l'aveuglait.

Je sais ce que vous voulez, dit-il au Maugraby, c'est le premier enfant que j'aurai d'une femme légitime; je vous le donne, encore une fois, et mon cheval en gage, si vous le voulez; puisque c'est le seul bien que je possède ici.

—Votre cheval? c'est une bonne bête, je m'en arrange; je monterai demain dessus pour aller faire nos affaires; soupons, dormons, tout le monde ici ne reposera pas aussi bien que nous.

Le lendemain, le Maugraby sort à cheval et disparaît pour toute la journée. Le soir il se montre. J'ai de bonnes nouvelles à vous donner, dit-il à mon

père ; le roi, ses visirs, ses émirs, ont fait des rêves abominables la nuit passée ; des fantômes leur ont reproché leur infidélité, leur félonie, en leur faisant les plus horribles menaces; c'était aujourd'hui jour de grand divan, et vous eussiez ri de leur consternation, lorsqu'ils se sont communiqué leurs rêves.

L'usurpateur, comme le plus politique, a été le plus réservé en paroles ; mais il était le plus consterné de tous : j'ignore les résolutions qu'ils auront prises; nous en entendrons parler demain, mais après demain nous agirons.

La seule nouvelle que j'aie apprise d'ailleurs, c'est qu'on a donné ordre d'interrompre les fêtes pour le mariage du fils de l'usurpateur avec la princesse des Curdes, et on sait qu'elles devaient durer huit jours de plus ; c'est un petit acheminement à la révolution : il faudra prendre un parti ferme pour décider tous ces gens-là à rentrer dans leur devoir ; nous en délibérerons demain ensemble.

418e JOUR.

Le lendemain arrive ; le Maugraby rentra le soir de mauvaise humeur, en apparence : Nous avons, dit-il, affaire à des gens qui n'ont point de tenue, si ce n'est dans le mal. Une nuit fâcheuse leur avait porté avis à tous de chercher à rentrer dans leur devoir ; ils en ont passé une bonne, et leurs résolutions sont évanouies ; je vois qu'il faut frapper ferme pour les décider, et si vous goûtez quelque satisfaction à voir vos ennemis dans la plus grande peine, vous pourrez en jouir ici ; car, sans que ni vous ni moi soyons vus, je les ferai rêver en votre présence : et d'abord, pour que le spectacle affecte leurs yeux, je vais tendre de noir toute cette chambre ; mes esclaves ont ordre de les aller chercher, dès qu'ils entreront dans leur lit ; nous, nous observerons ce qui se passera, assis sur ce sofa, cachés derrière ce voile.

A peine le Maugraby avait-il fini de dresser son appareil, qu'un grand noir d'une figure atroce se présente : Mon maître, dit-il au Maugraby, le roi

entrait dans son lit pour passer la nuit avec une circassienne d'une grande beauté, qu'un marchand lui a vendue ce matin; vos esclaves ont endormi la femme, et enlevé le roi, qu'on vous amène tout assoupi.

— Hage-Cadahé, dit le Maugraby, songe à bien remplir ton personnage. Qu'on fasse entrer ce roi et qu'on le place sur ce siége de bois; allume le feu pour t'en servir au besoin. Le nègre apporte un brasier rempli de charbons ardens, dont son souffle rend la flamme encore plus vive.

Dès que l'usurpateur est assis, le nègre lui adresse la parole d'une voix tonnante : Qui es-tu, malheureux ? Le coupable, interrogé par une voix aussi menaçante, cherche à se recueillir, à consulter ses sens pour savoir s'il est éveillé; puis répond d'un ton qui témoigne son effroi : Ne suis-je pas le roi de Perse ? — Toi! le roi de Perse! esclaves, dit le nègre aux quatre qui avaient apporté l'usurpateur, qu'on donne cent coups de bâton sous les pieds, à cet esclave du père de Birminvansha, qui trompa son maître par une détestable hypocrisie, et s'est servi des forces de l'état qui lui avaient été confiées pour les tourner contre le fils de son bienfaiteur; tel est l'ordre de Nakaronkir [1].

[1] Esprit que Mahomet envoie aux coupables en songe, pour les pousser au repentir.

Le malheureux soumis à la bastonnade poussait des hurlemens affreux, capables d'alarmer tout le caravansérail; mais le Maugraby avait bouché toutes les oreilles : on le délivre de ce supplice pour l'abandonner à un autre.

Le nègre commande qu'on le rasseye de nouveau : Ce scélérat hypocrite veut régner, dit-il, qu'on lui donne un sceptre, qu'on lui mette sa couronne sur la tête. L'un et l'autre étaient de fer rougi au feu.

Il ne veut pas prendre le sceptre, criait le nègre, qu'on lui mette la couronne ! Et on approchait la couronne de sa tête, à lui enflammer les cheveux ; il tendait la main vers le sceptre pour choisir le moindre mal, et s'y brûlait. Ah ! grâce ! grâce, s'écriait-il ; Nakaronkir ! je ne veux plus régner.

— Autant d'heures tu vas encore régner, autant de charbons ardens tu vas allumer sur ta tête, disait le nègre. — Je ne régnerai plus, Nakaronkir ; je ne régnerai plus : où est Birminvansha pour le faire régner à ma place ?

— C'est à toi à le faire chercher, lui répond le nègre ; fais prendre le deuil à toute ta cour, à la capitale, à ton royaume ; qu'on y cherche partout ce grand prince ; dès qu'on te l'aura annoncé, vas tomber avec tous tes lâches courtisans à ses genoux, vas y tête et pieds nus.

— Ah ! qu'on éloigne ce fer ardent, disait l'usurpa-

teur, plus tourmenté encore par la frayeur que par la souffrance, et je ferai tout ce que voudra Nakaronkir. — Qu'on le renvoie pour aujourd'hui, dit le nègre Ilage Cadahé. Les quatre esclaves le saisissent dans le moment, l'endorment et le mettent à côté de la beauté circassienne, qui, se réveillant alors, ne pouvait concevoir pourquoi on l'avait laissée dormir si long-tems, et à quoi elle devait attribuer une odeur de brûlé, bien désagréable.

Quand le Maugraby fut seul avec mon père, il commença par faire remettre en ordre la chambre. J'ai, dit-il, voulu vous faire voir comment je sais servir mes amis : si ce roi-là est bien maltraité, ses visirs et les commandans des troupes ne sont pas plus à leur aise; il n'y en a qu'un que j'aie épargné, c'est le fils de l'usurpateur : parce que la belle Laila l'a bien châtié, et qu'il s'est conduit très-respectueusement avec elle.

Ici la curiosité de mon père devint très-vive : Qu'a donc fait Laila dont vous ayez tant à l'applaudir? — La nouvelle en est déjà ancienne; mais la discrétion l'a empêchée de percer hors du palais, et elle n'est encore venue que jusqu'à moi et d'aujourd'hui. Le soir des noces, le jeune marié se présenta pour recevoir les embrassemens de son épouse; mais elle le laisse s'approcher, et lui crache au visage : Esclave téméraire, lui dit-elle, qui as osé accepter la main

de l'épouse de ton souverain, je t'attendais pour te donner ta récompense.

Le fils du tyran, qui ne tient point de son père, s'est retiré confus, mais est resté modeste, et sans entrer dans des excuses : Permettez, a-t-il dit, madame, que je dorme à vos pieds ; je respecte votre ressentiment, et la marque que j'en porte, en m'humiliant, ne me déshonore point dans mon esprit ; j'en puis supporter l'affront sans murmure ; mais je crains mon père, et j'aimerais mieux mourir, que de vous faire un aussi dangereux ennemi.

— Vous avez l'ame noble, a répondu Laila, je vous pardonne : pardonnez-moi et dormez. Toutes les nuits qui ont suivi se sont passées comme celle-là, et votre épouse est encore digne de vous : voilà, je pense, la meilleure nouvelle que je puisse vous donner, en attendant les événemens de demain.

Ils doivent être curieux, je n'ai pas fait distribuer la bastonnade à tous les coupables. Je veux qu'ils puissent se trouver au divan, qui doit s'assembler ; ils m'auront pour témoin sous une forme quelconque, je vous en rendrai bon compte ; mais la nuit s'avance et vous ferez bien d'en profiter.

419e JOUR.

Mon père suivit le conseil d'autant plus aisément, que ce qu'il venait d'apprendre, au sujet de la manière dont la princesse des Curdes s'était conduite avec le fils de l'usurpateur, lui donnait sujet de faire des rêves très-agréables; quant au Maugraby, je pense qu'il ne dort que d'un œil; il était, quoique couché tard, levé avant le jour, et sorti du caravansérail, avant l'ouverture de la porte.

Il rentra ce jour-là de meilleure heure qu'à l'ordinaire. O Birminvansha, dit-il, que vous vous seriez amusé si vous eussiez pu comme moi assister au divan, et écouter les conversations les unes après les autres!

J'entendais les quatre visirs, que la frayeur rendait confians et véridiques, se communiquer leurs quatre rêves avant de prendre leurs places; l'effroi se peignait sur leur visage, ainsi que l'étonnement de la conformité de leurs songes. Ils appellent les

principaux d'entre les gens de loi qui sont là, et leur font prendre séance en secret. La surprise de ceux-ci n'est pas moins grande ; l'air défait et consterné de ceux qui leur font cet étonnant récit en atteste la vérité ; elle se confirme bientôt encore plus par l'arrivée des émirs, commandant les troupes.

Alors vous eussiez vu cette assemblée, composée de cent personnes y compris les huissiers et les bas officiers, se disperser par pelotons, et partout on s'entretenait de rêves et du Nakaronkir ; si cet esprit se plaît à être redouté, jamais il ne fut mieux servi que par moi.

Enfin, continua le Maugraby, les premiers de l'assemblée, joints aux plus anciens, après avoir délibéré en confusion, ont décidé qu'on tiendrait les portes du divan fermées, pour pouvoir prendre des résolutions conformes aux volontés du Nakaronkir, qui savait si bien les expliquer.

On a appris que le roi était indisposé ; on ne doute pas qu'il n'ait été abandonné par le ciel aux caprices du Nakaronkir, et toute autre frayeur cédant à celle qu'a su inspirer ce redoutable esprit, trois députés sont chargés d'annoncer à ce prince qu'il faut qu'il fasse chercher partout Birminvansha, pour le remettre sur le trône.

Je les ai suivis, ajouta le Maugraby : si l'esprit du monarque n'avait pas été préparé par la secousse

violente de la nuit, ils eussent été bien mal reçus; mais admirez la dissimulation et l'hypocrisie; il a les cheveux, le front et le bout des doigts brûlés, il en ressent de vives douleurs; la volonté du Nakaronkir n'a été exprimée à personne aussi fermement qu'à lui : eh! bien, il s'est fait rapporter les aventures des autres avec une patience incroyable, et dissimulant son trouble et sa frayeur, il leur tint ce discours :

J'avais, dit-il, pris les rênes de l'état, appréhendant que la trop grande jeunesse de Birminvansha ne le mît hors d'état de les soutenir : je comptais les lui remettre quand l'âge et mes exemples l'auraient formé; en prenant la fuite il s'est dérobé à mes bonnes intentions : mais puisque le ciel, qui le connaît mieux que moi, le juge capable de régner, je suis prêt à me démettre du fardeau dont je m'étais chargé pour lui; et il va connaître que s'il me fallut employer une sorte de violence pour arracher les affaires publiques à des mains trop jeunes pour les conduire, j'en emploierai une plus grande pour le rappeler sur le trône, dont il s'était éloigné.

Je fais prendre, a-t-il continué, le deuil dans tout mon palais, et j'y ordonne un jeûne qui n'aura d'autre terme que celui où on aura retrouvé le roi, dont je ne voulais être ici que l'organe; que cet

ordre s'étende dans la ville et dans tout le royaume, et qu'on décerne une récompense à celui qui pourra dire en quelle partie de la terre s'est retiré Birminvansha ; c'était mon projet, avant les rapports fâcheux que vous venez de me faire ; ils ajoutent à l'accablement dans lequel je me trouve. Prévenez le divan que je ne me lèverai que pour prendre le deuil comme tous mes sujets ; mais il sera plus austère, car je ne me présenterai que les cheveux et la barbe rasée, jusqu'à ce que j'aie obtenu la satisfaction de replacer votre légitime souverain sur le trône : dans cet état je m'abstiendrai de toute affaire, et vous en recommanderez de ma part la conduite aux visirs.

Voilà, mon cher souverain, dit le Maugraby à mon père, le dernier trait d'hypocrisie de l'usurpateur qu'il vous reste à châtier ! Voyez avec quel art, surtout, il cherche à cacher au public l'impression du feu sur sa chevelure, et même sur sa barbe ; oh ! c'est un scélérat bien profond ! maintenant tranquillisez-vous : laissez le peuple se mouvoir de lui-même ; vous souhaiter, vous désirer, vous attendre par toutes les portes, et quand la révolution sera si bien préparée, qu'il n'y ait qu'un cri en votre faveur, je vous prêterai le cheval que vous m'avez donné en gage. Vous reparaîtrez monté dessus et habillé convenablement ; Ilage-Cadahé, mon noir,

sera votre premier eunuque, et moi votre esclave; c'est l'affaire de quatre jours de patience, d'autant que je ne néglige rien pour vous servir; rien ne périclite d'ailleurs, et votre épouse est constamment respectée.

Mon père laissa faire le Maugraby. Le cinquième jour, le magicien le fait sortir de la ville par une porte, monté sur le cheval blanc à crins noirs, vêtu en pélerin, et le fait rentrer par une autre sur un cheval noir, tel qu'il était lorsqu'il s'en servit pour prendre la fuite.

Une robe et un turban étoffés, sans être magnifiques, avaient remplacé l'habillement de pélerin; Ilage-Cadahé et le magicien marchaient à droite et à gauche, la main appuyée sur la croupe de la monture.

Les premières personnes du peuple qui aperçoivent mon père, viennent pour se prosterner à ses pieds: la garde des portes s'émeut; une foule s'amasse dans un moment, et mon père est obligé d'entrer dans la maison d'un émir; un cri général retentissait: *Vive notre roi Birminvansha.*

420e JOUR.

Ce cri s'est bientôt répandu jusqu'aux portes du palais, où le divan était rassemblé. Le roi, dont les brûlures étaient un peu moins marquées, s'y transporte; et, la tête nue et rasée, ayant quitté ses babouches, il vient à la tête des visirs et des émirs supplier mon père de reprendre sa place sur le trône.

J'abrége le récit des cérémonies, qu'il serait inutile de décrire, du mariage de mon père avec la fidèle Laila; de la vengeance qu'il prit de l'usurpateur et de ses adhérens; le fils de ce méchant homme ayant été le seul épargné, parce qu'il avait respecté la princesse des Curdes, quoique vivement offensé par elle : je passe au départ du Maugraby.

Lorsque ce monstre, déclamant toujours contre l'hypocrisie, eut vu verser tout le sang des coupables, feignant d'être absolument tranquille sur la situation de mon père : Vous voilà, dit-il, affermi sur votre trône; vous n'avez plus besoin de mes secours; je pars, souvenez-vous de moi quand vous

aurez un fils; songez qu'il est le mien, ce prix-là m'est bien dû : j'ai beaucoup travaillé, je me casse, il me faut un bâton de vieillesse. Élevez-le bien afin qu'il puisse devenir après moi le soutien de la vôtre. En disant cela il se fait rendre son cheval et disparaît. Mon père, entraîné par le courant des affaires, étourdi par les travaux comme par les jouissances attachées à son rang, ne réfléchit point assez alors aux conditions auxquelles il l'avait recouvrée et les regrets ne s'annoncèrent qu'à ma naissance.

De son aveu même elle lui arracha des larmes, quand il vit que le premier fruit de ses amours avec sa chère Laila était par lui-même abandonné au Maugraby : être qu'il ne pouvait s'empêcher de suspecter et de regarder comme très-méchant, malgré ses déclamations contre l'hypocrisie.

Chaque fois qu'il me prenait dans ses bras, ses larmes se renouvelaient; ma mère les prenait d'abord pour des mouvemens de tendresse; mais elles portaient un caractère de tristesse inquiétant. Vous pleurez sur cet enfant, lui dit-elle; que voyez-vous d'affligeant dans son sort? il est beau comme le jour, fils de roi et destiné à régner......

—Ne parlons pas de ses destinées, ma chère Laila, reprit mon père : leur idée réveille toutes mes craintes, je vous possède et nous régnons, voilà sans doute un grand bien, mais nous le paierons bien

cher. Alors il lui fait le récit de toutes nos aventures. Ma mère Laila ne fut pas aussi effrayée qu'il aurait pu le croire ; on est sans doute fort infatué de magie chez les Curdes.

Eh bien! dit-elle, qu'a voulu vous dire le Maugraby en vous demandant votre fils pour bâton de vieillesse? il le fera sans doute magicien comme lui; est-ce un si grand malheur pour un prince? a-t-il besoin de nous l'enlever pour cela? Je serai charmée que notre enfant ait de belles connaissances, et en beaucoup d'occasions il ne sera pas forcé de mendier les secours d'autrui. Je trouve que la dignité d'un souverain est ravalée quand il est obligé d'implorer les ressources de son astrologue.

Mon père se laissa aveugler par cette réflexion ; on me fit élever avec toutes les attentions imaginables, et on eut grand soin de m'instruire des particularités de mon histoire, dès que je pus, en les entendant, promettre que je les tiendrais secrètes.

Quoique je n'en témoignasse rien, je n'entendais jamais parler du Maugraby sans un serrement de cœur. Cependant j'atteignais presqu'à ma quinzième année, et les inquiétudes de mes parens, comme mes frayeurs, commençaient à s'évanouir, lorsqu'un jour le grand écuyer de mon père, rentrant au palais, lui annonce le plus superbe et le meilleur de

tous les chevaux, dont il lui proposait de faire l'acquisition.

Mon père a une passion désordonnée pour ces animaux : Où est ce cheval? dit-il à son écuyer. — Sire, reprit-il, je passais près du grand abreuvoir, un homme y conduisait un cheval blanc perlé, ayant la queue et les crins noirs, et un cercle parfait de cette couleur autour des yeux.

Je suis descendu de celui sur lequel j'étais monté, pour observer de près ce superbe animal; j'ai témoigné le désir de le monter: l'homme auquel il appartient m'a paru s'y prêter avec plaisir. Jamais, sire, je n'ai rien trouvé de si obéissant, de si vigoureux, de si intelligent, de si souple; je lui parlais, et il obéissait à la voix : on croirait que le persan est sa langue naturelle.

J'ai demandé à l'acheter, l'homme m'a répondu qu'il n'était pas à vendre : C'est pour le roi, ai-je dit. — En ce cas, m'a-t-on répondu, il est à lui. J'ai pris l'homme au mot, et il est dans la cour du palais avec son cheval. J'étais avec mon père tandis que l'écuyer lui faisait ce rapport; le désir de voir ce bel animal me pressait, mais Birminvansha, frappé de ce récit, et ne doutant point que ce ne fût le Maugraby qui venait lui rapporter son gage, me prend par la main et me fait passer chez ma mère.

Ma chère Laila, lui dit-il, voici le moment d'é-

preuve : le Maugraby ne nous a pas oubliés, comme nous nous en étions flattés ; il vient demander notre enfant, et le refus nous expose à des dangers sans nombre.

— Il faut le recevoir ici, dit Laila, je n'ai point peur d'un magicien : on a soupçonné ma nourrice de l'être ; elle ne m'a jamais fait de mal, et cependant les esclaves de ma mère disaient qu'elles lui voyaient jeter des cheveux dans un baquet et en faire des grenouilles. Quand il sera venu, je lui parlerai.

421e JOUR.

On introduit le Maugraby, qui se présente d'un air très-respectueux ; mon père lui rend son salut aussi gracieusement qu'il peut le faire ; mais on remarquait de la contrainte dans son action.

Astrologue ou magicien, lui dit Laila, car vous êtes sans doute l'un ou l'autre, vous avez pris notre enfant sous votre protection. Vous nous avez promis

de lui servir de second père ; vous l'avez abandonné pendant bien long-tems : il est cependant dans l'âge où l'on prend de l'instruction ; mais vous le trouverez bien préparé, et nous espérons qu'en le cultivant ici, vous applaudirez chaque jour aux soins que nous avons pris de son éducation. Du reste, vous serez bien vu ici de tout le monde, et particulièrement de moi, qui ai toujours aimé les savans ; nous vous ferons visir, moins pour vous élever à nos yeux qu'à ceux des autres.

Le Maugraby refusa ces grâces. Il ne venait pas, dit-il, pour travailler à mon éducation, ni chercher l'enfant d'autrui, mais le sien propre, en vertu d'une convention expresse dont on avait touché le gage de sa part: On ne voyait plus, disait-il, qu'ingratitude et mauvaise foi sur la terre, et on comptait s'acquitter de tout ce qu'on devait en honorant son bienfaiteur d'un vain titre, et le régalant de propos mielleux.

En disant cela, il me prend par la main, que je fais effort pour lui retirer ; ma mère, toute éplorée, me saisit par ma robe, mais elle lui reste entre les mains. Je m'échappe, transformé en lévrier, par une fenêtre ; le Maugraby me suit par la même ouverture, et nous nous trouvons tous deux dans la campagne. Il tenait un fouet à la main, dont il me frappait inhumainement, et qui semblait s'alonger

à proportion des efforts que je pouvais faire en courant pour éviter les coups.

Je ne puis dire si, pendant que je fuyais ainsi, la lumière de la lune a remplacé sur la terre celle du soleil. Mourant de faim, de soif, souffrant de toutes les parties de mon corps, et courant toujours, quoiqu'accablé de lassitude, je suis tombé dans cette fontaine que vous avez rencontrée au pied de la montagne, et l'ai rougie du sang qui sortait des plaies que le fouet avait fait sur mon corps.

Alors, après m'avoir forcé d'y rester quelque tems, au moment où la fraîcheur de l'eau me glaçait les veines, il m'a retiré, et m'a rendu ma première forme. Je ne vous répète pas les invectives qu'il a vomies contre moi et mon père dans ce moment, ni les propos flatteurs qu'il a cherché à me tenir ensuite, après m'avoir amené ici, pour m'engager à oublier le reste du monde et à me livrer à lui; vous avez fait le tableau de ses ruses. Il les varie sans doute selon les circonstances, selon la nature du principe qu'il cherche à détruire, des idées qu'il veut dénaturer ou égarer.

Cependant je commençais à prendre patience, lorsque, m'ayant recommandé de faire l'étude des livres dont vous avez pris connaissance, et m'ayant laissé seul, je vis que je m'instruisais de choses qui pourraient me devenir utiles.

Je triomphais en attendant son retour, de voir que j'avais appris tout ce que contenaient les douze premiers livres, et qu'il n'y avait pas d'opérations indiquées dans ces ouvrages que je ne fusse en état de faire, quand, tout-à-coup, il reparaît.

Je m'avance vers lui d'un air confiant, et lui fais l'étalage de ma science; il me donne un soufflet. Ignorant, me dit-il, paresseux, qui ne fait rien quand il est abandonné à lui-même! crois-tu, dit-il, que j'aie le tems de te suivre comme un écolier? Je ne me sentais point de tort, je voulus lui parler pour le faire apercevoir du sien. Il me donne un autre soufflet, dont je fus presque renversé. On ne me réplique point, dit-il; je ne viens que pour peu de tems et m'en retourne. Quand je reviendrai, si je ne suis pas plus satisfait, j'aurai recours à des corrections plus imposantes.

En disant cela il rentre dans son palais, fait semblant d'y chercher les choses dont il a besoin, et me fait un signe comme pour prendre congé de moi, et effectivement je cesse de le voir. Je vais me jeter sur mon lit et je le baigne de mes larmes; je voue mon persécuteur au Nakaronkir, dont j'avais tant ouï parler à mon père et à ma mère; je me sens brûlé du désir d'aller me jeter dans des bras dont j'avais reçu tant de caresses. Les études que j'ai faites me reviennent à la tête; je puis, par leur se-

cours, me changer en oiseau ; mais il faut que je devienne un oiseau de proie, pour pouvoir m'élever fort haut, et ne pas être la capture des autres.

Je me détermine à me changer en aigle. Je m'écarterai, disais-je, de la vue des chasseurs, et ne m'abattrai que pour chercher de la nourriture. Je gagnerai la capitale de Perse ; j'entrerai de nuit dans le château de mon père, on me trouvera le matin sur la terrasse de son appartement, et j'aurai au bec mon nom, écrit sur un morceau d'écorce.

Je passai la nuit à arranger mon plan. Je me lève avec le soleil ; j'écris sur le morceau d'écorce que je dois porter : *Le pauvre Halaiaddin, prince de Perse*. Puis je songe à m'occuper de ma transformation, préférant de rester oiseau toute ma vie, au malheur de demeurer soumis à la brutalité du magicien. Le charme, auquel j'ai voulu me soumettre, opère sur moi ; déjà je sens que mon nez se transforme en bec, mes bras en ailes, et je me vois couvert de plumes. Rempli de joie et d'espérance, je ramasse mon billet, l'empoigne avec une de mes serres, et prends mon vol.

Mais je me sens retenir rudement par la queue ; on me sangle sur le dos, de manière à me briser ; c'est le magicien qui me tient : il ramasse froidement mon billet échappé de ma serre, et le lit : *Le pauvre Halaiaddin* ; vraiment pauvre, dit-il, comme son

père et sa mère, mais c'est de sentiment, de reconnaissance et de toute espèce de vertu. Tu t'es fait oiseau, ingrat! mais les animaux de proie n'entrent point dans ma volière, je vais te trouver ta place.

J'étais plus mort que vif; je n'ai recouvré de connaissance que pour m'apercevoir que j'étais suspendu par les pieds parmi des mourans et des cadavres, dans l'endroit où vous nous avez trouvés. Alors je suis resté plongé dans un état douloureux, sans pouvoir me rendre compte de mes souffrances. Rêvant que le Maugraby, plus semblable à un démon qu'à un homme, me poursuivait avec un fouet armé de pointes de fer, qui m'atteignait sans cesse, tandis que je courais après le spectre de la mort qui m'échappait, je ne me suis réveillé qu'au moment où vous m'avez tiré hors de la fosse.

On peut juger de l'effet que faisait le récit du prince de Perse sur l'esprit et le cœur d'Habed-il-Rouman : mais il en modérait l'expression, même sur sa physionomie. Il s'adresse alors à un autre compagnon de son infortune, pour lui demander les particularités de ses aventures, et ce jeune homme, qui pouvait avoir dix-neuf ans, les raconta sur-le-champ.

422e JOUR.

HISTOIRE D'YAMALLADDIN, PRINCE DU GRAND KATAY.

Mon grand-père était barbier dans la ville de Chiraz; il y vivait assez aisément de son travail, parce qu'il était laborieux et adroit : il avait plus d'esprit que n'en ont communément les gens de son état, ce qui faisait rechercher sa conversation par ceux qui étaient au-dessus de lui, soit par les talens, soit par la fortune.

Un habile astrologue, vivant dans le voisinage, fréquentait souvent notre maison. Il vit sa femme prenant son voile à la hâte pour sortir : Où allez-vous? lui dit-il. — Donner du secours à l'épouse de notre ami le barbier, qui est en couche. — Apportez-moi, reprend son mari, quand vous reviendrez, les noms de l'enfant, du père, de la mère, du grand-père, de la grand'mère; on ne nous consulte que sur la naissance des grands, comme s'il n'y avait qu'eux d'intéressans sur la terre. Notre ami le barbier a quelquefois d'heureuses conceptions de génie,

et il se pourrait qu'il vînt un enfant de lui qui ne fût pas un homme ordinaire. La femme promit de s'acquitter de la commission.

Ma grand'mère accoucha très-heureusement d'un fils, qu'on appela Schaskar, et notre voisine rapporta à son mari l'astrologue ce qu'il lui avait demandé. L'astrologue entreprend son travail, prend l'heure précise de la naissance. Mon père naissait sous la planète Il-Marlik [1], à l'ascendant, et dans ce moment la planète, considérée avec le secours de l'astrolabe, paraissait éclairée.

En calculant le produit des lettres de tous les noms que le savant avait sous les yeux, il voit qu'il annonce que l'enfant sera roi; et son étoile, très-brillante, porte ses rayons sur une contrée fort vaste du grand empire de la Chine.

Mais l'étoile vint à briller d'une couleur rougeâtre; cela annonçait au moins de grands obstacles pour celui que l'influence dominait, dans ce qu'il pourrait entreprendre pour parvenir à une haute fortune.

Je te l'avais bien remarqué, dit l'astrologue à sa femme; l'enfant de notre voisin le barbier fera un jour une grande fortune: il faut que nous en allions féliciter son père et sa mère.

[1] Saturne.

Mon grand-père fut très-flatté de l'horoscope tiré par son voisin. Lui et son épouse donnèrent tous leurs soins à l'éducation de mon père; l'astrologue y mêlait les siens; et, à seize ans, il n'y avait pas un jeune homme dans Chiraz qui eût reçu autant d'instruction que lui : on le proposait comme modèle aux enfans des meilleures maisons.

Voyez, leur disait-on, Schaskar, le fils du barbier! Il est vrai qu'il joignait à cela une belle figure et une très-heureuse physionomie; prévenu de sa destinée, il cherchait à s'en montrer digne par sa conduite et son maintien.

Un jour que Schaskar allait aux bains, il y arriva le premier : après avoir passé la salle où on quitte ses habillemens, comme il en traversait une seconde pour passer à l'étuve, quoiqu'il eût la marche très-ferme, le pied lui glissa sur un carreau de marbre poli et mouillé.

Il frappa rudement du pied sur ce carreau pour retrouver son équilibre; à l'instant le carreau se soulève : il s'élève une vapeur de l'ouverture; cette vapeur se rassemble, et présente aux yeux de Schaskar un génie de figure humaine.

Laisse prendre le bain aux indolens, dit le génie; pars pour la Chine : prends, pour y pénétrer, la route de la grande muraille; tu trouveras une caravane à Astracan, à laquelle tu pourras te joindre;

vas reprendre tes habits où tu les as laissés, on y a joint une somme d'argent qui se renouvellera au besoin.

Lorsque tu seras au pied de la grande muraille tu recevras d'autres secours, mais ne confie le secret de ton départ à personne.

Mon père va reprendre ses habits, et trouve une bourse de deux cents pièces d'or : il en alla cacher vingt sous le chevet de sa mère, sortit de la ville, fit rencontre d'un homme qui conduisait des chameaux sur la route qu'il devait prendre, en acheta un, et se rendit le plus promptement qu'il lui fut possible à Astracan.

La caravane arrive; il se joint à elle, bien déterminé à ne jamais s'en séparer, lorsque, le jour même où on comptait arriver au pied de la grande muraille, il s'endormit dans la matinée.

Son chameau s'écarte des autres, apparemment sans qu'on s'en aperçoive, et quand il se réveille, il se trouve seul au milieu d'un désert. Il presse sa marche, croyant qu'il pourra rejoindre ses compagnons de fortune; mais, quand la nuit vient, en observant les étoiles, il aperçoit qu'il a fait un chemin contraire à celui qu'il devait suivre, et marche toute la nuit pour tâcher de se remettre dans la route qu'il a perdue.

Le jour vient : à peine laisse-t-il un moment de repos à son chameau; à peine lui donne-t-il le tems

de manger un peu des provisions qui lui restent; il le pousse toute la journée, toute la nuit qui suit, et se trouve, quand le soleil en dissipe les ombres, au pied de la grande muraille, mais dans un endroit où il n'y a point de passage.

Il est excédé de fatigue, et son chameau ne peut plus le porter. Il était prêt à se livrer au désespoir, quand il aperçoit un derviche, sortant de derrière quelques broussailles, un livre à la main; à cette vue, il se ranime, descend de son chameau, et va droit au religieux.

Saint homme, lui dit-il, je suis Persan, marchand de profession, écarté de ma caravane qui va à la Chine; me direz-vous si je suis bien près de la porte qui est du côté de la grande Tartarie?—Vous en êtes à cinq bonnes journées, et il vous en faut beaucoup plus pour y arriver, lui répond le derviche, parce que vous ne pouvez pas suivre la muraille : il faut que vous alliez chercher le chemin; autrement vous vous perdriez dans des marais qui sont sur votre droite et sur votre gauche; d'ailleurs, avez-vous un passeport?

—Non, répondit mon père. — En ce cas, dit le derviche, on ne vous laisserait pas passer; nul étranger n'est admis à la Chine, hors ceux qui viennent par les caravanes avec des passeports en règle. — Je suis donc bien malheureux! dit Schaskar en

soupirant. — Il y a du remède à tout, comme vous savez, mon frère, dit le derviche, hors à la mort; venez à ma cabane, qui n'est pas loin d'ici, vous trouverez auprès une petite fontaine et de la pâture pour votre chameau. Je fais pénitence ici, vous la ferez avec moi, et si vous m'ouvrez votre cœur, il se pourra que nous imaginions quelque moyen de vous sortir de peine.

Mon père suit le derviche, traînant après lui le chameau par le licol, et ils arrivent à la cabane; c'était une grotte peu profonde, recouverte en dehors par une feuillée. Vous avez besoin de manger, mon hôte, dit le derviche; j'ai ici le lait d'une chèvre que je nourris, j'ai un rayon de miel frais que j'ai trouvé aujourd'hui dans un arbre, et quelques fruits secs : voilà mes provisions. Et en disant cela, il mettait sur une pierre servant de table les mets qu'il avait annoncés.

423e JOUR.

Quoique mon père pensât dans ce moment que son étoile l'avait égaré, cependant il lui tint encore

compte de ce petit secours : il mangea , il but, en regardant le derviche qui liait le chameau par le jarret pour le laisser paître en liberté.

Quand l'officieux derviche eut pourvu à la nourriture de l'animal, il vint d'un air empressé rejoindre son hôte : Vous faites, lui dit-il, un repas bien frugal; vous êtes sans doute habitué à des tables mieux servies : la noblesse de votre extérieur annonce que vous êtes né au-dessus du commun.

— Hélas non ! répondit mon père, dont le caractère est plein de franchise; vous en usez si bien avec moi, votre état m'inspire tant de confiance, et j'ai un tel besoin d'ouvrir mon cœur, que je crois devoir ne pas balancer à vous faire naturellement mon histoire.

Vous voyez en moi ce que les savans qui s'occupent de l'astrologie appellent un enfant de l'étoile : la mienne, selon leurs calculs, me promettait une couronne; et, si je ne vous eusse pas rencontré, peut-être demain j'eusse obtenu celle que Mahomet promet aux Musulmans qui, succombant à l'excès du malheur, meurent sans murmurer; mon nom est Schaskar, et je suis fils d'un barbier de Chiraz.

Mon père, ayant dit son nom, fit le rapport fidèle de son histoire, n'omettant aucune circonstance, et à mesure qu'il parlait de la bourse qu'on lui avait donnée, dans laquelle il y avait deux cents

sequins, il la mettait sur la table : La voilà, disait-il, j'en ai dépensé plus de quatre cents pour venir ici, et le matin quand je m'éveille elle est toujours pleine.

Le derviche prêtait la plus grande attention au récit que lui faisait mon père : Je connais cette bourse, dit-il, je sais d'où elle vous vient; elle m'apprend que j'ai à remplir vis-à-vis de vous des devoirs plus étendus que ceux qu'on doit à un hôte ordinaire. Vous venez de vous faire entièrement connaître à moi, et je dois maintenant me découvrir à vous.

Vous êtes, mon cher Schaskar, un enfant de l'étoile, et moi je suis voué par état au service de ceux qui sont favorisés par elle; si elle vous a conduit ici, elle m'a fait donner l'ordre de venir vous y attendre.

Vous me tirez d'une grande inquiétude; car, comme il y a toujours de l'obscurité dans les ordres que nous recevons, forcé par les miens de me rendre en habit de derviche sous la muraille de la Chine, dans un endroit écarté de toutes les routes, j'étais ici depuis quatre jours, mal vêtu, mal nourri, pour observer à la rigueur le commandement que j'avais reçu.

Le sujet de ma commission commençait à m'inquiéter, mais je connais maintenant son importance; il s'agit de donner un monarque à l'empire du grand

Katay, et cette couronne doit tomber sur votre tête, seigneur Schaskar.

Alors le faux derviche tire une petite baguette d'ébène d'un sac qui est sous son bras, la fait tourner sur le bout de ses doigts si adroitement qu'on penserait qu'elle y voltige : *Allons*, dit-il, *Megine, fais ton devoir*. Alors une voix d'une douceur infinie se fait entendre : Que veut monseigneur, le puissant Maugraby, de sa servante ?

— T'avais-je permis de me nommer, petite flatteuse, répond le faux derviche ; tu dois voir que mon hôte est un homme de la plus grande importance ; il a fort mal déjeûné, il est ici mal à son aise, rassemble les gens de mon service, fais-nous promptement préparer un endroit commode, où nous puissions dîner à notre aise : songe que mon hôte est un noble Persan, et qu'il nous faut une bouteille de vin de Chiraz.

La petite voix se fait encore entendre : Monseigneur, dit-elle, va être obéi. Mon père était un peu étonné, mais moins que n'eût pu l'être un autre homme qui n'eût pas déjà été conduit aux pieds de la muraille de la Chine par un prodige. Le faux derviche l'observait : Ma petite ouvrière, lui dit-il, vous a appris mon nom, seigneur Schaskar, j'espère vous donner sujet de ne l'oublier de votre vie.

Pendant qu'on prépare notre dîner, je dois vous

éclairer sur ce qui vous est réservé par votre destinée, si vous ne vous refusez pas aux faveurs qui vous attendent; car malheureusement l'homme est toujours le maître d'apporter des obstacles, et j'en ai vu donner le démenti au destin par la faiblesse de leur conduite.

Il y a quelques sacrifices à faire, je vous en préviens. La couronne du grand Katay est vacante par la mort du souverain qui en tenait le sceptre, et qui n'a point laissé d'enfant mâle; on doit, dans cinq jours, procéder à l'élection d'un souverain par une cérémonie et selon un usage usité dans le pays. Il dépendra de vous d'être le roi du grand Katay, et l'époux de la plus belle princesse qui soit sur la terre, fille unique du dernier souverain mort; ses grâces, ses charmes, ses vertus sont au-dessus de tous les trésors qui accompagnent sa main. Vous n'aurez qu'à dire un mot et tout est à vous.

On peut imaginer l'effet que fit sur mon père une semblable ouverture : entretenu, comme il l'avait été dès son enfance, dans des idées d'ambition, il se voyait prêt d'atteindre à son but presque dans le moment; c'était un homme vêtu en derviche qui lui en faisait la proposition; mais il avait vu tourner la petite baguette, et entendu la voix de Megine.

Seigneur Maugraby, dit-il à son hôte, je n'ai pas entrepris le voyage laborieux que je viens de

faire pour m'arrêter aux pieds de la muraille de la Chine, en me refusant à ce qu'on exigerait de moi, pourvu que ce ne soit pas un crime. — Bien loin que ce que je vais exiger de vous soit un crime, reprend le Maugraby, ce sera, à bien des égards, comme vous le verrez, un acte de vertu, un léger sacrifice, un témoignage de votre reconnaissance en faveur de celui qui vous aura si bien servi.

424e JOUR.

Comme le Maugraby achevait ce discours, un noir d'une haute stature, très-bien vêtu, et tenant une massue d'argent, se présente : Seigneurs, dit-il en s'adressant au maître de la cabane et à mon père, vous êtes servis. Tous deux se lèvent pour le suivre.

Ils arrivent dans un pavillon couvert d'une belle étoffe de soie, à grands dessins; l'intérieur en est encore plus élégamment orné; la terre est couverte d'un tapis vert, arrosé par une fontaine naturelle, sur les bords de laquelle le pavillon avait été tendu; on avait ménagé un petit espace

pour laisser paraître les fleurs qui en tapissaient les bords.

La table était couverte avec plus de goût que d'abondance : les mets saisissaient tout à la fois les yeux et l'odorat. Les deux convives s'assirent sur des sofas d'une mollesse, d'une commodité recherchées ; quatre esclaves paraissent à un signe que le nègre au collier d'or fait avec sa massue, deux vont se ranger à côté de mon père, et les deux autres auprès du maître de l'élégant pavillon. Le dîner se passe en propos agréables sur le choix des plats qui sont sur la table, et en éloges sur la finesse de leur assaisonnement.

Quand on enlève le dernier service, le Maugraby adresse la parole à son nègre : Ilage-Cadahé, lui dit-il, nous sommes au frais ici, nous y allons reposer ; mais mon hôte et moi sommes voyageurs, un bain nous délasserait, préparez-en un commode ; ce soir vous aurez soin que le souper vaille mieux que le dîner que vous avez servi, et vous préviendrez Megine que je souhaite donner une compagnie agréable à mon hôte.

Le noir se retire ; le sommeil accablait mon père, et il se laissa aller sur son sofa, sans avoir le tems de faire réflexion à ce qu'il venait de voir, de faire et d'entendre ; deux heures après, un bruit le réveille. Son hôte était déjà debout : Seigneur Schas-

kar, dit-il, le bain nous attend, et nous n'irons pas le chercher loin, car il est dans la pièce voisine.

L'ouverture de la tente qui donnait sur la campagne s'était fermée, et il s'en présentait une autre par laquelle on entrait dans une pièce éclairée de bougies où il y avait deux petites cuves de marbre, dans lesquelles deux muffles de lion versaient d'un côté de l'eau froide et de la chaude de l'autre.

Quittons ici nos habits, dit le Maugraby, et entrons. Mon père le suit, et entre dans son bain. Quand tous les deux y sont, quatre jeunes négresses entrent avec des cassolettes de parfums et des boîtes remplies de pâtes onctueuses. Le Maugraby sort du bain, mon père suit son exemple; les négresses ont disparu, quatre eunuques blancs les ont remplacées, portant des habits de la plus grande fraîcheur et du meilleur goût.

Sous ceux qu'avait pris le faux derviche, il devenait presque méconnaissable aux yeux de mon père, tant sa physionomie avait pris de noblesse : il paraissait très-âgé, mais sa longue barbe blanche lui donnait une physionomie vénérable. Il prend un air de satisfaction : Je juge, dit-il à mon père, à l'air de fraîcheur que je vous vois, que ce bain vous aura fait du bien; je ne puis vous dire combien je suis comblé d'avoir été choisi pour vous

donner ici ces petites aisances ; je serais satisfait de vous en voir désirer de plus grandes.

Nous ne rencontrons pas tous les jours des enfans de l'étoile; c'est une satisfaction pour nous de pouvoir concourir avec elle à les rendre heureux.

Vous avez, continua-t-il, besoin de prendre l'air ; la promenade qui est ici autour n'est pas fort agréable, mais il y a derrière cette colline un petit vallon, dans lequel paît votre chameau; on y parvient par une pelouse assez douce, en côtoyant la fontaine qui nous donne ici de l'eau, et lorsqu'on y est, la vue, dans une étendue bornée, y offre une assez grande variété d'objets. Les gens qui savent s'accommoder d'un lit de gazon trouvent de quoi s'y reposer, et à moins qu'on ne se défie de l'indiscrétion des oiseaux, c'est un endroit propre à se faire des confidences.

Tout en faisant la description de la promenade à laquelle il voulait engager mon père, son hôte le conduisait insensiblement vers le vallon : il n'avait pas une grande profondeur, un rocher qui s'élevait fort haut le terminait. La fontaine s'échappait en cascades d'une masse informe de quartiers de marbre brut, amoncelés par le tems ; il y en avait de commodes pour s'asseoir, et il s'y établit une conversation dont le Maugraby seul fit presque tous les frais.

Il force mon père à admirer les agrémens de cette jolie solitude : Croiriez-vous, lui dit-il, que je vous plains, vous autres qui êtes nécessairement appelés au gouvernement des grands états ; vous renoncez, pour ainsi dire, à la jouissance des beautés de la nature et au repos !

Considérez cette retraite ignorée de toute la terre ; elle a bien attiré mes vœux depuis que je suis dans ce petit canton pour vous y attendre. Croiriez-vous que je m'y suis affermi dans le projet d'y venir reprendre un jour cet habit de derviche, sous lequel je me suis caché pour m'attirer votre confiance ; mais si j'ai le bonheur de le reprendre un jour, je ne le quitterai de ma vie. Voilà où je bâtirai ma petite maison ; elle aura le soleil levant : j'en écarterai un peu ces bosquets, qui me donneraient trop d'humidité ; j'en parsèmerai les bords d'arbustes plus variés, plus agréables. Voilà où sera mon petit troupeau de chèvres, et mes ruches à miel seront ici : je serai tranquille, entre mes livres et la nature, tandis que vous serez sur un trône assiégé par la flatterie et le mensonge.

Je ne vous peins point désagréablement votre état pour vous en inspirer le dégoût ; la terre a besoin de souverains et vous êtes fait pour l'être ; d'ailleurs vous êtes très-jeune, et vous devez acquitter de bonne grâce votre dette envers la société.

Mais, mon cher hôte, dans ce moment-ci l'amour de moi me ramène à moi-même; il y a long-tems que je travaille, je suis rassasié de faire pour autrui des prodiges dont le charme n'a plus de pouvoir sur moi, et je voudrais qu'il me fût accordé de prendre du repos. — Ne pouvez-vous pas, dit mon père, l'obtenir des êtres surnaturels de la puissance desquels vous paraissez disposer?—O Schaskar! vous l'éprouverez, on n'obtient rien que par des sacrifices; je pourrai me confiner dans une retraite quand j'aurai instruit et formé un sujet, aussi capable que moi de s'acquitter des devoirs dont je suis chargé.

Il faut, pour remplir un objet de cette importance, un enfant préparé, pour ainsi dire, dès la mamelle; élevé et parvenu par delà la puberté dans la plus grande innocence, habitué par tous les exercices à soutenir les travaux auxquels un homme est exposé, et par l'étude de tous les arts à ceux dont il devra s'instruire sous moi.

Il faut qu'il soit heureusement né; ainsi le choix du sang dont il doit sortir n'est pas indifférent; voilà bien des conditions difficiles à remplir; mais celle-ci les comble : il faut que ce soit le fils d'un roi.

425e JOUR.

En disant cela, le prétendu solitaire se lève, en poussant un soupir qui paraît s'échapper du fond du cœur. Nous nous reparlerons, mon cher Schaskar, dit-il à mon père, et il l'engage à continuer la promenade autour du vallon.

Mon père croyait aveuglément tout ce qu'avait dit le Maugraby; il le prenait pour un saint personnage. Cependant, tandis qu'ils descendent du vallon pour revenir à la petite plaine où le pavillon avait été établi, la nuit était venue; il s'aperçoit qu'un endroit s'éclaire par des illuminations : il en témoigne sa surprise.

Mon frère, lui dit son compagnon, depuis que j'exerce, j'ai appris à traiter les hommes avec lesquels je dois commercer, chacun selon son état; commencez à prendre ici l'habitude de ce qui doit vous arriver : dans quinze jours, vous ne ferez pas un pas sans entendre dire, *voilà le roi.* Vous ne mettrez pas le pied dans une maison étrangère,

où l'on ne parfume et n'illumine, et dans votre palais vous ne serez pas épargné par le cérémonial.

Je veux aller, continua-t-il, au-devant d'un autre sujet d'étonnement; vous allez souper avec des femmes; il n'y en a pas de plus belles dans la Géorgie, et elles en viennent: c'est un bien agréable objet qu'une belle femme; mais j'en use comme des fleurs, que j'aime beaucoup et que je laisse sur pied; de cette façon il leur est impossible de mettre du désordre dans mes principes.

L'obscurité augmentant, pendant cette conversation, le noir au collier d'or parut, portant sa massue et précédé par vingt flambeaux. Mes seigneurs, dit-il, vous êtes servis.

— Les dames sont-elles arrivées? dit l'hôte de mon père. — Elles sont assises sur des sofas, répond Ilage-Cadahé; on les amuse avec de la musique. — Je ne me mêle point de cela, dit le Maugraby à mon père; c'est ma petite Megine qui fait son devoir, elle connaît son monde et ne manque à rien. Tous deux arrivaient alors à un grand pavillon dont la magnificence étonna mon père. La table était placée sous un dais superbe, sur une estrade élevée; deux grands sofas, d'une richesse inappréciable, étaient placés vis-à-vis l'un de l'autre; les femmes étaient assises chacune à part, sur l'un des deux.

En voyant arriver le maître du pavillon, elles se

levèrent ; mais le Maugraby s'avançant précipitamment vers elles : Mesdames, leur dit-il, je vous présente le prince Schaskar, un de mes amis, dont vous serez bien aises d'avoir fait la connaissance ; des étoiles brillantes comme vous sont faites pour favoriser un Persan, enfant de l'étoile.

Mon père, pour peindre ces femmes, dit qu'elles étaient aussi belles que parées : il fut engagé à s'asseoir à côté de l'une, par son hôte, qui se mit à côté de l'autre. Dix-huit esclaves d'une grande beauté servent à table ; vingt-sept, arrangées sur des gradins et séparées en trois chœurs, forment un concert ; les parfums embaument l'air, et sans attendre la fin du repas, les vins et les liqueurs de toute espèce couvrent la table.

Le Maugraby se montre plein d'attentions pour sa dame ; mon père l'imite, il essaie d'entrer en conversation avec la sienne : mais il n'en obtient que des monosyllabes ; en revanche, elle avait le regard engageant, buvait et invitait à boire. Mon père a oublié le reste du souper ; il suffisait pour lui étourdir la tête des vapeurs des vins grecs et persans qu'il avait bus ; il n'ouvrit les yeux que le lendemain et assez tard, et se trouva étendu sur le sofa sur lequel il avait soupé en si magnifique compagnie.

Son hôte paraissait encore dormir vis-à-vis de

lui; il sortit doucement pour aller prendre l'air, mais le Maugraby l'eut bientôt joint.

Jeune homme, lui dit-il, vous savez être sage avec les femmes, et vous serez un époux précieux pour la charmante princesse du Katay : je vous avouerai à présent que j'avais voulu vous éprouver; ne m'en sachez pas mauvais gré, c'est ma charge. Faisons ensemble la même promenade que nous fîmes hier; allons rêver dans ma jolie solitude à ce que nous avons à faire.

Mon père avait la tête embarrassée des vapeurs du souper de la veille, et la promenade était de son goût. Tous deux vont se rasseoir auprès de la cascade, au même endroit où ils étaient la veille, et ce n'est que là que le Maugraby entame la conversation décisive.

Schaskar! voulez-vous sur-le-champ partir pour le Katay? vous savez que dans cinq jours on procède à l'élection. — Permettez-moi de vous répondre, seigneur, que j'ignore comment je pourrai passer la muraille, à combien de journées je suis de la capitale du Katay, et comment il me sera possible de me faire élire, étant inconnu, lorsque je dois avoir tous les grands du pays pour concurrens.

— Le passage de la muraille, dit le magicien, par des sentiers que je connais, est à cinquante lieues d'ici; delà on pourrait se rendre à la capitale de

votre royaume en quinze jours, sur un chameau, et nous trouverons parmi vos concurrens jusqu'à des fils de roi.

Mais si vous me donnez une parole que je vais vous demander, demain vous serez rendu sur la place où l'élection doit se faire : demain vous serez logé dans un palais qui y aboutit; et, trois jours après, vous serez mêlé parmi vos rivaux, et si vous n'êtes pas distingué d'eux de la manière la plus singulière, vous pourrez dire que je ne suis pas le Maugraby, et disposer de moi comme de votre esclave ; j'en jure par le souverain des esprits à qui toute puissance terrestre est assujétie. Mais si je parviens à vous élever sur le trône, à vous faire avoir pour épouse la plus charmante princesse de la terre, j'exige que le premier enfant mâle qui naîtra de votre mariage soit à moi : je vous ai dévoilé tous mes motifs, et vous jurerez, foi de prince et par Mahomet, de me l'accorder.

426e JOUR.

Mon père, encore étourdi du souper de la veille, où il s'était laissé préoccuper par les discours artifi-

cieux que le Maugraby lui avait tenus : né dans le respect pour l'astrologie, dont il croyait alors suivre la direction , il la confondait avec la magie , dont il ne se défiait pas assez : sans doute le désir de régner, presque inné avec lui, se joignait encore aux autres motifs ; quoi qu'il en soit , il laissa échapper le serment.

Les yeux du Maugraby brillèrent de joie : Embrassez-moi, dit-il à mon père, souverain possesseur du Katay ! Puis se retournant vers le vallon qu'il abandonnait, il lui adresse la parole : Je te reverrai donc encore quelque jour, délicieuse solitude ; mais ce sera pour ne plus te quitter.

Comme il finissait cette exclamation, le nègre se présente pour avertir que le déjeûner est servi. Fort bien , Ilage-Cadahé, mais Megine prendra soin de nous faire servir ; vous, partez pour Nantaka, retenez-nous un palais dans le voisinage de la place, fallût-il l'acheter au lieu de le prendre à loyer, et attendez-nous-y ce soir. Sur cet ordre, Ilage-Cadahé disparaît.

Les deux voyageurs se mettent à table et mangent. Comment trouvez-vous le sofa sur lequel vous êtes assis ? — Excellent, répond mon père. — J'ai envie, dit le magicien, de le faire servir de voiture, nous y serons très-commodément. En disant cela il s'assied à côté de mon père, puis il tire sa petite baguette,

la fait tourner sur le bout de ses doigts : Allons, Megine, dit-il, qu'on attelle, et qu'on soit diligente.

Un moment après, le sofa est emporté hors du pavillon, s'élève en l'air au haut de la muraille ; mon père s'y endort et ne s'éveille qu'à un éclat de rire que laissait échapper son protecteur.

Où êtes-vous ? lui demanda celui-ci. Mon père ouvre les yeux et se voit dans un bel appartement qui lui était absolument inconnu : Mettez la tête à la croisée, voyez si vous vous reconnaîtrez. Mon père obéit et voit par un beau clair de lune (car il faisait nuit alors) une grande place, et une multitude de peuple qui prenait le frais sous des arbres.

Vous êtes chez vous, Schaskar, lui dit son conducteur, car le palais que vous habitez est payé ; et voilà la grande place de votre capitale. Si quelqu'un s'avise de vouloir traverser votre élection, vous pouvez vous rapporter à moi du soin de le châtier ; on va nous servir, nous souperons, et demain matin j'irai voir ce qui se passe ici.

Le lendemain, mon père se trouvant seul, passa son tems à considérer par une fenêtre du palais un peuple, des usages absolument nouveaux pour lui ; étant seul et ayant la tête très-occupée il mangea peu, et attendit avec une sorte d'impatience le retour de son guide et de son appui : il le voit enfin.

Le Maugraby feint d'être fatigué : On n'apprend

rien sans peine, dit-il; oh ! que l'intrigue, l'avarice et l'hypocrisie font jouer de ressorts ! La partie est bien liée ; demain on fait des sacrifices solennels à Dagon et à son fils Bil-il-sanam ; après demain on consultera le vol de l'oiseau : il ira s'arrêter sur la tête du grand visir, et le voilà roi.

—Et quel est cet oiseau? dit mon père. — C'est, lui répond le Maugraby, un Ter-il-bas [1], que les prêtres de Dagon travaillent à rendre sauvage depuis la mort du dernier roi ; on a tordu le col en cachette à son pareil, que des gens de la campagne apportèrent l'autre jour en cérémonie, parce qu'il n'avait pas de talens.

Le devoir de ces bonnes gens est de garder nuit et jour l'animal qu'ils ont apporté ; le peuple compte sur leur bonne foi et il a raison, car ils veillent tant qu'ils peuvent, mais ils ont un défaut : c'est qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'on les enivre. Oh ! je vengerai Dagon et Bil ! je déconcerterai cette trame ; ou je ne serai pas le Maugraby !

Demain, mon prince, continua-t-il, vous irez au temple ; car il faut qu'on vous ait vu quelque part et surtout là. Dagon ne doit pas être accusé d'avoir choisi un homme inconnu de lui. Vous y verrez des princes de la Corée, du Tunquin, de la Cochinchine,

[1] Espèce de paon.

et malgré cela votre air vous fera remarquer : Ilage-Cadahé aura soin que vous soyez vêtu décemment et que vous ayez une suite convenable; quant à moi je n'ai rien à faire à cette cérémonie, et vous suis plus utile ailleurs.

Le lendemain mon père se rendit au temple de Dagon, pour ne négliger aucun des conseils de son guide ; et il vit qu'en effet beaucoup de regards s'arrêtaient sur lui. Les prêtres paraissaient ne rien omettre pour rendre la divinité favorable ; on sacrifiait des taureaux, des génisses, des brebis, des colombes et des passereaux ; chaque classe du peuple était représentée par son offrande.

427e JOUR.

A voir l'air de recueillement des sacrificateurs, en écoutant les prières que le chœur faisait à Dagon et à Bil-il-Sanam, on eût cru qu'en effet ils attendaient de leur choix le monarque qui devait être reconnu le lendemain : le peuple en demeurait persuadé. Mon père, prévenu contre ce qu'il voyait

faire, se retira de mauvaise humeur contre tant d'hypocrisie.

Son conseil assidu vint le joindre : Vous avez vu, lui dit-il, ce qui vient de se faire ; demain tous ces sacrificateurs seront bien déconcertés, quand ils verront que leur oiseau a oublié tout ce qu'ils lui ont appris ; mais tenez-vous ferme, mon prince, ne prenez de l'inquiétude de rien de ce qui pourra vous arriver ; je serai à côté de vous pour parer les coups, si on voulait vous en porter, et dans tous les cas vous aurez la petite Megine.

Enfin, le moment de l'élection arriva ; on avait disposé un autel très-élevé, au milieu de la grande place de Nantaka ; on avait établi tout autour des gradins qui pouvaient contenir environ mille personnes, et formaient un cercle à plusieurs rangs.

Le grand visir et ceux qui lui étaient subordonnés, les princes, les émirs, les personnages les plus considérables de l'état remplissaient les places les plus voisines de l'autel ; les sacrificateurs, debout, étaient occupés des fonctions de leur ministère.

Le Ter-il-bas, dans une cage dorée et couverte de guirlandes de fleurs, attendait qu'on vînt la lui ouvrir, étant toujours sous la garde des gens de la campagne qui l'avaient conduit à la ville ; on répandait tant de parfums que l'air en était presqu'obscurci.

Tout-à-coup, le son des trompettes sacrées annonce que Dagon et Bil vont faire leur choix. Le grand prêtre s'avance vers la cage, pour en ouvrir la porte au Ter-il-bas, qui doit être inspiré.

A peine l'oiseau voit-il sa prison entr'ouverte, qu'il force de lui-même le reste de l'obstacle, s'élance contre le nez du grand sacrificateur, le maltraite du bec, le frappe de l'aile, et s'élève dans l'air. Il en redescend, et en arrondissant son vol, il vient raser de près tous ceux qu'on voit assis sur les premiers gradins; on pourrait penser, à le voir aller et venir, qu'il délibère et veut choisir. Il s'éloigne et va jouer le même jeu autour et au-dessus des gradins les plus éloignés, paraissant examiner et chercher, et ne trouvant pas ce qu'il cherche.

Le peuple était dans l'admiration, en voyant les mouvemens que se donnait le Ter-il-bas : les prêtres étaient dans l'étonnement; le grand sacrificateur et le grand visir s'inquiétaient, chacun sur leur siége; ils se levaient de tems en tems, et se faisaient des signes, par lesquels chacun d'eux témoignait sa surprise.

Mon père était debout, derrière les gradins; le Ter-il-bas, à une certaine élévation, roulait de tems en tems autour de sa tête : de jeunes ministres de l'autel, qui s'en étaient détachés pour suivre

et observer les mouvemens de l'oiseau, faisaient autour de mon père de grands mouvemens, pour éloigner le Ter-il-bas et le forcer à aller se poser plus près de l'autel; mais il n'obéissait point aux signes. Tout-à-coup il se détermine, se campe sur la tête autour de laquelle il tournait depuis si long-tems, ploie ses ailes et fait la roue avec sa queue.

Le peuple criait à la merveille; les sacrificateurs et les visirs à l'horreur. Les bras des desservans allaient et venaient de toutes leurs forces pour faire quitter prise à l'oiseau; mais il se tenait cramponné sur mon père.

On fait tomber le bonnet de mon père; l'oiseau est forcé de quitter prise, mais il s'élève et revient pour se mettre sur sa tête nue. Alors vingt bras se lèvent pour l'en écarter; le peuple criait: Voilà le roi que le grand Dagon nous donne! — Cela est faux, cela est faux, disaient les sacrificateurs et les desservans de l'autel, répandus dans la foule.

Un d'entr'eux s'approche de mon père: On ne vous connaît pas, lui dit-il, de quelle contrée de la Chine êtes-vous? — Je ne suis, répond mon père, d'aucune contrée de la Chine. Je suis Persan. — Persan! Persan! répliquent dix ou douze voix ensemble; qu'on fasse courir le mot parmi le peuple; Dagon n'a pas pu choisir un étranger pour notre roi, il y a ici du prestige. L'oiseau avait disparu, mon

père avait ramassé son bonnet ; il allait se faire un attroupement autour de lui, le Maugraby se montre.

Retirons-nous dans votre palais, lui dit-il, il y a ici des têtes qui s'échauffent ; vous êtes élu manifestement par Dagon et par son fils Bil, et de par Dagon et son fils, vous serez roi, ou je cesserai d'être le Maugraby.

Ces gens-là apprendront de moi ce qu'on risque à employer le nom des dieux, pour donner du crédit à des supercheries, et à résister à l'intention manifeste de ceux que l'on fait profession d'invoquer. Ils sont faux, fourbes, avares, hypocrites et désobéissans : ils se vendent à un ambitieux. Je vais un peu déranger leur commerce. Vous, mon cher roi, car vous l'êtes, ne vous étonnez de rien de ce qui peut vous arriver ; soyez assuré que tout tournera à la plus grande confusion de vos ennemis.

428e JOUR.

Mon père resta dans son palais ; mais il observa dans la journée beaucoup de gens qui avaient l'air de rôder autour.

Le lendemain, il n'y avait pas deux heures qu'il était levé, quand il voit qu'une troupe de gens armés vient investir sa demeure. Un chef de la justice y entre et lui adresse la parole d'une voix tonnante : Vil étranger ! coupable magicien ! détestable sacrilége ! tu vas être traîné dans un cachot, où les tourmens t'arracheront l'aveu de tes forfaits et de tes crimes. En même tems on l'entraîne.

La cause de cette violence était que les sacrificateurs ayant voulu entrer dans le temple à l'heure accoutumée, avaient trouvé les idoles de Dagon et de Bil-il-Sanam renversées et mises en pièces : ils avaient couru tout effrayés en rendre compte au grand visir ; ce ministre avait rassemblé le divan chez lui.

Là, le grand sacrificateur ayant rapporté le fait, les voix unanimes avaient imputé le crime au Persan, dont les sortiléges avaient dérangé le vol du Ter-il-bas, et qui s'était, par magie, introduit dans le temple, pour mettre, par un sacrilége manifeste, le comble à toutes ses autres impiétés.

On délibère sur-le-champ ; on résout de faire mettre au cachot l'étranger, et le visir retourne à son appartement pour faire promptement expédier et sceller l'ordre qui le condamne à être brûlé le lendemain. Il s'assied sur son sofa de parade, et ordonne qu'on lui apporte sa pipe qui figurait une

petite couleuvre d'émail, se baignant dans de l'eau à la neige, que contenait un superbe vase de cristal de roche.

Comme il allait fumer, un huissier lui présente la plume et l'écritoire pour signer le jugement qui condamne au feu le magicien étranger.

Il plonge sa plume bien avant, afin de la mieux imbiber, il la retire et signe; mais les caractères qu'il forme sont d'un rouge très-vif, au lieu d'être noirs. L'effroi le saisit, il répand involontairement toute l'écritoire, remplie de sang de poulet, sur l'arrêt et sur sa manche. O ciel! s'écrie-t-il, voilà encore un tour du prétendu Persan; nous n'en verrons pas la fin. En disant cela il veut aller changer de robe.

L'huissier, rempli d'étonnement, reste le papier et l'écritoire à la main, le visage tourné vers la porte de la chambre dans laquelle est entré le visir. Celui-ci revient un moment après pour fumer sa pipe, entraîné, malgré son trouble, par la force d'une habitude très-impérieuse; la table de bois de sandal, marquetée de saphir et d'émeraudes, le bocal de cristal de roche, et la petite couleuvre ont disparu.

L'huissier était encore en attitude, l'écritoire et le papier sanglans à la main : Que faites-vous de cela ? lui dit le visir, allez jeter ces ordures au feu.

L'huissier tournait l'épaule pour sortir : Arrêtez ! lui dit le ministre, où sont ma table et ma pipe ? — Je n'en sais rien, répond l'huissier. — Mais où sont, reprend celui-ci, le dais, le sofa et son marchepied ? — Il y a quelqu'un ici qui vous démeuble, monseigneur ; pour moi je tremble de frayeur.

— O Dagon ! ô Bil ! où sommes-nous ? s'écria le visir ; je vais me jeter sur mon lit ; avertissez ceux qui composent le divan de s'assembler demain ici, de bonne heure ; que le grand sacrificateur et les quatre chefs du collége des prêtres s'y trouvent : nous sommes dans une position extraordinaire, et peut-être bien dangereuse.

Tandis que le grand visir se tourmentait, mon père prenait ses aises aux dépens de ce ministre. On l'avait jeté sur de la paille à demi pourrie, dans un cachot séparé de tous les autres, placé dans un des coins de la cour de la prison.

Là, un esclave du geolier lui laisse sur un bloc de bois à demi pourri qui lui sert de table, une cruche de terre pleine d'eau, et un morceau de pain moisi. Cette lugubre décoration ne fut pas même dans le cas de blesser les yeux du prisonnier ; il était assoupi lorsqu'il entra dans le cachot : à peine couché sur la paille, il s'y endormit.

A son réveil, il était commodément assis sur le sofa de parade du grand visir, les bras supportés

par deux coussins d'édredon ; un dais éblouissant par sa broderie couvrait sa tête, et ses pieds reposaient sur un marche-pied recouvert par le tapis le plus riche.

En face de lui était la pipe sur la table marquetée de saphir ; une cassolette d'or bien odorante et enflammée était à côté avec les petites pinces ; une pagode de la Chine, de la hauteur de huit pouces, faisait le pendant de ce bijou.

Prince, lui dit la petite pagode, avec une voix dont il crut se rappeler le timbre, ne me reconnaissez-vous pas sous cet habit? Je suis Megine, la petite servante du Maugraby votre bienfaiteur. On vous a mis en prison, et il m'a envoyée pour vous consoler et vous y meubler aux dépens du visir, votre plus grand ennemi. Fumez sa pipe, la voilà ; elle est remplie de l'opium le plus délicieux que sachent préparer les brames des bords du Gange, il en fait usage pour se préparer des rêves agréables ; mais à présent, mon maître se réserve le soin de le faire rêver : vous êtes sur son sofa de parade, et pour vous désennuyer, je vous offre ici le choix de tout ce qu'il possède, en y comprenant ses femmes.

429e JOUR.

Mon père remercia la pagode : Votre maître, lui dit-il, me destine une épouse charmante à qui j'ai donné mon cœur, et je ne désire pas d'avoir d'autres femmes ; mais, dites-moi ce qu'on m'impute, pour m'avoir mis en prison ?

— Mon maître, reprend la pagode, pour effrayer vos ennemis, a renversé les idoles du pays, et l'on pense que ce désordre est l'effet de vos sortiléges. Voyez comme on est bon ici ! on vous brûlerait demain, si mon maître n'y mettait ordre ; souvenez-vous-en quand vous serez roi : tout le mal qu'ils auront pu vous faire aura été de vous avoir mis en prison ; mais vous n'y manquerez de rien, puisque je suis à vos ordres ; votre détention ne sera pas longue, car nous sortons d'ici ce soir pour retourner dans votre palais. Mon père, sur le discours de la petite pagode, se rassura entièrement : il voulut lui faire quelques questions sur le compte du Maugraby.

J'ai ordre, seigneur, lui répondit-elle, de vous

complaire en tout; mais je suis si jeune, que mon maître doit être plus connu de vous que de moi, et je ne saurais rien vous en dire : peut-on faire des questions sérieuses à une poupée comme moi? on m'a donnée à mon maître, je le sers de tout mon cœur. Il me traite avec bonté; voilà tout ce que je sais.

Mon père soupçonnait, malgré lui, plus de malice dans la pagode qu'elle n'en voulait montrer. Le Maugraby, après toutes les formes qu'il avait prises, lui devenait un peu suspect, mais il n'avait plus qu'un pas à faire pour monter sur le trône et se voir possesseur de la plus belle princesse de la terre; quelle tentation pour le fils d'un barbier, âgé de dix-huit ans!

J'ai ouï raconter à mon grand-père les petits combats qui se rendaient alors au-dedans de lui-même; il cessa de parler avec la pagode, il demanda à manger pour se distraire, et quand la nuit fut avancée, la pagode lui dit : Mettez-moi sur votre main, souhaitez d'être transporté chez vous, et dans le moment nous allons nous y rendre.

Mon père fut porté jusqu'à son lit, dans lequel il s'endormit d'un sommeil profond; il y était encore à midi quand le Maugraby vint à son chevet. Je viens vous rendre compte, lui dit-il, de ce qui s'est passé au divan, et des résolutions qu'on y a

prises; quand le grand visir s'y est rendu tout y était en tumulte ; le geolier de votre prison y portait une plainte de deux faits fort singuliers, dont il produisait beaucoup de témoins.

Le matin, lorsqu'il avait voulu vous visiter pour vous porter lui-même un pain, et renouveler l'eau de votre cruche, il a en vain cherché le cachot : il n'y avait qu'une vieille écurie toute ouverte ; trente hommes y étaient attachés, comme autant d'ânes, par des licols, au ratelier qui régnait tout autour, et ils dormaient là sur de la mauvaise litière, ayant leur chef à leur tête.

Le geolier a été forcé d'employer des moyens extraordinaires pour les réveiller : ne pouvant ni dénouer ni briser les licols, il avait été contraint à les couper, et quand ces ânes ont été debout, il s'est trouvé que c'était la garde envoyée pour prendre possession de votre maison, dont ils étaient sortis le ventre et les mains vides, sans savoir comment, et bien contre leur intention.

Ces gens-là sont fous, disaient les uns : ils mentent, disaient les autres. Quelle apparence, disait le grand sacrificateur au grand visir, qu'on ait volé un cachot ? a-t-on jamais ouï parler d'un cachot volé nulle part ? et un cachot dont les murs avaient dix pieds d'épaisseur ?

— On m'a bien, dit le grand visir, volé ma pipe

sous mon nez, avec ma table de marqueterie, mon sofa de parade, le marche-pied, le dais et les deux plus beaux oreillers d'édredon qui soient dans toute la Chine.

— Eh ! que ne faites-vous mettre en croix vos esclaves qui vous volent ! dit le sacrificateur.

— Je ferais un beau coup, répond le visir, si je châtiais mes esclaves des tours que nous joue ici un perfide magicien! Vous, grand sacrificateur, vous ne croyez pas aux effets de la magie ; vous imputez les faits extraordinaires à des secrets de la nature des vôtres : moi je vous dis que le même Persan qui a débauché votre Ter-il-bas, culbuté vos dieux de métal, transporté une garde entière d'un bout de la ville à l'autre, et d'un palais dans une prison, a volé un cachot, comme il m'a dérobé ma pipe. Vous vous piquez de n'être pas crédule, moi je crois que c'est un malheur, surtout dans ce moment-ci, où un scélérat habile nous poursuit, et où, après avoir fait lier nos soldats comme des ânes, il s'occupe peut-être à nous museler comme des ours.

— Mais quel remède à cela? dit le sacrificateur ébranlé.—Nous le trouverons, dit le visir, en fouillant dans nos archives; anciennement ce pays fut désolé par un enchanteur, on eut recours à des cérémonies dont les rites se trouveront, ou dans nos dépôts ou dans les vôtres.

Ce qui me persuade qu'il n'y a rien de divin dans ce qui est arrivé, c'est qu'une divinité ne s'amuserait pas à faire dérober une pipe; c'est bien plutôt le fait d'un impie magicien, de s'attaquer aux divinités révérées dans un temple: voilà mon avis.

430e JOUR.

Le grand sacrificateur, forcé de se rendre aux raisons du visir, promit d'engager le collége des prêtres à s'occuper sur-le-champ de la recherche à faire dans les archives : tous deux firent part de leurs réflexions aux trois autres visirs, et ensuite à l'assemblée; après quoi le divan s'est séparé.

Voilà, mon cher souverain, le plan de défense de nos ennemis; je ne le juge pas dangereux, et il sera confondu avant qu'on ait rassemblé les moyens de le mettre à exécution. Ne vous étonnez pas si je vous quitte ce soir; je ferai la guerre pour vous toute la nuit.

Le Maugraby tint parole. Dès que les quatre visirs furent dans leur lit, il les fait enlever par

les esprits soumis à sa baguette, les fait transporter sur la cime la plus élevée du mont Caucase. Ils y sont nus, en face l'un de l'autre, attachés à des piquets, éclairés par une lueur sombre, qui les faisait paraître livides aux yeux les uns des autres, quand les douleurs dont ils vont être accablés ne devraient pas bientôt les rendre tels.

C'est là qu'un vent violent, chargé des plus cruels frimas du nord, va brusquement les réveiller: un enchantement les défend contre les atteintes de la mort, et les rend en même tems sensibles à toutes ses agonies.

Tout-à-coup, le Maugraby se montre au milieu d'eux, sous une forme éblouissante. Me connaissez-vous, malheureux coupables? Je suis Bil-il-Sanam, fils de Dagon votre dieu.

Tu voulais donc, dit-il au premier visir, être roi? Tes avares collègues auraient partagé avec toi l'autorité, aussi bien que les trésors du prédécesseur. Vous avez refusé le roi que nous avons choisi; j'ai brisé le simulacre de mon père et le mien; nous nous retirerons du milieu d'un peuple que vous avez séduit; restez ici, scélérats, jusqu'à ce que votre ambition et votre avarice se soient refroidies. Ensuite il disparaît, et les laisse en proie à leurs remords, et leur frayeur se manifesta par un tremblement universel. Bientôt après, le magicien fait

enlever le grand sacrificateur et trois des chefs des colléges des prêtres ; il les fait transporter au milieu des sables les plus brûlans de la Libye.

Là, ils sont également nus, attachés et exposés aux plus brûlans rayons du soleil, qui les feraient bientôt périr, s'il les y abandonnait aux seules forces de la nature ; mais il les fait vivre pour leur faire souffrir les plus cruels tourmens ; et, en leur apparaissant ainsi qu'il l'avait fait aux visirs : Mauvais ministres de nos autels, leur dit-il, vous n'offrez des sacrifices à mon père et à moi que pour vous engraisser de la chair des victimes. Vous vous dites l'organe de nos volontés, et vous osez les contrarier ; vous vendez le suffrage d'un animal dont vous avez corrompu l'instinct ; hypocrites ! fainéans ! insignes fourbes ! Je raserai nos temples pour que vous n'y trouviez plus d'hospices : osez désormais en imposer à notre nom ; apprenez que l'homme digne de nous n'est étranger nulle part.

Les sacrificateurs poussaient des hurlemens ; mais leur langue desséchée et attachée à leur palais se refusait à articuler une seule parole.

Quand le Maugraby eut châtié à son gré ceux dont il lui était important d'assujétir les volontés, il fit cesser l'horrible vision qu'il leur avait procurée, car tout s'était passé pour eux en vision : leurs corps n'étaient point sortis de leurs lits, et portaient

cependant l'impression des maux qu'ils avaient souf-ferts ; la peau des uns était gercée par la rigueur du froid, celle des autres paraissait avoir passé sur des charbons ardens.

A la suite de ces souffrances, ils sont replongés dans un sommeil profond ; il faut qu'il leur rende les forces nécessaires pour aller se communiquer les uns aux autres les effets qu'a faits sur leur ame leur effrayante catastrophe.

Quand ils se furent consultés entre eux, tous furent d'avis que le grand sacrificateur prendrait la parole en ces termes :

Puissances, princes, émirs, gens de lois qui composez cette assemblée ! nous nous sommes mépris en rejetant le choix marqué que nos dieux avaient fait d'un étranger, pour régner sur nous. Ils nous en ont témoigné leur courroux, en renversant eux-mêmes leurs statues ; ils nous ont fait des menaces particulières, et présagé des maux horribles pour vous et pour nous, si nous tardons un instant de nous soumettre à leurs volontés : ils sont les auteurs des prodiges qui vous avaient effrayés ; gardons-nous de provoquer leur terrible vengeance, cherchons l'étranger qu'ils nous donnent pour roi, et l'époux qu'ils ont destiné à la fille de notre ancien monarque.

Dans le moment où le grand sacrificateur venait

de cesser de parler, on vint annoncer au divan que le Ter-il-bas se montrait sur le haut de la maison de mon père, et qu'il y faisait la roue. Le peuple assemblé admirait ce prodige, et commençait à murmurer, lorsqu'il voit arriver tout le divan en corps, apportant le sceptre et la couronne à celui qu'il désirait avoir pour roi.

Je vous abrége le récit de ce couronnement inattendu, et des cérémonies du mariage de mon père, parce que j'en suis moins instruit que des autres particularités, qui m'ont été cent fois détaillées. Dès qu'elles furent finies le Maugraby disparut, après avoir rappelé à mon père leurs communs engagemens.

431e JOUR.

Ma mère devint grosse; elle accoucha de moi, et je sais qu'à ma naissance mon père versa des larmes sur moi, en se rappelant le fatal engagement qu'il avait pris. Quoique fils de barbier, l'auteur de mes jours, préparé de bonne heure à sa grande

fortune, ne s'en laissa pas éblouir. Il eut des guerres, il les soutint avec gloire; gouvernait équitablement; enfin il était aimé de ses sujets.

Lorsqu'il se vit bien établi dans leur opinion, craint de ses ennemis, respecté dans ses états, il n'hésita point à se donner la consolation d'appeler mon grand-père auprès de lui, et il envoya une ambassade en Perse pour le réclamer auprès du souverain.

L'ambassade fut très-bien accueillie : mon grand-père et ma grand'mère n'étaient pas d'un âge à s'effrayer de la longueur du voyage; leur ami l'astrologue les assura qu'il serait très-heureux, et s'engagea lui-même à les suivre, quoique bien plus âgé qu'eux, mais il était demeuré veuf et sans famille : nous les vîmes donc arriver à Nantaka.

Rien n'eût manqué alors au bonheur de mon père et de ma mère, si le souvenir des engagemens pris avec le Maugraby, à mon sujet, ne les eût troublés l'un et l'autre; car ils n'avaient d'autres enfans que moi, et se voyaient puissans, presque révérés, entourés de tout ce qu'ils avaient de plus cher sur la terre.

J'avais huit ans lorsque ma famille fut ainsi rassemblée : mon père et ma mère prenaient plaisir à m'instruire eux-mêmes, tant ils m'aimaient. J'étais avec eux lorsque le premier raconta en particulier

au vieil astrologue ce que le Maugraby avait exigé de lui pour le mettre sur le trône ; car il avait déguisé cette circonstance affligeante à mon grand-père, pour ne point troubler sa satisfaction.

Je sens, disait mon père à son ancien ami, combien j'ai été téméraire ; mais je m'apercevais que cette bourse qu'on m'avait donnée, et qui, sur toute la route, m'avait parue inépuisable, était alors presque vide, et j'étais aux pieds de la muraille qu'il fallait franchir pour régner.

Si je voulais jouir de la fortune à laquelle mon étoile m'avait appelé, il me semblait impossible de reculer. Vous-même, mon ami, vous m'auriez conseillé de ne pas le faire.

—Il n'était, dès-lors, plus tems de me demander conseil, dit l'astrologue ; il fallait venir à moi quand l'esprit que vous vîtes dans le bain, vous eut dit d'entreprendre votre voyage, et vous remit la bourse dont vous parlez ; j'aurais pris la bourse, je l'aurais examinée par le moyen de mon sable, et j'aurais su de quelle main elle vous venait.

Mon pronostic sur votre compte était sûr ; les mauvais esprits en étaient instruits, et il y a apparence que vous avez donné dans un piége qu'ils vous ont tendu pour vous égarer.

Mais, remettez-moi cette bourse, que je regarde comme suspecte, puisqu'elle se trouva toujours pleine

pour vous attirer jusqu'aux pieds du mur, et qui se serait trouvée vide si vous eussiez pris le parti de reculer. Je l'examinerai dans les règles, et nous aviserons aux moyens de dégager votre enfant, si l'excessive malice que j'entrevois, n'a pas su d'avance les rendre inutiles. O Schaskar! Schaskar! dit le bon astrologue, fallait-il partir sans dire adieu à père et à mère, à moi qui vous aimais de si bonne foi? fallait-il courir comme un fou après un trône qu'on devait vous faire payer si cher?

A ce discours, mon père fondit en larmes. Je me jetais dans ses bras pour le consoler par mes caresses, et cela ne faisait que donner de nouvelles forces à sa douleur; ma mère vint nous joindre, et mêla ses pleurs à ceux de son mari.

L'astrologue leur dit tout ce qu'il put dire pour les calmer, et après s'être fait remettre la bourse, il se rendit à son laboratoire pour y attendre l'heure favorable à son travail. Hélas! il n'en tira que des lumières bien tristes, bien capables de consterner mes tendres parens.

Le Maugraby, leur dit-il, est le plus puissant et le plus dangereux magicien qui soit sur la terre; c'est à lui que l'enfant a été livré par le nom de Mahomet: il est impossible d'arrêter l'effet de la convention, et on risque tout à irriter l'homme redoutable avec lequel elle est faite.

Voyez comme il a traité vos ennemis ; mais il ne vous est pas défendu de circoncire votre fils, ce que vous n'avez pas fait, et de le recommander à Mahomet dans le fond de votre cœur, quand son dangereux maître viendra vous le demander. Le grand prophète ne l'abandonnera pas, il tirerait les siens du fond de l'abîme.

Comme mon père régnait sur des idolâtres, je fus circoncis en secret par mon grand-père, et ma famille demeura un peu plus tranquille sur mon compte. Cependant j'avançais en âge, entouré d'une famille qui mettait toute son application à m'instruire : faisant mes efforts pour en profiter, j'ose dire que je donnais d'assez belles espérances ; mais la mort m'enlevait mes maîtres, l'un après l'autre. A douze ans je perdis mon grand-père et l'astrologue; à treize ans ma grand'mère ; enfin, à quatorze, nous vîmes arriver le Maugraby.

Je ne pus dissimuler à ce monstre le serrement de cœur qui me prit en sa présence ; mon père, habitué à se contraindre, mit tout ce qu'il put de grâces dans l'accueil qu'il lui fit.

Croirait-on que le barbare fit le semblant d'en être la dupe? Il ne fit que des caresses à mon père et à moi ; il arrivait à cheval, il en avait un autre plus beau qu'il conduisait, c'était pour moi ; il me l'amène, me sert d'écuyer ; sur toutes ces attentions,

mon père et ma mère parurent se rassurer un peu. Ils m'embrassent et je me sépare d'eux.

Mon guide marche devant moi, et nous sortons de la ville sans nous parler. Dès que nous sommes dans un endroit écarté, tout-à-coup je sens que mon cheval fond sous moi, et je tombe rudement à terre sur mes deux pieds.

J'ai le Maugraby en face, me regardant avec ces yeux que vous lui connaissez quand ses fureurs le prennent. L'effroi me saisit; je crie, il me donne un soufflet d'une rudesse effroyable. Quoi, me dit-il, tu cries! n'es-tu pas circoncis? qu'as-tu à craindre avec moi? En même tems il me prend par le col, me jette sous son bras comme il eût fait un paquet de coton, et je me sens enlever avec une rapidité surprenante; enfin il me précipite au pied de la montagne, dans cette même eau dans laquelle il vous a plongés.

432e JOUR.

Je ne lui pesais rien sous le bras; je fus une masse de plomb dans ma chute, et je sentis que

tout mon corps était brisé. Il le ramasse, l'étend sur l'herbe presqu'inanimé, et fait ses fumigations ordinaires. Enfin, il me transporte ici.

J'abrégerai un tableau bien révoltant pour vous et moi, c'est celui de huit jours d'assiduité employés par lui, pour me rappeler à la vie, à laquelle ce monstre m'avait presqu'arraché par sa cruauté. Il couchait sur des nattes à côté de moi, me veillait, me soulageait dans tous mes besoins; il pouvait, je le sais, me guérir en un moment de tous les maux qu'il m'avait faits à dessein; mais il laissait durer mes souffrances, pour se donner l'air de les soulager avec intérêt, pour que, trompé par des soins en apparence aussi affectueux, je pusse croire ce qu'il m'allait dire de son attachement pour moi.

J'ai entendu si parfaitement dépeindre ses ruses que je ne puis rien ajouter au tableau qui en a été fait. Il parvint ainsi à me faire soupçonner qu'il n'avait pas eu tout le tort possible dans les traitemens qu'il m'avait faits, et que je n'aurais eu que des traits de bonté à essuyer de sa part, si mon père, assisté par un géomancien, n'avait pas fait des travaux sur mon corps qui en avaient nécessité le renouvellement.

Le fils d'un barbier que j'ai fait roi, me disait-il en parlant de mon père, a été assez ingrat, assez téméraire pour oser travailler contre moi, son bien-

faiteur! il voulait me priver d'un fils que j'avais acquis par tant de travaux! car vous êtes bien Yamalladdin, l'enfant de la princesse du Katay, mais vous n'êtes pas le petit-fils d'un vil artisan; vous êtes le mien, grâces aux planètes, et ceux qui ont voulu vous faire perdre tous vos droits à un état bien supérieur à celui des rois, auront à m'en répondre.

C'est ainsi qu'il cherchait à éteindre chez moi les sentimens de la nature, en attendant qu'il trouvât les occasions de déraciner les principes que j'avais reçus, pour que tout en moi lui fût soumis.

Quand je fus rétabli, il me promena dans tous les enchantemens qu'il vous a fait connaître; il me fit jouir des prétendus priviléges d'enfant de la maison.

Quand il me crut parfaitement familiarisé avec lui, il me mit en main les livres dont il vous a recommandé l'étude; j'en dévorai la lecture, j'en cherchai d'autant plus volontiers l'intelligence, qu'elle m'instruisait de secrets dont la connaissance me paraissait très-satisfaisante.

Mais le treizième volume me paraissant inexplicable, je renonçai à y donner de l'application, et j'en fus châtié au retour de mon maître, par un soufflet qui m'étendit sur la terre. Un désobéissant, dit-il, un paresseux, digne de rester le petit-fils d'un barbier! C'est ainsi qu'il essayait ma pa-

tience et ma soumission. Je me relève confus, désespéré dans le fond de l'ame; le Maugraby reprend son sang-froid, il me reconduit au cabinet d'études, et me remet en main le livre obscur dont je dois pénétrer le sens. Je ne suis point, dit-il, maître de mon premier mouvement, quand celui que je dois former manque à ce qu'il se doit et à moi-même. Je suis, continua-t-il, forcé de m'éloigner d'ici pour un mois, je vous laisse un seul livre à étudier, et tout à espérer ou tout à craindre, selon que vous vous serez appliqué. En disant ces mots il me quitte.

O monstre de brutalité et d'injustice! m'écriai-je, quand je crus qu'il m'avait laissé seul : tu ne me retrouveras pas quand tu reviendras ici! ou rien n'est vrai dans ce que j'ai cru apprendre en lisant tes livres!

Il ne faut que tracer trois caractères et prononcer trois mots que j'ai appris par cœur, pour se faire transporter où l'on veut. Je saurai me tirer d'ici, et prendre le chemin qui conduit aux états de mon père.

Ayant pris cette résolution, je vais à l'écurie : j'y prends un des chevaux de la plus belle apparence, je trace un cercle autour de lui, au milieu duquel sont les caractères confiés à ma mémoire; je me mets à cheval et prononce les mots : dans le

moment je crois me trouver hors de la fatale enceinte dont je veux m'échapper, sur un chemin que je n'ai qu'à suivre, et il me semblait y faire la plus grande diligence.

La nuit devait bientôt survenir; je crois apercevoir de loin une maison, et je me presse d'y arriver pour y demander un asile. Je découvre, quand je suis près de l'objet, que c'est une masure entièrement ruinée; mais une petite fontaine coule auprès, et mon cheval peut trouver à paître en sûreté, dans une enceinte qui n'est qu'à moitié détruite. Je m'arrange pour passer la nuit dans un petit réduit, à l'abri des murs; là je m'endors d'un profond sommeil.

Quelle fut ma surprise à mon réveil, quand je vis que l'abri que j'avais choisi était un cachot bas, voûté, dans lequel il n'y avait pas de porte! Le jour y entrait par une lucarne triplement grillée, et me laissait voir l'énorme épaisseur des murs.

433e JOUR.

Je ne pouvais reconnaître aucun des objets que j'avais aperçus la veille, qu'une grosse pierre

couverte de mousse, sur laquelle j'avais appuyé ma tète en me couchant, et mon cheval que je voyais à travers la lucarne; il paissait tranquillement dans l'enceinte où je l'avais mis.

Je m'abandonnai d'abord aux larmes, et ne tardai pas à me livrer au désespoir, en me sentant pressé par la faim et par la soif.

J'imaginai, plutôt que de périr aussi tristement, qu'il valait encore mieux aller me remettre au pouvoir du magicien, quoi qu'il pût m'en arriver. Je trace avec mes doigts un cercle autour de moi, j'y forme les caractères, je dis les paroles dont j'avais la connaissance, en demandant d'être rendu ici. A peine avais-je fini de prononcer les mots, que je me retrouve sur le même cheval et sur le cercle d'où j'étais parti; j'allais l'effacer avec les pieds quand je vois le magicien: la foudre menaçant ma tête, m'eût moins atterré.

Ne détruis pas ton ouvrage, me dit-il d'un air ironique: il est solide, il t'a fait voir bien du pays, et cependant tu n'as pas fait un pas hors de ton cercle, digne petit-fils d'un misérable barbier de Chiraz! Tu serais trop heureux de retourner dans la boutique de ton grand-père; mais je me dois une vengeance d'une autre nature, et un sacrifice à celui que j'offensai, quand je fis le choix d'une vile créature comme toi pour la lui consacrer!

En disant cela, le monstre me saisit par les cheveux, dont il fait quatre ou cinq tours autour de son poignet, et m'enlève sans qu'il me reste la force de crier. Vous savez, prince, le reste de mon histoire ; j'ignore jusqu'à la longueur du tems que j'ai passé sous la loi tyrannique du plus affreux de tous les enchantemens.

A peine Yamalladdin eut-il fini de raconter son histoire, que celui qui était à côté de lui prit la parole.

HISTOIRE DE BAHA-ILDIN, PRINCE DE CINIGAÉ.

Je vois, mes princes, dit-il à tous ceux qui l'écoutaient, que nos infortunes sont à-peu-près pareilles ; nos parens ont été les victimes des mêmes ruses. Je m'appelle Baha-Ildin, et suis fils du roi de Cinigaé, pays situé entre l'Égypte et l'Éthiopie. Mon père, à l'âge de seize ans, fut marié par le sien qui était fort âgé à la fille d'un de mes oncles : elle avait quatre ans de moins que lui ; il l'aimait éperdument et fut au comble de sa joie de s'en voir le possesseur.

Peu après le mariage, la grossesse de ma mère se déclara : elle fut très-heureuse ; mais ma mère étant trop jeune au terme de l'accouchement, après dix jours d'un travail dont les douleurs étaient in-

concevables, fut réduite à la dernière extrémité. On avait fort inutilement invoqué les secours des médecins du pays, même ceux d'un Arabe renommé par les succès multipliés qu'il avait eus dans la pratique de son art. Hélas! la science était à bout et laissait succomber la nature! Peut-être la noirceur et la méchanceté qui vinrent à son secours étaient-elles complices du mal qui la mettait en danger.

Dès le premier instant où ma mère parut être en péril de la vie, un marchand de balais de plumes de hérons, qui s'était introduit dans le palais à la faveur de la beauté de sa marchandise, s'entretenant avec les femmes de ma mère, dont son commerce lui avait procuré l'accès, ne cessait de dire : Il n'y a ici qu'un homme qui puisse donner du secours à la princesse; c'est un médecin africain, à qui j'ai vu faire des merveilles dans les accouchemens difficiles : il demeurait alors à Masser, où je l'ai vu jouir de la plus grande réputation; il possède un élixir auquel on prétend que rien ne résiste; on croit que c'est par ce secret qu'il est parvenu à l'âge où il est, car il a au moins cent cinquante ans.

Les discours du marchand de balais ne firent pas d'abord une grande impression, mais en revenant au palais, comme s'il y eût été conduit par un esprit d'intérêt et de compassion pour la jeune princesse malade, il laissait échapper ces mots : Ah! si le mé-

decin africain n'était pas si vieux ! s'il pouvait se traîner jusqu'ici !

Le danger étant venu à son dernier période, la nourrice de la princesse voyant qu'elle allait la perdre, hasarde de parler du médecin africain à la mère et au père : ceux-ci en parlent au roi, qui chérissait la malade comme sa nièce devenue sa fille.

On fait venir le marchand de balais, on lui demande où est l'Africain. Il indique sa demeure : Elle est, dit-il, sur la place ; mais il ne peut plus marcher. Un visir est dépêché pour l'aller trouver. C'était le simulacre de la caducité : il faut qu'un homme l'apporte sur ses épaules, et il se fait porter sur des tas d'oreillers à côté du lit de la malade.

Hélas ! dit-il, après lui avoir touché le pouls pendant quelque tems, elle est bien jeune, et si on ne la secourt promptement, elle sera dans le moment aussi vieille que moi.

Il tire alors de sa poche un flacon dans lequel il n'y avait plus qu'environ douze gouttes de cet élixir si vanté. Je me suis, dit-il de la voix d'un homme mourant, sauvé de Masser, pour qu'on ne m'enlevât pas ces douze gouttes d'élixir, extraites de la substance des baumes de toutes les parties de la terre : je ne puis plus courir le monde pour le composer ; il n'y a que cela qui me fasse vivre ; je partagerai avec la malade, c'est tout ce que je puis

faire. Regardez mon flacon ; il est fait d'une seule pierre précieuse ; cependant il ne vaut pas une seule des gouttes de la liqueur qu'il contient.

434e JOUR.

Pendant qu'il tenait ce discours, il débouchait son flacon d'une main tremblante, en laissait tomber une goutte dans la cuiller, et la présentait lui-même à la bouche de la princesse, qui avalait la petite dose. Entre les intervalles, on s'apercevait que la malade reprenait visiblement des forces, et elle en donna des preuves marquées, en se jetant avec avidité sur la cuiller. A la sixième goutte qui lui fut présentée, ses douleurs ont cessé, la parole lui est revenue pour dire : Ah ! que je me trouve bien !

Les pères, les mères, l'époux, toute la famille, sont dans l'enchantement : Vous nous l'avez donc rendue ? dit le roi au médecin. — Oui, elle vivra, j'en réponds, dit le vieil Africain. — Mais l'enfant ? reprend le roi. — Oh ! répond le prétendu chimiste, je

ne vous en réponds pas. Vous ne pouvez pas exiger le sacrifice des six gouttes qui me restent : voulez-vous que je donne ma vie pour celle d'un enfant qui n'en jouit pas encore, dont on ne connaît pas même le sexe?

— Ah ! s'écrie mon père, bon vieillard, rendez, puisque cela est en votre pouvoir, la vie à mon enfant, quel qu'il soit, dussé-je vous le donner ! — Me le donner ! dit l'Africain, mais oui, cela nous arrangerait tous deux, cela peut se faire. Tous les neuf mois vous allez avoir un héritier, et moi, si pour vous servir vous me forcez d'entrer avant six mois dans ma tombe, je n'en aurai point.

Malheur, continuait-il, à celui qui ne laisse point d'héritier ! j'ai toujours pensé à éviter cette malédiction ; ma succession n'est pas autant à dédaigner qu'on pourrait le croire.

Si votre enfant est mâle, et que vous me le donniez de bonne foi, après m'être dépouillé des six gouttes que contient le flacon, je le laisserai pour jouet à mon petit héritier : c'est le moins précieux des bijoux que m'ait procurés ma science, et je lui apprendrai où il pourra trouver les autres. Terminons : le nouveau-né sera-t-il à moi ?

La princesse, à qui l'élixir avait fait un bien incroyable, n'aspire plus qu'à voir revivre un enfant qui n'a pas remué depuis sept jours. Donnons, dit-

elle à son mari, un héritier au bon homme; mon père y consent.

Mon grand-père et mon oncle croient que l'on ne donne peut-être qu'un enfant mort à un homme mourant, et donnent leur consentement au traité.

Ma mère avale les six dernières gouttes, et une demi-heure après, sans avoir occasionné ni convulsion ni douleur, je vins au monde. Le vieil Africain me prend dans ses bras, et m'attache au col avec un ruban le petit flacon dont le contenu m'avait sauvé la vie.

Ah çà, dit-il à mon père, en lui demandant sa main, touchez dans la main du Maugraby avec qui vous avez fait une très-bonne affaire; il n'y a pas d'apparence que vous me voyiez, à moins que je ne revienne; mais, élevez bien notre enfant, comme si vous m'attendiez tous les jours; je vous préviens qu'il ne peut me convenir qu'autant qu'il sera obéissant, sage et bien instruit : me voilà résigné à tout ce qui peut arriver, à mourir s'il le faut; mais je suis sûr d'avoir bien troqué mon élixir.

En disant cela, l'odieux trompeur demande à se replacer sur le dos d'un fort Éthiopien qui l'avait apporté, et prend plaisir, au retour, de tripler le poids de sa masse, pour en écraser ce pauvre portefaix, qui succomba à la porte sous le fardeau qu'il est forcé de laisser tomber.

Depuis ce tems le médecin africain et même le marchand de balais disparurent de Cinigaé. Moi je vins à vue d'œil ; à six ans on m'en aurait donné neuf, à onze je pouvais m'adonner aux plus violens exercices : on cultivait avec soin ma mémoire et toutes mes facultés.

Mon grand-père était mort, mon père régnait. On ne se rappelait l'histoire du marché du Maugraby que comme un fait singulier, qui revient dans la mémoire à l'occasion de quelque événement extraordinaire ; ma nourrice était la seule qui eût retenu le nom du personnage, lorsqu'un savant arabe, voyageant vers les sources du Nil, s'arrêta à la cour de mon père.

Il racontait des choses extraordinaires, dont le hasard l'avait rendu témoin, dans les différentes régions qu'il avait parcourues, parlait des découvertes utiles qu'il avait faites, particulièrement en médecine.

Cette conversation amena naturellement mon père à se souvenir du médecin africain, et de son élixir qui avait sauvé la vie à ma mère et à moi.

Ma mère, présente à la conversation, dit que le possesseur de ce puissant élixir s'était privé des six dernières gouttes qui lui en restaient, pour sauver la vie à leur fils, à la condition extraordinaire qu'on lui donnerait cet enfant, et qu'il en ferait son héritier.

Nous y consentîmes, dit-elle, pour nous prêter à sa fantaisie, non que sa succession dût être méprisable, car à en juger par un flacon qu'il nous a laissé, fait d'un seul diamant, il devait posséder de grands trésors. Hélas! continua ma mère, cet héritage a dû être vacant dès le lendemain; le pauvre homme, quand il était ici, n'avait plus que le souffle; quand on le reporta dans son logis, il pesait comme un mort; et il mourut sans doute sur-le-champ, faute de pouvoir prendre de son élixir.

435e JOUR.

J'ARRIVAI comme ma mère finissait de parler : Baha-Ildin, me dit-elle, allez chercher le flacon que vous a laissé le vieux médecin africain, et demandez son nom à votre nourrice; votre père et moi l'avons oublié.

— Madame, dis-je en rapportant le bijou à ma mère, ma nourrice dit que le vieux médecin qui a sauvé la vie à vous et à moi, s'appelait le Maugraby.

Le savant arabe avait écouté mon père et ma

mère avec une grande attention. Mon père remarquait de l'inquiétude dans ses yeux ; mais lorsque ce sage entendit prononcer le nom fatal, il ne put s'empêcher de s'écrier: Juste ciel! le Maugraby !

L'exclamation déconcerta mon père et ma mère : Qu'a donc, dirent-ils, le nom de ce malheureux vieillard, pour inspirer tant d'effroi ?

—Vous l'apprendrez, leur dit-il ; la décrépitude dont il s'est couvert pour en imposer à vos yeux, n'est qu'un masque pris pour vous rendre victimes de ses ruses. Ce scélérat, objet de l'exécration du ciel et de la terre, n'est point mort, et au moment où je vous parle, peut-être dix souverains de la terre ont-ils à lui demander compte de leurs enfans. Sans doute il les conduit au Dom-Daniel de Tunis, dont il est un des principaux desservans ; il les instruit dans les secrets de l'art pernicieux qu'il exerce. Les tigres, les crocodiles et les reptiles venimeux ne sont pas les plus dangereuses productions de l'Afrique ; ce sont les magiciens qu'elle enfante et dont le Dom-Daniel est le berceau, l'arsenal et la retraite : ah ! quand notre grand prophète délivrera-t-il la terre de ce laboratoire de monstres!

Venez, jeune enfant, me dit l'Arabe en m'engageant à m'approcher de lui, et m'appuyant la main sur la tête ; je vous mets sous la protection de Mahomet. Mon père et ma mère ne s'opposèrent

point à l'action du savant arabe, mais ils ne partagèrent point son enthousiasme Lorsqu'il fut parti, ils éloignèrent de leur esprit les craintes que ses discours leur avaient inspirées. Selon eux, si le Maugraby avait dû venir me réclamer, il y aurait longtems qu'il en aurait fait la démarche. D'ailleurs ils ne regardaient pas la magie d'un œil aussi sévère que l'Arabe, et ce savant leur avait paru trop indisposé contre l'Afrique.

Ce pouvait être de sa part un préjugé fondé sur les principes de la loi qu'il professait, et celle de Mahomet n'est pas encore connue à Cinigaé; mais elle le sera, j'en fais le serment, si nous avons le bonheur d'échapper au danger dans lequel nous sommes; on m'a mis sous la protection du grand Mahomet, et je la réclame ici de tout mon cœur. J'atteignis tranquillement, dans le sein paternel, cet âge de quatorze ans, auquel je vois que notre tyran nous trouve mûrs pour ses desseins.

Un jour que je jouissais du plaisir de m'entretenir avec mon père, le Maugraby se présente sans se faire annoncer, portant au visage les mêmes rides qui lui avaient servi de masque la première fois.

Il se traînait, accroupi dans une sébile de joncs, que ses deux mains, armées de deux chevilles de bois, faisaient avancer avec une promptitude surprenante. Me voici, dit-il, contre toute espérance :

je reviens, et je ne suis pas mort. La fermeté de mon père et de ma mère s'évanouit à cette vue odieuse ; elle fit place à la frayeur que l'Arabe avait voulu leur inspirer.

Ils veulent marchander avec le Maugraby, l'engager à rester au palais : On y soignera, lui disent-ils, sa vieillesse, il jouira du plaisir de voir son héritier tous les jours ; mais eux ne sauraient laisser partir leur enfant. Les yeux du magicien lancent des éclairs ; il jette les deux chevilles qu'il tient, à la tête de mon père et de ma mère, que je crus tués.

Pendant ce tems je me sens fondre et réduire à rien. Un moment après je m'aperçois que je vole dans la chambre, sous la forme d'un papillon ; le Maugraby, plus petit que moi, sous la même forme, est sur mon dos.

Je sors par une fenêtre. A mesure que je m'élève, je sens que mon corps prend de l'étendue ; enfin je deviens un coq énorme, plus gros de moitié qu'un oiseau de la même espèce qui était dans la ménagerie de mon père, et sur le dos duquel je m'amusais à monter tous les jours ; mais, pour le coup, je sers moi-même de monture à notre impitoyable ennemi : ah ! que je m'en aperçus bientôt ! il me battait le corps avec ses jambes : il me piquait avec une longue aiguille d'acier, qui me tirait du sang de toutes parts : il m'accablait d'injures, de re-

proches, et quand la lassitude, les douleurs cuisantes que je souffrais, m'eussent contraint de m'abattre, ses cruautés et le charme qui m'entraînait me nécessitaient à forcer mon vol.

Nous arrivons à la même fontaine où on vous a lavés : elle a été tachée de mon sang comme du vôtre ; je fus victime comme vous de la compassion étudiée et des autres ruses de notre ravisseur, de notre corrupteur.

J'ai voulu lui échapper, comme vous venez de nous dire que vous aviez tenté de le faire : la métamorphose en oiseau me semblait la plus favorable ; mais comme je voulais pouvoir m'élever au-dessus des vapeurs épaisses qui couvrent les coteaux dont nous sommes environnés, et pouvoir me rendre promptement dans les états de mon père ; sachant que Loïs-il-Teraz [1] vient si facilement chaque année d'Arabie en Éthiopie, j'en ai pris la forme et me suis élevé avec une facilité extraordinaire.

J'ai vu sous mon vol les vapeurs au-dessus desquelles je désirais de pouvoir planer ; je me trouvais en grand air, je cherchais déjà à m'orienter pour me mettre en chemin, quand un aigle a paru et m'a donné la chasse.

J'ai voulu m'aller cacher dans les nues, mais il

[1] Loïs-il-Teraz, espèce d'oie sauvage.

s'est élevé plus haut que moi : je me suis rabattu vers la terre pour me fourrer dans des broussailles, mon adversaire a fondu sur moi, et j'ai senti ses serres cruelles qui m'atteignaient presque le cœur. Le terrible oiseau de proie m'apporta auprès des autres victimes de sa rage, et me rendit compagnon de malheur de ceux que la bonté du ciel laisse ici, pour un moment, respirer avec moi. Ainsi finit l'histoire du prince de Cinigaé.

J'espère, dit le quatrième de ceux qu'avait délivrés le prince de Syrie, que nous respirerons tous hors d'ici, et que nous obtiendrons du ciel la vengeance qui nous est due ; j'ai appris de mon grand-père maternel, qui a remué mon berceau pendant deux ans, que dans la mauvaise fortune il ne faut pas se désespérer.

Quand le magicien me jeta dans son puits, avant de perdre entièrement la tête, quoique je l'eusse où je devais avoir les pieds, mon dernier mot fut un défi au méchant qui venait de me précipiter dans le cloaque. Mets-moi, si tu veux, vingt pieds de terre sur le corps ; le cœur me dit que je m'en tirerai. Voici mon histoire.

436ᵉ JOUR.

HISTOIRE DE BADVILDINN, PRINCE DE TARTARIE.

Il y avait dans un des faubourgs de Samarkand, un bûcheron nommé Shamakda; il avait une femme et trois enfans à nourrir. Son bien consistait en une maisonnette couverte de chaume, trois ânes, une coignée, et deux bras des plus nerveux qui fussent dans toute la Tartarie. Tous les matins il réveillait les coqs par ses chansons, partait pour la forêt avec ses ânes, et revenait vendre son bois quand les autres étaient à peine à la moitié de leur tâche. On le voyait rentrer gaîment dans la ville, où tout le monde le connaissait : Ah ! disait-on, voici Shamakda ! C'était à qui achéterait son bois pour entendre une des ses plaisanteries, car il était goguenard.

C'est un défaut dans un grand, même parmi ses pareils, que ce ton; mais chez les pauvres, c'est

une grâce, une preuve qu'ils sont au-dessus de leur état, ou au moins qu'ils n'en sont pas accablés.

Shamakda allant un jour à la forêt avec ses trois ânes, s'aperçut que le bois facile à couper s'éloignait de plus en plus de la ville ; il y avait à sa portée sur son chemin des arbres d'une taille monstrueuse, mais bien difficiles à abattre.

Mes camarades les bûcherons, dit-il, sacrifient leur tems et leurs jambes pour épargner leurs bras. Je veux faire entrer le fer de ma hache dans un de ces colosses ; quand il sera par terre je trouverai une forêt entière dans ses branches, et quand le tronc serait de fer, j'en tirerai parti. Aussitôt il met ses bêtes en pâture, retrousse ses manches, et assène au pied de l'arbre des coups qui en enlèvent d'épais copeaux, et font retentir la forêt. Tout-à-coup le gros de l'arbre paraît s'ébranler ; il s'y fait une ouverture, elle devient une porte de vingt pieds de haut. Un géant noir en sort en baissant la tête, en chemise, en pantoufles, en bonnet de nuit, et se met à crier d'une voix terrible et troublée : Qui est-ce qui frappe ? que me veut-on à l'heure qu'il est ? est-il dit qu'on ne me laissera pas dormir ? je ne faisais que mettre la tête sur le chevet ; il n'y a pas trois cents heures que je suis couché. Et en disant cela, il se frottait les yeux pour les aider à s'ouvrir.

Le bûcheron, dont l'ame était intrépide, considère et écoute le monstre, en face duquel il se trouve : il conçoit que c'est un génie, espèce d'êtres aux fantaisies desquels il faut se prêter pour ne pas s'exposer à leur colère. L'aspect de celui-ci eût été effrayant pour tout autré : son corps était gros comme une des tours de Bagdad, et son bonnet ressemblait à la couverture du principal minaret d'Yahme-Ilasarhr, la grande mosquée de Masser. Qui es-tu? que demandes-tu, dit le géant à Shamakda, feignant de ne pas l'apercevoir : ne sais-tu pas que la trois cent treizième du jour est une heure indue, pour venir frapper, comme tu le fais, à la porte des gens? — Monseigneur, reprend le bûcheron, il est quinze cent seize minutes de plus : vous pouvez le voir à la lune et aux étoiles, et il est grand jour. — Vous autres, gens du peuple, réplique le génie, vous n'avez pas de discrétion; quand une fantaisie vous prend, vous venez troubler le repos des personnes de notre sorte, il faut que notre sommeil soit troublé par vos rêves; voyons, que vous faut-il?

— Monseigneur, je ne savais pas que ce fût ici votre maison, et qu'un grand prince comme vous fût sans portier; je viens chercher du bois pour charger mes trois ânes. — Pourquoi faire, ce bois? — Pour faire cuire le pain des seigneurs comme

vous. — Est-ce que nous manquons de pain, n'y en a-t-il pas de cuit chez tous les boulangers? — Mais pour demain, monseigneur. — Qu'est-ce que demain? Demain est fait pour des gens comme vous; nous ne connaissons que le présent. Ces gens-là sont insupportables avec leurs petits besoins : du bois! du bois! il leur faut du bois; les forêts en sont pleines : que voulais-tu faire de ce bois? — En charger mes trois ânes, en aller faire de l'argent, afin de pouvoir nourrir ma famille. — Eh! que ta famille ne se nourrit-elle? Il n'y a qu'à manger pour se nourrir : moi, je ne me nourris qu'en mangeant; mais quelle espèce d'hommes vous êtes? vous n'avez pas la moindre industrie. — Cela est vrai, monseigneur, nous sommes des imbécilles; mais si je ne retourne pas à la ville avec mes trois ânes chargés, nous n'aurons pas d'argent, et ma famille et moi ne pouvons pas vivre sans argent. — Et que ne disais-tu cela, au lieu de frapper comme un sourd? C'est de l'argent qu'il te faut? Pour me débarrasser de ton importunité, je t'en donnerai de quoi charger tes ânes; suis-moi.

Le géant rentre dans son arbre, et Shamakda le suit. Le bûcheron se trouve dans un vestibule superbe : il était d'une forme ovale, soutenu par des colonnes de jaspe, entre lesquelles on voyait des urnes de bronze doré, et de magnifiques statues.

437e JOUR.

Comme il courait pour suivre le géant, il parcourt rapidement cette pièce, et en traverse une quantité d'autres plus richement ornées, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés dans un cabinet; là il y avait des pyramides de bourses sur une base de six pieds en carré et d'une hauteur proportionnée.

Ne demandes-tu pas de l'argent? dit le géant, en ouvrant une bourse. — C'est de l'or cela, repartit le bûcheron. — De l'or, de l'argent, dit le noir, n'est-ce pas la même chose? Mais le peuple est d'une bêtise qui étonne : prends de cela ce qu'il t'en faut, et presse-toi, car je tombe de sommeil.

Shamakda prenait timidement une pièce : Tu prendras une à une la charge de trois ânes comme toi? dit le nègre en frappant des pieds d'impatience : veux-tu bien te dépêcher, butor! Le bûcheron charge un de ses bras de cinq bourses, il en tombe deux : Ah! pour le coup, voilà un maladroit qui me fera mourir deux mille ans trop tôt, dit le géant.

Il court à un magasin, en rapporte une grande caisse, et la remplit avec un air d'impatience qui annonçait son mécontentement. Il emporte la caisse avec une vivacité si prodigieuse qu'il aurait fallu pouvoir voler pour le suivre, et va la jeter au milieu de la campagne. Tiens, dit-il au bûcheron, une fois pour toutes, ramasse et va-t-en; si tes ânes et toi ne pouvez pas tout porter, tu enterreras le reste. Je n'ai pas jugé à propos de perdre mon tems à faire ton compte; je pense que tu n'as plus rien à faire ici. Regarde bien ma porte, si d'ici à neuf cents ans tu as l'audace de venir faire le moindre bruit dans le quartier, et que tu aies le malheur de me réveiller, je tombe sur toi. — Vous êtes, monseigneur, dit Shamakda, assuré de mon obéissance à vos ordres; je vous souhaite la bonne nuit. — A la bonne heure, répond l'énorme noir, en étirant ses grands bras, et bâillant d'une telle largeur, que sa gueule aurait englouti la caisse demeurée sur la terre.

Quand les esprits font des largesses de la nature de celle que reçut le bûcheron, notre expérience doit nous apprendre, à nous tous qui sommes ici, qu'ils ont un dessein, dont on a sujet de se défier. Vous allez voir comment la fortune subite du bûcheron Shamakda le conduisit à l'honneur dangereux de devenir mon grand-père.

Le manœuvre vigoureux, adroit et expéditif a bientôt délié les sacs vides qui étaient sur le dos des ânes, pour les garantir des écorchures que le bois pouvait faire à la peau; il les remplit et les rattache avec soin. Il lui restait encore trois charges à enlever; il fait un trou, les enterre, et les recouvre d'un tas de pierres, puis prend gaîment le chemin de sa chaumière.

En entrant chez lui, il fait confidence de son aventure à sa femme, qui était sage, et tous deux, après avoir pris le tems que leurs enfans dormaient, pour cacher leur trésor, résolurent d'aller chercher le reste dès la nuit suivante, au clair de la lune. Le projet fut heureusement exécuté. Les voilà riches; mais ils surent dissimuler leur opulence, ils ne la déployèrent que peu à peu; elle parut être le fruit de leur industrie, et comme ils en usaient modestement, ils n'étaient enviés de personne. Ils ne ménageaient rien pour l'éducation de leurs quatre enfans : trois d'entr'eux étaient dans le commerce, d'une manière honorable. Ils avaient une fille belle comme le jour, et faite pour inspirer la plus violente passion à celui qui pourrait la voir; mais aucun homme n'approchait d'elle, et elle ne sortait jamais que couverte d'un voile, et accompagnée : elle s'appelait Billah-Dadil.

Un jour que la belle Billah-Dadil allait aux bains,

accompagnée par des esclaves, elle fut obligée de se ranger à l'abri d'un pilastre qui soutenait le centre de la porte d'un grand hôtel, pour se tirer d'entre les jambes des chevaux et des chameaux qui venaient d'embarrasser la rue.

Le beau sultan Schazzarickdin, fils du roi de Samarkand, partant pour la chasse avec sa suite, se trouvait arrêté par les chameaux de toute une caravane. Les mouvemens qu'il faisait pour contenir l'ardeur de son cheval lui donnaient lieu de déployer son adresse et ses charmes, sous les yeux de la fille de Shamakda, sur qui ils firent dès ce jour-là une si vive impression, qu'elle en perdit entièrement le repos et la liberté.

Était-ce un pur effet de sympathie? je n'en puis rien croire; je dois tout suspecter dans des aventures, dans lesquelles on va bientôt voir rentrer en scène, sous un déguisement, notre exécrable persécuteur. Billah-Dadil, brûlée d'un feu qu'elle n'osait avouer à ses parens, dépérissait à vue d'œil, se consumait, avait en vain recours aux plus habiles médecins de Samarkand; elle leur paraissait une victime dévouée à la mort. Son père, sa mère, ses frères étaient inconsolables.

438e JOUR.

Depuis six mois il s'était introduit dans la maison de Shamakda une marchande de parfums, de pommades, de fard et d'autres ingrédiens propres à la toilette des femmes : elle se disait de Moussoul. Ses drogues avaient beaucoup de vogue, et sa personne était agréable à toutes les dames de la ville; son âge la rendait vénérable. Elle avait les yeux caressans; elle assaisonnait un discours obligeant, de manière à ce qu'on ne pût la soupçonner de flatterie; elle faisait des contes ou des histoires, selon qu'on se plaisait à écouter les uns ou les autres, et si elle y glissait un trait de satire, il était enveloppé de manière qu'on ne pouvait pas lui en attribuer le dessein.

Complaisante avec les esclaves de son sexe, elle leur fournissait pour rien ce qu'elle vendait bien cher à leurs maîtresses, et écoutait leurs petites confidences, avec un air de zèle et d'intérêt; et dans le besoin elle leur rendait service. La marchande de

Moussoul était très-connue de la belle Billah-Dadil, qu'elle visitait tous les jours assidument durant sa maladie. Elle se tenait dans un coin de la chambre, pendant les consultations des médecins, et quand ils avaient dit leurs avis, elle levait les épaules avec les esclaves de la belle malade, et leur disait : Ces gens-là n'y entendent rien, ils laisseront mourir votre charmante maîtresse.

Quand je m'apercevrai qu'ils sont entièrement à bout, je serai tentée d'essayer un secret que j'ai. Je n'ai pas trouvé le moyen de composer des pommades et des onguens si utiles et si parfaits, sans m'être un peu mêlée de médecine, et pour ce qui regarde certaines maladies des femmes, j'ai plus de connaissances que tous ces savans-là.

Cependant l'état de Billah-Dadil devenait tous les jours plus fâcheux; une nouvelle qu'on avait distribuée dans sa chambre l'avait aggravée sans qu'on s'en doutât. Il s'agissait d'un ambassadeur de la Chine qui venait pour conclure un traité entre les deux nations, et offrir la main de la princesse, fille de son maître, pour le prince Schazzarickdin.

Cette nouvelle avait achevé d'accabler la malade; elle tomba dans un évanouissement qui semblait être le dernier terme de sa vie. Toute la maison fut alarmée. Quand les secours eurent rappelé à la vie la belle évanouie, la marchande de Moussoul resta

à la veiller avec les deux esclaves de garde, les jambes croisées sur un tapis.

Pour le coup, dit-elle à ces femmes, je ne souffrirai pas que ces médecins achèvent de tuer par leurs drogues et leur ignorance le plus ravissant objet de Samarkand, et même de la Tartarie. Au premier service qu'elle demandera, laissez-moi m'approcher de son lit et la servir; si je sors d'auprès d'elle sans lui avoir procuré du soulagement, la boîte que vous voyez là est à vous, et vous savez que je n'apporte ici que les quintessences les plus précieuses. Les esclaves laissent agir la marchande. Au premier signe, elle s'approche du lit de la malade : Vous me connaissez bien, ma belle? lui dit-elle; votre mère ne vous aime pas plus tendrement que moi : laissez-moi toucher votre peau. Oh! qu'elle est brûlante! vous avez un grand feu, un feu que vous cachez; votre pouls se resserre, il m'indique la violence que vous vous faites à vous-même pour ne pas parler; vos yeux même que je regarde, qui sont si beaux, si pleins de la candeur dont votre ame est remplie, éprouvent une sorte d'embarras, qui contraste avec la naïveté de l'expression ordinaire de vos regards.

Me refuserez-vous, à moi, à qui vous êtes plus chère que ma propre fille, à moi qui ai encore été ce matin offrir pour vous aux pieds de la statue du

grand Astaroth une colombe innocente comme vous, de m'accorder un peu de confiance?

Hélas! en vous confiant à moi vous ne m'apprendrez rien que je ne sache, et à quoi je ne veuille et ne puisse efficacement remédier... Vous êtes amoureuse!... Vous rougissez! je vois que j'ai deviné; mais rougir n'est pas assez pour que je puisse appliquer l'excellent remède que j'imagine : il faut que je sache de qui. — Je n'ose l'avouer. — Nous allons voir que vous êtes amoureuse d'un beau prince, et quand vous devriez être fière d'avoir bien placé votre inclination, vous vous avisez d'en être honteuse. — Mais, marchande, puisque vous avez si bien deviné mon mal, comment serait-il possible que je me fisse voir et aimer de lui, s'il se marie?

—Voilà trois choses qui pourront dépendre de moi, dit la marchande; je ferai que celui que vous aimez vous voie. Je le mets au défi de vous voir sans vous aimer : quant aux Chinois qui viennent lui proposer une femme, je les régalerai d'un parfum qui les renverra d'où ils viennent.

Laissez-là toutes les drogues de vos médecins, ma belle, que l'espérance entre dans votre cœur; voilà le baume dont il a besoin. Que la satisfaction de l'esprit fasse renaître sur votre teint les lis et les roses, et si, en suivant mes conseils, vous n'êtes pas, avant trois mois, la plus heureuse des mor-

telles, je veux que tous les parfums de ma boutique s'évaporent sur-le-champ en fumée, et que Moussoul, ma chère patrie, ne me revoie jamais. Je vois que vous vous ranimez déjà, l'appétit va vous venir tout-à-l'heure; vous allez manger. Faute d'une précaution, vous seriez incommodée : je vais vous donner trois gouttes de mon élixir, j'en prendrai devant vous; il vous fortifiera l'estomac, de manière que la nourriture, même en quantité, ne puisse vous faire aucun mal; vous êtes assurée que je ne donne aucune drogue que je ne connaisse pas parfaitement, puisque je les compose moi-même.

439e JOUR.

La belle malade se livre entièrement à la marchande. L'élixir opère aussi puissamment que les conseils; jamais convalescence ne fut plus rapide que la sienne, et trois jours après cette conversation, non-seulement elle avait recouvré sa fraîcheur, mais on lui dit qu'elle était encore embellie.

Les médecins en étaient dans l'étonnement, et

le crédit que la marchande de Moussoul avait acquis dans la maison les en avait absolument écartés.

Cependant, la nouvelle du sujet de l'ambassade chinoise se répétait chaque jour dans la maison, et, comme c'est assez l'ordinaire, avant que l'ambassadeur eût entamé les négociations, les gens désœuvrés de Samarkand en avaient réglé tous les articles. La marchande arrive : Quoi! dit-elle à Billah-Dadil, vous vous inquiétez, ma belle! vous doutez de mon zèle, de mon attachement et de mon industrie? Et, tandis que cet ambassadeur est encore à dépaqueter ses étoffes, à déboîter ses magots, on trouve le secret de vous persuader qu'il a décidé le cœur de votre prince en faveur de sa princesse chinoise? Le bel objet que cette princesse, avec ses brimborions pendus à son nez, à ses lèvres, à ses oreilles percées; elle a l'air d'une boutique de bijoutier! et voilà la rivale qui vous enlèverait votre beau prince! Il y a plus de huit ans qu'on ne l'amuse plus avec des poupées : ne dites mot, soyez tranquille; pour vous guérir de toutes vos frayeurs, je vous l'amènerai peut-être dès demain, lui-même.

A cette assurance, Billah-Dadil baisse les yeux, rougit : Et ma mère? dit-elle, et mes esclaves? — Tout ce monde, répond la fine marchande, est déjà endormi d'avance. Voudrais-je vous mettre dans le cas de courir aucun risque, vous que j'aime plus

que moi-même? Encore une fois, ma belle, recevez-moi ce soir, quand je viendrai, de quelque manière que je vienne, et attendez-vous à une visite bien satisfaisante; songez que vous êtes servie par quelqu'un qui n'a jamais manqué son coup.

Ici, Badvildinn interrompit le cours de l'histoire qu'il racontait : Vous devinez, mes princes, dit-il à ceux qui l'écoutaient, et moi je le vois clairement, après vous avoir entendus, quel était le personnage qui s'était introduit dans la maison de Shamakda.

C'était sans doute le même, qui, transformé en géant, lui avait aussi follement que libéralement ouvert ses trésors; enfin c'était celui à qui toutes les formes conviennent dès qu'elles peuvent servir à ses tromperies; en un mot, vous voyez d'ici le détestable Maugraby.

Pendant qu'il jouait ce rôle dans la maison de Shamakda, il ne se négligeait pas au palais. Sous son déguisement de marchande, il avait gagné la confiance de toutes les femmes, de tous les eunuques; il était l'amie intime de la nourrice et de la gouvernante du prince, et leur avait peint la princesse de la Chine sous des traits si ridicules, qu'elle leur avait inspiré une aversion extraordinaire pour le mariage proposé.

Tenez, leur disait cette dangereuse créature, je la connais, car je lui ai vendu des pommades, pour

dissiper en partie la rougeur quelle a au bout du nez ; je m'en vais vous la montrer. Mais il faut auparavant que je me serve d'une de mes drogues pour gonfler mes paupières, de manière qu'elles se collent l'une contre l'autre, et que l'effort, pour donner accès à la lumière dans mes yeux, fasse retirer l'extrémité de l'ouverture que j'aurai laissée pour passage au jour.

Quand elle fut ainsi préparée, elle mit les mains dans ses manches, alongea le col, baissa la tête, et se mit à marcher d'un bout de l'appartement à l'autre sur les chevilles de ses pieds.

Les femmes qui la voyaient, jetaient des éclats de rire immodérés. Le prince arrive sur ces entrefaites, et demande le sujet de leur enjouement. Venez voir votre prétendue, la charmante princesse de la Chine! lui disent-elles.

Schazzarickdin trouve la chose si plaisante qu'il ne peut s'empêcher d'en rire lui-même. La prétendue marchande de Moussoul entre en conversation avec lui; il la connaissait déjà : Quelle comédie jouiez-vous? lui dit-il en la tirant en particulier; connaîtriez-vous la princesse de la Chine?

— Si je la connais! dit la fausse créature; je vous assure, mon prince, qu'elle n'est pas faite pour vous : vous êtes droit comme le roseau du Nil, fait à ravir, vous avez la fraîcheur de la rose et le

brillant du papillon, vous serez bien aise d'avoir des enfans qui vous ressemblent, et ce large bonnet vient vous proposer de mélanger votre sang avec celui d'une race de demi-singes!

Eh! qu'avez-vous besoin, beau prince, pour être heureux, d'épouser la fille d'un roi? quand les rideaux sont tirés, cherche-t-on à se rouler sur des sceptres et sur des couronnes? et, pour être fille d'un monarque, en est-on plus soumise à son mari? Ah! croyez-moi, faites le bonheur de la plus belle fille qui soit dans vos états, qui puisse tirer toute sa gloire de l'honneur d'être à vous.

J'en connais une que les rayons du soleil n'ont jamais aperçue, et qu'ils s'enorgueilliront de faire briller, quand vous l'aurez placée à côté de vous. La colombe n'a pas plus de candeur qu'elle, cependant elle a autant de vivacité dans l'esprit que de feu dans les yeux, elle a l'ame sensible et forte; enfin, mon prince, comme je vous connais l'un et l'autre, plus je vous considère, plus je vois que le destin vous a comblés tous deux pour vous unir.

J'ai vu le monde, et vous pouvez vous en rapporter à moi; je ne connais que la charmante Billah-Dadil, fille d'un des plus estimables particuliers de Samarkand, qui soit digne d'attirer les vœux du grand prince Schazzarickdin.

440e JOUR.

L'ÉLOGE que faisait la fausse marchande n'était pas outré; il y avait d'ailleurs une séduction dans le son de sa voix, dans sa figure, dans ses gestes; le prince de Tartarie se sentit ému, non d'une curiosité ordinaire, mais de la plus vive passion de voir la rare beauté qu'on venait de lui peindre. Il demande à la marchande de Moussoul si elle peut lui procurer cette faveur : elle feint d'y trouver bien des difficultés; mais elle se propose de tout tenter, de tout risquer pour les vaincre, et promet de rendre bientôt compte des efforts qu'elle aura faits pour réussir.

Ce fut au sortir de cette conversation qu'elle vint ranimer les espérances de la belle malade. Dès qu'elle l'eut décidée à recevoir le prince, si elle le lui amenait, elle alla s'assurer du déguisement qu'elle devait faire prendre au jeune prince amoureux.

Le lendemain elle se présente au palais, et après avoir badiné comme à son ordinaire avec la gouvernante et la nourrice, elle trouve moyen d'accoster le prince, qui la cherchait. Votre affaire est faite, dit-elle, il ne m'en coûte qu'un petit mensonge et un sacrifice. La maison où je vous conduirai ce soir est celle de tout Samarkand où je suis traitée avec le plus de bonté; j'ai prévenu que j'attendais ma fille, qui demeure à deux journées d'ici, chez une de mes sœurs; on a une grande impatience de la voir. La beauté que je vous ai vantée relève de maladie, et sa famille est contente que mon enfant vienne passer une grande partie de la soirée dans leur maison, auprès de leur chère fille.

J'ai dans ma corbeille un déguisement de femme pour vous, il vous siéra à merveilles; vous vous arrangerez pour que nous puissions, dès que la nuit sera venue, sortir d'ici par une porte dérobée. Nous nous rendrons dans la maison, et s'il est possible que je me sois trompée, dans la peinture que j'ai faite d'une personne qui m'est aussi chère que ma fille, vous vous conduirez comme ma fille, et sortirez sans vous faire connaître.

Les mesures se prennent, l'entrevue a lieu; Schazzarickdin s'éprend d'autant d'amour qu'il en avait inspiré. Bientôt son déguisement lui pèse, et la plus qu'adroite confidente lui aidant à se faire connaître,

amène les deux jeunes amans à se jurer une tendresse, un attachement, une fidélité sans bornes.

Le prince apprend que la jeune beauté a été au moment de mourir d'amour pour lui; cela devient le sujet de mille propos passionnés : en un mot, ils ne se sépareraient point si l'adroite intrigante ne les faisait apercevoir des ménagemens délicats qu'ils se doivent l'un à l'autre.

Le prince de Tartarie était tendrement aimé de son père, et ne balança pas à lui apprendre les sentimens de son cœur, pour aller au-devant des propositions que l'ambassadeur chinois devait faire. Sire, dit-il au roi, vous n'avez encore donné que deux audiences à l'envoyé du roi de la Chine, et il ne vous a pas dit tout ce qu'il vient faire ici; mais sa suite, moins discrète que lui, en parle. Il vous fait des propositions qui feront naître des difficultés, parce qu'il compte vous offrir pour moi la main de la fille du roi son maître, pour se procurer des conditions plus avantageuses.

Ces gens pusillanimes ont une fausse idée de la grandeur; ils pensent qu'un homme doit rechercher l'honneur dans l'alliance qu'il contracte avec une femme, comme si nos Tartares devaient un jour me respecter, parce que j'aurais un roi pour beau-père. Vivons en paix, sire, avec ce peuple avare, minutieux et amolli; mais ne permettons pas que la bas-

sesse de son sang altère la noblesse du nôtre, il n'en pourrait sortir qu'une espèce dégénérée. C'est à moi à attirer les respects du peuple sur l'épouse que j'aurai choisie.

Le roi parut goûter les raisonnemens du prince son fils : Mon cher Schazzarickdin, lui dit-il, vous pensez en véritable Tartare, et je me garderai bien de gêner votre choix par quelque vue politique que ce soit; mais il est tems de songer à vous établir, et je voudrais connaître, dans l'étendue de mes états, la beauté sage qui pourrait faire votre bonheur? — Je puis vous la faire voir, mon père, avec la confiance que vous approuverez mon choix. Le roi témoigne son impatience, Schazzarickdin lui procure la vue de Billah-Dadil, et le monarque enchanté des charmes et de la conversation de la fille de Shamakda, annonce à toute sa cour le prochain mariage du prince son fils avec elle.

L'ambassadeur chinois vit alors que sa négociation était terminée, puisqu'on allait au-devant du prix qu'il comptait offrir pour obtenir des conditions avantageuses, afin de n'être pas dans le cas de le désobliger par le refus.

Je viens, mes princes, de vous faire l'histoire des particularités qui précédèrent le mariage de mon père et de ma mère; car je suis fils de Schazzarickdin et de Billah-Dadil. Il serait inutile de rapporter

ici les détails des cérémonies de la noce : voici celles qui les suivirent. Quoique l'on puisse soupçonner quelque chose de surnaturel dans la passion que les auteurs de mes jours avaient conçue l'un pour l'autre, vu que le Maugraby lui-même en avait préparé et conduit l'intrigue, la sympathie y entrait sans doute pour beaucoup.

441e JOUR.

Se voyant unis l'un à l'autre, ils se crurent les plus heureux de la terre; mais, sans s'en douter, ils étaient les jouets de notre ennemi, qui depuis long-tems se préparait une victime qui n'a jamais cessé de l'être dès l'instant où elle a vu le jour: sa fatale influence m'a dérobé, dès le principe, la douceur des caresses dont j'aurais dû jouir dans le sein paternel. Oh! si vous ne haïssez point assez ce monstre détestable, prenez de nouveaux motifs d'aversion dans l'amertume que ses infâmes ruses ont répandue sur les plus beaux jours de ma vie.

Pour vous éclairer, il faut que je vous retrace un

tableau qui me révolte encore, et que je viole malgré moi les secrets respectables du lit nuptial de ceux qui m'ont donné la naissance.

En vain la jeunesse en sa fleur brillait dans mon père, ornée de ses plus précieux attributs; en vain l'amour avait fait un brasier de son cœur; un charme, vainqueur de la force de l'âge et du pouvoir de la passion, le glace et l'assoupit dès qu'il se présente au lit nuptial. On se doute bien que la perfide marchande de Moussoul vient épier, dès le matin, le succès de son triomphe sur la nature et sur l'amour. Elle le surprend dans les regards des deux amans; mais elle ne doit point se précipiter au-devant de la confidence : elle sera retardée de quelques jours; il faut qu'elle soit amenée par le désespoir. Mon père ne tarde pas à y être réduit : O Astaroth! s'écrie la perfide confidente en élevant les mains croisées, voilà du travail de ces malheureux Chinois! Je les reconnais à un trait pareil; ils n'en font pas d'autres avec leur grand dragon. C'est bien à juste titre que cette race est maudite; aussi, voyez comme elle est estropiée! ils sont aux autres hommes ce que le champignon est au melon. Aussi sont-ils partis bien vite après avoir frappé leur coup; mais Astaroth n'est pas un dieu, ou la balle qu'ils ont jouée ira retomber de leur côté.

Je pourrais bien, mon prince, vous donner une

fronde avec laquelle vous les atteindriez ; mais vous ne pouvez pas seul tirer vengeance d'un ambassadeur, escorté par quatre mille hommes. Abandonnons donc, pour un moment, le soin de notre vengeance : il faut courir au plus pressé. Quand votre épouse se mourait d'amour pour vous, je fis quelques offrandes à Astaroth, et il lui rendit la santé. J'imagine d'aller cette nuit même dormir dans son temple; ses prêtres me connaissent, et la dévotion qui m'y conduit tous les jours ne leur est pas suspecte. Je porterai avec moi ce que j'ai de meilleurs parfums; et, après les avoir brûlés, j'appuierai ma tête sur un oreiller rempli de graines de pavots blancs. Tranquillisez-vous, mon prince, et faites fond sur le crédit, le savoir et les ressources de la marchande de Moussoul.

Mon père alla parler à son épouse, et tous deux, également aveuglés, attendirent avec impatience le retour de la marchande de Moussoul. Elle arriva le lendemain matin, elle avait l'air triomphant : Réjouissons-nous, dit-elle, je n'ai pas épargné les parfums; mais ils m'ont bien servie : jamais je n'ai fait rêve qui me fût plus agréable; le grand dragon en aura sur les ailes et sur le dos. Vous ne direz rien de tout ceci, continua-t-elle, qu'au roi votre père; il y a des choses qui ne sont pas faites pour le peuple. Ce n'est point Astaroth lui-même qui m'a apparu,

c'est le grand Maugraby, son lieutenant sur la terre. Ah! quelle créature noble, vénérable! vous le verrez quelque jour; non, il n'y a rien de si imposant dans le monde. Il était tout vêtu de vélin d'une blancheur et d'une finesse incroyables; c'est le bruit occasioné par le frottement des plis de sa robe, qui m'a fait tourner la tête de son côté. Il s'est nommé à moi : Astaroth, m'a-t-il dit, accepte ton parfum; le prince de Tartarie sera délivré des funestes effets de l'attaque du grand dragon; il sera vengé de ses ennemis, riche d'une nombreuse postérité, et comblé d'années; mais il faut plus que des parfums à la grande divinité que tu invoques. Elle veut un cœur qui soit tout à elle, et en exige un gage positif.

Le prince et la princesse de Tartarie lui voueront le premier fruit mâle qui va naître de leurs embrassemens, et tu m'en rapporteras la promesse scellée de leur serment. En même tems, il a coupé un morceau de sa robe au-devant de sa poitrine; il me l'a remis, je vous l'apporte.

Passons à l'appartement de la princesse votre épouse, et faites-lui bien sentir l'honneur que vous fait Astaroth, et l'avantage qu'il y aura pour votre enfant, d'être le fils d'adoption d'une aussi puissante divinité. Mon père, enchanté d'une manière si désagréable pour lui, était excusable en désirant de se voir délivré de ce charme. Ma mère n'était pas

moins impatiente de le voir affranchi des effets de ce sortilége humiliant. Tous deux étaient imbus, comme je l'ai été dès l'enfance, des superstitions du culte d'Astaroth.

Leur confidente leur dicte l'écrit, leur tire à chacun une goutte de sang du bras, elle y mêle le sien, et leur fait signer l'engagement formel qui m'a livré au plus grand ennemi que nous puissions avoir; car vous pouvez maintenant être éclairés sur ce que peut être le prétendu dieu Astaroth, dont l'odieux Maugraby est le lieutenant avoué. Neuf mois après ce fatal contrat, je vins au monde, et mes parens, convaincus que je n'étais pas à eux, m'envoyèrent offrir à leur divinité.

Le grand sacrificateur me reçut avec pompe, et me couvrit en cérémonie d'un lange de lin bordé de pourpre, pour caractériser mes deux états de prêtre et d'enfant royal : une nourrice m'éleva dans le temple, d'où on me portait au palais de tems en tems. J'y recevais des caresses, mais le prêtre qui me suivait ne me permettait pas de m'y abandonner.

442e JOUR.

Dès que je fus en état de me tenir debout près de l'autel, on me faisait assister à tous les sacrifices ; une répugnance invincible m'écartait dès-lors des devoirs qu'on cherchait à m'imposer. Cependant le mariage de mon père et de ma mère paraissait les faire jouir du sort le plus heureux : la plus grande fécondité en était la suite; j'ai laissé trois frères cadets pleins de santé. Ainsi, quoique mon dévouement me fît considérer comme éloigné du trône, mon père ne pouvait pas appréhender de demeurer sans successeur.

Quant à moi, cette vocation forcée m'était bien à charge ; je ne m'appliquais à aucune chose de mon état, et si je paraissais instruit de ce que l'on m'enseignait, c'était grâce à la nature qui m'avait doué d'une très-grande facilité. D'ailleurs, quand je pouvais m'échapper des mains de mes surveillans, je montais sur le premier cheval que je trouvais, ou courais dans la campagne, un arc à la main. C'est

dans ces diverses occupations, auxquelles je me dérobais, ou me livrais sans dessein, que j'ai atteint ma quinzième année.

Un jour que, vêtu de lin et couronné de roses, je présentais l'encens au grand prêtre, occupé d'un sacrifice, on vint m'avertir que mon père et ma mère me demandent au palais. Je jette précipitamment mon encensoir, et, habillé comme j'étais, je vole où on me disait que j'étais attendu. Je trouve dans l'appartement de ma mère ce vieillard à barbe blanche, couvert de la même robe de vélin dont j'avais ouï tant de fois faire la description, lorsqu'on m'entretenait des motifs qu'on avait eus de m'éloigner du palais.

Il se leva à mon arrivée, et je vis qu'il dépassait mon père de toute la hauteur du front. On ne saurait, pour en imposer, se composer une figure plus noble et plus fière que celle qu'avait prise le Maugraby. Je trouvai mon père très-sérieux, j'aperçus quelques larmes dans les yeux de ma mère.

Mon fils, dit Schazzarickdin, le lieutenant de la divinité à laquelle vous êtes consacré, vient vous chercher pour vous conduire où vous devez prendre vos initiations. — Seigneur, dit le Maugraby, vous me tenez votre parole et je vous rends votre écrit; s'il y a quelque chose dont je n'aie pas sujet d'être content, je ne saurais m'en prendre à vous. Jeune

homme, me dit-il en se retournant vers moi, vous allez vous occuper plus sérieusement que vous n'avez fait. En disant cela, il me tenait par la main, qu'il ne quitta plus, tandis que mon père et ma mère me tenaient embrassé; bientôt il sort et m'emmène avec lui. Nous trouvons devant le palais un chameau destiné à notre voyage; on me fait prendre la place la plus commode : un grand esclave nègre marchait devant nous, en tenant le chameau par le licol.

Dès que nous sommes hors de la ville, en un endroit écarté : Ilage-Cadahé, dit mon maître à l'esclave, arrête, nous allons changer de voiture, celle-ci est trop lente pour nous. En disant cela, il s'élance lestement du chameau, et l'esclave me tend les bras pour m'aider à descendre. Avant que le nègre m'eût mis à terre : Pendant que tu le tiens, lui dit-il, habille-le commodément pour le voyage.

Le nègre alors me parcourt légèrement le corps avec les deux mains, et s'arrête au front, qu'il pétrit rudement : peu après il se fait dans moi une révolution si étrange qu'il m'est impossible de la décrire; elle commence par un tournement de tête si prodigieux, que j'en perds l'équilibre et tombe sur le côté. Mais quelle fut ma surprise quand je crus voir qu'au lieu d'être un homme je n'étais qu'un petit morceau de bois, taillé en cône, pointu par le bout, et garni d'un gros clou d'or à la pointe!

Je vous dis que je crus voir, parce qu'en effet, d'après les livres que j'ai lus, j'ai appris la valeur des trois quarts des illusions opérées par la magie, et suis aujourd'hui convaincu que je ne voyais pas ce que j'étais, et n'étais pas ce que je voyais. Je faisais un rêve plus fort qu'un autre rêve; mais il s'y trouva du réel, comme vous allez voir, et les organes des sensations n'étaient pas engourdis.

Allons, Ilage Cadahé! dit mon maître, dépouillé de sa barbe et de sa robe, et devenu affreux; prends un fouet et donne-moi l'autre, réveillons cette toupie qui dort, cela nous amusera dans le chemin. Et je sentis tomber sur moi une grêle de coups, qui me donna bien lieu de m'apercevoir que je n'étais pas de bois.

On m'appuyait des traits, partant des lanières de cuir, qui m'enlevaient et me portaient à cent pas; mais mes joueurs m'atteignaient dans le moment. La raillerie se mêlait à la cruauté : Ah! le beau coup que tu viens de faire, Ilage-Cadahé! mais notre toupie est excellente; j'étais bien prévenu qu'il y avait beaucoup de toupies dans le collége de nos prêtres; mais celle-ci passe toute idée de perfection. Je ne pus pas en entendre davantage, je m'évanouis, et ne revins que dans le ruisseau où on lavait mes plaies, car il n'y avait pas un coup appliqué sur la toupie qui ne m'eût tiré une goutte de sang.

443ᵉ JOUR.

Cette barbarie était peu de chose en comparaison de celle que je vais vous dire, et dont j'ai malheureusement été la victime pendant un an, comme je l'avais été de leur première rage.

Il me restait assez de connaissance pour les entendre; mais j'étais trop faible pour la manifester au dehors : Ilage-Cadahé, disait le maître fourbe, nous avons obéi à des ordres auxquels nous ne pouvons résister, en châtiant ce jeune ministre du temple d'Astaroth, qui était sans application, sans zèle, sans dévotion, même sans intention; mais moi, malheureux père! je paierai bien cher mon obéissance, car je perdrai mon cher enfant, mon fils unique.

Tu le sais, disait-il après avoir sanglotté, Ilage-Cadahé, puisque ce fut toi qui emportas Schazzarickdin hors du lit de Billah-Dadil, pour m'y mettre à sa place, d'autant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de rompre l'enchantement du grand dragon.

Depuis tant de tems je portais ce jeune homme dans mon cœur; j'aspirais à me trouver libre, pour donner à son éducation négligée les plus tendres soins. Il ne doit rien entrer d'impur où je vais; mais les ordres des dieux sont positifs, et leur exécution va peut-être me condamner aux larmes pour le reste de la vie. En disant cela, le scélérat versait des larmes qui eussent attendri un rocher.

On m'avait posé à terre sur un tas de mousse; là tous deux me passaient la main sur les lèvres : Il respire encore, disaient-ils. Ils touchaient mon pouls, le trouvaient bien faible : Si vous risquiez une goutte de votre élixir de vie? disait le nègre. — Il est bien fort, disait mon prétendu père, j'en ai de si doux chez moi; mais une goutte n'est qu'une goutte : essayons. On me soulève la tête : les scélérats connaissaient bien la puissance qu'ils employaient; elle me rendit avec mes forces ma sensibilité à toutes les douleurs dont ils m'avaient accablé. Maîtres de les suspendre, il entrait dans leur plan de m'en laisser éprouver les rigueurs; je poussai des cris douloureux : Ah! il souffre, je le sauverai, cria le Maugraby, comme transporté de joie; je vais l'emporter chez moi où la mort ne saurait pénétrer. Va-t-en, Ilage-Cadahé, tu ne saurais me suivre où je vais; rends compte de mon obéissance en esclave fidèle.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la conduite

de ce démon à mon égard. Vous connaissez d'ailleurs le parti qu'il peut tirer d'une fable, quand il a trouvé le moyen de la faire adopter : vous voyez donc tout l'avantage qu'il put prendre sur moi, pour me persuader que mon père n'était pas mon père, et malheureusement la tendresse de mon père à mon égard avait toujours été accompagnée de retenue.

Cependant, quoiqu'avec cette persuasion, mon éducation n'étant pas telle que l'aurait comporté ma naissance, ne pouvant m'attacher à aucun ouvrage d'application, né avec un esprit indépendant, j'étais négligent sur ce qu'il m'ordonnait de faire, et désobéissant quelquefois.

J'essuyais alors des brutalités dont vous avez l'idée ; un soufflet de lui me fit enfler les lèvres pour huit jours : je le reçus, parce que, dans une de ces absences qu'il feignait, au lieu de travailler à une règle de calcul qu'il m'avait donnée, j'avais été chercher un livre de son art dans un endroit où il l'avait caché, sans doute pour que je le visse faire ; il paraît tout d'un coup, m'arrache le livre, et me frappe.

Six jours se sont passés depuis cette aventure, et il a affecté de me traiter avec sa cordialité ordinaire, et même avec plus de confiance. Il me mène à la chasse au daim ; nous étions tous deux armés d'une lance, et je m'étais d'autant plus familiarisé

avec l'usage de cette arme, qu'on m'en permettait l'usage dans le collége des prêtres.

Mon ennemi marchait devant moi : il met le pied sur un tronc d'arbre épineux, caché sous l'herbe, et le retire sanglant ; une grosse épine lui traversait le pied en passant à travers le cuir, très-mince, de son brodequin. Il jette un cri, s'arrête et s'assied ; je témoigne de l'étonnement : Ce ne sera rien, mon cher fils, me dit-il. Il interprétait mal mon mouvement s'il l'imputait à la sensibilité ; mais sans doute il voulait en paraître la dupe. Ne t'alarme pas, dit-il, je ne marche jamais sans une sorte de baume avec moi.

Il y avait à côté de cet endroit un tas de terre retournée et élevée, recouverte de gazon, qui formait une espèce de siége. Il s'y assied, se déchausse et tire de sa poche deux petits flacons, l'un pour étuver, l'autre pour panser sa plaie. Son sang coulait abondamment, et me fit faire cette réflexion : C'est un homme comme moi, une épine le blesse : une lance le tuerait.

L'idée du premier traitement que j'en ai reçu me revient dans toute sa force, et combien il m'avait paru affreux quand il m'accablait de coups, d'invectives et de railleries. Il se dit mon père, me dis-je, me fait des caresses outrées, des menaces atroces si je ne lui obéis pas ; son Astaroth me détruira. Ce

ne sera pas par lui, car je m'en vais le détruire lui-même, et je l'empêcherai bien de se servir de son baume.

444e JOUR.

En disant cela, comme il me tournait le dos, je l'ajuste avec ma lance, l'atteins entre les deux épaules, le porte à terre en avant, et l'y cloue la face sur le sable. Je ne fis pas même alors la réflexion : Que deviendrai-je seul ici ? Craignant qu'il ne pût se relever et n'exerçât sur moi sa terrible vengeance, j'allais sur lui pour l'achever en franchissant le banc de gazon qui nous séparait ; mais, en passant dessus, le pied me glisse et je tombe. Je veux me relever, je me trouve les pieds et les mains liés ; et le Maugraby debout est en face de moi, avec ce regard horrible qui est le sien, toutes les fois qu'il ne se contrefait point. Vil assassin ! me dit-il, capable de te porter jusqu'au parricide ! je t'ai démasqué, tu ne commettras plus de crime sur la terre.

La terreur dont j'étais saisi m'empêcha de donner de l'attention aux railleries sanglantes qu'il faisait de moi et de toute ma famille. Mon grand-père le bûcheron n'y était pas épargné, et le monstre, qui m'accablait alors, se donnait pour l'auteur de la fortune que la famille de ma mère avait faite. Il me traîna dans son abominable cimetière : j'ignore le tems que j'y ai vécu, si toutefois souffrir sans penser peut s'appeler vivre.

Les cinq princes qui avaient écouté l'histoire de Badvildinn lui avaient prêté l'attention la plus soutenue. Quand il l'eut finie, leurs regards se tournèrent vers le seul d'entr'eux qui n'eût pas raconté la sienne. Il se mit en devoir de contenter leur impatience.

HISTOIRE DE SHAHADILDIN, PRINCE DE DAMAS.

O mes frères ! dit-il, mes nobles et tristes compagnons d'infortune ! combien vous avez réveillé de sentimens dans mon cœur ! combien vous avez porté de lumières dans mon esprit, pour l'éclairer sur mes propres aventures !

Je devine maintenant des choses qui me paraissaient inexplicables, et je reconnais dans différens

personnages, dont je vais vous rapporter les actions, le même ouvrier qui a tramé si adroitement notre perte, et lui donnerai son infâme et véritable nom, quelque forme qu'il ait usurpée pour venir à bout de ses coupables desseins.

Pour ne point jeter de confusion dans des faits qui me semblent tous nécessairement liés les uns aux autres, à l'exemple du prince de Tartarie, je prendrai mon récit d'un peu haut.

Ma mère perdit à quatorze ans la sienne qui en avait trente-cinq, et demeura sous la tutelle de sa grand'mère, femme d'un âge très-avancé, que j'appelais ma mère-grand. Dans ce tems-là, elle prenait bien des soins de moi; je pensais lui avoir beaucoup d'obligations : mais en réfléchissant sur les récits que je viens d'entendre, je vois que je lui ai dû tous mes malheurs. Je vois encore que, vis-à-vis de moi, elle était innocente, mais infiniment abusée sur mon compte comme sur le sien.

Je vous dois un portrait fidèle de celle que j'appelais ma mère-grand; mais telle que vous m'avez mis dans le cas de l'envisager aujourd'hui, c'est-à-dire comme l'agente du Maugraby, pour mon malheur, et peut-être pour l'infortune actuelle de ma famille. Je ramasserai les différens traits que je tiens d'elle, et vous les exposerai, pour ne vous abuser ni sur son compte ni sur le mien. Elle s'appelait Haméné;

n'ayant qu'une fille, elle était demeurée veuve d'un marchand de Damas, de fort bonne heure.

Je me souviens qu'un jeune page, aimé du roi mon grand-père, me disait : Prenez garde que mère-grand ne vous fasse mourir de dévotion, comme elle a fait de son mari et de son gendre. Je ne doute pas que le jeune page n'eût entendu tenir ce discours, sur le compte de ma mère-grand ; puisqu'on ne l'appelait qu'Haméné la sainte, ou la sainte de Damas ; et jamais personne ne poussa plus loin les dehors de la sainteté.

Elle ne sortait jamais qu'avec un voile, plus grand et plus épais que tous ceux que portaient les autres femmes ; mais son ajustement de couleur sombre, sa taille haute, sèche et droite, malgré son grand âge, l'eussent seuls fait reconnaître, quand le livre de l'Alcoran, qu'elle avait toujours sous le bras, et un chapelet [1] dont les grains étaient gros comme des œufs, ne l'eussent point caractérisée.

Elle prenait le deuil pour suivre toutes les pompes funèbres : elle se mêlait parmi la famille du mort ; et les douleurs véritables n'étaient rien en comparaison de celle dont elle s'y montrait pénétrée. Enfin, pour peindre l'affliction d'une femme qui avait perdu

[1] Les derviches, les santons portent au col un gros chapelet qu'on appelle *masphaha*.

son mari, on disait : Elle le pleure d'aussi bon cœur que ferait la sainte.

Je lui disais, un jour qu'elle s'était désolée à l'enterrement d'un cadi, dont tout le monde parlait mal : Mais, ma mère-grand, pourquoi êtes-vous si fâchée de la mort d'un homme qui n'était pas bon ? — C'est, me répondit-elle, parce qu'il n'était pas bon ; si je ne pleurais que les hommes qui le sont, je ne jetterais pas une larme ; mais tiens, les hommes ne valent rien, les femmes sont cent fois pis. Tout cela meurt comme des mouches et souillé comme des porcs ; l'ange de la mort vient, et les enlève pour les conduire où Mahomet ne saurait les prendre : vois s'il est possible de ne pas pleurer. Les plus méchans, continuait-elle, sont les plus à plaindre. Ah ! qu'ils ont besoin qu'on aille faire des prières autour de leurs tombeaux, pour en écarter les oiseaux d'enfer qui leur rongent le cœur et les entrailles, sans qu'il y paraisse.

Aussi, pénétrée du besoin que les morts avaient de ses prières, ne se fût-elle jamais couchée sans avoir été rôder autour des cimetières et dedans, pour s'acquitter, disait-elle, du seul véritable devoir qu'aient ceux qui sont encore sur la terre.

Là, elle enchantait le peuple par l'air de dévotion avec lequel elle faisait les prières ordinaires : les faquirs et les derviches, dont elle usurpait la

profession, voyant qu'on s'adressait à elle plus volontiers qu'à eux, pour lui demander des prières, et qu'elle ne négligeait pas les rétributions, animés par le double motif de la jalousie et de l'avarice, vont porter plainte à l'Ilnakib [1].

445e JOUR.

Les chefs des deux corps n'arrivaient pas les mains vides; ils apportaient de quoi garnir celles de ce juge : dès qu'ils l'eurent mis en état de préjuger qu'ils avaient besoin d'une décision de sa part, il monta gravement sur son siége et les engagea à s'expliquer.

Seigneur, dirent-ils, une vieille femme, que votre sagesse puisse confondre, ne se contente pas de suivre toute échevelée les enterremens, d'y pousser des hurlemens qui empêchent qu'on ne fasse attention aux prières, d'être enfin une horreur de plus attachée sur les pas de la mort; elle se porte

[1] Chef des cadis.

dans tous les cimetières de Damas, pénètre dans les tombeaux, a l'audace d'y réciter tout haut l'Ilfathea et l'Ilcathmé [1], comme notre état exige que nous le fassions.

Dupe de ses grimaces et de ses contorsions, le peuple dédaigne les secours que nous pourrions apporter aux fidèles défunts, et met toute sa confiance dans les extravagances de cette hypocrite créature.

Défendez, seigneur, à la vieille Haméné, qu'on ne peut appeler que par dérision la sainte, de se mêler aux œuvres saintes; vous en ferez une agréable à Dieu, à son grand prophète, et d'une utilité absolue pour maintenir le respect dû aux cérémonies religieuses.

Je pense aujourd'hui que, quand on n'aurait pas payé l'Ilnakib, il n'aurait pas dû rejeter une proposition aussi raisonnable; même en soupçonnant les véritables motifs qui portaient à la faire. Le juge avait besoin d'une raison plus déterminante pour l'engager à désobliger le peuple, en le privant des prières publiques de la sainte; le poids de l'or ayant fait entièrement pencher la balance contre Haméné, elle reçut une défense en règle de troubler à l'avenir les prières que les faquirs et les derviches fai-

[1] L'Ilfathea est une préface à la prière; l'Ilcathmé est celle qu'on fait pour les morts.

saient dans les tombeaux, sous peine d'essuyer les plus rigoureux châtimens, si elle avait seulement l'audace de s'y présenter. Oh! qu'elle fut terrassée par cet ordre! Elle avait envie d'aller se mêler parmi le peuple pour le faire crier contre l'Ilnakib et ses protégés, mais si haut, qu'il se fît entendre par le roi de Damas, quand elle fut détournée de ce projet par le message le plus engageant.

N'êtes-vous pas la bonne sainte Haméné ? lui dit une esclave de très-bonne mine, et parfaitement bien vêtue. — Oui, répond-elle. — En ce cas-là, reprend l'envoyée, vous obligerez infiniment mon maître, riche marchand arménien, qui est établi ici-près dans le kan, de lui faire la grâce de passer chez lui : il a un grand besoin de vos prières et sera bien reconnaissant de la grâce que vous allez lui faire.

— Courons à cette pratique, dit ma mère-grand, pour empêcher que les faquirs ne nous la débauchent; les boutiques et les magasins du kan de Damas valent bien les tombeaux qui sont aux environs, et en attendant que je puisse me venger ailleurs et autrement, si les marchands m'écoutent comme ils doivent le faire, je m'en vais bien leur en dire sur le compte de mes ennemis.

Je les aurais pour amis si j'eusse voulu partager avec eux, et leur ouvrir ma porte; mais j'ai une fille à élever, à marier; ils auraient mis ma maison en

mauvaise odeur, et je gagne plus de réputation en faisant dans mon quartier quelques aumônes bien entendues, qu'à nourrir tous les jours trente fainéans comme eux.

Tout en raisonnant ainsi sur ses intérêts, la vieille Haméné arrivait au kan. Elle y trouva, sur un sofa très-étoffé, un homme d'un âge en apparence très-avancé, d'une haute stature, une barbe blanche, épaisse, longue, vénérable, un turban du plus grand volume, une robe à l'arménienne, à larges plis. Cet homme, dès qu'il aperçoit ma mère-grand, vient au-devant d'elle jusqu'à la porte du magasin, d'un air respectueux et empressé.

Je reconnais, madame, lui dit-il en lui présentant la main, pour la faire asseoir sur le sofa, la faveur de mon étoile qui m'a conduit à Damas, pour y trouver du remède à mes inquiétudes, dans les secours de la sainte personne qui veut bien me favoriser de sa visite.

—Tout le monde, seigneur étranger, ne pense pas comme vous, répond Haméné; les faquirs et les santons....—Laissons-là, madame, la manière dont ces gens-là jugent des choses; on a été instruit dans le kan de leurs intrigues contre vous: ils ont soutenu leur caractère connu, sans pouvoir blesser le vôtre, et la confiance que je vais vous montrer en est la preuve.

Je viens d'avoir le malheur de perdre mon frère; il m'a laissé son héritage, à moi qui suis moi-même sans héritier. Son tombeau est bien loin d'ici; il est dans les montagnes de l'Arménie; mais on peut prier partout, et je vous ai fait engager, madame, à venir m'accorder ici même vos bonnes prières pour lui.

— Seigneur, répondit ma mère-grand, j'ai déjà parfait mes ablutions et mes deux prières du matin, et me voilà prête à faire ce que vous demandez. Je désirerais savoir quelle profession exerçait le défunt, et à quel défaut il paraissait enclin.

— Il était, madame, commerçant comme moi; voilà ses livres qui m'ont été remis. D'ailleurs, il pouvait un peu trop aimer les femmes; je crois que cela doit avoir avancé son terme; mais j'espère que Mahomet le lui pardonnera.

— Et moi aussi, disait sans doute intérieurement la dévote Haméné. Descendez ces livres de compte de la place où je les vois; je les environnerai de mon chapelet. L'homme a dans la profession qu'il exerce une tentation continuelle, qui le porte à la transgression de ses devoirs: si le défunt a pu succomber à quelques-unes, nous allons en demander pardon pour lui; quant à la mort, elle vient toujours à son heure: le destin la règle; et le cimeterre de l'ennemi, ni l'amour des femmes ne sauraient en avancer l'instant.

— Admirable! s'écria le marchand arménien ; voilà les livres! Haméné fait ses petites cérémonies, se met à genoux, ouvre son Alcoran et récite tout haut les prières. L'Arménien, pendant qu'elle était ainsi occupée, paraissait rempli de respect et absorbé dans la profondeur de la méditation.

446e JOUR.

La prière est finie ; il tire deux pièces d'or de sa bourse, les donne à Haméné : Ma sainte dame, lui dit-il, votre compagnie, dans la situation où mon cœur et mon esprit se trouvent, me serait d'une grande consolation ; faites-moi l'honneur de dîner avec moi.

Ma mère-grand ne peut se refuser à une invitation aussi gracieuse, et s'applaudit bientôt de l'avoir acceptée, car la chère était choisie. Voilà, disait l'Arménien, comme je vis ordinairement ; mais je n'ai pas le bonheur dont je jouis aujourd'hui, de pouvoir m'entretenir comme je le fais avec une compagnie aussi édifiante. Si j'engage une personne du

kan à venir dîner avec moi, nous ne pouvons parler que de commerce, et j'avoue que je me trouve trop heureux de pouvoir oublier mes occupations ordinaires. Je ne connais d'ailleurs ni ne suis connu de personne à Damas, et je craindrais d'y contracter des liaisons.

— Vous avez raison, seigneur étranger, dit ma mère-grand; il vous serait difficile, peut-être impossible, d'y trouver quelqu'un qui vous convînt; il y a une malédiction sur cette ville. Sans les prières de quelque bonne ame que je ne nomme point, mais qui s'élèvent vers le ciel de jour et de nuit, il y a long-tems que Damas eût été frappée par les carreaux enflammés, partant du ciel. Il n'y a pas ici d'autre religion que celle de l'or, pas d'autre justice que celle de l'intérêt. Le commerce est une friponnerie presque manifeste. Quand il vient des gens de Damas dans votre magasin, ayez des yeux tout autour de la tête; ils ont autant de mains crochues pour vous dérober vos bijoux, qu'on compte de pattes à une araignée. S'ils veulent faire un troc avec vous, ils vous donneront du verre peint pour une escarboucle.

Entrez dans leurs magasins si vous voulez faire emplette d'une étoffe: de saluts en politesses, de politesses en saluts, ils vous feront faire le tour de l'appartement jusqu'à ce qu'ils aient pu, d'un coup

d'épaule, fermer la fenêtre qui laisserait tomber trop de jour sur les défauts de ce qu'ils doivent vous montrer : voilà les hommes d'ici, ils sont à fuir; et fiez-vous aux femmes! vous serez encore plus mal adressé.—J'ai ouï dire, répond l'Arménien, qu'elles étaient affables et fort belles. — Affables! répond ma bonne mère-grand, pourquoi ne pas dire caressantes? mais tout est affectation chez elles; on sait bien à quoi elles en veulent, et si elles paraissent jolies, c'est l'effet de l'artifice plutôt que celui de la nature.

Leur visage n'est que blanc par dessous, fard par dessus; et ces petites taches noires [1], qu'elles paraissent distribuer avec étourderie sur leur peau, pour en relever l'éclat, y sont mises à dessein pour cacher les traces de quelque maladie. Il n'y a pas jusqu'à leurs caprices qui ne soient étudiés : d'ailleurs, il n'y a point de jeu où elles ne trompent; elles me feraient rougir d'être de leur sexe, si je ne me fusse étudiée de bonne heure à corriger en moi tous les défauts du mien.

— Madame, dit le marchand, vous me donnez la plus haute idée de votre vertu, par la force de l'impression que font sur vous les défauts des autres. Je

[1] Les femmes arabes se font de petites taches noires sur le visage; les mouches de taffetas nous vinrent d'Arabie.

me sépare à regret de vous ; mais dans l'espérance que, vous occupant ce soir des besoins du défunt mon pauvre frère, vous voudrez bien venir demain recommencer ici la bonne œuvre.

La vieille sainte sortit du kan, en partie consolée de la défense que lui avait faite le cadi : Vive, disait-elle en s'en allant chez elle, un marchand d'Arménie! ces gens-là ont une religion solide, et savent honorer la vertu comme elle doit l'être.

Elle devança le lendemain l'heure du rendez-vous et n'en fut que plus agréablement reçue. Les prières furent réitérées avec un redoublement de zèle et de ferveur très-marqué.

Mon pauvre frère! disait de tems en tems l'Arménien d'un air attendri, je ne me serais jamais attendu à trouver de semblables secours dans une ville aussi décriée pour les mœurs que l'est Damas! Haméné entendant ce discours, redoublait ses démonstrations de piété.

Mais l'heure du dîner vient ; il était plus recherché que la veille. Sur la fin, un gros esclave a l'indiscrétion de mettre sur la table une bouteille de vin : Hage-Cadahé, lui dit son maître, vous manquez d'égards, vous allez scandaliser madame.

L'Africain faisait le signe de reprendre la bouteille : Non, lui dit ma mère-grand, n'en faites rien. Seigneur étranger, malheur à qui se scandalise! la

défense de Mahomet ne regarde pas les gens de votre âge, mais ceux qui sont bouillans de passions désordonnées; mon médecin m'a conseillé le vin pour remède, depuis que j'ai été sujette à des défaillances d'estomac, mais je n'y toucherais pas, dussé-je en mourir, dans le tems du Ramazan; alors il vaut mieux mourir que rompre le jeûne.

— Vous me rassurez, madame, dit l'Arménien, et j'en boirai avec vous, dans la confiance de ne point aller contre le précepte; j'admire combien il est à propos de vivre avec des gens instruits, pour être délivré de scrupules déraisonnables.

447e JOUR.

En tenant ces discours on vidait la bouteille, et un verre d'excellente liqueur venait encore ajouter aux précautions prises pour enchérir sur le régime prescrit par le médecin. Le repas fut plus long que la veille, mais aussi la séance fut payée au double; car la vieille sainte remporta quatre pièces d'or,

avec un engagement très-gracieux pour le lendemain.

On peut penser que ma mère-grand fut plus qu'exacte, qu'elle remplit son devoir avec une ardeur sans égale. Comme chaque jour elle enchérissait sur la manière de prier, l'Arménien ne se négligeait pas davantage dans celle de la régaler, et on ne grondait pas Hage-Cadahé quand il apportait du vin vers le milieu du repas.

De part et d'autre on se tenait des discours obligeans, et cela finissait encore mieux, quand l'Arménien ouvrant sa bourse donnait huit pièces d'or au lieu de quatre; ma mère-grand revenait chez elle priée pour le lendemain, la tête presque tournée. Mais, se disait-elle, il n'est pas possible autrement, il faut que cet homme-là m'aime..... S'il m'épousait.... Eh bien! je l'épouserais; ce ne serait pas pour moi, ce serait pour faire du bien à ma petite-fille. Quand elle se présenta le lendemain pour faire ses petites fonctions, elle avait soigné son ajustement, et sûrement fait disparaître ses rides les plus choquantes. L'Arménien ne pouvait manquer de voir les soins qu'on s'était donnés pour lui plaire; ses discours obligeans, l'abondance de sa table et seize pièces d'or parurent être le témoignage de sa sensibilité; mais il ne lui échappa aucune de ces propositions qu'on se promettait, enfin, de voir sortir de sa bouche.

Cinq jours se passent, sans que de part et d'autre il y ait la moindre altération dans les procédés réciproques, hors en un seul point : c'est que la bonne chère et les pièces d'or doublant de jour en jour, le dernier jour, en s'en revenant, ma bonne mère-grand, dont le vin avait un peu attaqué les jambes, pliait sous la somme qu'elle apportait à la maison.

Elle entra comme à son ordinaire chez sa petite-fille, à qui elle n'avait pas pu cacher sa bonne fortune et ses espérances. Vois, lui dit-elle, s'il m'épousera, petit à petit il me fait ma dot, et tu ne tarderas pas à avoir l'Arménien pour beau-grand-père.

J'ai ouï ma mère rire quelquefois avec mon père des extravagances que fit ce soir-là ma mère-grand; ce qui m'étonne aujourd'hui, c'est que je leur entendais dire alors : « Et cependant c'est une sainte, » tout Damas le dit; elle l'a bien prouvé, son cha-» pelet a fait des miracles. »

Au bout de neuf jours le rôle de ma mère-grand était fini, c'était au prétendu Arménien à jouer le sien. Quand elle se présenta dans le kan, il vint au devant d'elle avec un visage épanoui. Arrivez, madame, venez recevoir le tribu de ma reconnaissance, asseyons-nous; l'affaire de mon frère est faite, grâces à vos prières.

Je ne vous dissimulerai pas, continua-t-il, qu'appréhendant de vous faire entrevoir trop de difficul-

tés dans ce que vous entrepreniez, je vous avais caché des circonstances bien douloureuses pour moi; mais, dans trois songes consécutifs, mon frère m'était apparu chargé de chaînes, accablé de tourmens horribles.

Ne sachant quel parti prendre pour lui donner du soulagement, une voix secrète me poussa vers Damas; je crus qu'elle m'engageait au grand pélerinage; mais j'ai plus reçu ici que je ne pouvais trouver dans ce voyage, et cette nuit, dans la vision la plus claire, mon frère m'est apparu couvert de lin d'une finesse et d'une blancheur éclatante; votre chapelet faisait un cercle autour de sa tête, et les grains en brillaient comme autant d'étoiles.

Commandez à ma reconnaissance, madame, tout ce que vous voudrez exiger d'elle; la succession de mon frère sera à vous: heureux par là de nous acquitter tous deux envers le ciel, dont vous êtes l'instrument. Ma mère-grand est convenue avec sa petite-fille que, jusque-là, elle ne se serait pas flattée d'être aussi bien avec le ciel. Vois, lui avait-elle dit, ce que c'est que d'être humble! on croit toujours valoir trop peu. Quoiqu'un peu étourdie par sa bonne fortune, elle prit le parti de se saisir de ce qu'on lui en faisait voir sur la terre, du mieux qu'il lui serait possible : elle pose son chapelet et son voile d'un air aisé sur une table.

Dieu est bon, dit-elle, seigneur, et il fait grâce à qui il lui plaît; celle qu'a reçue votre frère est déjà une grande partie de ma récompense : mais dînons et nous raisonnerons sur ce que nous pouvons faire.

On dîna somptueusement, et Ilage-Cadahé risqua de mettre sur la table quelques flacons de vin sans en être réprimandé. Ma mère-grand mangeait et buvait de la meilleure grâce qu'il lui était possible, et il n'y a point de doute que son hôte ne s'amusât de la gentillesse qu'il lui voyait affecter; mais le moment des explications vint enfin, quand la table fut desservie.

L'Arménien prend respectueusement Haméné par les deux mains, et la fait asseoir sur le sofa.

Sainte femme, lui dit-il, indiquez-moi le moyen de reconnaître les obligations que j'ai contractées envers vous. — Mais, répond ma mère-grand, quand les âges se rapportent à peu près, quand les humeurs se conviennent, quand on est dans les mêmes principes..... — Que voulez-vous me faire entendre, madame? vous allez augmenter mes regrets. Ah! sans doute, je vous aurais prévenue; mais concevez mon malheur : instruit de l'état fâcheux dans lequel se trouvait mon frère, attribuant les châtimens qu'il avait attirés sur lui à l'excès de son amour pour les femmes, ayant moi-même des re-

proches à me faire à ce sujet, j'ai fait le vœu, si je pouvais parvenir à le tirer de peine, de ne jamais me remarier.

— Cela est fort sérieux, reprend ma mère-grand ; mais il y a du remède : on va à la Mecque se faire absoudre d'un vœu comme celui-là, et sans scrupule encore ; quand il s'agit de contracter une union raisonnable..... — Très-raisonnable, sans doute, dit l'Arménien. — Je vous accompagnerais. — Avec votre chapelet ; il ne faudrait pas y manquer, mais malheureusement on ne peut y songer de l'année ; car nous venons de laisser partir la caravane. Voyons, en attendant celle de l'année prochaine, ma chère sainte, ce que je pourrais faire pour vous. — M'aider à me venger des faquirs, des derviches, de leurs supérieurs et de l'Ilnakib. — Faut-il vous défaire de tout ce monde-là à la fois? Cela aurait l'air d'une destruction : je ne gouverne pas à ma fantaisie le fléau de la peste, non que je désapprouve la vengeance ; elle est nécessaire au repos de l'humanité, et je vais vous le prouver en quatre mots.

N'est-ce pas que si chacun égorgeait aujourd'hui son ennemi, demain tout serait en paix sur la terre? et en vérité, il n'y a que cela de désirable. Aussi ne prétends-je pas, si je le puis, ménager les vôtres ; mais il est de la saine morale d'épargner ceux qui

ne sont pas dangereux ; d'ailleurs, dans ce genre de service à vous rendre, il me faut quelque tems pour me retourner. Voyons s'il m'est impossible de faire quelque chose pour vous, qui n'ait du rapport qu'à vous. N'auriez-vous pas d'enfans ?

— Hélas ! seigneur, il ne me reste qu'une petite-fille. — Quel âge a-t-elle ? — Seize ans. — Seize ans ! c'est un bel âge ; elle doit tenir de vous, être charmante. — Vous êtes gracieux ; mais, à dire vrai, les yeux n'en sauraient rencontrer une sur la terre qui l'égale en beauté et en sagesse.

448e JOUR.

Le marchand se lève paisiblement de dessus le sofa, monte sur un gradin, atteint à une boîte fort élevée, la descend, l'ouvre, et en tire un collier de perles, que leur eau, leur forme, leur égalité rendaient inestimables : Voici, dit-il, le chapelet de ma belle et dévote petite-fille ; faites-le toucher au vôtre pour lui donner du prix, et nous irons le lui porter.

Haméné, veuve d'un marchand de perles, voit un présent digne d'être offert à une reine; elle réfléchit que l'homme qui lui fait un cadeau de cette force, pour une jeune personne qu'il ne connaît pas, à laquelle il ne peut prétendre, ne balancera pas à faire le voyage de la Mecque. La joie pétille dans ses regards.

Allons, dit-elle, vous offrez de si bonne grâce qu'il n'est pas possible de vous refuser; vous serez le premier homme qui aura vu ma chère petite Yatissa. Il est inutile de peindre la conduite de l'Arménien dans la maison de ma mère-grand. Il combla Haméné et sa petite-fille d'honnêtetés et d'égards; il les enchanta toutes deux; il ne se retira qu'en engageant ma mère-grand à venir passer la journée avec lui le lendemain.

La vieille accepta avec joie une invitation qui lui semblait être un à compte sur le pélerinage. Elle se pressa de s'y rendre de bonne heure : l'Arménien terminait un marché de bijoux.

Je suis à vous, madame, lui dit-il. Et dans le moment il congédie ses marchands, et ferme ses boîtes. Il adresse la parole à son premier esclave : Ilage-Cadahé, lui dit-il, vous devez savoir que quand madame est ici, je n'y admets pas d'importuns. Ils s'asseyent sur le sofa : Vous m'avez fait faire, dit l'Arménien à ma mère-grand, la con-

naissance d'un objet charmant. J'ai les mêmes sentimens pour elle que pour vous ; l'idée de faire sa fortune et son bonheur m'a fait tourner la tête toute la nuit, et, après dîner, je vous découvrirai tous mes projets.

Les espérances qu'un pareil discours faisait naître dans le cœur d'Haméné étaient propres à lui donner de la gaîté et de l'appétit ; elle fit briller l'un et l'autre, avec un certain empressement cependant, de voir la table desservie.

Parlons de notre petite-fille, dit l'Arménien : savez-vous que c'est un morceau pour le fils unique d'un roi ? — Vraiment, reprit-elle, je le penserais bien ; mais il faudra que les rois s'en passent, puisque nous ne pouvons atteindre jusqu'à eux. — Eh bien ! ma bonne sainte, j'ai plus de ressources que vous n'imaginez. Vos efforts se tournent vers le ciel ; moi, je puis quelque chose sur la terre : que me donneriez-vous si, par mon moyen, votre fille devenait la femme de l'héritier d'un puissant roi ? — Je vous donnerais.... mais vous serez maître de mon corps, après le pélerinage ; je n'ai donc plus que mon ame à vous donner. — Votre ame, ma bonne sainte ! je la connais : j'accepte le cadeau au nom de celui à qui je rapporte tout ce que je fais, à qui je dois tout ce que je possède et ce que je puis faire : donnez-moi un grain de votre chapelet,

je l'aurai bien vite remplacé par un autre... Je suis comblé, nous vous posséderons tout entière.

A présent, dormez tranquille ; votre fille est désormais à nous deux seuls. Je pars pour aller faire nos affaires : je ne m'explique point sur mes projets, mais vous ne me reverrez que lorsqu'ils seront au moment d'éclore.

Ma mère-grand revint à la maison, la tête pleine d'espérances si flatteuses qu'il y avait de quoi la rendre folle : Ma chère Yatissa, disait-elle à ma mère, dont je vais bientôt vous entretenir plus que je ne l'ai fait, aie bien soin de toi, ne mange point de fruits verts, pour ne pas détruire tes belles couleurs ; mets deux oreillers sous tes bras quand tu dors, afin que tu tiennes tes mains élevées pour qu'elles conservent leur blancheur.

Je te donnerai demain d'une pommade pour les cheveux, qui les fera croître comme l'herbe à la rosée de mai. Imagine-toi que tu es destinée au fils d'un roi ; tiens, voilà que je t'apporte un collier plus beau que celui de la reine de Damas ; nous ferons ensemble le pélerinage de la Mecque, et je pourrai t'y faire arriver comme une princesse des Indes, sur un éléphant blanc.

Sois bien dévote, mon enfant ; fais exactement tes cinq prières ; imagine que tu dois tout cela à la ferveur des miennes, et vois si l'Ilnakib et les faquirs,

qui voulaient m'empêcher d'en faire, ne seront pas châtiés comme ils le méritent ?...

Ils le seront, ma fille, nous pouvons être tranquilles là-dessus. Elle disait toutes ces choses-là dans le désordre où la mettait sa joie, puis elle revenait à tous les détails. Pendant ces entretiens, qui durèrent quelques jours, le marchand arménien, après avoir soldé ses comptes, enlevait son petit magasin, et sortait par une des portes de Damas.

Damas est une ville où les étrangers abondent de toutes parts. Tandis que le personage dont nous parlons paraissait s'en éloigner, il y en rentrait un par une autre porte, d'une apparence encore plus vénérable, mais qui n'était pas fait pour avoir des liaisons avec la sainte de Damas : c'était un rabbin juif; on le reconnaissait à sa tête rasée jusqu'à la hauteur des tempes, au grand thaleb [1], qui la lui couvrait en descendant jusque sur les épaules; ses cheveux, qu'il laissait croître au-dessus de l'oreille, tombaient jusque sur sa poitrine, et venaient se confondre avec une barbe blanche comme eux qui garnissait l'estomac jusqu'à la ceinture; un chameau, conduit par un nègre d'une taille plus

[1] Pièce d'étoffe que les rabbins juifs mettent sur leur tête, au lieu de turban ou de chapeau.

qu'ordinaire, portait à pas mesurés cet homme vénérable.

Dès qu'il est en dedans des portes de la ville : Ilage-Cadahé, dit-il au noir, demandez où demeure le seigneur Samuel, trésorier du roi de Damas.

449e JOUR.

Samuel était un Juif chargé de recevoir tous les revenus du roi. Personne ne peut ignorer la demeure d'un homme de cette importance, et le rabbin est bientôt à la porte qu'on lui a indiquée.

Ilage-Cadahé, allez avertir le juif Samuel que Ben-Moses, humble rabbin de la synagogue de Saphad [1], son frère, vient visiter le troupeau de Damas pendant quelques jours; demandez-lui l'hospitalité.

Samuel se précipite hors de sa maison, pour re-

[1] Le rabbin de Saphad, ou Capharnaon, est le premier rabbin du monde.

cevoir un honneur auquel il ne se fût pas cru digne de prétendre.

Je ne suis pas venu chez le rabbin de Damas, dit celui de Saphadnora, parce que je ne veux pas faire ici de fonctions, ni le troubler dans les siennes. Les médecins m'ont ordonné un voyage pour ma santé; l'excellence de l'air de Damas est célébrée par toute la terre; je viens me délasser ici, en le respirant, du poids de mes travaux ordinaires, et votre bonne réputation m'a attiré chez vous de préférence.

Le trésorier est comblé de la grâce qui lui est faite par le premier, par le plus éminent des rabbins de la terre; il oublie qu'il est Juif, pour devenir magnifique, et se mettre en état de recevoir dignement un hôte d'une telle importance.

Il assemble les principaux de sa loi, pour lui faire plus d'honneur; quelques-uns d'entr'eux disent l'avoir vu à Saphadnora; aucun ne le connaît particulièrement. Il affecte un peu d'oppression, occasionée par la fatigue du voyage, parle très-à-propos et peu, et engage son hôte à ne lui donner que sa seule compagnie.

Je ne suis pas venu ici, lui dit-il, pour exercer mes poumons autrement qu'à des promenades; ne me mettez pas dans le cas de trop parler, surtout d'élever la voix. Demain nous sortirons; j'irai voir

nos frères qui sont malades ou dans le besoin. J'ai apporté de quoi les soulager.

Le juif Samuel ne fut point mortifié de voir qu'on lui épargnait de la dépense, et que l'homme le plus considéré dans l'esprit des Hébreux voulût se contenter de sa compagnie. Vous avez beaucoup d'affaires, disait son vénérable hôte, que je ne vous les fasse point négliger. Vous me donnerez un des nôtres, il me promènera partout; car je veux tout voir ici.

Le soir le rabbin rentrait et discourait avec Samuel de tout ce qu'il avait fait et vu ; celui-ci désirait d'avoir l'explication de quelques passages obscurs du Talmud, et Moses lui en donnait de très-probables. Je vois de fort belles choses, j'acquiers bien des lumières, lui disait son hôte, je vous donnerai des doubles des notes que je fais pour mon utilité et pour la nôtre; car vous savez que nous sommes semés parmi les hommes comme une graine étrangère et nuisible, qu'on cherche à déraciner de partout ; il faut dans l'occasion avoir de quoi nous défendre, et quand nos personnes ne peuvent en imposer, il faut faire redouter nos lumières.

Samuel ne savait pas ce que ces notes pouvaient contenir; il ne l'apprend que la veille du départ du rabbin. Hage-Cadahé, faisant l'office de conducteur,

est à la porte pour demander des ordres pour le départ.

Demain matin vous amènerez le chameau, lui dit-il. Puis se retournant vers le trésorier du roi, et tirant de dessous sa robe à longs et larges plis un rouleau assez considérable, il le lui remet : Voilà, lui dit-il, l'histoire des administrations générales et particulières de vos hôpitaux et de vos mosquées, dans lesquels nos frères ont de très-petits intérêts. On se passerait d'eux si on trouvait meilleur marché ailleurs ; mais s'ils font de très-petits gains dans la chose, ils ont des moyens d'être très-éclairés sur les profits des autres.

Je vous remets un trésor pour le roi de Damas ; s'il en sait profiter, il sera le plus riche souverain de l'Asie. Vos hôpitaux sont magnifiques : les richesses attachées à leur entretien sont le plus étonnant des effets connus de l'enthousiasme des Musulmans en faveur de leur loi ; il y a assez de revenus à celui seul des lépreux [1], pour entretenir trente mille hommes de cavalerie. Eh bien, la bonté de l'air et l'abstinence sont les seuls secours qu'y reçoivent les malades, même ceux des caravanes que l'objet de la fondation regardait directement ! Tout

[1] L'hôpital des lépreux fondé par Omar-il-Achab, successeur de Mahomet ; on raconte des prodiges, inutiles ici, des guérisons qui s'y opèrent.

est volé, partagé, dispersé avec effronterie entre les administrateurs et leurs employés. Vous tenez dans vos mains les preuves claires de leurs prévarications, les faux marchés qu'on met en évidence, et les marchés réels qui rentrent dans leur bourse.

Je ne vous remets pas les derniers qu'on vient de passer, mais ceux qui ont été joints aux comptes précédens, avec la preuve claire de l'adhésion des juges à une rapine dont on voit qu'ils ont partagé les profits. L'Ilyatamé [1], la grande mosquée et les autres, si richement dotées, ne sont pas mieux gouvernées : vous le verrez, ainsi que la raison pour laquelle ies faquirs et les derviches augmentent le nombre des pauvres d'une capitale, où il ne devrait pas paraître un indigent à qui les fondations ne fournissent des ressources.

Un roi qui ferait châtier les voleurs en leur faisant rendre gorge, acquerrait des richesses immenses en faisant justice, et s'il faisait régir les revenus des fondations par des mains désintéressées, il pourrait, en faisant quatre fois mieux que l'on ne fait, doubler au moins ses revenus, et les caravanes étendraient sa réputation jusqu'au delà des montagnes les plus reculées de l'Arménie.

[1] Nom de la grande mosquée, également fondée par Omar.

450e JOUR.

Après avoir remis ce rouleau à Samuel, le prétendu rabbin l'embrasse : Adieu, mon frère ; mon troupeau, lui dit-il, m'attend avec impatience à Saphad. Donner de pareilles idées à Samuel, c'était éveiller sa cupidité. Il lit avec rapidité un mémoire si court, si bien fait, si concluant, qu'il est impossible de se refuser aux raisons qui l'appuient, quand les faits qu'il indique seront prouvés : et ils le sont par les signatures des coupables. Que de richesses vont entrer dans le trésor dont il a la direction ! que de confiscations vont se faire, dont il se flatte d'avoir une partie ! sans compter ce que pourra lui produire l'influence qu'il aura dans la nouvelle administration. Il aura même le plaisir de se venger de quelques-uns de ses ennemis.

La tête tourne à l'hébreu du premier moment où le roi témoigne quelque mécontentement de la médiocrité des ressources de son trésor, qui s'oppose à ce qu'il forme de grands projets, et le force même

de se ménager sur les récompenses. Il lui met sous les yeux le tableau, et les preuves des déprédations qui se commettent dans sa capitale, et les richesses immenses qu'il pourrait acquérir en établissant un nouvel ordre. Les preuves des deux objets étaient claires.

Zineb-il-Mourath, roi de Damas, se laisse séduire et aveugler. Il envoie chercher les prévaricateurs, leur demande compte ; ils le lui rendent sur des pièces fausses, préparées de longue main ; il leur en présente d'autres, tirées de leurs portefeuilles, où des mains bien adroites avaient su les prendre à leur insu.

Leur surprise en voyant ces pièces les trahit, ils tombent en confusion. Les têtes volent, les bastonnades tombent comme la grêle ; on confisque des richesses, on rase des maisons dans tous les coins de Damas. Les raisons des châtimens infligés sont affichées à tous les carrefours ; les malades qui sont dans les hôpitaux s'en réjouissent, autant que peuvent le faire des corps exténués par la diète ; et le peuple, à qui les riches sont odieux, se repaît de toutes les vexations auxquelles il les voit soumis.

Ma mère-grand a le plaisir de voir que l'Ilnakib, les chefs des faquirs et ceux des derviches sont enveloppés dans cette ruine ; elle parcourt les rues avec son chapelet.

Voyez, dit-elle, à tous ceux qu'elle rencontre, la vengeance du ciel tombe sur les méchans qui veulent empêcher les bonnes ames de faire des prières pour les morts ; il faut bien vous garder de prier pour ceux que le roi punit.

Le juif Samuel triomphait ; il entrait dans le trésor des voitures chargées d'or et d'effets précieux ; mais, pendant ce tems-là, il se formait un orage à Bagdad, qui allait bientôt renverser tous ses projets.

Les faquirs et les derviches, en corps, avaient porté leurs plaintes aux pieds du calife : parmi les religieux de ce dernier ordre, il y avait jusqu'à des princes ; ils avaient fait signer une requête par les pauvres détenus par maladie ou sans maladie dans les hôpitaux de Bagdad.

Les plus affamés n'avaient pas refusé leur signature ; des particuliers de la plus haute distinction y avaient joint la leur, et tous représentaient que les magnifiques fondations de saint Omar-il-Achab pour l'entretien de la grande mosquée et des hôpitaux, se trouvaient renversées si un roi de Damas pouvait, de son autorité privée, s'arroger le droit de disposer des revenus que ce calife y avait attachés ; que la chartre qui les avait établies portait malédiction contre celui qui oserait violer l'ordre prescrit par elle pour les gouverner, le calife seul ayant le droit de se faire rendre compte de l'administration d'éta-

blissemens faits en faveur de tous les fidèles de la terre. Cette plainte seule était dans le cas de jeter Zineb-il-Mourath dans de graves embarras; mais elle devait mettre sa tête dans le plus grand péril, parce qu'un de ses parens avait épousé une fille du grand visir, et que le nouveau marié avait besoin d'une couronne.

Jusque-là, Zineb-il-Mourath n'avait fait que punir des coupables évidemment coupables. L'abus de sa part était prémédité, mais il n'y en avait pas de commis. Il avait rendu compte de ce qu'il avait fait : mais le visir appuyant le mémoire donné contre lui laissait sa justification à l'écart. L'orage se formait de manière à ce que la perte de Zineb-il-Mourath parût presqu'inévitable : ses amis de Bagdad lui en font part; alors même, s'il se fût enfui dans le désert, ses ennemis, qui le guettaient, l'y eussent environné de toutes parts.

Tout était dans le trouble à Damas; on soulevait le peuple contre les Juifs : ils venaient s'en prendre à Samuel le trésorier.

Qui vous a porté à cette entreprise ? lui disaient-ils. — C'est notre grand rabbin de Saphad, leur répondait-il. — Eh ! répliquaient les Juifs, il n'y eut jamais tel homme à Damas; le grand rabbin, nous le savons, n'est jamais sorti de chez lui, et vous nous rendez la victime d'un imposteur.

451e JOUR.

Pendant que Samuel se défendait de ce reproche, le roi, pour apaiser autant qu'il le pouvait l'émeute populaire, envoyait chercher sa tête; mais ce sacrifice ne pouvait pas rassurer le monarque : quand, tout-à-coup, ma mère-grand accourt dans son palais, et vient se jeter à ses pieds, ayant au col son précieux chapelet.

Il faut vous dire, mes princes, quel motif amenait la sainte que je vous ai fait connaître aux pieds du souverain infortuné.

Elle rentrait chez elle triomphante des exécutions que l'on avait faites de ses ennemis, après avoir été faire sa pieuse promenade autour des tombeaux. Elle venait de quitter son grand voile, de mettre son Alcoran sur la table, et allait y déposer son chapelet, quand elle voit arriver son pélerin.

Déjà de retour? lui dit-elle. — Oui, l'empressement, le désir de vous servir, et l'occasion d'y réussir me ramènent. Ne quittez pas votre chapelet,

ma sainte, nous allons en avoir besoin : permettez que je coupe avec des ciseaux un petit bout du cordon dans lequel il est enfilé et qui passe ; vous verrez que, de ce qui est bon en soi, tout a son utilité : asseyons-nous et parlons.

Le roi de Damas est perdu si vous n'allez à son secours ; mais s'il veut donner son fils, pour mari, à votre fille, vous pouvez lui répondre de sa tête et de sa couronne, et qu'il sera amplement vengé de ses ennemis.

—Et sur quoi lui donnerai-je cette assurance ? répond ma mère-grand. — Voici la tournure qu'il faut prendre : il vous a vengée de vos ennemis, l'Ilnakib et les chefs des faquirs et des derviches, et le ciel vous a fait connaître qu'il vous a choisie pour le venger des siens.

« Mes prières, lui direz-vous, sire, et surtout mon chapelet que vous voyez en seront les moyens ; c'est un arsenal d'armes foudroyantes contre tous ceux qui vous en veulent. Je le laisse dans les mains de votre majesté, qu'elle appose son sceau sur tous les grains, et le fasse enterrer à dix pieds sous terre et couvrir d'un mur de la même épaisseur : si demain matin je ne reparais pas devant vous, l'ayant au col, vous me ferez mettre à l'hôpital des foux.

» Mais si je le rapporte ici sans qu'il s'en manque un grain, pourvu que vous ne me refusiez pas une

demande gracieuse que je vous ferai, je répondrai sur ma tête que la prospérité de votre règne passera vos espérances. » Voilà ce que vous avez à faire et à dire : allez hardiment, ma bonne sainte; je reste ici chez vous pour gage ; enfermez-moi ; si on vous traite de tête folle vous en livrerez deux pour une.

C'est à la suite de cet encouragement que ma mère-grand avait été se jeter aux pieds de Zineb-il-Mourath. Elle y suivit de point en point la leçon qu'on lui avait donnée. Le roi, dévoré d'inquiétude, se plaît à se laisser aller à la faible lueur d'espérance qu'il entrevoit; il prend le chapelet, se retire dans un cabinet écarté, et là il s'étudie à faire des marques bizarres sur tous les grains, avec la pointe de son stilet.

Ce fut l'emploi de sa soirée, qu'il termina en enfermant le dépôt qu'on lui avait laissé dans un coffret d'or, fermé de trois serrures d'acier, qui était à côté de son lit, et qu'il ne devait pas perdre de vue.

Pendant ce tems-là le pélerin et la pélerine avaient rassemblé de quoi faire un très-bon souper. Ilage-Cadahé, inséparable de son maître, y avait pourvu. Ma mère Yatissa y fut appelée, et l'Arménien se conduisit si bien devant elle, que je lui ai ouï dire depuis, qu'elle ne pouvait concevoir com-

ment un homme d'autant de mérite en apparence, avait pu s'infatuer de l'amour d'une vieille telle que l'était notre mère-grand ; il fallait que l'odeur de saintcté eût prévalu sur toute autre considération. Le repas fini, l'Arménien se lève. Ma bonne dame, dit-il à ma mère-grand, nous avons un petit ouvrage à faire ici pour avancer nos affaires, nous ne renverrons pas notre enfant.

On cherche à les éloigner des objets qui peuvent passer leur intelligence : ma méthode, à moi, est de les rapprocher autant que je puis ; notre belle Yatissa est sage, mais j'aimerais encore mieux la voir indiscrète qu'ignorante. Apportez, continua-t-il, un réchaud et du feu : vous devez avoir ici quelque parfum ; prenez-en une pincée, jetez-la sur le brasier avec le morceau du cordon que je vous ai fait réserver ; prononcez tout haut et ferme : « Au nom » de celui qui fait tout ici, pour le mieux de nos » intentions, que mon chapelet revienne à moi d'où » il est. »

Tandis qu'Haméné prononçait ces paroles, dont nous concevons tous ici le sens, la vapeur des parfums l'environnait ; dès qu'elle fut dissipée, on aperçut le chapelet à son cou.

L'Arménien lui fait remarquer les incrustures qu'y a fait le roi, pour mieux le reconnaître. Voyez, dit-il à ma mère-grand, comme toutes les précau-

tions tournent en notre faveur : vous voilà armée pour défendre votre souverain envers et contre tous. Demain matin vous préviendrez son lever, sans crainte de troubler son sommeil, car il ne dort pas. Il faut vous expédier en peu de paroles ; les voici :

« Mon chapelet, que vous voyez, pourrait étrangler tous vos ennemis ; Mahomet le mettrait entre les mains des esprits vengeurs ; mais il faut que vous sortiez avec gloire d'une affaire entreprise avec justice. Votre main s'était appesantie sur une foule d'imposteurs et de brigands : voulez-vous régner en paix sur Damas et faire passer la couronne à vos successeurs ? » Il vous dira sans doute qu'il le désire.

« J'agis, lui direz-vous, de toute mon ame pour vous servir : je vous la fais assurer et à votre postérité ; me refuserez-vous de donner pour épouse à votre fils ma petite-fille Yatissa, la plus belle et la plus sage de toutes les filles de Damas ?

« Envoyez le chef de vos eunuques à ma maison : on y trouvera un respectable vieillard qui est notre parent. Le chef demandera ma fille et la conduira voilée dans une litière ; le parent aura la permission de la suivre. D'un autre côté vous ferez mander un cadi : alors, si nos enfans se conviennent, tout sera fait ; mais l'affaire est trop sérieuse pour moi, pour que je m'y engage sans y avoir trouvé cet avantage. »

N'oubliez rien, continua l'Arménien, en parlant

à ma mère-grand, de ce que je viens de vous dire; et ordonnez en votre absence qu'on me laisse entrer chez vous si j'ai besoin d'y être.

452e JOUR.

La vieille exécute ponctuellement ce qui lui a été recommandé. Zineb-il-Mourath, étonné de la voir paraître le lendemain avec ce même chapelet qu'il a marqué et mis sous trois serrures, jette alternativement la vue sur ce collier bizarre, et sur le coffre dans lequel il l'avait renfermé.

Ce prodige le détermine à se fier en tout à la sainte de Damas, qu'il n'avait pas eu jusque-là dans la plus grande vénération, puisqu'il ne peut échapper à ses ennemis et aux envieux de sa couronne que par un prodige.

Il va ensuite au-devant de toutes les offres qu'on lui fait et du prix qu'on en exige : l'eunuque vient en cérémonie chercher ma mère Yatissa, dont la vue achève de lever toute espèce de scrupule : elle avait au cou son superbe collier, et en sortant de sa

litière, pour mettre les pieds sur les premières marches du palais, quoique couverte d'un voile, le seul avantage de la taille lui donnait l'air de descendre d'un trône pour aller s'asseoir sur un autre. Le cadi fait son devoir, on étale une pelisse sur le dos de l'Arménien, et voilà le mariage fait. La circonstance ne permettait pas qu'on donnât de la pompe à la cérémonie, ni qu'on la célébrât par des fêtes; mais tandis que les jeunes époux, assis sur un sofa auprès du roi, faisaient connaissance, qu'on régalait à une table le cadi et les témoins, le pélerin et la pélerine s'entretenaient dans une croisée.

Voilà, disait-il, l'affaire de votre fille faite : je me charge de celle du roi de Damas; vous verrez par la suite que je vous traite comme étant tous de ma famille; mais nous, nous n'avons encore rien d'assuré : serions-nous assez sots pour nous oublier ?

Au retour du pélerinage nous serons bien vieux, et nécessairement sans enfant et sans consolation; faites ce que je vais vous dire. Quand l'époux et l'épousée seront dans le lit, passez-leur à tous deux la tête dans votre chapelet, en leur disant : « Mes » chers enfans, je vous lie entre vous et à nous, » par ce qui a fait à tous notre fortune : accordez- » moi une grâce; donnez-moi et à celui à qui je » me suis donnée, le premier enfant mâle qui naî-

» tra de votre mariage ; je resterai ici pour l'élever
» auprès de vous. »

Quand ils vous auront dit oui, vous les embrasserez et viendrez me le dire, car il n'y a que cela qui me tienne au cœur, et puis le pélerinage.

Ma mère-grand était bien éloignée de se refuser à rien de ce qui lui était ordonné par l'homme qui l'avait si bien assujétie à sa volonté ; et mon père et ma mère, lorsqu'ils furent dans les liens du fatal chapelet, prononcèrent toutes les paroles que leur aïeule exigea d'eux.

L'Arménien va n'avoir plus d'affaires à Damas : il faut s'attendre à le voir disparaître ; mais il ne fera que changer d'équipage, et nous ne tarderons pas à le revoir.

Tandis qu'on faisait à Damas d'assez tristes noces, le grand visir tramait à Bagdad la perte du roi Zineb-il-Mourath. Celui qui devait succéder à ce souverain préparait ses équipages : porteur du firman qui condamnait celui qu'il allait remplacer, la moitié de la garde du calife devait l'accompagner. Personne ne parlait en faveur de Zineb-il-Mourath, et il avait contre lui à Bagdad, depuis le mufti jusqu'aux muezzins, depuis le chef de la police jusqu'au plus bas de ses officiers!

Le calife, homme d'une humeur assez tranquille, disposé à être équitable, se laissait emporter aux

mouvemens des passions qui dominaient autour de lui. Concentré dans l'intérieur de son palais, dont les petits intérêts suffisaient pour fixer son attention, il fallait qu'il se présentât quelqu'occasion extraordinaire pour le réveiller et lui faire retrouver son énergie.

Sa fille unique était plutôt languissante que malade; surtout elle était sans appétit. Mais, ma chère fille, il faudrait manger, lui disait son père: imaginez une chose qui puisse vous faire plaisir. — Je ne pourrais, répond-elle, manger que du karmout, et on ne saurait me trouver un karmout.

Cependant les pourvoyeurs du palais faisaient jeter sans cesse les filets dans les dix[1] rivières, sans pouvoir trouver le poisson dont la princesse avait fantaisie. Ce n'était pas alors la saison où ce poisson remonte dans les rivières, et l'attente des pourvoyeurs était à tout moment trompée.

Ils rencontrent sur le bord de l'eau un grand homme, ayant une ligne sur l'épaule, les yeux fixés sur les flots comme s'il les eût comptés à leur passage. Que fais-tu là? lui dirent-ils, que ne jettes-tu ta ligne à l'eau? — Il faut d'abord, répond le pêcheur, que je sache quel poisson vous voulez; tous ne mordent pas à la même amorce.

[1] On a partagé en dix lits différens les deux fleuves et le beau ruisseau qui arrosent les campagnes de Damas.

— C'est un karmout qu'il nous faut, répondent les pourvoyeurs. — S'il y en a un dans la rivière, vous l'aurez ; mais pour qui est ce poisson ? — Pour la fille du calife, la princesse Zad-il-Draïde. — Allons, j'amorce et jette la ligne au nom de la princesse Zad-il-Draïde.

Deux minutes après, on voit frémir l'eau autour de la ligne : le pêcheur la retire et amène à terre un karmout, le plus beau qu'on eût jamais vu. Les pourvoyeurs en le voyant se récrient.

Rien ne doit vous surprendre en le voyant si beau, leur dit le pêcheur. S'il y a un poisson de cette espèce dans cette saison-ci, c'est un paresseux qui ne songe qu'à s'engraisser ; aussi sont-ils excellens quand on peut les prendre.

Les pourvoyeurs veulent payer le pêcheur : Non, leur dit-il, si la princesse en veut manger un second, vous me trouverez ici demain ; nous tenterons fortune, et si je réussis, vous me paierez les deux ensemble.

Les officiers du palais, joyeux de pouvoir procurer une satisfaction à leur princesse, se retirèrent sans payer le pêcheur, sans réfléchir *qu'il ne faut rien recevoir pour rien, de la main qu'on ne connaît pas*. C'est un proverbe que me répétait souvent ma mère-grand, qui tenait quelquefois des discours qui étaient plus sages que sa conduite.

453e JOUR.

Quant au pêcheur dont je viens de vous parler, mes princes, je soupçonne à présent que c'est le même personnage que l'Arménien et le rabbin Ben-Moses.

Il n'eut pas plus tôt quitté le bord de l'eau, qu'ayant sans doute son petit équipage tout prêt, il entre dans le palais, presqu'aussitôt que le poisson qu'il a vendu.

Il est alors sous la forme d'un petit homme, d'une physionomie plutôt bouffonne qu'agréable, une taille aisée, déliée et leste; son maintien, ses propos, son équipage, annoncent un de ces adroits vendeurs de baumes qui suivent les caravanes, et dont le principal emploi est d'amuser les voyageurs par leurs tours d'adresse, et de médicamenter les chameaux ou autres bêtes de somme.

Ces gens-là font des chefs-d'œuvre dans les caravensérails écartés, où quelquefois la nature les sert aussi bien que des médecins beaucoup plus habiles

qu'eux. Le marchand de baume qui connaît le monde, force la garde de la première enceinte du palais avec une pièce d'or; en un moment il a guéri un beau cheval poussif, qu'on gardait à l'écurie pour la parade. Il a coupé les oreilles à deux chiens, la queue à deux chats, et donné des secours à un perroquet qui tombait habituellement du mal caduc. Un vieil eunuque vient se faire arracher trois chicots; l'opérateur les tenant à la main, les montrait, en disant d'un ton plus que comique : Qui est-ce qui en a de trop ? j'en ôte; qui est-ce qui en veut ? j'en ai.

Quand le poisson, après avoir été présenté au calife, passait dans les mains du cuisinier, l'adroit charlatan, poussé par une multitude de petits succès, avait déjà pénétré dans la troisième enceinte. Il y devient sur-le-champ l'objet de l'amusement des jeunes pages; ils lui jettent toutes les balles dont ils jouent; il les rattrape en l'air et les met dans son bonnet. Ils viennent pour faire semblant de les lui prendre, et lui attachent au dos un long plumasseau. C'est son triomphe; il le détache, le met sur son front et l'y fait tenir en équilibre, toujours s'échappant des mains qui veulent l'arrêter, et portant les balles dans son bonnet.

Les éclats de rire qu'il excitait se faisaient entendre dans le palais, et y font percer en même tems le bruit de ses petits talens. Un eunuque noir vient

le tirer par la manche, lui ouvre une petite porte, et le fait entrer dans une pièce proprement arrangée. Là, une esclave bien faite, très-bien mise, et qui peut encore avoir quelques prétentions à la jeunesse, vient le trouver : Auriez-vous, lui dit-elle, des rateliers de dents postiches, tout faits ?

— Si j'en ai ! répond l'adroit ouvrier ; il n'est sorte d'agrémens qu'une femme ne puisse trouver toujours dans mon ballot ; mais vous, ma belle, vous paraissez ne manquer de rien. — Oh! c'est que j'ai les joues pleines, mais une fluxion m'a fait perdre toutes mes dents ; cela me fait peine, car je suis fort gaie et je n'ose plus rire. — Nous allons vous rendre votre belle humeur et toute sa gentillesse, je veux qu'elle éclate à travers trente-deux perles enfilées ; laissez-moi passer le doigt dans votre bouche.

Oh! quel bonheur ! il n'y reste pas un chicot. Jamais je n'eus une occasion plus agréable de me faire honneur, asseyez-vous. Alors il tire d'une boîte trois ou quatre rateliers : Voici votre affaire. Quand je fis ce ratelier, je rêvais à une jolie bouche comme la vôtre : vous voyez que j'ai quelquefois des idées agréables.

En disant cela il lui attachait adroitement un ratelier dans la bouche, absolument fait pour elle ; et on aurait dit qu'il y avait pris racine, tant il parais-

sait solidement arrêté. L'esclave prend un miroir, se regarde, est enchantée: Comment, dit-elle, et je pourrais manger? — Essayez, voilà du fruit et du gâteau sur une table. — Mais.... je mange, ah! cela est charmant! ah! je ne rirai jamais sans penser à vous. — Cela me fera plaisir, car on ne pense pas toujours à moi en riant. — Je ne vous donne rien, parce que je veux que vous reveniez tantôt absolument. Vous direz à l'eunuque portier que vous voulez parler à Thalidé; je suis la première des femmes auprès de la fille du calife, et tous les portiers auront ordre de vous laisser venir à moi. Je vous quitte; car ma maîtresse va se mettre à table, et il faut que j'aille la servir. Ce n'était pas de l'argent que voulait le rusé dentiste, il voulait l'accès de l'intérieur du palais; il va l'avoir, on le désirera; mais ce ne sera pas assez pour lui, il se fera attendre.

Quand Thalidé rentra auprès de sa jeune maîtresse, on lui servait à dîner, et le karmout était sur la table. Les esclaves racontaient à la princesse les gentillesses du médecin bouffon, qui avaient fait l'amusement de la jeunesse dans la matinée. Thalidé, qui était alors en face de sa maîtresse, en entendant parler de l'équilibre du plumasseau, partit d'un éclat de rire si démesuré, qu'il lui donna lieu de faire briller tout-à-coup toutes les richesses dont sa bouche était nouvellement parée.

Qu'est-ce, Thalidé? dit la princesse; vous est-il venu des dents cette nuit? — Cela ne m'est pas venu de nuit, madame, mais de jour. — Approchez-vous; comment! ce sont réellement des dents: mordez-moi le bout des doigts.... Vraiment elles se font bien sentir, cela est fort extraordinaire: expliquez-moi comment cela vous est venu? — L'homme dont on se moquait, madame, m'a fait en un moment ce cadeau; il tient un peu mieux que celui du plumasseau qu'on lui avait accroché à l'épaule.

La curiosité de la princesse eût sans doute été portée plus loin, mais une arête de ce poisson qu'elle trouvait excellent, dont elle mangeait avec trop d'avidité, lui est entrée dans la gorge; elle est forcée de se lever de table.

D'abord la nature fait tous ses efforts pour repousser le corps étranger, et ils sont inutiles. On emploie ensuite les petits secours ordinaires auxquels on a coutume d'avoir recours pour de pareils accidens, mais sans aucun fruit.

454e JOUR.

L'EUNUQUE chirurgien, attaché à la princesse, met en œuvre son adresse et ensuite ses outils ; il occasionne des tourmens de plus et aucune espèce de soulagement. Enfin, le calife en personne arrive, suivi de toute la faculté ; les ressources de l'art sont en vain épuisées ; le calife est menacé de perdre sa fille et se désole. Son épouse, mère de Zad-il-Draïde, vient par l'excès de ses douleurs ajouter à l'affliction que cause l'état désespéré où se trouve la jeune et belle princesse.

Ah ! madame, disait Thalidé à l'épouse du calife, si le dentiste qui est venu ce matin, et qui a promis de revenir après dîner, était ici, il aurait bientôt soulagé notre chère maîtresse, et dissipé toutes nos frayeurs.

— Quelle apparence à ce que vous dites, Thalidé ? répondait la mère désespérée; cet homme en sait-il plus que les médecins du palais, que ceux de Da-

mas qu'on vient d'appeler ici ? avec quel instrument pourrait-il aller chercher cette arête où elle est ? —Avec sa main, madame ; elle est si mignonne qu'elle se retournerait dans un œuf : il a les doigts si menus, qu'ils s'enfileraient dans des aiguilles comme pourraient faire des brins de soie, et la peau si douce, qu'il semble caresser tout ce qu'il touche ; cet homme-là n'a point d'os.

— Mais, où est cet homme ? dit la sultane.—Il y a, répond Thalidé, quatre heures passées qu'il est sorti d'ici ; il est bien interessé à y revenir ; mais comme on peut lui refuser l'entrée des portes du palais, je vais aller au-devant de lui pour lever tous les obstacles.

En disant cela Thalidé ne part pas, elle vole, et reparaît un instant après, conduisant par la main l'artiste qu'elle veut mettre en œuvre.

C'était bien cette même figure leste et svelte du matin ; mais son maintien avait pris de la gravité, et sa physionomie, loin de porter le caractère de l'étourderie, annonçait une tête capable de réflexion. Est-ce là, dit le calife à Thalidé, l'homme dont vous avez parlé ?—Oui, dit Thalidé, il la sauvera, et j'en répondrais sur ma tête.—Il faudrait, répliqua le calife, que ce chirurgien, puisque c'en est un, en répondît sur la sienne. — Sire, répond le protégé de Thalidé, ma tête est un objet sérieux pour

moi, bien qu'elle ait paru celle d'un bouffon à beaucoup de personnes de votre cour : votre majesté permettra que j'approche de la princesse, pour m'assurer de la profondeur à laquelle l'arête du poisson est enfoncée.

— Quand vous aurez vu, répond le calife, vous direz comme tous les autres. — Commandeur des fidèles, je parlerai comme moi; je ne copie personne. Après cette réponse, l'adroit personnage s'approche et considère ; un moment après il revient au calife : Si j'engage ma tête au plus puissant monarque de la terre que dans un moment sa fille unique sera sauvée, puis-je espérer de sa bienfaisance qu'il m'accordera tête pour tête, et que j'en pourrai dérober au trépas une qui m'est aussi précieuse que la mienne ?

— Oui, s'écria le calife, quand ce serait celle d'un coupable qui aurait osé lever la main sur moi.

— Nous sommes loin, dit le chirurgien, de vouloir sauver la vie à un criminel. Mais ce n'est pas tout, sublime majesté ; si dans un moment la princesse délivrée recouvre en même tems sa fraîcheur, sa gaîté, son appétit, ne conviendrait-il pas que l'homme dont la conservation est le but de mon zèle, rentre dans vos bonnes grâces, si l'intrigue l'en avait écarté et que j'en pusse donner la preuve ? — Je n'imagine pas, dit le calife, de qui vous pouvez

avoir à me parler; guérissez ma fille et je vous promets tout.

Vous pouvez penser comme moi, mes princes, dit celui de Damas en s'interrompant, qu'il était facile à l'ouvrier d'aller chercher l'arête de poisson dans l'endroit où lui-même l'avait fait entrer; car ce personnage extraordinaire ayant fait introduire le karmout dans le palais, sous la figure d'un pêcheur, peut bien être soupçonné d'avoir, par ses moyens, provoqué l'accident qui le mettrait dans le cas de se montrer en même tems adroit et officieux.

En un moment l'arête lui vient à la main; on penserait, tant la princesse a éprouvé peu de malaise dans l'opération, que le corps étranger s'est empressé de sortir de lui-même.

Un verre d'eau qu'on a versé, et trois gouttes d'un élixir très-puissant ont terminé la prompte opération; un linge abreuvé de la même liqueur a fait disparaître la bouffissure des paupières, la rougeur des yeux, et rendu à la peau toute sa fraîcheur.

La princesse paraît plus belle que jamais: elle sent renaître vivement l'appétit que l'accident avait interrompu: Thalidé triomphe du succès de son protégé; le calife et la princesse mère sont dans l'enthousiasme; les médecins de la cour sont confus et se retirent; les cris de joie retentissent dans tout le palais.

Un homme seul ne paraît pas enivré; c'est l'auteur du succès par qui toutes les têtes sont tournées. Il attend que le calife ait embrassé, félicité sa fille à plusieurs reprises, et vient tout-à-coup tomber à ses pieds, dès qu'il voit qu'il peut le faire sans causer de l'embarras.

Commandeur des fidèles! lui dit-il, vous me devez la grâce d'un homme; elle ne coûtera rien à votre justice, si votre majesté veut jeter les yeux sur la justification de celui que l'intrigue expose à toute votre colère. Voici les pièces dont le double a été envoyé à votre grand visir; mais ce ministre voulait disposer du trône de Damas pour en favoriser son gendre. Dans le fait, mon maître, le roi de Damas, a châtié des administrateurs infidèles, qui se partageaient le produit des fondations faites par des Musulmans vertueux, pour le soulagement des pauvres et la décoration du culte. Il fallait qu'il s'emparât des registres d'une régie abusive, qu'il destituât les régisseurs, pour pouvoir rappeler tout à la règle: on a saisi ce moment pour le calomnier. Vous trouverez la signature de ceux qui ont osé le faire parmi celles des plus insignes prévaricateurs, dans des pièces convaincantes dont je remets à vos pieds les originaux. Justice! ô grand souverain! justice à mon maître le roi de Damas! Le dernier de ses esclaves, trop heureux d'avoir pu vous ser-

vir, ne peut aspirer à d'autres récompenses de votre part.

455e JOUR.

Le calife demeure étonné. On lui a annoncé un bouffon; ce bouffon a su le lier par une parole : il a promis la couronne de Damas au gendre de son visir, et celui qui la possède ne peut la perdre qu'avec la vie. On lui fait pressentir qu'il a fait cela légèrement; on lui met en main des pièces qui doivent l'en convaincre : il les ouvre et les parcourt.

Il voit des friponneries révoltantes, sur lesquelles on n'a pas jugé à propos de l'éclairer; il passe dans son appartement, et ordonne à celui qui vient de guérir sa fille de le suivre.

Parvenu dans son cabinet, il demande à cet inconnu son nom : Sire, répond celui-ci, je m'appelle Békamar; je suis esclave et chirurgien de Zineb-il-Mourath. — Pourquoi vous a-t-il envoyé ici? et pourquoi a-t-il remis des papiers de

cette importance à son chirurgien? — Mon maître ne m'a point envoyé ni remis de papiers, sire. J'étais le chirurgien d'un juif nommé Samuel. On souleva contre lui le peuple, et il vit que sa tête était un sacrifice nécessaire à la tranquillité publique. Il me remit ce mémoire et ces papiers.

« Le roi, me dit-il, en a les doubles; mais serrez-les. Un jour il se pourra qu'ils lui deviennent utiles. » Quand j'ai appris que les ennemis de mon maître l'attaquaient auprès de votre majesté, je me suis tranquillisé sur votre justice et son innocence. Mais bientôt l'orgueil et l'assurance que faisaient voir ses ennemis m'ont prouvé qu'ils avaient des ressources pour triompher.

Je me suis rendu ici; j'ai joué le rôle qui pouvait me mettre à portée de m'introduire partout, pour pouvoir être instruit. Il m'a conduit au bonheur d'être utile à votre majesté, et si j'obtiens d'elle que mon gracieux maître Zineb-il-Mourath soit rétabli dans ses bonnes grâces, je me trouverai récompensé au-delà de mon mérite et de mes espérances.

— Békamar, dit le calife, votre souverain est heureux d'avoir un sujet aussi capable et aussi affectionné que vous l'êtes. Si votre attachement ne vous entraînait pas de son côté, je vous offrirais à ma cour tous les avantages que vous y pourriez désirer.

Ne craignez point que je précipite ma décision sur les plaintes qui m'ont été envoyées de Damas; mais je ne me déciderai qu'après avoir examiné l'affaire, de manière que je puisse purger mon divan de la corruption qui s'y est introduite, et le roi de Damas saura ce que vous avez fait pour lui. Quel ordre voulez-vous de moi sur mon trésorier ?

— Le plus léger des anneaux qui aient appartenu à votre majesté, répond Békamar; une autre récompense diminuerait ma satisfaction de vous avoir pu rendre service. Le calife tira de son petit doigt un anneau superbe : O commandeur des fidèles, dit Békamar en s'inclinant profondément, moins beau il m'eût parfaitement convenu; mais la richesse du don m'enseigne l'emploi que j'en dois faire. En disant cela, il se retire.

Thalidé l'attendait à la porte de l'appartement du calife, pour le remercier, se féliciter avec lui, faire plus ample connaissance : Aimable dame, lui dit-il, d'un ton qui n'était plus celui du dentiste, le calife, après m'avoir accordé tout ce que je désirais recevoir de lui, m'a fait un présent pour le remettre à la personne qui a véritablement sauvé la vie à la princesse : c'est vous. Je n'ai fait que prêter la main; ainsi l'anneau que voilà est à vous.

Pendant que Thalidé considère la magnificence

du brillant, le bienfaiteur s'échappe, et va épier dans un coin de Bagdad la suite des événemens. Le grand visir, convaincu de mauvaise foi, a la tête coupée. Le premier huissier du palais est parti pour Damas avec les lettres les plus satisfaisantes pour le souverain, et des ordres de faire perdre la vie à ceux des coupables qui avaient été épargnés.

Une lettre particulière faisait mille éloges des talens et du zèle du chirurgien Békamar. Le roi de Damas ne pouvait deviner quel pouvait être cet homme, dont l'envoyé de Bagdad et sa suite faisaient mille récits ; à qui on apportait une lettre, sans doute un peu tendre, de Thalidé, sans savoir à qui la rendre.

Mon père et ma mère s'en entretenaient avec notre mère-grand ; celle-ci ne connaissait pas encore le pélerin, et ne le soupçonnait pas d'avoir plus d'un visage. Il eût été plus dangereux pour ses propres desseins qu'il lui eût montré ce qu'il savait faire.

Cependant elle disait, comme par instinct : Ce Békamar-là, dont le roi vous parle, le pélerin et moi, mes enfans, tout cela ne fait qu'un. Le roi n'a-t-il pas les bonnes grâces du calife ? il fallait bien que cela lui vînt par quelque moyen, et il voit bien comme il a fait son devoir à notre égard, qu'on ne lui demande rien. On n'a pas même voulu

accepter le présent du calife : voilà un trait qui marque.

456e JOUR.

Le roi de Damas, délivré de ses ennemis et de ses craintes, espérant devoir le rétablissement de sa fortune aux prières surtout de notre mère-grand, lui donna un logement au palais, près de l'appartement de sa petite-fille, et la laissa, tant qu'elle voulut, suivre les convois funèbres, et aller prier sur les tombeaux.

Elle avait redoublé de zèle à cet égard, recevait ce qu'on lui donnait, comme si elle eût manqué de tout, et répandait ce qu'on lui avait donné parmi les pauvres. On faisait foule dans les rues autour de la sainte : ces triomphes, et l'espoir d'aller à la Mecque par la plus prochaine caravane la rendait la plus heureuse femme du monde ; elle allait chaque jour faire un tour dans le kan, pour y épier le retour du pélerin.

Ma mère devint grosse, et eut des couches très-

heureuses, dont je fus le fruit, sous une étoile sans doute bien maligne, puisqu'en naissant je me trouvais livré à notre coupable ennemi. Ma mère-grand rôdait et marmottait sans cesse autour de mon berceau : elle y était plus assidue que ma nourrice.

Elle me conduisit dès les premiers pas que je pus faire ; dès que j'eus les yeux ouverts, elle chercha à les divertir par des objets amusans, et mes oreilles par des contes. Enfin, elle s'empara de moi de manière qu'il était impossible de nous séparer.

La famille de mon père et de ma mère s'augmentait tous les ans ; ils veillaient sur les soins à donner à mes frères et à mes sœurs ; moi, j'étais absolument abandonné à ceux de ma mère-grand. Elle m'apprenait elle-même à lire et à écrire ; car, s'étant habituée à tracer sur des morceaux de vélin des versets de l'Alcoran, elle était parvenue à en former les caractères avec une grande délicatesse. Dans ce tems-là, elle se croyait veuve : Hélas! mon pauvre pélerin, disait-elle ; il était vieux, il se sera donné trop de peine ! Tu as perdu un bon grand-père, mon enfant, qui t'aurait appris de bien belles choses, comme je lui en ai vu faire. — Mais, mère-grand, répondais-je, les magiciens dans les contes que vous me faites font des choses comme cela. Est-ce donc qu'il était magicien ?

— Les magiciens n'aiment point honnêtement les

femmes, comme ce cher homme-là m'aimait. Par respect, mon enfant, il ne m'a jamais touché le bout du doigt; d'ailleurs, les gens dont tu parles ne font pas le pélerinage de la Mecque. Ils savent qu'ils sont maudits par l'Alcoran.

Quand j'eus atteint l'âge de suivre ma mère-grand dans ses promenades, si je ne pouvais pas l'atteindre, me confondre parmi le deuil des pompes funèbres, elle me mettait entre les mains de ma nourrice, sous la protection de deux forts esclaves, dans un endroit d'où je pusse admirer comment elle savait imiter la douleur. Ensuite elle me conduisait aux tombeaux, et me faisait réciter tout haut, après elle, l'Ilfathea et l'Ilcathmé.

Je donnais très-peu d'attention à ces cérémonies, étant fort inappliqué de mon naturel : mais, en revanche, au retour elle me faisait des contes que je trouvais fort agréables, et c'est la seule culture qu'elle ait pu donner à mon esprit. Du reste, elle n'était bonne qu'avec moi et ma mère. Nous ne pouvions pas avoir de tort avec elle; mais envers ses propres esclaves elle était impitoyable. Comme j'entendais les gens du peuple l'appeler la sainte, cela me donnait une idée bien extraordinaire de la sainteté.

Les années vinrent, et amenèrent à la fin celle où mes yeux devaient s'ouvrir en partie sur mon

sort, où mon père et ma mère devaient être châtiés, sans savoir par qui, ni comment, du fol abandon qu'ils avaient fait de moi, supposé que l'acte de leur part eût été absolument libre.

J'avais près de quinze ans : regardé à la cour de mon grand-père comme un de ces princes qui se vouent à l'état de derviche, personne ne s'attachait à moi, et on me laissait dans la compagnie de ma mère-grand. Elle et moi sortions un jour d'un tombeau où nous étions entrés seuls ; quelque chose de plus effrayant qu'un spectre nous apparaît : c'était le marchand arménien, que je ne connaissais que sur le portrait fait par ma mère-grand, mais dont l'air et la physionomie me parurent aussi sinistres que sa barbe était blanche.

A cet aspect, ma mère-grand fut au moment de s'évanouir : C'est un mort! c'est un mort! s'écriait-elle. — Non, ce n'est pas un mort, lui disait le faux Arménien, en lui maniant rudement le bras; c'est toi qui vas mourir, si tu n'y prends garde.

— Eh d'où viens-tu, malheureux scélérat, après m'avoir laissée quinze ans dans l'attente? Tromper une femme vertueuse comme moi! — Tais-toi, sainte enragée, ou j'attache d'un mot ta langue à ton palais. Je n'ai pas de tems à perdre ici. Je viens chercher mon fils.—Ton fils! quand m'as-tu épousée, affronteur, pour avoir un enfant de moi? Viens me

rendre justice devant le cadi, et tu auras l'enfant. — Que je t'épouse, vieille folle! décrépite décharnée, archive parlante de l'antiquité de la terre! scandale de la création, née de la boue du déluge! donne-moi mon enfant. — Tu auras plutôt ma vie, scélérat; je te ferai mettre en croix ici, comme assassin de ton prétendu fils et de moi. En disant cela, elle me tenait serré dans ses bras. L'effroi m'avait rendu incapable de faire le moindre mouvement. Tout-à-coup, les regards de l'Arménien s'enflamment, sa barbe fume; il donne un soufflet à ma mère-grand qui nous renverse tous deux, sans que nous soyons séparés.

Mes yeux sont ouverts un instant sur notre désastre. Ma mère-grand est transformée en un panier d'osier, assez long pour que j'y puisse être étendu; ses bras et ses jambes forment les liens qui m'y retiennent : son chapelet, partagé en deux, figure les deux anses.

457e JOUR.

Notre bourreau donne dans le panier un coup de pied, de force à faire rouler une montagne. Nous

fendons l'air, et ne quittons cet élément que pour en être précipités dans la fontaine fatale. Je reçus, en tombant, un coup si affreux que toutes les parties de mon corps furent brisées ; mais on me conserva la connaissance, pour que je pusse apercevoir ma pauvre mère-grand toute sanglante, accrochée à un arbre pour servir de pâture aux corbeaux. Bientôt je tombai évanoui. Je crois, mes chers compagnons d'infortune, que je ne ferais qu'ajouter à vos peines en vous faisant le récit exact de toutes celles que me fit endurer ce monstre. Après m'avoir conduit ici, il me laissa trois semaines entières entre la vie et la mort, souffrant des douleurs inconcevables, de toutes les fractures qu'il m'avait occasionées lui-même dans plusieurs parties de mon corps. Je demeurai sans sentiment en apparence ; je ne pouvais ni parler, ni faire le moindre geste significatif. Il profitait de ce tems pour tâcher de me persuader qu'il était mon vrai père, et n'avait fait que m'enlever à des gens dangereux pour moi, qui m'avaient donné une si mauvaise éducation, et imbu de si faux principes ; en un mot, qu'il était devenu nécessaire de me briser ainsi pour me repétrir de nouveau.

Il tenait tous ces discours d'une manière décousue, comme s'entretenant avec lui-même ; les mêlant de plaintes douloureuses sur l'état fâcheux dans lequel

il me voyait. Du reste, il me veillait jour et nuit, me pansait et me soignait avec tout l'extérieur de la plus grande tendresse; mais il m'était impossible d'en être la dupe : les aventures de ma pauvre mère-grand m'avaient trop appris à connaître le monstre.

J'ai conçu, par les différentes histoires que je viens d'entendre, que j'avais reçu une éducation extrêmement négligée. Ici je lui avais quelqu'espèce d'obligation; c'était un entêtement naturel qui, n'ayant jamais été combattu, ne permettait jamais que je revinsse de l'opinion que j'avais conçue. J'étais également esclave de mes volontés.

Il vous est aisé maintenant d'imaginer, quand mon prétendu père m'eut rendu la vie, après m'avoir éprouvé par une suite de traitemens, charitables en apparence, mais plus douloureux les uns que les autres, de quelle manière je répondis à tous ses autres soins. En tout il lui devint impossible de me vaincre. Il me caressait, je devins boudeur. Il me châtia, j'étais devenu insensible pour avoir trop souffert.

Il voulait me faire travailler; je ne voulais rien faire : Qu'ai-je besoin, disais-je, d'apprendre à compter? Je suis fils de roi, les autres compteront pour moi. Il me donnait un soufflet : Donnez-m'en un plus fort; traitez-moi comme vous avez fait ma

mère-grand : ne vous souvient-il pas d'elle? n'étiez-vous pas son pélerin?

Il avait sans doute pris son parti sur mon compte, car, sans hésiter, il me répondit : Tu te rends justice ; tu ne vaux pas mieux qu'elle, et tu seras traité comme elle. En disant cela il me donna un autre soufflet, dont la suite est un évanouissement, et il en profite pour me faire traîner dans son abominable puits.

Il m'est, comme à vous, mes princes, impossible d'assurer le tems que j'y ai passé. Mais, comme je n'avais point de barbe quand j'y entrai, et que je me réveille ici avec une barbe assez longue, il faut que mon sommeil n'ait pas été court.

Je vois qu'il n'a rien pris sur mes facultés. Ma mémoire ne m'a retracé que des tableaux d'enfance; mais mon esprit a cessé de les voir comme eût fait un enfant. Vous n'avez pas raconté un fait qui n'ait réveillé en moi une réflexion, et vous m'avez donné en deux heures l'expérience de six années qu'on peut m'avoir fait passer ici. Je vois par où tous les auteurs de nos jours ont manqué ; et, à mon exemple, vous pouvez vous expliquer leur conduite, comme je vais faire celle de ma mère-grand.

On la métamorphose en un panier d'osier; je suis couché dedans, ses bras et ses jambes me servent de liens, et son chapelet forme les anses du panier. A

la vue de cette image, il devient clair pour moi que ma mère-grand m'a livré pieds et poings liés au Maugraby, et que le chapelet a été le moyen.

La bonne femme grommelait des mots et des paroles. Ce n'est pas tout de parler : il n'y a rien de si dangereux, à ce que je vois, que de faire des signes et prononcer des mots sans savoir ce qu'on fait et ce qu'on dit.

Du reste, mes princes, un malheur commun nous a réunis; mais nous devons avoir la confiance, après ce que le ciel a fait pour nous, qu'il nous fera échapper des mains de notre tyran, dût-il reparaître tout-à-l'heure, armé de toutes les puissances dont il dispose. En nous opposant tous six, au nom de Mahomet, à ce qu'il voudrait faire, j'ai l'espoir que nous le renverrions confus; mais nous ne serions ni vengés, ni rendus à nos familles : c'est à quoi nous devons tous aspirer. Le prince Habed-il-Rouman nous a dit qu'un hara, enchaîné par le pied, l'avait engagé à voler à notre secours. Il faut nous presser d'en aller donner à ce conseiller bienfaisant, dont nous pourrons tirer des lumières, et qui se joindra sûrement à nous contre notre commun ennemi.

Habed-il-Rouman et les quatre autres princes suivent avec plaisir le conseil que vient de leur donner celui de Damas. Ils passent à l'appartement

du Maugraby, pénètrent dans la grande volière, et viennent environner le hara, qui bat des ailes en les voyant.

Ils veulent le débarrasser de ses chaînes : Cela ne vous est pas possible, dit l'oiseau généreux, et devenu patient dans le malheur; je puis supporter mon état, pourvu que vous me tiriez de cette désagréable prison. Emportez-moi sur mon bâton, et allons nous placer tous dans un endroit qui nous soit plus commode, et où je puisse, en vous faisant part de mes malheurs, vous indiquer les moyens sûrs de profiter de l'absence de notre tyran, pour écarter de nous les dangers dont nous sommes menacés.

Les six princes, emportant avec eux le hara, sont revenus dans le salon des fontaines. Là, s'étant tous assis en face de l'oiseau, celui-ci prend la parole en commençant le récit de ses propres aventures.

458ᵉ JOUR.

HISTOIRE DES AMOURS DE MAUGRABY AVEC SOEUR DES PLANÈTES [1], FILLE DU ROI D'ÉGYPTE.

Je suis femme et née princesse. Mon père était souverain du puissant royaume d'Égypte. Il gouvernait avec sagesse et bonté ; mais il était si dévot à l'idole de Baal, qu'il épuisa son trésor à lui faire construire, dans son propre palais, un temple dont la magnificence n'avait rien d'égal sur la terre.

La statue colossale de la prétendue divinité était toute d'or, couverte de pierreries d'un prix inestimable, et ses yeux étaient composés de deux escarboucles enchâssées dans des diamans. Tous les jours l'autel de Baal était ensanglanté par de nouveaux sacrifices.

J'étais le seul enfant qui fût resté à mon père. A neuf ans, je perdis à la fois ma mère et ma gouver-

[1] En arabe, Auheta-il-Kouakib.

nante. Celle-ci, née musulmane, fort attachée à sa religion dans le fond de son cœur, essayait secrètement de m'en faire connaître les beautés, et goûter les préceptes.

Quand elle sentit qu'elle touchait à sa fin : Ma chère enfant, me dit-elle, je vous laisse à regret exposée comme vous l'êtes. On va vous entraîner dans toutes les abominations de l'idolâtrie. Au moins recevez de moi ce livre ; cachez-le aussi soigneusement que je l'ai fait, et quand mon souvenir sera rappelé à votre idée, lisez-en un chapitre, en prenant garde de n'être pas observée.

Je pris de ses mains l'Alcoran, qu'elle me donna, et allai le mettre dans un coffre, dont seule j'avais la clef. Mais malheureusement je perdis bientôt la curiosité d'aller chercher des vérités dans ce livre.

Ma gouvernante fut bientôt remplacée par une esclave persienne, douée de toutes sortes d'avantages naturels et acquis, que mon père avait achetée depuis peu de tems. Elle se donna des soins excessifs autour de moi, pour gagner mon affection et pour m'instruire. A douze ans, elle avait fait de moi ce qu'on appelle un prodige parmi les personnes de mon sexe, dans tous les genres d'instruction dont elles sont susceptibles.

Rien n'eût été plus heureux pour moi, si elle en fût restée là ; mais elle me donna de la curiosité pour

ce qu'elle appelait la géomancie, et s'y prit avec une adresse infinie pour m'inspirer un goût décidé pour cette dangereuse science.

J'étais sujette à des rêves qui me fatiguaient : je m'en plaignis à elle; elle me proposa de m'en délivrer sans faire usage d'aucun remède : Vous rêverez, me dit-elle, aussi agréablement que vous le voudrez, en employant des moyens bien simples.

Vous composerez un bouquet [1]; par exemple, vous l'assortirez des différentes fleurs que je vous dirai, et dont je vous ferai connaître la valeur. Vous les placerez selon la manière que je vous enseignerai, de sorte qu'une fleur placée sous une autre soit arrangée de façon qu'elle y demeure comme assujétie.

Vous porterez votre bouquet le soir aux pieds de l'idole de Baal, par la porte de votre appartement qui communique au temple. Je vous y accompagnerai, je me précautionnerai d'encens pour la divinité. Je vous enseignerai deux mots à prononcer tout haut, qui vous tiendront lieu de prière : elle sera entendue et exaucée. Vous reviendrez à votre appartement, apportant votre bouquet : vous le mettrez sous votre chevet, et, au lieu de rêver tristement, vous aurez le songe le plus agréable. Ce

[1] Cette manière symbolique d'exprimer sa pensée par des fleurs est fort en usage dans quelques parties de l'Asie.

qui pourra vous surprendre, ma princesse, c'est que, le lendemain, je vous dirai mot pour mot ce que vous aurez rêvé ; mais il n'y aura de merveilleux en cela que la bonté et la puissance du dieu qui vous aura fait voir ou entendre ce qu'il y avait d'écrit dans le bouquet.

Quand nous aurons fait la première épreuve, je vous enseignerai la manière de rendre votre pensée par le moyen de l'arrangement des fleurs, comme vous le pourriez faire par écrit. Ce sont de charmans caractères à employer, et en même tems un objet d'amusement très-agréable. Nous autres femmes, en Perse, si nous avons un amant, nous laissons tomber un bouquet d'une fenêtre, et lui donnons à connaître, par sa composition, ce que nous avons dans l'ame.

L'esclave persienne, en me faisant part de son secret, versait le poison dans mon cœur ; je voulus sur-le-champ faire l'essai du bouquet : il eut tout le succès imaginable.

Le lendemain matin, ma gouvernante vint me trouver dans mon lit ; j'étais dans l'enchantement de la nuit que j'avais passée. Elle met la main sous mon chevet ; en tire le bouquet que j'y avais placé ; paraît l'étudier. Quand elle a fait ce qu'elle devait, pour se mettre au fait : Voici, me dit-elle, votre songe. Vous vous êtes trouvée dans un des plus dé-

licieux endroits qui soient dans les environs de Masser, sur les bords du grand canal; vous étiez assise sur un gazon doux, couvert de fleurs. Vous regardiez avec plaisir les bateaux qui remontaient et qui descendaient sur le canal. Il y avait près de vous un poirier chargé de fruits superbes, qui faisaient courber jusqu'à vous ses riches branches : vous en avez cueilli et les avez trouvés exquis.

Vis-à-vis de vous était un grand rucher; il en est sorti des essaims de mouches qui se sont élevées dans l'air, qu'elles faisaient retentir de leurs bourdonnemens. Elles se sont livré un combat qui vous a beaucoup amusée, et lorsqu'il finissait vous vous êtes réveillée.

459e JOUR.

On peut penser avec quel plaisir je m'entendis ainsi retracer mon rêve, avec toutes ses circonstances. Dès ce moment, je devins, pour ainsi dire, l'esclave de mon esclave. Je dévore tout ce qu'elle cherche à m'enseigner, et sous prétexte de m'avan-

cer dans l'art de la géomancie, je deviens, par son moyen, une magicienne de la plus grande force, au point de pouvoir expliquer couramment tous les livres pareils à ceux qui sont ici, et faire toutes les opérations qui y sont indiquées. Mais surtout je composais avec soin, pendant une partie du jour, le bouquet qui devait me faire passer d'agréables nuits. Ah! que je les ai payées cher! surtout depuis que, me laissant entraîner d'erreur en erreur, ayant donné toute confiance à ma dangereuse gouvernante, prêtant le cœur ainsi que l'oreille aux histoires qu'elle me racontait, me laissant infatuer de l'idée de ces hommes génies dont elle me racontait les aventures, je me laissai aller à la folle curiosité de mêler, dans un de mes bouquets, l'assortiment des fleurs qui devaient en attirer un à moi, et d'aller porter cette composition fatale aux pieds de l'idole.

Je ne saurais peindre l'illusion qui fut pour moi le dangereux fruit de cette imprudence : tous mes sens en furent ravis, et entr'autres objets qu'elle m'offrit, celui qui me perdit entièrement, fut la vue d'un être que j'eusse pris pour un homme, si son corps ne m'eût pas semblé tout radieux. Il se jette à mes genoux, et me présente un bouquet, dans lequel les sentimens de l'amour le plus tendre paraissent exprimés.

Je dérangeais les fleurs qu'on m'avait données

pour essayer de répondre; le moment après elles se combinaient d'elles-mêmes, de manière à enchérir encore sur les choses flatteuses et touchantes qui avaient fait tant d'effet sur mon cœur.

Je me réveillai, éperdue d'amour pour l'objet fantastique dont j'avais mendié la présence aux pieds de Baal; je ne fus plus occupée que de lui pendant quelques jours.

Je pensais à l'attirer à moi par un nouvel arrangement de fleurs, quand une nuit, ayant été obligée de me coucher sans bouquet, je fus effrayée par un rêve qui ne ressemblait en rien à tous ceux que je m'étais procurés.

Mon ancienne gouvernante m'apparaît en songe: elle prend devant moi tous les livres sur lesquels l'esclave persienne avait attiré mon application, les jette dans un gouffre d'où sortait un feu dévorant, me conduit à mon coffre, et me force d'y prendre l'Alcoran. Je jette les yeux sur ce livre, et ne saurais même en lire la première ligne; mon ancienne gouvernante paraît lever les yeux au ciel, et s'écrie: O Dieu! ma fille, vous êtes perdue, vous avez rendu Baal maître de vous.

L'esclave persienne entre, et me trouve agitée et toute en sueur: je lui fais part de ma vision; elle éclate de rire. O ma chère princesse, me dit-elle; ceci est un bon tour du Nakaronkir, un des plus





Deveria del — Derly Sp

mauvais génies qu'ait engendré la création ; un des plus vils esclaves de ce Mahomet qui, pour convertir la terre, en détruisit la moitié par le glaive.

Lorsque, comme vous et moi, ma princesse, on cherche par le secours des hautes sciences à se rapprocher des sphères élevées, à l'aide des esprits médiateurs, on demeure exposé aux attaques de ce démon de Mahomet et de son Nakaronkir, qui tâchent en vous effrayant par des songes, de vous détourner de la bonne voie qu'ils n'ont pas su prendre.

Je vais composer un bouquet et un parfum qui vous mettront à l'abri de leurs tentatives ; et puisque vous avez, à ce que vous dites, un Alcoran, en le brûlant ce soir aux pieds de la statue de Baal, nous nous passerons d'autres aromates.

Ma dangereuse gouvernante m'avait absolument aveuglée : je lui laisse composer le bouquet, sans trop l'étudier pour en pénétrer le sens ; je lui remets mon livre de l'Alcoran, sans même l'ouvrir, et nous allons au temple.

Un frisson me saisit dès que j'y suis entrée, mais je l'impute à la fraîcheur du lieu ; nous mettons nos fleurs au pied de l'autel, et mon impie maîtresse me fait jeter le livre de la loi musulmane dans une cassolette de feu très-ardent.

Maudissez Mahomet avec moi, dit-elle ; maudis-

sez sa secte impie, qu'elle s'en aille en fumée comme le livre extravagant où ses rêveries sont renfermées. Hélas! j'obéis.

Le livre, en brûlant, répandait l'odeur la plus agréable. Remarquez, me disait l'audacieuse persienne, combien le parfum que nous offrons à Baal doit lui être flatteur. Mais quand la vapeur commença à s'élever à la hauteur de la tête de l'idole, tout-à-coup la terre s'émut sous nos pieds.

Présumons tout du succès de notre sacrifice, dit gaîment la femme par laquelle je me laissais tromper; quand un dieu penche la tête en signe de satisfaction, l'univers en est ébranlé; sortons ma chère princesse : notre victoire est assurée.

Mon aveugle soumission à toutes les idées de cette femme, ne me permit pas de m'apercevoir de ce qu'il y avait de forcé dans ses explications des événemens dont nous venions d'être témoins. Je m'en rappelai un dans la suite, qui ne me frappa pas pour lors; c'est que mon bouquet, quand je le ramassai, avait perdu sa fraîcheur. Rentrée dans mon appartement, j'allai bien vite le placer sous le chevet de mon lit, où il me procura pendant la nuit la vision qui devait absolument m'égarer.

460e JOUR.

Dès que j'eus les yeux appesantis par le sommeil, je vis un grand homme assis sur une espèce de trône : il était coiffé d'un énorme turban de mousseline blanche ; il avait une de ses mains appuyée sur une quantité de livres entassés en pile, et l'autre posée sur un amas de sabres nus et sanglans.

A côté de lui était une mule attachée à un piquet : des hommes vêtus d'habits différens les uns des autres venaient s'agenouiller devant lui et l'adorer.

Il leur remettait à chacun un livre et un sabre, et les renvoyait d'un air féroce, en leur annonçant par un geste qu'il les envoyait pour frapper et détruire ; le mot Alcoran était écrit sur le dos des livres : cette scène se montrait à moi comme enveloppée d'un brouillard.

Tout-à-coup une lumière vive s'élève vers l'orient; un objet lumineux qui en descend paraît la produire: je le reconnais pour être le génie qui m'avait apparu précédemment en songe.

A son aspect, le personnage assis sur le trône paraît se troubler ; il se lève avec précipitation. Son turban qui tombe laisse voir sa tête entièrement chauve. Il détache sa mule pour monter dessus et s'enfuir ; dans le trouble il s'assied, la tête tournée du côté de la queue, et frappe des talons les flancs décharnés de sa monture ; mais il ne peut fuir assez vite, pour qu'un esclave noir qui le poursuit ne puisse lui cracher au visage, et j'entends s'élever de tous côtés des cris de moquerie et de dérision qui me tirent de mon sommeil, sans cesser de retentir à mes oreilles, encore après que je fus absolument éveillée.

Quelque surprise que dû m'occasioner ce bruit, je me rendormis presque sur-le-champ, et fut bercée par de nouvelles visions, toutes arrangées pour me flatter. Je ne m'en rappelle parfaitement qu'une, c'est que mon amant fantastique, après m'avoir offert un bouquet dont le sens devait m'être infiniment agréable, monte tout-à-coup sur une espèce de char de triomphe, est emporté dans l'air et disparaît. Mais tout ne disparaît pas avec lui, car le matin, quand je veux chercher le bouquet de la veille, si soigneusement placé sous mon oreiller, je ne le trouve plus, et celui qu'on m'a offert en songe est à sa place. Nous avons, princes, des choses trop sérieuses à nous dire pour que je veuille vous occu-







per ici du détail des ruses de mon séducteur. Il prenait avec une adresse infinie tous les moyens d'égarer ma tête, de jeter le désordre dans mon cœur, de se rendre maître de mon ame, en attendant une circonstance qui pût me forcer de lui engager ma personne avec ma liberté; elle arriva bientôt.

Le roi mon père n'ayant que moi d'enfant, voulut me donner un époux capable de régner sur l'Égypte. Il jeta les yeux sur un de mes cousins, homme d'un âge mur, estimé de tous les Égyptiens par sa bravoure, son application aux affaires, et sa conduite. Il comptait, en nous mariant, se reposer entièrement sur lui du soin du gouvernement.

Le caractère trop sérieux de mon cousin avait pu lui attirer mon estime; mais il m'avait toujours éloignée de prendre d'autres sentimens pour lui. Sa figure, quoiqu'elle eût de la noblesse et de la dignité m'en imposait, et ne pouvait me séduire; et dans l'état où mes dangereuses visions m'avaient mise je n'aurais pas donné ma main au plus beau des princes de la terre.

J'apprends que mon mariage avec mon cousin est résolu, et baignée de mes larmes, je vais me jeter dans les bras de ma gouvernante. La Persienne m'a bien promptement consolée. Il n'est pas possible, dit-elle, ma princesse, savante et favorisée par les êtres spirituels comme vous l'êtes, protégée parti-

culièrement par le dieu Baal, qu'on dispose de vous comme d'une femme ordinaire.

Je vais faire un travail pour mieux connaître le céleste amant que vous avez su vous attacher. Je pénétrerai ses vues à votre égard, et peut-être vous ferai-je connaître que la couronne d'Égypte est de beaucoup au-dessous de vous.

Nous allons, continua-t-elle, composer un bouquet ensemble; nous le porterons aux pieds de la statue de Baal : je le placerai sous mon chevet, il attirera à moi votre amant; et peut-être saurai-je de lui bien des choses sur lesquelles la pureté de ses vues et la délicatesse de son amour ne lui auront pas permis de s'expliquer librement avec vous.

Je donnai aveuglément dans ce nouveau piége, et le lendemain ma gouvernante vient me trouver, paraissant avoir le cœur trop plein de satisfaction pour pouvoir la contenir. Elle s'assit sur le pied de mon lit : Oh! écoutez, écoutez! me dit-elle. Il n'y aura point de mortelle si heureuse, si puissante, si grande que vous sur la terre. Non, quoi que je présumasse de vos charmes, de vos talens, de vos vertus, ma princesse, je ne me fusse jamais flattée pour vous qu'ils dussent vous attacher l'être le plus favorisé qui soit sous le ciel.

Eussions-nous pu croire, ma chère élève, que le grand Maugraby, le fils unique de la céleste Yandar,

petite-fille de Kokopilesobe, le souverain dominateur de tous les génies qui gouvernent la terre, se prendrait pour vous de la passion la plus vive et la plus vraie qui fut jamais !

Quand par vos bouquets et vos parfums vous avez cherché à attirer à vous un esprit de céleste origine, celui-là, qui participe tout à la fois à la puissance des êtres dégagés de la matière, et à celle que l'homme peut acquérir, a brigué aux pieds de Baal le bonheur de pouvoir vous apparaître. Il brûlait d'amour pour vous avant que vous pussiez en avoir la moindre connaissance ; si vous vous donnez entièrement à lui, il sera également tout à vous.

Vos noces s'apprêtent ; elles doivent se célébrer sur l'autel qui est aux pieds de la statue du dieu Baal. Vous serez, selon les usages du pays, conduite au grand prêtre par deux des princesses vos tantes, et suivie des jeunes personnes de votre sexe qui n'ont point subi le joug du mariage. Vous arriverez couronnée de fleurs ; mais je veux composer votre couronne. Celui qui pense devenir votre époux arrivera à la tête du cortége que lui composera la brillante jeunesse de la cour. Avant qu'il ait pu s'approcher de vous, votre amant apparaîtra devant vous, détachera une guirlande de fleurs dont il sera ceint ; il vous la présentera ; vous l'accepterez, en lui donnant votre couronne.

La guirlande qui vous sera remise exprimera que le Maugraby se lie à vous par des liens indissolubles; votre couronne lui aura donné de votre part la même assurance : Baal, lui-même, confirmera votre union, et vous disparaîtrez tous deux aux yeux de l'assemblée, et peu après nous nous retrouverons dans le lieu de délices où l'on vous attend.

461e JOUR.

Entretenue du soir au matin d'enchantemens par la Persienne ; familiarisée par les petits prodiges que nous faisions ensemble, avec ce qu'il devait y avoir de merveilleux dans mon enlèvement, je ne doutai point de la possibilité, ni même du succès de celui qui m'était proposé. Tandis qu'on apprêtait tout pour donner de l'éclat et de la solennité à mes noces, je fis, de mon côté, mes petits préparatifs, et aidai de toute mon adresse à composer la fatale couronne symbolique, par laquelle je m'abandonnais sans réserve à mon ravisseur.

Quand l'instant fut venu, où je devais paraître

aux pieds de l'idole de Baal pour prendre mes derniers engagemens, tout-à-coup le Maugraby se montre à moi : nous échangeons nos fleurs, et la guirlande qu'il m'a donnée m'enlève de terre plus légèrement que le vent n'enlève une paille.

Je suis transportée dans un char tout éclatant d'azur, d'or et de rubis. Mon ravisseur, plus brillant que l'étoile du matin, est à côté de moi, et six chevaux, qui paraissaient être de feu, conduits par la Persienne, à qui la force d'un charme avait donné de grandes ailes blanches, nous emporte avec rapidité jusqu'au pied de la montagne où tous ceux que je vois ici ont été conduits, et le char, lumineux par lui-même, me transporte jusque dans ce palais, en répandant dans ma route souterraine un éclat qui semblait le disputer à celui du jour.

On me conduit dans un appartement, dont la magnificence éblouit mes yeux, tout habitués qu'ils fussent à la splendeur de ceux du palais de mon père.

Comme les portes et les fenêtres en sont demeurées solidement murées depuis qu'on m'en a tirée, je ne pense pas que vous l'ayez vu, quoiqu'il eût anciennement une communication avec la volière dans laquelle vous m'avez trouvée.

Un repas superbe m'attendait; l'époux que j'ai choisi m'y fait asseoir sur un sofa d'une richesse surprenante, sous un dais si brillant que mes

regards en étaient éblouis. Je m'aperçois que nous sommes seuls. Désirez, me dit l'enchanteur, et vous serez servie par des mains invisibles. Ne craignez pas la solitude où vous êtes, et surtout, ma chère *sœur des planètes*, ne la trouvez pas où je suis, et où vous devenez l'univers entier pour moi.

Je ne vous répéterai pas ici, mes princes, tous les propos que me tint ce fourbe adroit, que votre malheur vous a fait connaître, pour faire durer l'illusion dans laquelle il m'avait jetée; mais il m'avait séduite avec des fleurs, et continuait à en semer devant moi.

Il m'échappa, en parlant avec lui, de dire que j'aimais la musique : sur-le-champ une symphonie délicieuse, paraissant sortir d'une pièce voisine de celle dans laquelle nous étions, frappa mes oreilles; bientôt des voix d'hommes et de femmes s'y mêlent, et forment un concert au-dessus de tout ce que j'avais entendu jusqu'alors.

Celui qui me procurait cet amusement paraissait transporté du goût que je semblais y prendre. De tems en tems, pour le varier, je m'apercevais qu'il mettait sur son doigt une petite baguette qui y tournait avec une grande vivacité sans qu'il y touchât. J'avais la mienne dans ma robe; mais je ne me serais pas avisée de lutter alors d'adresse avec lui.

Ce fut dans ces amusemens qu'il m'entretint, jus-

qu'au moment où le lit nuptial devait nous recevoir. Il me donna la main pour m'y conduire. Je fus déshabillée sans presque sentir les mains invisibles qui me touchaient, et elles tirèrent le rideau sur nous.

Vous n'attendez pas, mes princes, que je vous parle ici des transports d'amour, des témoignages de tendresse d'un monstre chez lequel il n'y a rien de vrai que le mal. Je passe au rêve extraordinaire que je fis dès que le sommeil eut fermé ma paupière, à supposer que ce fut un rêve. Je me trouve transportée dans un palais d'une architecture si hardie, si étonnante, que l'imagination ne pourrait s'élever assez pour la concevoir. Dès que je me présente pour entrer, une foule d'hommes superbement vêtus, et en belle ordonnance, viennent au-devant de moi, en me témoignant, et à mon époux, de profonds respects par les attitudes les plus caractérisées. Ensuite ils marchent devant nous. Nous traversons des pièces immenses où des hommes et des femmes encore plus richement habillés, et d'une grande beauté, sont assis. Dès qu'ils nous aperçoivent, ils se lèvent et s'inclinent jusqu'à ce que nous soyons passés.

Je néglige de vous peindre les magnificences extraordinaires qui frappèrent mes yeux, jusqu'à ce que je fusse arrivée à la salle du trône, sur lequel était assis un être de figure humaine, mais si res-

plendissant de lumière, que les yeux, en le regardant, en étaient presque blessés.

Sa couronne, toute de diamans, répandait un grand éclat, qu'effaçait encore celui de son visage. Toute la cour nombreuse qui l'environnait paraissait en être éclairée. J'élève les yeux jusqu'à la voûte du salon; elle était formée d'arcs-en-ciel, dont les demi-cercles se croisaient, et répandaient une lumière éclatante.

Quand nous arrivons au pied du trône, le Maugraby m'adresse la parole : Ce n'est point ici, me dit-il, la statue de Baal; c'est Baal lui-même : fléchissez le genou devant lui. Puis s'agenouillant lui-même : Maître du monde, lui dit-il, puissance qui régnez sur tous les esprits, voilà l'épouse que vous m'avez donnée. — Maugraby, répond le prétendu dieu Baal, vous êtes mon visir sur la terre, et le premier de tous mes sujets. Je désire que votre épouse se mette en état de partager la puissance que je vous accorde; mais votre union doit être un objet de fête pour toute ma cour. Le cérémonial à votre égard étant rempli, il ne nous reste qu'à nous livrer à la joie de vous voir réuni à l'objet que vous aimez.

462ᵉ JOUR.

A ces mots ce souverain commode frappe dans ses mains, se lève. Chacun imite son exemple, et les hommes mêlés parmi les femmes sortent de la salle du trône, et se rendent sans ordre dans les dix salons qui la précèdent. On s'attaque de discours de tous les côtés, et on se livre à des éclats de rire immodérés. Mon époux remarque quelque étonnement dans mes yeux : Vous ne reconnaissez pas ici, me dit-il, la cour sérieuse et composée du roi votre père : pour régner sur la terre, il faut en imposer par le respect. Notre tout-puissant souverain, au-dessus de toutes les craintes, n'a besoin ni de s'envelopper de réserve, ni d'en inspirer. Les liens qui lui attachent ses sujets sont la joie et la liberté : mais nous allons nous mettre à table.

En même tems nous approchâmes d'une table immense, qui sur-le-champ se trouva servie. Le souverain, sous un dais, était seul à la sienne. Le Maugraby et moi, assis à la table commune, étions

l'un à la droite, l'autre à la gauche, les plus proches de lui. Jamais je n'avais vu un service de cette somptuosité, de cette abondance; et il se renouvelait sans cesse. Tout le monde paraissait dévorer.

Quant à moi, la vue de mets inconnus piqua ma curiosité: il me parut, en tout, que l'œil avait plus de quoi se satisfaire que le goût, ce que je mangeais paraissant se dissiper sitôt qu'il avait passé le palais; le vin ne me faisant ni plus de sensation, ni plus d'effet. Je me livrai à l'intempérance à laquelle je voyais les autres s'abandonner, n'étant distraite que par des conversations qui se croisaient les unes les autres, et par des éclats de rire dont je ne pouvais deviner le motif.

Cependant les services se renouvelaient au point que j'en avais perdu le compte. A la fin on s'ennuya de parler sans rien dire, et de rire sans sujet; j'étais mal à mon aise, et en imitant les autres, aux discours et aux éclats de rire près, je commençais à trouver le repas trop long, quand le souverain se leva, frappa des mains, et chacun suivit son exemple.

La salle du festin conduisait à une galerie immense préparée pour la danse. Mon complaisant époux m'y conduisit, les rieurs s'y démenaient comme des fous. Les femmes manquaient, à ce que je croyais, à la décence d'une manière révoltante.

J'en fus désagréablement frappée, et le mot m'échappa.

La décence, reprend mon époux, est une loi faite pour captiver des penchans qui pourraient devenir dangereux. Ici ce serait une gêne inutile. Vous ne voyez ici que des époux heureux comme vous et moi, dont le bonheur ne peut être à charge à personne.

On jouit ici sans remords, parce qu'on y est sans inquiétude pour soi et pour les autres : et plus on voit d'heureux, plus on l'est soi-même. D'ailleurs, la pudeur est une chimère là où il ne saurait y avoir de vice ; que vous vous rendez malheureux, vous autres humains, avec ce que vous appelez des bienséances ! Jouissons, ma chère Sœur-des-Planètes : venez danser avec moi, et faire briller vos grâces. — Je me sens, répondis-je, si lourde, que j'ai de la peine à me traîner, et il faut que l'air ici ne soit pas bien excellent, car il me semble qu'il me suffoque. — Vous fatiguâtes beaucoup hier, me répondit-il, vous avez fait bien du chemin, et cela peut vous avoir dérangée. Allons nous remettre au lit.

Il n'a pas sitôt fini de dire ces paroles que je me réveille en sursaut, et me trouve au lit. Mon époux est à côté de moi, et paraît dormir. Moi, je demeure sans mouvement faisant bien des réflexions sur la singularité de mon prétendu rêve.

Je ne pourrais occasioner que du dégoût, en faisant une peinture des soins, des attentions par lesquels on voulait achever de me séduire à mon réveil, et des divertissemens qui m'étaient préparés. Je ne dois m'arrêter qu'à une circonstance qui me mit dans le cas de faire une observation qui aurait dû me faire prévoir mon malheur.

Nous savons tous, mes princes, que notre tyran n'a point de visage, ni par conséquent de physionomie qui soit à lui. Il ne peut avoir que celle de la passion qui le domine ; aussi est-il dans la colère, la fureur, la rage et la vengeance, plus terrible et plus abominable qu'elles. Quand il fait une atrocité, on voit que c'est le crime même qui respire en lui. Quant à son corps terrestre, il y a long-tems que l'âge l'a consumé : son ame impure passe sans cesse d'un fantôme de sa création, dans un autre.

Mon prétendu rêve avait fait un effet bien désagréable sur moi, contre l'intention de celui qui m'avait fait voir tous ces objets : élevée presque dès l'enfance pour être reine un jour, les ordres de mon père avaient été qu'on m'inspirât des vues, qu'on me donnât des principes conformes à mon état. La licence dont j'avais été témoin m'avait révoltée. Ce qui m'avait été montré comme un dieu, ne m'avait paru avoir que le brillant extérieur de sa haute élévation ; ainsi, dès que je me vis seule dans mon lit,

je portai la main sous mon chevet pour chercher le bouquet extraordinaire qui devait m'avoir procuré une aussi extravagante vision, et ne l'ayant pas trouvé j'imputai au désordre de mon imagination la vision qui m'avait fatiguée, et comme j'avais ouï dire que, naturellement, on ne rêvait jamais que des choses dont on s'était trop occupée, je me promis bien d'éviter de m'abandonner volontairement à des rêveries aussi désordonnées, et de ne communiquer mon rêve à personne.

Mon enchanteur vint me demander du ton le plus affectueux comment j'avais passé la nuit. Pas trop bien, lui dis-je; j'ai été tourmentée par des rêves qui ne m'ont pas été agréables.

A ce mot, le dépit lui décomposa le visage, mais pour un moment, car la sérénité s'y rétablit sur-le-champ. C'est, me répliqua-t-il presque dans le moment, l'effet d'un peu de fatigue que vous aurez éprouvée hier. Vous rappelez-vous ce qui vous a déplu dans vos songes?

463e JOUR.

En me disant cela, il voilait ses yeux avec sa main, mais ses regards demeuraient fixés sur les miens. Je répondis, le plus naturellement qu'il m'était possible, que tout s'était offert à moi dans une telle confusion, qu'il ne m'en était resté autre chose dans la tête, sinon que j'avais cru boire et manger beaucoup.

Dans mon enfance, dis-je, j'étais fort sujette à rêver, et cela était accompagné de fatigue d'estomac. Heureusement, je n'en sens point du tout. Le repos, ajouta mon tyran masqué, une promenade et des nourritures saines répareront ce désordre.

Je vais vous envoyer votre gouvernante : elle est encore ici. Je vais rassembler les récompenses dont je prétends la combler pour le bonheur inappréciable qu'elle m'a procuré; pendant ce tems vous pourrez vous entretenir encore avec elle. Je la renvoie, je vous en préviens : nous lui avons obligation; mais c'est une magicienne, et tout pouvoir ici

m'est suspect hors le vôtre et le mien : encore devons-nous toujours agir de concert. A ce discours je ne fis que baisser les yeux, et ne témoignai point que je serais mortifiée d'être privée de la compagnie de ma confidente. J'aimais encore passionnément mon séducteur, et ma volonté demeurait enchaînée à la sienne.

Bientôt la Persienne vient s'asseoir sur mon lit : Il faut vous lever, ma reine, me dit-elle, et aller au-devant des indispositions, en respirant le bon air de cet endroit-ci. -- Mais vous allez me quitter ? lui dis-je. — Oui, reprit-elle, la prudence exige que nous soyons séparées ; mais ce ne sera pas pour toujours : mon cœur serait mortellement blessé, si je ne me flattais pas que nous aurons de fréquentes occasions de nous rejoindre. D'ailleurs ici tout est soumis à votre empire, vous n'aurez pas sujet de regretter ma présence. Mais, continua-t-elle, que vient-on de me dire ? vous avez eu un sommeil laborieux ? vous savez que j'explique très-bien les songes : tâchez de vous rappeler le vôtre.

Il était en entier sur le bord de mes lèvres, quand l'idée me vient, qu'en ayant refusé la confidence au Maugraby, à qui je pensais la devoir, je ne devais pas me permettre de la faire à personne.

Je ne me ressouviens de rien, lui dis-je, il a passé comme un nuage devant moi et s'est dissipé de

même ; mais je ne puis point être fâchée d'avoir oublié des choses qui m'ont paru désagréables et fausses. Il échappa à la Persienne un petit mouvement de surprise, que j'ai bien eu sujet d'expliquer depuis ; ce qu'on avait cru fait pour achever ma séduction, pour m'entraîner dans la dépravation absolue, avait manqué son effet ; mon cœur et ma tête avaient été séduits, mes sens mis en désordre : mais le poison n'avait pas pénétré jusqu'à l'ame, et j'avais été mieux préservée que je ne méritais de l'être.

Il fallait sortir de mon lit ; vingt déshabillers galans m'étaient offerts ; je choisis ce qui me plut davantage. Oh ! que vous êtes belle, ma reine ! me disait la Persienne, on ne devinerait pas que vous avez passé une nuit fâcheuse ; mais commandez des chevaux et une voiture pour vous aller promener, et songez qu'où vous êtes il y a cent mille bras empressés à vous servir, et que les murs ont des oreilles.

Je donnai l'ordre, et sur-le-champ une voix d'une douceur infinie prononça distinctement après moi : « Une voiture et des chevaux à notre reine. » Dans le moment ce que j'ai demandé est à la porte de mon palais. Ne voyant personne qui dût mener la voiture : Qui va nous conduire ? demandai-je. — Les rênes, dit la Persienne, flottent sur le cou des chevaux, toutes prêtes à les faire marcher vers l'endroit où vous voulez qu'on vous mène.

— Je veux prendre l'air, dis-je machinalement. Alors les rênes paraissent être soutenues, et le char vole à travers des campagnes qui me semblent délicieuses. Je rencontre de grands établissemens, j'en demande l'usage : Vous voyez, me dit la Persienne, l'endroit où sont vos éléphans ; voilà celui où sont les chameaux ; là sont les écuries, plus loin les étables. — Mais, répondis-je, s'il n'y a pas de créatures humaines ici, à qui servent toutes ces bêtes ?

— Il y a ici, me dit-elle, autant d'hommes que d'autres animaux ; mais ils ne sont pas ici sous leur forme ; on ne la leur rend qu'au besoin : le reste du tems, ils demeurent l'un sous la forme d'un animal, l'autre sous celle d'un autre.

— Mais quelle barbarie ! répliquai-je. — Arrêtez, ma reine, répond vivement la Persienne ; vous voilà élevée au rang des génies, apprenez à considérer les hommes d'un autre œil que vous n'avez fait : pensez-vous que les trois quarts d'entr'eux ne soient pas très-heureux d'être conduits dans leurs métamorphoses par un instinct sûr, qui les met à l'abri de tous les malheurs dans lesquels leurs faux raisonnemens les feraient tomber ? Dans l'état où ils sont, et où rien ne leur manque, ils sont délivrés des souvenirs du passé, des tourmens du présent, et des craintes de l'avenir ; ils jouissent sans être troublés

par la pensée. Il n'y a d'existence désirable que celle d'un génie ou d'une grosse bête; les êtres intermédiaires sont dans un état désolant : véritables objets de compassion pour les êtres éclairés, ils sont trop susceptibles de devenir le jouet des méchans.

Mon esprit se perdait à chercher le vrai ou le faux d'un pareil raisonnement, quand mon séducteur, beau comme le jour par lequel il était éclairé, paraît sur un superbe cheval qu'il maniait avec une grâce incroyable. Il a bientôt joint le char sur lequel nous sommes assises; il s'y élance comme un trait, après être descendu de sa monture. Mon ivresse n'était pas dissipée; il cherche à la redoubler par tout ce qu'on peut mettre d'engageant dans les manières, de flatteur dans le discours, de passionné, de tendre dans les regards. J'oublie toutes mes observations et mon rêve, pour me livrer à l'enchantement par lequel je suis entraînée.

Nous revenons au palais. Quoique j'eusse passé une partie de la nuit à manger, j'y arrive avec une faim dévorante; servie avec une abondance, une délicatesse incroyables, je me livre au plaisir de manger et de boire, comme je l'avais fait au repas de la nuit que je regardais comme une illusion.

J'étourdis ma raison, il ne me reste plus que mon fol et malheureux amour. Mais le reste de cette journée et la nuit qui la suivit devaient voir terminer

le cours de tout ce qu'il y avait de flatteur dans le prestige de ma vie, et je devais expier par bien des larmes la faute que j'avais faite, et quelques instans de plaisir qu'elle m'avait procurés.

464e JOUR.

J'appris le lendemain que la Persienne était partie ; mon geolier, que je regardais encore comme un amant, m'en donna la nouvelle. En même tems il m'annonça qu'il était obligé de me quitter pour deux jours ; il me fit naître l'idée de tous les amusemens que je pouvais me procurer pour me distraire. Ils se variaient à l'infini ; j'étais la maîtresse de la maison : ma voix pouvait tout animer, et faire parler au besoin une statue.

Vous devez, me disait-il, me seconder dans mon travail ; voilà des livres qui vous en offriront les moyens : instruite comme vous l'êtes déjà, la plus légère application vous suffira pour hâter vos progrès et vous perfectionner.

Mais, dans mon absence, songez que nous sommes

l'un à l'autre, et que vous ne devez rien faire sans moi, comme il est vrai que vous pouvez tout ici en mon nom.

Nous passâmes encore une partie de la journée ensemble, et le soir, avant le coucher du soleil, il disparut. Je sentis la terre trembler, et j'entendis le bruit d'un tonnerre souterrain, comme au moment où la montagne s'était ouverte pour nous donner passage à travers ses entrailles.

Quand je me vis seule, je n'eus pas le courage de rien animer dans la solitude qui m'environnait; au contraire, je la trouvai propre à la situation dans laquelle étaient alors mon ame et mon esprit, et je m'abandonnai toute entière aux réflexions que j'avais écartées jusque-là.

Ce trait de prudence, qui venait de forcer la Persienne à s'écarter de moi, me parut bien surprenant. En quoi pouvait être dangereuse une magicienne de plus, qui m'eût servi de compagnie, de consolation, de conseil, dans un séjour où tout était magnifique, et dont le maître paraissait aussi puissant?

J'en venais aux discours que m'avait tenus cette femme, qui étaient faits pour me porter au mépris de l'humanité, dont elle cherchait autrefois à me donner une plus haute idée. Je repassais dans ma tête tous les différens tableaux qui m'avaient été montrés dans mon songe, entr'autres ce portrait de

Baal, qui avait reconnu pour son visir mon époux le Maugraby. Rien ne cadrait dans cela avec l'idée que je m'étais faite de la divinité. Je me rappelais les discours que j'avais ouïs, les indécences dont on m'avait rendue témoin, et la tournure que mon mari avait prise pour les excuser : Heureusement, me disais-je, tout cela était faux; comme il n'était pas vrai que j'eusse autant mangé, puisqu'en m'éveillant j'avais tant d'appétit.

Cependant je trouvais, dans l'ensemble de ce rêve, les faits et les discours tellement liés les uns aux autres, qu'ils prenaient tout-à-coup l'apparence d'une vérité bien embarrassante pour moi. Fatiguée par le combat de mes propres idées, je ne tardai pas à me mettre au lit, et cherchai à calmer mes inquiétudes sur le réel de ma situation, en m'abandonnant au sommeil, me rappelant malgré moi ce coup-d'œil plus que sinistre qui était échappé au Maugraby, lorsque je lui avais parue mécontente de mon songe.

Ciel! me disais-je, la lumière et les ténèbres sont moins opposées entr'elles que les différens regards de cet être-là; l'un m'a enflammée d'amour pour lui, l'autre pourrait me donner la mort. Enfin je m'abandonnai au sommeil.

Les images qui s'offrirent à moi en songe, vinrent d'abord du désordre où était mon ame; c'était

le Maugraby, brillant comme le soleil, brûlant d'amour pour moi. Je me prêtais à l'emportement de ses caresses; il me mordait à la joue; je ressentais une douleur affreuse, et voulais me plaindre à lui du mal qu'il m'avait fait; mais je ne voyais devant moi qu'un spectre affreux, dont les regards me remplissaient d'effroi. Il se changeait en tigre pour me dévorer.

Un instant après c'était un serpent horrible qui me faisait mille plaies, en m'enveloppant dans les replis de son corps venimeux. Je suis dans un état de terreur inconcevable: tout mon sang est glacé dans mes veines. Mon ancienne gouvernante m'apparaît : Ah! malheureuse princesse, me dit-elle, tu es perdue! tu as brûlé l'Alcoran pour le livrer à ton plus cruel ennemi; rappelle-t'en, si tu le peux, la première ligne : *Il n'y a que Dieu qui soit Dieu, et Mahomet est son prophète.* En finissant de prononcer ces paroles, elle disparaît.

Je les répète après elle, et suis délivrée de mon épouvantable vision. En même tems je me réveille, et sens qu'une sueur froide m'a couvert tout le corps.

On n'imagine pas la terreur qui s'était emparée de moi; mon premier mouvement fut d'appeler quelqu'un à mon secours: la réflexion me suggéra que je ne pouvais être entourée que d'ennemis. Je prononçai de nouveau en moi-même les paroles que mon

ancienne gouvernante m'avait rappelées, et heureusement je pus me rendormir après les avoir répétées plusieurs fois.

Dès qu'il fut jour, je me lève ; le premier vêtement qui est sous ma main me convient, et je cherche à gagner seule la campagne, sans secours, n'ayant pour toute compagnie, pour ressource, que ma baguette magique dont je comptais faire usage.

Le Maugraby, me disais-je, m'a défendu d'opérer sans lui ; mais la défense d'un ennemi n'est pas plus respectable que ne le sont ses conseils.

Quand j'ai lieu de tout craindre, il m'est permis de tout employer pour me tirer du danger dans lequel mes imprudences m'ont plongée.

465e JOUR.

Mon pouvoir m'avait assujéti ci-devant un esprit de la terre ; il me paraissait si peu intelligent, que je ne lui donnais d'autre commission que de me rassembler les fleurs.

Je ne lui demanderai, me disais-je, que de m'en-

lever d'ici sur-le-champ ; ce n'est pas là un grand effort pour un génie, et il pourra le faire pour moi, car il ne m'a pas semblé méchant, je l'ai trouvé même complaisant. Quand j'eus pris mon parti, je gagnai en marchant fort vite l'endroit le plus solitaire qu'il me fut possible de trouver ; quand je crus l'avoir rencontré, avant de prendre ma baguette, j'élève la voix et je prononce : S'il y a des yeux ou des oreilles autour de moi, qu'ils sachent qu'il n'*y a que Dieu qui soit Dieu, et que Mahomet est son prophète.*

J'entendis un bruit sourd qui se faisait autour de moi ; il s'y mêlait des gémissemens ; je vois que mon travail opère, et j'attends tout de ce que je vais faire. Je forme avec ma baguette un grand cercle autour de moi : je trace autour les paroles que je viens de prononcer si hardiment. Je me retire au centre ; je figure un autre cercle au milieu, dans lequel je me place et me mets à appeler par trois fois Kathety, en tournant dans mes mains la baguette à laquelle je l'avais soumis; et frappe du pied d'impatience, voyant que je ne suis pas obéie.

Je redouble sans fruit mon commandement ; et enfin, presqu'en colère, je conjure l'esprit rebelle par le nom de Mahomet. Il se forme un nuage élevé au-dessus de ma tête ; tout-à-coup il s'abaisse, et crève avec un éclat pareil à celui qu'eût fait un coup

de tonnerre. Il laisse tomber dans le grand cercle que j'ai fait un lourd amas de vapeur, d'où sort la figure ordinaire de Kathety, mais si remplie de frayeur, que ses yeux en étaient égarés, ses cheveux hérissés.

Esprit désobéissant, lui dis-je, qui t'a rendu sourd à ma voix? — Maîtresse, me répond l'être tremblant qui est devant moi, je n'obéis pas encore de moi-même; je viens d'être porté ici par une puissance supérieure.

Comment eussé-je pu forcer les barrières qui défendent l'entrée de ce séjour à tout autre esprit qu'à ceux que le Maugraby a réduits sous son obéissance?

Comment eussé-je pu m'exposer, en sortant de la captivité où sa mère m'a si long-tems retenu, à retomber sous le joug du plus dur, du plus odieux de tous les esclavages? et il n'y en a point d'autre avec lui. C'est celui sous lequel vous vous êtes mise, princesse imprudente et malheureuse!

Étonnée d'entendre ainsi parler ce Kathety, que je ne supposais pas capable de rassembler deux idées : Pourquoi, lui dis-je, malheureux, quand l'esclave persienne me conseillait de faire ces bouquets qui m'ont perdue, ne m'as-tu pas avertie du danger auquel je m'exposais?

— J'eusse couru le risque, répliqua Kathety,

d'être livré par elle au Maugraby. Ne savez-vous donc point encore qu'elle en est l'esclave? elle, fille de roi et de reine comme vous, devenue depuis long-tems le jouet des mêmes caprices auxquels vous vous êtes exposée : moi, j'ai dû contrefaire l'imbécille devant elle, pour échapper à sa curiosité.

— Eh bien ! répliquai-je, puisque tu ne l'es pas, tire-moi sur-le-champ d'ici, par le chemin par lequel tu es venu. — Les esclaves de Mahomet, reprit le génie, m'ont enveloppé d'un nuage et jeté où vous me voyez. Par nature, je puis en sortir seul; mais je ne saurais soulever une paille appartenante au Maugraby. Princesse, ajouta-t-il, mon esclavage et mes services désormais vous deviennent inutiles; mais les avis que vous pourrez recevoir de moi ne vous le seront pas. J'ai vu jeter les fondations de l'endroit où vous êtes.

J'étais alors esclave d'Yandar, génie mère du Maugraby. Si je ne puis vous dérober aux dangers auxquels vous vous êtes livrée, je puis vous les montrer, vous engager à les supporter avec d'autant plus de courage qu'il paraît que Mahomet ne vous a pas abandonnée, comme tant d'autres.

Rendez-moi ma liberté, je vous promets de n'en faire qu'un bon usage; je suis las, en faisant le mal, de m'exposer à en recevoir infiniment plus que je n'en fais. On m'a donné le tems de réfléchir dans

la prison rigoureuse où on m'avait renfermé, et dont je sortais à peine, quand un hasard vous fit jeter les yeux sur mon signe, et faire un travail pour m'assujétir.

Généreuse et infortunée princesse, ne m'appelez point Kathety, appelez-moi Kardash, c'est mon nom; dites, en me frappant le front avec votre baguette : *Kardash, je te rends la liberté et te remets aux mains de ceux qui t'ont apporté ici*; et dès l'instant, délivré de toutes craintes, je vous ferai tous les récits qui pourront vous éclairer.

Sur la demande du génie, indisposée contre la magie dont la connaissance et l'étude ont fait mon malheur, je ne balançai pas; j'étends le bras, je frappe de ma baguette la tête de Kardash, en prononçant les paroles qu'il m'avait suggérées.

A présent, dit le génie, j'entreprendrai de vous prouver ma reconnaissance; d'abord, ma princesse, je vous féliciterai d'avoir été conduite par le hasard à m'appeler ici un vendredi, jour où le Maugraby et les siens sont sans puissance, sans que la raison nous en soit connue. Il ne saurait rentrer dans sa retraite, puisqu'il en est sorti, comme à son ordinaire, par une violence faite à la nature : ainsi j'ai le tems de vous parler de lui, et vous aurez celui de réfléchir : je commencerai par l'histoire de sa naissance.

466e JOUR.

HISTOIRE DE LA NAISSANCE DE MAUGRABY.

Il y avait dans la ville d'Harenaï, en Afrique, un jeune orphelin, possédant une fortune honnête; il était d'une très-belle figure, et surtout n'avait point ce teint basané qui est celui des Africains.

Il était sédentaire, aimait la lecture, n'avait montré jusqu'alors aucun goût pour les femmes. Son amusement consistait à donner ses soins à la culture de son patrimoine, et entr'autres à une plantation considérable d'oliviers, établie autour d'une jolie petite maison, éloignée d'une demi-journée d'Harenaï.

Deux fois la semaine, Hal-il-Maugraby montait sur son chameau le matin, emportant avec lui sa provision pour la journée; il la passait à diriger la culture de ses arbres, ou à faire faire la récolte de ses fruits. Quand la chaleur du jour l'accablait, il

entrait sous un berceau couvert d'une vigne, qui était arrosée par une source très-abondante, recueillie dans un bassin large et profond.

Un jour qu'il dormait sous ce treillage, une femme d'une beauté surprenante lui apparaît en songe, et les charmes dont elle brille le frappent d'autant plus, qu'il est rare d'en trouver de tels parmi les Africaines. Cet objet ravissant se penchait vers lui pour l'embrasser, et produit un effet si vif et si prompt sur les sens et l'ame du dormeur, qu'il se lève pour aller au-devant des caresses que cette belle femme veut lui faire. Il s'éveille, comptant la tenir dans ses bras, mais il ne presse que de l'air; seulement il croit apercevoir une petite flamme légère qui s'élève et se dissipe sur-le-champ.

Dès ce moment, Hal-il-Maugraby, devenu amoureux, ne peut plus détourner sa pensée de l'image enchanteresse qui s'est emparée de son cœur : Vous existez, s'écriait-il, divin objet! vous n'êtes point une trompeuse illusion. Vous étendiez vos beaux bras vers moi; vos yeux paraissaient remplis d'amour; vous m'en avez inspiré une passion qui me coûtera la vie, si vous ne daignez pas reparaître à mes yeux.

Le chameau d'Hal-il-Maugraby paissait tranquillement dans la prairie, mais son maître avait perdu l'idée de boire et de manger. Les yeux fixés vers l'endroit où il avait vu paraître la lumière, il ne

cessait de parler au fantôme enchanteur dont son ame était éprise, que pour laisser un libre cours à ses soupirs et à ses larmes.

Trois jours s'étaient passés sans qu'il eût pris aucune nourriture, sans qu'il eût fermé l'œil; enfin l'épuisement l'ayant jeté dans une sorte d'assoupissement, il entend une voix douce et sonore qui lui dit : Yandar, reine des génies, ne peut se montrer à un adorateur du faux prophète Mahomet.

Brûle et maudis cet Alcoran que tu étudies, adore le plus puissant de tous les êtres après Dieu; c'est mon aïeul, le grand Kokopilesobe, et si tu jures de m'être fidèle jusqu'à la mort, je pourrai devenir ton épouse.

Hal-il-Maugraby, à peine éveillé, crie : Oui, cher objet qui m'avez enchanté, je ferai tout ce que vous m'ordonnez! je maudis dès à présent le fourbe Mahomet et toutes ses œuvres.

— Eh bien, reprend la voix inconnue, mais d'un ton fait pour aller au cœur, mon cher Hal-il-Maugraby, retournez à Harenaï, faites un autel chez vous, sacrifiez une vache vendredi prochain au grand Kokopilesobe; jetez l'Alcoran sur le brasier le plus ardent qu'il vous sera possible d'allumer, promettez d'être fidèle à la tendre Yandar, et dès que les cendres du maudit Alcoran auront été répandues vers les quatre vents, elle est à vous.

L'Africain trouve des forces pour quitter le lit sur lequel la faiblesse l'avait comme enchaîné ; il se jette avidement sur un reste des provisions qu'il avait apportées, retourne à la hâte à Harenaï, élève un autel dans l'endroit le plus secret de sa maison, y consomme le sacrifice qu'on lui avait ordonné de faire ; et à peine la dernière poignée des cendres qu'il devait disperser lui a échappé des mains, qu'il se trouve transporté dans un palais magnifique, où il devient le mari d'Yandar.

L'application qu'il donnait à l'étude et à l'agriculture a changé d'objet ; c'est Yandar qui le dirige : il devient bientôt un des plus dangereux magiciens de la terre.

Jamais nous n'eûmes de maîtres plus durs que son épouse et lui ; jamais Kokopilesobe n'eut de serviteurs plus dévoués. J'en ai fait la fatale expérience ; j'étais né méchant, ils m'ont puni de ne l'être pas assez.

Voilà, princesse, quels ont été les fondateurs en Afrique de ce Dom-Daniel si redoutable, où est fondée cette école de magie qui tyrannise les esprits de ma malheureuse espèce, et désole le monde ; c'est par eux que l'Afrique a été couverte de monstres affreux. Mais les soins de la cruelle Yandar et de son époux n'eussent pas mis le comble à l'établissement dangereux qu'ils avaient formé, et dont

les principales racines sont sous la mer, s'ils n'eussent eu pour successeur le Maugraby, que vous avez choisi pour époux.

Il réunit la malice à la fausseté, aux affreuses qualités dont il fut doué en naissant; tout ce qu'en possédaient son père et sa mère, ils en ont fait son héritage, et ont pris des précautions pour que ces dons lui fussent invariablement conservés.

Je vous en entretiendrai tout-à-l'heure. J'eus la malheureuse occasion d'entrer dans leurs secrets, surtout après la mort d'Hal-il-Maugraby, et ne puis me venger d'eux, qu'en vous les révélant, dans l'espérance que, protégée comme vous l'êtes, vous pourrez ruiner quelque jour l'édifice de leur méchanceté.

Quels que fussent les efforts d'Yandar pour conserver la vie d'un époux si digne d'elle, elle ne put prolonger des jours qui étaient comptés; elle l'avait rendu maître de la moitié de l'Afrique. Elle lui fit faire à Harenaï, devenu sa capitale, des obsèques dignes d'un grand roi, et réserva ses cendres pour les mêler avec celles du corps qu'elle-même devait bientôt rendre aux élémens, puisqu'elle ne l'avait pris que par amour pour lui. Cependant elle faisait construire par nous autres le tombeau où l'urne qui contiendrait le mélange de leurs cendres devait être renfermée.

J'étais malheureusement un des chefs de l'ouvrage ; il n'était encore qu'aux deux tiers, lorsqu'une faute légère de ma part m'attira la colère de ma détestable souveraine. Je ne vous raconterai pas le sujet de son mécontentement, mais voici la peine qu'elle m'infligea.

467e JOUR.

Elle essayait la composition d'une urne qui devait contenir le mélange de ces cendres, pour le rendre inviolable ; elle me force d'entrer dans une de ces urnes, m'y enferme, la scelle au nom de Kokopilesobe, et m'envoie précipiter dans la mer du Golfe Persique, où j'eusse attendu dans une gêne, dans une situation incroyables, les révolutions des siècles, si le hasard n'eût envoyé des pêcheurs de perles en chercher dans un endroit où on n'en devait pas soupçonner, à cause de sa profondeur.

Ils me ramassèrent, brisèrent l'urne qui me contenait, et je vis la clarté du jour, contre toute espérance. J'avoue que mon premier soin fut de

savoir ce qu'étaient devenus ma cruelle ennemie et son fils. J'appris par d'autres esprits qui avaient contribué à la perfection de ses ouvrages, le détail des précautions prises pour conduire à la perfection l'enchantement qui assure au Maugraby la puissance souveraine qu'il exerce aujourd'hui pour votre malheur et celui de tant d'autres. J'appris qu'il avait mis la dernière main à l'établissement magique de l'endroit dans lequel nous nous trouvons : que, déjà maître de presque toute l'Afrique, dont les rois n'étaient que ses lieutenans, il préméditait de rassembler ici des forces de toutes les espèces, pour s'emparer, s'il le peut, de toute la terre. Je reconnus enfin les principaux enchantemens que ce lieu renferme; on me donna l'idée entière de son projet et de ses moyens.

Autant qu'il lui est possible, il engage les rois de la terre à lui céder leurs premiers-nés, pour se faire des instrumens de la plus grande force. Mais pour avoir des sujets de toute espèce, il rôde autour de tous ceux qui lui paraissent mécontens. S'il arrive, par exemple, à un père malheureux par ses enfans de les maudire, il se jette sur cette proie; si, au contraire, la malédiction vient de l'enfant mécontent de son père, c'est encore l'enfant qui devient sa proie; qu'un époux s'emporte contre sa femme, alors le Maugraby se garde bien d'y toucher; mais

il attend que, poussé à bout, l'époux soit forcé de se maudire lui-même.

Que vous dirai-je ? une caravane s'embarque pour pénétrer dans les hauteurs de l'Égypte à travers des sables embrasés : il monte sur le vent Shirak, pour la faire arriver plus vite et la désoler.

Quand cette troupe infortunée est réduite à la dernière extrémité, il se présente comme un bienfaiteur, mais si intéressé, qu'il faut se donner à lui, à Zatanaï, au grand Kokopilesobe son maître, pour recevoir du soulagement et être tiré du désert. Mais la caravane ne peut arriver que chez lui ; quand elle y est, au lieu de deux ou trois cents bêtes de somme, on en compte quatre cents ; parce qu'il a fait des bêtes des conducteurs et des marchands.

Lorsqu'il a ravi à un prince son fils ou sa fille, s'il peut les rendre aussi pervers que lui, il en fait ses esclaves. Il a son Ilage-Cadahé, sa Megine et la Persienne que vous avez eue auprès de vous, autant de fils et de filles de roi ; je pourrais en nommer d'autres : ceux qu'il ne peut absolument corrompre, il les jette dans un puits, dont je vous dirai l'enchantement avec les autres.

Du reste, né beau, il est devenu aussi affreux que son ame ; il a plus que la décrépitude de son âge, qui passe déjà un siècle et demi ; son corps humain n'est qu'une chimère ; mais il revêt toutes

sortes de formes avec une facilité incroyable; il n'y a que ses regards qui puissent le déceler.

Voilà, princesse, l'abominable portrait du monstre entre les mains duquel vous êtes tombée, et de la part de qui vous pouvez vous attendre aux plus affreux traitemens; mais j'espère en votre planète, en votre courage, et vous recommande notre vengeance à tous.

Kardash alors s'arrêta pendant un moment; puis, il m'enseigna avec la dernière exactitude le secret de détruire tous les enchantemens du monstre, si j'étais assez heureuse pour pouvoir me trouver secondée.

Il me pressait de le renvoyer, mais je voulus qu'il m'expliquât mieux qu'il n'avait fait, pourquoi, étant aussi instruit, il s'était montré à moi si borné; pourquoi il m'avait paru sous un autre nom que le sien : Princesse, me répondit-il, je suis saisi de frayeur en me voyant conjuré par une élève de Neakia, autrefois princesse de l'Aderbigian, devenue esclave du Maugraby.

Si elle eût pu me connaître, si elle eût averti son maître qu'un hasard m'avait tiré de ma prison; il m'eût poursuivi pour me renfermer sur-le-champ dans une autre plus dure encore; il eût craint de moi que je ne révélasse les secrets de sa mère et les siens, comme je le fais aujourd'hui.

Le hasard, en parcourant vos livres, vous fait

arrêter vos regards sur mon signe : vous le tracez dans un cercle ; vous conjurez l'esprit attaché à ce signe de paraître devant vous. Je suis forcé d'obéir ; mais, pour essayer d'échapper au péril dont je suis menacé, je prends le nom et le maintien d'un des plus imbécilles qui soient entre nous, celui de Kathety, qui rampe sur la terre, occupé à fabriquer des rêves pour ceux à qui leur mémoire et leur imagination ne sauraient en fournir. Je contrefis si bien sa stupidité, que Neakia, à qui vous fîtes ce récit de moi, en fut la dupe. Vous vous occupiez dans ce tems-là à faire des bouquets de fleurs ; votre gouvernante me trouva très-propre à rassembler les matériaux qu'elle devait vous faire employer, à condition que je ne misse quoi que ce fût du mien dans les compositions qu'elle devait vous faire faire. Cette malheureuse créature vous a bien fait du mal : rappelez-vous la couronne que vous avez donnée au Maugraby, comme la guirlande dont il vous a liée ; il vous les a enlevées bien promptement ; voilà les deux symboles du nœud fatal qui vous attache à lui ; vous les reverrez sûrement l'un et l'autre : observez ce qu'on en fera. — Mais, Kardash, lui dis-je, ne pouvez-vous m'enseigner des moyens de me dérober aux enchantemens dont je suis menacée ? — Non, princesse, puisqu'il m'est impossible de prévoir ce que notre cruel ennemi doit faire.

468e JOUR.

Quant aux enchantemens qui sont faits ici, à ceux de sa mère et de lui, près de la ville d'Harenaï, je vais tous vous les découvrir, ainsi que les moyens de les détruire; faites-moi répéter deux fois ce qui pourra vous paraître difficile à retenir, plutôt que de courir le risque d'en oublier un mot : tous sont essentiels.

Alors il me récite tous les mystères que renferme cette demeure, ceux du grand enchantement qui est près d'Harenaï. A chaque développement de ces travaux dignes du premier visir du prince des ténèbres, je frissonnais; enfin, j'eus le courage de lui faire une dernière question, et de lui parler de mon rêve, dans lequel j'avais vu et ouï des choses étonnantes. Vous n'avez point rêvé, dit Kardash; il vous a transporté sous la mer dans les cavernes qui correspondent au Dom-Daniel de Tunis. Vous avez vu Asmodius, l'une des puissances de Kokopi-

lesobe, et une assemblée de magiciens, telle qu'il s'en tient quand la lune est en décours. Il a essayé de vous initier à ses pratiques infâmes et de vous en faire prendre le goût.

Il y avait déjà bien du tems que Kardash parlait; je l'écoutais debout, et mes jambes commençaient à plier sous moi : Vous vous affaiblissez, princesse, dit-il; mais il faut rappeler votre courage. Nous sommes sûrs que notre entretien a cent mille témoins écartés, qui n'entendent rien de ce que je vous dis, parce que le cercle qui nous entoure ne permet pas à nos paroles de parvenir jusqu'à leurs oreilles; mais vous allez être trahie par tous les esclaves et les complices qu'a ici le Maugraby, et je serais perdu s'il n'était pas en votre pouvoir de me sauver : acquittez-vous envers moi du service que je viens de vous rendre, en prononçant tout haut cette invocation et ce commandement-ci :

« Esprits, esclaves du grand Mahomet! qui avez » contraint Kardash à venir ici, conduisez cet » esclave aux pieds des puissances du grand Salo- » mon. » Quand je serai hors d'ici, vous briserez votre cercle, et si vous voulez faire mieux encore, votre baguette, puisqu'aussi bien elle vous serait arrachée.

Je fis sans balancer ce que Kardash m'avait recommandé de faire. Je le vis emporter par le même

nuage dont il était si brusquement descendu; j'effaçai mon travail, mis en pièces ma baguette, et revins à mon appartement en répétant, pour me fortifier, la première ligne du livre de l'Alcoran, que mon ancienne gouvernante m'avait rappelée à la mémoire.

Peut-être avais-je l'imagination troublée; mais à mesure que j'avançais pour me jeter sur mon lit, il me semblait entendre un bruit autour de mes oreilles, qui semblait un murmure insultant. J'entre dans mon appartement, je me jette sur mon lit, habillée comme je l'étais, sans implorer aucun secours. Là, toute ma ressource fut de chercher à élever vers Dieu et son prophète mon cœur rempli de douleur et d'amertume; mais l'accablante idée de mon infidélité était un poids énorme dont il se trouvait abîmé : il ne m'était pas possible de lever les yeux, d'étendre les bras vers le ciel, j'étais sans mouvement. Bientôt les ténèbres de la nuit m'environnent, et jamais elles ne m'avaient parues plus horribles. Le silence qui régnait autour de moi les rendait encore plus propres à m'inspirer de la terreur; la nature entière semblait m'abandonner à mes craintes, à mes regrets, à mes remords. J'ai souffert infiniment depuis par les barbaries que l'on a exercées sur moi, mais jamais autant que dans cette cruelle nuit. Enfin le jour parut et apporta quelque

changement dans ma situation. Mon ame se sentit un peu ranimer à la vue des objets qu'il éclairait tout autour de moi; mais bientôt, considérant avec horreur cet assemblage de richesses qui avaient dû contribuer à la séduction de tant d'autres, il me vint en pensée de frapper tout ce que je voyais de ma baguette, de faire de ma chambre un antre sépulcral, inaccessible au jour, et de mon lit un tombeau, et d'insulter à la vengeance de mon tyran en allant au-devant d'elle.

Je me lève sur mon séant pour suivre mon idée, mais je me souvins alors que j'avais brisé ma baguette. Une réflexion me tire de cet état violent; Kardash m'a confié des secrets dont l'usage peut contribuer un jour à la vengeance du ciel et de la terre, en facilitant la destruction du monstre.

Bravons, me dis-je alors, toutes les rigueurs que mon barbare ennemi doit exercer sur moi; réservons-nous pour être un jour, s'il le faut, l'instrument de sa perte; rappelons-nous avec soin tout ce qui nous a été dit, gravons-le dans notre mémoire, de manière à ce que rien ne puisse l'en effacer.

Sur-le-champ, me répétant sans cesse l'instruction du génie, j'y donne une application si soutenue que les mots des conjurations que j'avais appris, s'enchaînaient les uns à la suite des autres. Le jour finissait, et j'étais encore occupée de ce travail,

quand l'ébranlement de la terre m'annonça le retour du Maugraby.

Je pensais qu'il allait arriver vers moi avec la promptitude de l'éclair ; je me trompais : il était sans doute arrêté par les rapports que lui faisaient ses espions. Enfin il se présente ; jamais on ne vit de contraste plus effrayant et plus singulier que celui du brillant et de l'éclat qu'il voulait donner à sa figure, avec le désordre dans lequel le mettait l'horrible passion dont il était dominé.

Femme infidèle, me dit-il, tu te lies avec mes ennemis ! tu fais des cercles pour faire entrer chez moi les esprits impurs de Mahomet : reçois le châtiment de ton crime.

469e JOUR.

En même tems il me passe au cou la couronne de fleurs que je lui avais donnée le jour de nos fatales noces, et à la jambe cette guirlande de fleurs dont il m'avait entourée ; je ne pouvais m'opposer à rien.

Il ne fait alors que souffler sur moi, et je suis changée en oiseau comme vous voyez : ce collier de plumes vertes, rouges et jaunes, qu'on aperçoit autour de mon cou, est ma couronne de fleurs ; la guirlande est devenue cette chaîne qui m'attache ici par le pied.

Mon tyran me tire alors par ma chaîne jusque dans son appartement que vous connaissez, frappe la statue qui y est au visage, se fait ouvrir la porte de la volière, et m'attache sur le bâton où je suis. Par les connaissances que j'ai, je sais qu'il m'est impossible de recouvrer la figure humaine et la liberté que par sa mort : telle est la suite de la faute que j'ai faite, quand je l'ai, de mon propre mouvement, rendu souverain de ma personne.

Amoureux de moi comme je vais vous apprendre qu'il l'est encore, il n'a pas jugé à propos de me priver de la raison, comme tous les êtres au milieu desquels j'étais ; il a voulu que l'ennui affreux de ma situation me portât à lui demander grâce, et à vivre avec lui comme son épouse, sinon pendant le jour, du moins pendant la nuit. Il est donc devenu possible au prince de Syrie de me rendre la parole.

Quand le Maugraby m'eut laissée seule dans la volière, au milieu de autres oiseaux, je voulus louer Dieu et Mahomet de m'avoir délivrée de la présence de mon tyran ; mais je ne rendis que le cri naturel

de l'oiseau sous la forme duquel j'étais, et je prononçai distinctement le mot *hara* : aussitôt tous les oiseaux de la volière le répétèrent.

Je les crus doués d'intelligence comme je l'étais, malgré ce que m'avait dit Kardash, de l'état de stupidité où tous les êtres humains avaient été réduits ici, depuis leur métamorphose ; mais j'ai éprouvé depuis, qu'il ne leur restait que l'inutile faculté de répéter le mot qu'ils venaient d'entendre, ou celui qu'ils avaient le plus souvent ouï prononcer.

Campée sur mon bâton, je me mis à réfléchir sur mon état. A ma chaîne près, je le crus semblable à celui des pauvres animaux qui étaient autour de moi, et le trouvai plus supportable que celui dans lequel la crainte m'avait plongée : combien me semblait-il préférable à l'horreur de me voir exposée aux caresses de mon cruel et impie ravisseur! Mais, hélas! je me trompais beaucoup, je n'en étais pas délivrée.

Deux jours se passèrent sans qu'il affligeât ma vue par son odieuse présence. A la fin du troisième, il entre dans la volière, composant le plus qu'il lui est possible cette figure qui m'avait séduite et son maintien.

Sœur-des-Planètes, me dit-il, vous êtes bien coupable à mon égard, vous êtes bien infidèle à Baal, mais mon cœur est brisé par la sévérité des châti-

mens que je suis obligé d'exercer sur vous : je vous rends votre forme humaine, venez partager mon lit, conduisez-vous avec moi comme une femme soumise, et quand vous aurez senti assez vivement vos torts, quand vous m'aurez promis de renoncer à tout ce que la scélérate que l'on vous a donnée pour gouvernante vous a appris, j'essaierai de fléchir le dieu que vous avez offensé. En disant ces mots il jetait quelques grains d'encens sur un réchaud, et détachait le bout de la chaîne qui me retenait sur le bâton où j'étais perchée. Je me trouve nue et sur pied en face de lui. Cruel Maugraby ! lui dis-je, ne me parle ni de toi, ni de ta passion, ni de ton Baal qui m'a livrée à toi ; rends-moi à mon père et fais que je puisse t'oublier. Le flegme et la sécheresse de ma réponse mettent mon tyran en fureur. Marche, suis-moi, me dit-il, femme plus cruelle que moi ! Et il me traînait par la chaîne qui m'était restée aux pieds. Je veux faire de la résistance, il m'étrangle avec une autre chaîne que j'avais au cou, me cause des douleurs incroyables, et je suis portée sur son lit.

Il s'approche pour me caresser ; je veux lui cracher au visage, mais mes forces sont suspendues ; de toutes mes facultés, il ne me reste de libre que la vue, l'odorat et l'ouïe : toutes les trois sont au supplice.

Je vois le plus affreux monstre que l'imagination en délire puisse créer. Je suis infectée, et mon oreille est affligée par un torrent d'injures et de blasphêmes. Dans cet état je suis obligée de souffrir les horribles caresses du barbare, à qui je suis entièrement livrée par mon anéantissement.

L'horrible scène que je viens de vous décrire se renouvelle depuis cinq ans tous les jours, avec des circonstances encore plus cruelles. Je n'ai de repos que les momens où il est forcé de s'absenter pour s'occuper de la suite de ses odieux projets, ou aller s'enfoncer sous la mer, pour s'y plonger dans les ordures de son abominable Asmodius.

Quand la terre frémit et m'annonce le retour de mon tyran, si mon bec était un glaive je l'enfoncerais dans mon cœur; mais je sens aujourd'hui le bienfait de la Providence, qui m'a ôté tout moyen de me détruire, pour que je mette des armes invincibles dans les mains du protecteur qu'elle m'a envoyé dans un favori de Mahomet, dans le prince Habed-il-Rouman.

Jeune homme, désigné par le ciel pour être le vengeur de l'humanité, ajouta la princesse d'Égypte en s'adressant au prince de Syrie, vous allez partir sur-le-champ pour vous rendre maître du dépôt des cendres d'Hal-il-Maugraby et d'Yandar, cachées sous la plaine qui est à l'entrée de la ville d'Harcnaï,

du côté de l'orient : voici le moyen de vous y rendre avec la promptitude nécessaire.

Il y a dans le verger que vous connaissez un oiseau qu'on appelle *Fessefzé* : jadis, Salomon l'envoya dans les forêts du Liban pour lui chercher le bois dont il voulait créer sa baguette de commandement ; depuis, il est toujours resté agréable à ce prophète, qui a pris plaisir à attacher des propriétés à son cœur, à sa chair, à son plumage. Cet oiseau est lourd ; comme l'autruche il n'a point de défense : les cinq princes vous suivront, vous l'environnerez, en lui disant tous six à la fois : « Laisse-toi prendre au nom de Salomon pour le service du grand prophète. » Il se jettera dans vos bras ; ne vous faites point de scrupule de le tuer ; amené ici par enchantement, la vie lui est insupportable : conservez ses plumes ; brûlez à part son cœur et son corps, gardez-en soigneusement les cendres ; celles du cœur, jetées sur un parfum d'ambre vous ouvriront le chemin sous la montagne, par lequel seul on peut sortir d'ici. Vous garderez une portion de ces cendres pour le retour ; vous conserverez soigneusement celles du corps.

470e JOUR.

Quand la montagne se sera ouverte pour vous livrer passage, vous prendrez chacun une plume de la queue, deux des ailes, deux de la tête de l'oiseau; vous les présenterez tous à la fois sur la fumée du parfum; le prince Habed-il-Rouman alors prononcera seul : « Plumes des messagers de Salomon, conduisez les ouvriers des prophètes de Dieu à l'ouvrage. » Vous vous laisserez aller, vous serez conduits à l'entrée de la ville d'Harenaï dans une allée d'oliviers qu'Hal-il-Maugraby y avait plantée. Vous trouverez un olivier isolé qui surpasse en hauteur tous les autres; c'est à cet arbre qu'il faut vous attacher; la porte du séjour enchanté est sous sa racine, mais l'endroit du passage change à toutes les lunes; c'est une précaution de plus, prise par Yandar pour rendre l'enchantement inaccessible.

Vous ferez un cercle de trente pieds de diamètre autour de l'arbre : vous vous tiendrez près de ce cercle à des distances égales, jetant chacun dans

une cassolette de parfums que vous aurez apportée, la cendre du corps de l'oiseau : alors la terre tremblera sous vos pieds, et s'ouvrira à l'endroit où est le passage.

Habed-il-Rouman placera un des princes armé de son sabre nu à l'issue de l'ouverture, en lui disant : « Soldat de Mahomet, fais ton devoir, défends ce » passage. » Ensuite vous ordonnerez de concert, aux plumes de l'oiseau de faire le leur.

Que les beautés de tous genres, au milieu desquelles vous passerez, n'attirent pas un seul instant votre curiosité. Fermez l'oreille aux concerts que vous donneront les oiseaux.

Qu'une soif immodérée, si elle se fait sentir, ne vous appelle point auprès des eaux dont la pureté apparente et la fraîcheur pourraient vous tenter. Tout ce qui se présentera à vous sera dangereux. Le prince Habed-il-Rouman doit marcher à votre tête, et vous devez tous arriver le sabre à la main au pied d'une terrasse, qui environne le dôme superbe, sous lequel est l'urne fatale, dont la conquête est votre but.

Un fossé large de cent pieds, dont il est impossible d'apercevoir le fond, environne cette terrasse, et vous le franchirez par le secours des plumes de l'oiseau.

Il y a quatre escaliers : vous monterez par celui

qui se trouvera solide alors ; mais vous les essaierez avant, en brûlant, sur la première marche de chacun, un parfum dans lequel vous jetterez une pincée des cendres du corps de l'oiseau. Vous serez tous cinq à l'opération, et Habed-il-Rouman prononcera seul : *Piége*, *découvre-toi*. Alors le degré solide restera en place. Les autres disparaîtront à vos regards.

Quand vous serez sur la terrasse, vous ferez le tour du bâtiment. Fermez les yeux sur les ornemens et l'architecture. Songez qu'il faut, pour pénétrer dans l'intérieur, s'adresser d'abord à la porte qui est à l'orient de la terre, et que le jour faux, quoique magnifique, qui semblera vous éclairer, ne servira qu'à vous éblouir.

Le prince Habed-il-Rouman sera obligé de faire des parfums, et de jeter des pincées de cendre devant le quatre portes, et alors au lieu de conserver la couleur et la ressemblance de l'or, la porte qui correspond à notre levant sera blanche, et celle du couchant, rouge. La couleur noire distinguera celle du midi, comme la jaune le septentrion.

Il faut placer une sentinelle armée vis-à-vis de chaque porte, et que le prince Habed-il-Rouman se présente seul à celle du levant.

Il frappera trois coups avec la lame de son sabre. Je ne puis dire, après que la porte sera ouverte, quelle sera la vision qui lui en disputera l'entrée ;

puisque la principale défense de cet endroit rempli de prodiges, consiste dans un changement continuel.

Dès qu'Habed-il-Rouman aura frappé à la porte blanche quelle que soit la vision qui doit se présenter à lui, il la conjurera par les vingt-quatre livres d'Hananias [1]. La vision étant dissipée, il placera sa sentinelle sur le seuil de la porte, entre les deux battans.

Il passera à la porte rouge, et dès qu'il se sera fait ouvrir, il conjurera les objets qui se présenteront devant lui pour l'effrayer et le détruire, par le sceau puissant qui est sur l'anneau de Salomon : la vision laissera également le passage libre; mais il faut se contenter de le faire garder, et passer à la porte noire, dont la conjuration est exprimée par la gravure qui est sur le sabre de Mahomet. La quatrième porte se conjure par la puissance de la verge de Moïse.

Prince de Syrie, quand vous vous serez rendu maître des quatre portes, vous entrerez par celle de l'orient. Vous vous trouverez dans le tombeau où les cendres du père et de la mère du Maugraby, renfermées dans une urne scellée du sceau de Kokopilesobe, sont sur les genoux d'une statue qui repré-

[1] Ce sont les livres des prophètes.

sente ce souverain des esprits révoltés contre Dieu et son prophète.

471e JOUR.

La statue tient en main un arc d'or, toujours tendu et armé d'une flèche de feu prête à partir. Votre conjuration contre ce danger, le plus éminent de tous, doit être par les sacrés caractères tracés sur la tiare du grand prêtre des Juifs ; alors la flèche se dissipera en fumée, la statue sera désarmée ; vous lui ôterez du doigt une bague, qui fut celle d'Yandar : vous la mettrez au petit doigt de votre main gauche.

Alors vous prendrez la petite urne d'or qui est sur les genoux de la statue : vous la serrerez dans votre ceinture, et serez maître de la puissance du Maugraby. Vous toucherez la statue avec la bague, par la puissance de laquelle elle fut formée, et ce colosse d'or, ainsi que le trône sur lequel il est élevé, s'évaporeront en fumée.

Quant à l'opération qui doit briser mes chaînes, prenez trois des plumes qui forment mon collier, brûlez un parfum, jetez-les dessus en prononçant : « Créature humaine, je te rends ta liberté au nom « de Mahomet. »

Dès que cela sera fait, commandez aux plumes de l'oiseau Fessefzé de vous rapporter où je suis. Vous me trouverez libre, et occupée à veiller à tout ce qui pourrait s'opposer à votre heureux retour.

Rappelez-vous, mon prince, tout ce que je vous ai dit. Je regarde comme une faveur du ciel d'avoir pu conserver la mémoire de l'instruction que me donna Kardash. Mais depuis que je suis réduite à l'état dans lequel vous me voyez, tous les jours je me la suis répétée soir et matin. L'espoir qu'elle pourrait être utile un jour à l'espèce humaine et à moi, était ma seule consolation.

Habed-il-Rouman était doué d'autant de mémoire que d'intelligence. Tout ce qu'il venait d'entendre était demeuré gravé dans son esprit. Il conçoit que, dans le péril général où les met tous la puissance actuelle du Maugraby, il n'y a pas un moment à perdre.

Il mène ses compagnons d'infortune à la chasse de l'oiseau Fessefzé. Ils s'en sont bientôt rendus maîtres, le tuent, prennent ses plumes et se les partagent. Ils brûlent séparément son corps et son

cœur pour faire de leurs cendres l'usage qui leur est indiqué.

Après cela ils s'arment, se munissent de parfums, et dès que tout l'équipage est prêt, ils se rendent au pied de la montagne, qu'ils forcent à s'entr'ouvrir pour leur livrer passage.

Dès qu'ils sont dehors, ils font, de concert, aux plumes de l'oiseau Fessefzé, le commandement qu'on leur a enseigné de faire, et se sentent enlevés de terre, et portés en l'air avec la légèreté d'un oiseau. Ils s'abaissent enfin auprès d'une grande ville qu'ils aperçoivent au milieu d'une plaine, et se posent au centre de cette plantation d'oliviers qui leur a été décrite.

Habed-il-Rouman a bientôt reconnu l'olivier, aux pieds duquel il doit faire un travail, selon ce qui lui a été recommandé; la véritable issue qui conduit aux enchantemens sous terre, se présente. Une pierre de marbre noir la couvre, un anneau leur offre le moyen de la soulever.

Voilà le prince de Syrie, à la tête de ses compagnons, engagé dans les ténèbres d'une route souterraine; mais porté par les plumes de l'oiseau Fessefzé. A chaque instant il appelle par leur nom ceux qui doivent marcher à sa suite, s'aperçoit que tous y sont, hors celui qui est resté de garde à l'entrée de la caverne.

vont le lier avec quatre chaînes de fer à un poteau d'acier planté dans le milieu de la cour.

Quand le magicien a disparu, Habed-il-Rouman adresse la parole à la princesse d'Égypte : Madame, lui dit-il, ne conviendrait-il pas que nous travaillassions sur-le-champ à tirer d'oppression les créatures humaines qui sont ici, et les fissions jouir du spectacle de la mort de leur tyran?

— Prince, répondit Sœur-des-Planètes, pour désenchanter ce qui est ici, il faut le mélange des cendres du Maugraby avec celles qui sont renfermées dans l'urne. Ordonnez qu'il soit brûlé de manière que ses cendres ne puissent être confondues avec celles du bois amassé autour de lui.

Vous seriez d'ailleurs très-embarrassé de tout le monde que vous auriez sur les bras. Quelqu'abondantes que soient les provisions dont nous pouvons disposer, il ne faut pas se mettre dans le cas de nourrir cette armée un jour de plus qu'il n'est nécessaire, avant que chacun puisse se disperser pour retourner dans son pays; et les endroits habités sont à vingt lieues de cette montagne.

Les hommes comme les femmes, qui sont ici, n'ont pas la moindre idée de la violence qui les y a conduits, et le supplice du coupable les effraierait sans les instruire. Il faut même détruire les enchantemens au milieu desquels nous sommes, avant

de leur ouvrir les yeux. Beaucoup d'entr'eux, mon prince, manquent depuis long-tems à leurs familles. Il faut qu'ils puissent y porter de l'aisance; vous avez ici des trésors inépuisables, qui vous mettront dans le cas d'en user généreusement avec eux.

A peine la princesse d'Égypte eut-elle achevé ce discours, que l'esprit esclave de la bague vint avertir que le bûcher était rassemblé : Qu'on y mette le feu, dit Habed-il-Rouman; mais qu'on n'ôte pas le bâillon au coupable. Je veux que ses blasphèmes demeurent concentrés.

—Vous serez forcé, dit la princesse, d'augmenter son supplice par votre présence. Vous devez jeter le talisman auquel sa vie est attachée au milieu du brasier ardent; je vous conseille d'y joindre la bague : il faut se dépouiller d'un pouvoir aussi dangereux que celui qu'elle vous donne; si elle pouvait, mon prince, détruire le Dom-Daniel, je vous engagerais à la conserver; mais cela est réservé aux puissances de Mahomet. Allez avec les princes, vos compagnons d'armes, chercher tous les livres du magicien; qu'il voie périr avec lui les fruits de ses veilles, et puisse son art coupable être détruit avec eux!

Le prince de Syrie suivit les conseils dictés par la sagesse. Le talisman, les livres, les élixirs, les instrumens, tout ce qui avait servi au Maugraby

dans ses travaux, fut bientôt jeté par les princes sur le brasier ardent qui environnait le magicien de toutes parts. Mais la vie ne lui fut ravie, que lorsque le talisman, retiré de la cuisse de la brebis galeuse, eut été mis en fusion par la force du feu.

Quand la bague eut été dissoute, on vit le palais, et tous les établissemens qui étaient autour, se dissiper en fumée. Les quadrupèdes, les oiseaux qui y étaient renfermés sortent de tous cotés, et se mêlent avec les fauves et autres animaux sauvages; mais un instinct supérieur rassemble en peu de tems autour des princes, leurs libérateurs, les créatures humaines qui ont été transformées. Ceux-ci se voient environnés de chevaux, de chameaux, d'éléphans, parmi lesquels on voit même des lions et des tigres dépouillés de leur férocité.

Le corps du magicien est réduit en cendres; mais la chaleur excessive des brasiers ne permet pas d'en approcher pour les recueillir. Cependant, la princesse d'Égypte, usant des priviléges que lui donnent la petitesse de son volume et l'agilité de son corps, s'élève au-dessus de cette foule nouvellement animée, l'examine, et vient parler à Habed-il-Rouman.

Prince, lui dit-elle, voilà les êtres, jusqu'ici infortunés, que vous allez rendre à leur patrie, à leurs familles, et, pour ainsi dire, à la vie. Ils seront

moins aisés à gouverner quand vous leur aurez rendu leur forme naturelle, qu'ils ne paraissent l'être à présent; mais vous êtes appelé au droit de leur commander à tous, par Mahomet et votre étoile: vous les voyez attendre ici que le mélange des cendres du magicien avec celles de son père et de sa mère ait pu se faire, et vous servir à détruire l'enchantement qui les a dégradés de leur espèce. En attendant que vous puissiez vous occuper de cette consolante opération, venez, suivi de vos compagnons, distinguer les effets dont la violence du magicien l'avait rendu possesseur : chacun ici va reconnaître ce qui est à soi; mais la propriété de ce qui ne trouvera point de maître appartient à vous seul.

Les princes marchent à l'instant, conduits par l'oiseau, vers les magasins du magicien. Les marchandises les plus rares et les plus riches y étaient entassées : on y voyait des amas de vaisselle d'or et d'argent, des tas d'or en monnaie contenus dans des bourses, des vases de pierres précieuses remplis de diamans de la plus grande beauté, des provisions de vivres suffisantes pour mettre une armée en campagne.

Voilà, dit la princesse, bien des objets de cupidité pour des princes moins nobles que ceux à qui je parle.

Chacun de vous trouvera ici des sujets ; c'est au prince Habed-il-Rouman qu'il appartient de leur ordonner de se ranger sous le commandement de leurs chefs naturels. Alors les droits de chacun seront respectés.

Avant que nous retournions vers le bûcher du magicien, je vais prendre ma part du butin. En disant ces mots, la princesse d'Égypte fond sur une pièce de gaze, l'enlève avec son bec, la place dans une de ses pattes, et reprend son vol. Tous retournent vers l'endroit où repose la poignée de cendres dans laquelle est réduit le corps entier du Maugraby. Habed-il-Rouman s'en empare, et brise l'urne d'or qui est dans son sein pour arranger le mélange.

Tout n'est pas fait, dit l'oiseau posé sur la gaze qu'il a enlevée : faites un parfum, prince, jetez-y toutes les plumes que vous et vos compagnons avez conservées de l'oiseau Fessefzé, et vous leur commanderez, au nom de Salomon, de répandre aux quatre vents les cendres que vous allez jeter en l'air. Le prince de Syrie obéit, et à peine les cendres furent-elles répandues, qu'on entend un bruit extraordinaire : c'était un cri d'étonnement de dix mille personnes, qui viennent inopinément d'être rendues à la forme humaine.

476e JOUR.

Habed-il-Rouman ne perd pas un moment : Syriens, s'écrie-t-il, rangez-vous derrière moi! Tartares! voilà votre prince. Chinois! c'est ici le vôtre. Gens de Damas! gens de Cinigaé! rangez-vous sous vos chefs.

A ce commandement net et ferme, on vit toute cette foule se frottant les yeux, comme en sortant d'un profond sommeil, se démêler et obéir avec une promptitude extraordinaire. Quand chacun fut à sa place, les princes avertissent leurs sujets que le départ est fixé au lendemain, et qu'ils aient à se tenir prêts.

C'est alors qu'on eût vu un beau mouvement : chacun courait dans la campagne après ses chameaux, ses chevaux, ses éléphans, et des femmes prenaient par la main des enfans qu'elles ne connaissaient pas, et examinaient leur petit équipage. Deux heures après, chacun avait reconnu ce qui

était à lui, et la subordination était générale et parfaite.

Ces hommes s'entre-demandaient : Où sommes-nous ? et aucun d'eux ne pouvait répondre ; mais tous se croyaient arrivés de la veille dans l'endroit où ils se trouvaient alors.

Habed-il-Rouman devient maître de trente éléphans, de soixante chameaux et d'un nombre considérable de chevaux et de mules. Ses propres sujets enlèveront les trésors du Maugraby, et les répartiront sur des bêtes de somme. Les femmes seront placées dans les tours qui sont sur le dos des éléphans, avec la jeunesse trop faible pour supporter la fatigue : les six princes ont des chevaux superbes.

Au milieu du trouble général, du soin que chacun se donne, on a perdu de vue le hara ; Habed-il-Rouman aperçoit tout-à-coup une femme, voilée de la tête aux pieds, assise à terre, et appuyée contre un arbre à quelques pas de lui. Il s'en approche, et lui adresse la parole : Qui êtes-vous, madame ?

— Une pauvre Égyptienne, répond la femme. A ce peu de mots, le prince, qui reconnaît la voix, veut appeler ses compagnons, pour lui faire rendre les hommages qui lui sont dus : Grande princesse ! lui disait-il..... — Je ne suis rien, répond-elle. Ma

désobéissance m'a fait perdre mes droits à la couronne, et, ce qui est plus affligeant encore, à la tendresse paternelle. J'ai été, par mon choix, la femme du Maugraby. Mes yeux n'osent se lever vers le ciel, ni s'ouvrir sans confusion vers la terre. La honte est mon partage, et le repentir mon recours.

Vous, généreux prince, quand j'ai manqué à tout, quand tout me manque, ayez le courage de devenir mon soutien; placez-moi sur un de ces éléphans avec des femmes que ne puisse humilier ma compagnie, protégez les Égyptiens qui peuvent être ici : je suis toute à mon bienfaiteur; je ne suis plus rien à l'Égypte.

Je voudrais que mon père ignorât toujours le sort affreux que je me suis fait; mais je l'ai laissé dans l'aveuglement de l'idolâtrie : il faut que j'aille mener une vie pénitente à la Mecque, jusqu'à ce que j'aie obtenu du grand prophète la grâce de pouvoir arracher le malheureux et respectable auteur de mes jours aux abominables erreurs dans lesquelles il est plongé.

Le prince Habed-il-Rouman était touché jusqu'aux larmes du discours qu'il venait d'entendre. Ce jeune prince n'avait jamais connu d'autre femme que la reine sa mère; l'amour était une passion absolument inconnue de lui.

Le récit que lui avait fait la princesse d'Égypte

de ses aventures, lui avait inspiré, avec beaucoup d'estime pour elle, le plus tendre intérêt; la sagesse, la science, la conduite dont elle venait de donner des preuves si suivies avaient encore ajouté aux sentimens qu'il avait conçus pour elle : en un mot, sans l'avoir vue, et sans le savoir, il était déjà passionné pour elle.

Grande princesse, lui dit-il, doutez-vous que vous ne soyez souveraine absolue de tout ce qui est ici ? Quand ce peuple sera revenu de son étourdissement, pensez-vous que nous lui laissions ignorer ce qu'il vous doit de reconnaissance ? et qu'il soit un de nous qui puisse s'écarter un moment des devoirs que ce sentiment lui prescrit ?

La tour dans laquelle vous serez deviendra l'objet de nos sincères hommages, comme de nos plus scrupuleuses attentions. Vos moindres désirs seront pour nous des ordres, et notre obéissance sans égale.

—Ah! prince, répondit Sœur-des-Planètes, songez que vous parlez à une personne qu'une passion extravagante, à laquelle elle-même s'était livrée, a fait tomber dans l'oubli du plus sacré de tous les devoirs ? Plus la belle princesse d'Égypte s'humiliait, plus elle paraissait s'élever aux yeux d'Habed-il-Rouman. Cependant ce jeune prince ne se laisse pas détourner de ses devoirs par une passion naissante. Chef d'une espèce d'armée, il fallait qu'il se

donnât beaucoup de soins pour établir l'ordre, pour régler la marche et pourvoir aux besoins.

Les cendres de l'oiseau forceront la montagne à lui livrer passage ; mais il ne conçoit pas comment les éléphans chargés de leurs tours pourront entrer sous les voûtes qu'il connaissait.

Il espère tout de la faveur de Salomon. Il se flatte que ce grand prophète favorisera les moyens par lesquels il compte faciliter la sortie de la nombreuse caravane préservée par tant de prodiges. Il en confère avec Sœur-des-Planètes avant qu'elle aille prendre du repos dans sa tour.

Le prince de Syrie lui communique encore une remarque qu'il a faite. La température du climat dans lequel il se trouve, a changé ; la chaleur qu'on y éprouve est beaucoup plus vive. Les sables amoncelés, et soutenus jusqu'alors sur le haut des montagnes, emportés par des vents violens, descendront bientôt dans la plaine, la rendront stérile, et les animaux qu'on y a rassemblés périront faute de nourriture ; il faudra leur laisser un moyen de s'échapper d'un endroit inhabitable pour eux.

477e JOUR.

Tandis qu'il s'occupe de ces idées, la nuit s'écoule, et des instrumens de guerre, qui se font entendre dans les six petits camps, annoncent que tout se mettra en mouvement au point du jour pour le départ. Il se montre, et le corps composé des Syriens que commande Habed-il-Rouman, en devient l'avant-garde et marche. Ce prince fait prendre le galop à son cheval pour aller, devançant sa troupe, forcer la montagne à s'ouvrir, ne voulant point avoir de témoin de son travail. A la secousse violente que la terre éprouve, toute la petite armée qui le suit est épouvantée. Mais les princes qui parcourent tous les rangs l'ont bientôt rassurée ; une seule chose les surprend eux-mêmes, ce sont les éboulemens des sables qui tombent du haut des montagnes. Les animaux de la campagne, effrayés, suivent la troupe.

Le prince de Syrie a commandé à la terre d'ouvrir un passage commode. Il a été obéi, et on ne

rencontre nul obstacle ; pas même dans l'obscurité. On arrive au bord de la fontaine autrefois si redoutable, et pendant qu'on s'y rafraîchit, Habed-il-Rouman, au nom de Salomon, défend à la terre de se refermer, pour que le passage reste libre aux animaux qui venaient après l'armée.

Le chemin que suivent les princes conduit aux frontières du royaume de Tafilet. Il faut traverser vingt lieues de pays désert, pour rencontrer un endroit peuplé. De là on peut arriver en trois jours à Nareka, capitale du pays, habitée par le souverain. Cinq jours suffisent pour faire ce trajet, dans lequel on n'a trouvé aucune contrariété.

Le roi de Tafilet est prévenu de l'arrivée de la plus nombreuse et de la plus étrange caravane qui eût jamais paru dans ses états. Il envoie au-devant d'elle des officiers qu'Habed-il-Rouman comble de présens, en faisant demander la permission de faire camper ses troupes, et déposer les marchandises qu'elles escortent hors des murs de la capitale.

Il est convenu avec les princes de dire qu'ils viennent du royaume de Tombut, et qu'ils vont joindre la mer pour s'y embarquer : l'air du chef, celui des princes qui lui ont aidé à recevoir les envoyés du roi, en imposent, et les armes superbes qu'on a fait prendre à tous ceux qui sont en état de les porter, donnent une haute opinion d'une sem-

blable troupe ; des éléphans apprivoisés et chargés de tours, sont un spectacle nouveau pour un peuple habitué à les voir tous sauvages.

Arrivés à Nareka, les princes vont rendre leurs respects au monarque, qui ne tire d'eux d'autre réponse, sinon qu'ils voyagent pour leur instruction, sous les ordres du plus éclairé d'entr'eux. Les plus superbes présens accompagnent et donnent du poids à cette déclaration. Après quelques jours de repos, ils poursuivent leur route, et arrivent à la côte, où chacun trouve des bâtimens pour soi et les siens. Il est tems de se séparer, mais auparavant Habed-il-Rouman comble ses compagnons de richesses, et répand ses bienfaits sur tous ceux à qui il les croit nécessaires. La sage et charitable Sœur-des-Planètes est entrée dans des détails qui l'ont mise au fait de la situation de tous ceux qui composent la caravane ; elle a été au-devant de tout.

Toujours couverte de son voile, elle guide le prince de Syrie dans ses actes de bienfaisance, et lui fait goûter mille satisfactions dans la pratique de cette vertu ; d'autant plus qu'elle le met dans le cas de mériter son estime dont il commençait à être jaloux.

Les princes se séparent avec de grandes démonstrations de tendresse les uns pour les autres, et se promettent de s'en donner des preuves dans toutes

les occasions. Ils s'embarquent pour aller chercher les royaumes de leurs pères, où leur retour, et les événemens qu'ils avaient à raconter, dûrent occasioner une surprise bien agréable, et même une révolution dans la manière de penser ; mais il n'est pas possible de suivre leur fortune puisque c'est ici l'histoire, particulièrement, du prince de Syrie destructeur du fatal Maugraby ; et ce sont ses aventures que nous avons à raconter.

Comme il n'était pas dans le cas de ménager sa dépense, il trouva bientôt à acheter douze vaisseaux pour y embarquer sa troupe. Il ne réserva de tous les animaux qui avaient été à la suite de sa petite armée et de sa caravane, que l'éléphant sur lequel la princesse était montée, et son propre cheval. Il aborda aux côtes de la Syrie après la plus heureuse navigation.

Dès qu'Habed-il-Rouman a pris terre dans les états du roi son père, craignant pour les auteurs de ses jours l'effet d'une surprise trop subite, il leur dépêche un Syrien de distinction, avec une lettre qui les prévenait de son arrivée.

La chaîne des événemens nous a emportés si loin de la cour de Syrie, qu'après avoir vu Habed-il-Kalib et Elmennour plongés dans la douleur par l'enlèvement de leur fils, il ne nous a pas été possible de jeter un coup-d'œil sur ce qui s'y est passé de-

puis ; nous eussions vu répandre bien des larmes, mais les conseils du cheik, gouverneur d'Habed-il-Rouman, empêchèrent ces tendres parens de se livrer au désespoir.

Il engage le souverain à ordonner des prières publiques ; il n'y a pas un instant du jour et de la nuit où un musulman, prosterné dans la grande mosquée, ne réclame la protection de Mahomet en faveur du jeune et malheureux prince. Sire, disait le vertueux cheik, Zatanaï a une très-grande puissance sur la terre à de certaines heures ; il faut, par une opposition continuelle, qu'il ne puisse pas disposer d'une seule pour faire du mal à votre fils, et vous en triompherez.

Le roi passait le tiers de la journée dans la grande mosquée, et Elmennour aurait voulu y rester le jour et la nuit pour veiller sans cesse en faveur de son fils.

478e JOUR.

Tout était dans cette situation à la cour de Syrie, et rien n'y avait encore apporté d'adoucissement,

quand le bouffon de la cour, au moment même où son nez l'exposait à des risées extraordinaires, sent tout-à-coup que l'énorme verrue qui le défigurait est dissipée; chacun s'étonne de l'événement. Il parvient à la connaissance du vieux cheik, qui vient sur-le-champ trouver le roi.

Sire, lui dit-il, un bonheur ne vient jamais seul. Le Maugraby avait véritablement affligé votre eunuque, en le défigurant comme il avait fait : la malice de ce personnage odieux est nécessairement persévérante, et voilà qu'un des effets qui en provenait cesse; j'augure tout de la diminution de sa puissance. Allons rendre grâces à la mosquée.

Un mois après, Habed-il-Kalib reçoit la lettre de son fils. Il ordonne sur-le-champ à quatre mille hommes de sa cavalerie d'aller au-devant d'Habed-il-Rouman.

On quitte le deuil dans le palais, dans la ville. Elmennour est transportée de joie; le vieux visir son père veut prendre le commandement du détachement de la garde, et le vieux cheik s'arrange pour le suivre commodément sur un chameau.

La nouvelle escorte qu'on envoie au prince de Syrie est surprise de la belle ordonnance dans laquelle elle voit arriver la sienne; lui-même, monté sur son beau cheval, la précède, et se fait distinguer. Il vient se jeter dans les bras de son grand-

Bientôt une lumière vive succède à l'obscurité qui les environne : ils sont parvenus sous un ciel lumineux, et la campagne la plus riante vient s'offrir à leurs regards.

La faim et la soif commencent à se faire sentir. Ils sont engagés dans une route, à portée de laquelle coulent des eaux transparentes et fraîches. Des plates-bandes couvertes de melons de toutes les espèces en tapissent les bords : des poiriers, des pommiers, des orangers, sont sur le chemin, et il faut qu'ils écartent avec la main les branches chargées de fruits qui s'opposent à leur passage.

Soldats de Mahomet, criait de tems en tems Habed-il-Rouman, nous ne sommes pas ici pour boire et pour manger ; les besoins que nous ressentons, et les moyens qui nous sont offerts pour les satisfaire sont des piéges. Ne désirez point ces eaux : repoussez, foulez aux pieds ces fruits. Nous avons appris à souffrir, supportons le mal qui nous tourmente.

Mais une incommodité d'une nouvelle espèce est venue se joindre à celle qu'ils éprouvent. Ils parcourent un terrain sablonneux, et le soleil, qui paraît être alors sur leur tête, lui donne une ardeur si brûlante qu'ils croiraient passer sur des charbons ardens. A la droite, à la gauche du chemin qu'ils suivent, sont deux routes couvertes d'arbres, et tapissées d'une pelouse si fraîche qu'elle est bien propre

à attirer l'attention de voyageurs aussi altérés que le sont ceux-ci.

Dédaignez, rejetez les faux soulagemens qui vous sont offerts, criait le prince de Syrie. Tout ceci ressemble aux regards et aux discours caressans de notre impitoyable ennemi. Les jeunes princes qui suivaient Habed-il-Rouman avaient besoin d'un chef aussi courageux et aussi en garde contre les ruses de l'ennemi.

472e JOUR.

La dernière de toutes était la moins prévue, et la plus dangereuse : ils passaient sur une route semée de pavots, et le sommeil appesantissait malgré eux leurs paupières. Le prince de Syrie, qui reconnaît le nouveau charme, s'écrie : Soldats de Mahomet arrêtez-vous un instant pour fouler aux pieds ces fleurs à son nom. On lui obéit, le sommeil se dissipe. Ils se remettent en marche, et découvrent au milieu de la plaine le dôme de l'édifice dont ils viennent entreprendre la destruction.

Ne nous arrêtons point à peindre ces beautés magiques, dans lesquelles tout est illusion. Suivons le travail d'Habed-il-Rouman, secondé par ses compagnons. Ils sont parvenus sur les bords de l'effrayant fossé; rendus agiles par les plumes de l'oiseau, ils se sont postés sur la terrasse. Ils font l'étude de la position des portes, se conformant à tout ce qui leur a été enseigné.

Quand les portes ont repris leurs véritables couleurs, quand Habed-il-Rouman frappe à la blanche, elle s'ouvre avec un fracas horrible. Un géant d'une figure hideuse se présente, et veut frapper le prince de la lance dont il est armé. Conjuré au nom des vingt-quatre livres d'Hananias, ce monstre devient une vapeur noire qui se partage et se dissipe.

Habed-il-Rouman, après avoir pourvu à la garde de cette première porte, va à la seconde. Deux lions la gueule ouverte veulent s'élancer sur lui, et au nom seul du sceau de l'anneau de Salomon, cette vision se dissipe plus vite encore que la première. La conjuration au nom de la gravure qui est sur le sabre de Mahomet étouffe un horrible serpent à trois têtes, gardien de la troisième porte. Enfin celle faite par la verge de Moïse amollit l'acier d'une hache tranchante, et d'un poids énorme, qui tombait sur le cou du jeune prince de Syrie, au moment où la dernière porte s'ouvrait à ses ordres.

Le voilà maître des tous les accès qui peuvent conduire auprès de la redoutable statue. Il a placé partout des gardes que le soin de leur propre conservation rend très-vigilans. Au moindre bruit qu'ils entendent à l'extérieur, ils ont ordre de lever le sabre haut au nom de Mahomet, et la précaution est digne de la sagesse du prince qui l'a prise ; car dès qu'il met le pied sur l'entrée de la porte blanche pour pénétrer sous le dôme, les esprits des quatre élémens sont déchaînés pour venir au secours de la statue de Kokopilesobe.

Si les accès étaient libres, ces esprits pénétreraient par les quatre portes, et enlèveraient, avec le simulacre, l'urne dans laquelle les cendres d'Hal-il-Maugraby et d'Yandar sont déposées.

Habed-il-Rouman est en face du colosse d'or, élevé sur un trône de même métal, et dont la tête touche presque à la voûte du bâtiment. Ses yeux sont semblables à la matière de la foudre, qui, renfermée dans un petit espace dont elle cherche à s'échapper, paraît lutter sans cesse contre elle-même.

La flèche ardente, dirigée contre la poitrine d'Habed-il-Rouman, va partir ; mais conjurée par le sacré caractère empreint sur la tiare du grand prêtre des Juifs, elle tombe, et l'arc, s'échappant des mains de la statue, se précipite à terre avec elle.

Le prince de Syrie s'élance hardiment sur le

trône, enlève à la statue sa bague, dont l'anneau énorme se proportionne sur-le-champ à son propre doigt. Il se saisit de l'urne, dont la possession est le véritable objet de son entreprise ; puis dans un moment d'enthousiasme, frappant la statue du revers de la main où il avait la bague : « Infâme copie, dit-il, du plus criminel de tous les êtres, » puisses-tu être détruite comme tu fus engendrée ! »

La statue de Kokopilesobe avait été construite par les esprits esclaves de la bague. Ils sont forcés par ce commandement, sans doute inspiré, de détruire leur propre ouvrage, dont un bruit épouvantable annonce la chute et la décomposition. D'horribles ténèbres se joignant à ce fracas, viennent encore en augmenter l'horreur.

Toute la force de l'enchantement résidait dans la statue. Dès que ce talisman est détruit, les illusions de toute espèce cessent d'orner un séjour pratiqué dans une de ces cavités immenses qui se trouvent dans les entrailles de la terre ; mais elles ne cessent pas, sans opérer l'ébranlement de la masse qui les couvrait. Si l'issue qui conduit à cette affreuse solitude n'était pas gardée par un des six compagnons d'armes d'Habed-il-Rouman, elle se trouverait comblée.

Habed recommande lui et ses frères à Dieu et à son grand prophète, conservant la plus grande pré-

sence d'esprit au milieu du désordre qui l'environne et des ténèbres dans lesquelles il est comme enseveli.

Il s'aperçoit dans le mouvement qu'il fait, que la bague qu'il a au doigt jette quelque lueur. Il la frotte pour essayer d'en tirer encore plus de secours. A l'instant la bague étincelle ; un esprit sous une figure humaine, suivi de quatre autres dont l'un est un tigre, l'autre un poisson, l'autre un oiseau, et le dernier un salamandre, lui apparaît.

Commandez aux quatre élémens, lui dit l'esprit, vous êtes leur maître en étant celui de la bague du grand Kokopilesobe. — Je veux, répond avec fermeté Habed-il-Rouman, que ce séjour soit éclairé pour que je puisse savoir où je suis, et où sont les princes qui m'ont accompagné.

— Salamandre, dit l'esprit, fais ton devoir. A l'instant cette grotte immense est illuminée par mille flambeaux artificiels qui se placent d'eux-mêmes dans les cavités des rochers, et les six princes, séparés les uns des autres par un très-petit espace, se rejoignent, et peuvent tenir conseil.

Il s'agit, sur le terrain même, de briser les fers de la princesse d'Égypte. Habed-il-Rouman allume du feu, brûle un parfum, y jette les plumes qui lui ont été confiées, et prononce les paroles qui doivent consommer la destruction de l'enchantement. Les aromates qu'il a jetés sur la flamme, répandent une

odeur si agréable, qu'il tire l'augure le plus avantageux du succès de son opération.

473e JOUR.

Ensuite il se détermine à se faire reporter dans la retraite du magicien, par les mêmes secours qui l'en avaient fait sortir.

A quoi pensez-vous ? lui dirent les princes. Nous irions nous exposer à tomber une seconde fois entre les mains de notre impitoyable ennemi ! quand les plumes de l'oiseau Fessefzé nous mettent dans le cas de pouvoir retourner chacun dans le royaume de nos pères ! quand la bague, que vous avez, vous met en droit de commander aux génies, auxquels les quatre élémens sont soumis !

— Quand je ne devrais délivrer que la princesse d'Égypte, dit Habed-il-Rouman, je penserais que mon devoir de musulman m'appellerait à son secours, fussé-je même insensible aux mouvemens de l'humanité et de la reconnaissance ; mais, mes frères,

les plumes de l'oiseau de Salomon ne sont faites que pour rendre service aux serviteurs des prophètes. L'anneau de Kokopilesobe ne sied qu'au doigt d'un magicien, et votre expérience doit vous apprendre à connaître la magie. Je viens d'employer sa ressource, mais pour la tourner contre elle-même, et je me croirais coupable, si en le faisant je n'avais cédé qu'à mon propre intérêt.

Par ce que nous avons pu faire, continua-t-il, voyez, mes frères, si nos devoirs ne sont pas écrits. Nous nous sommes emparés du talisman qui renferme la puissance du Maugraby, nous devons nous rendre maîtres de sa vie. Nous ferions un crime en la lui laissant, et tôt ou tard nous en serions punis, et peut-être deviendrait-il un instrument contre nous, suscité par la vengeance divine. Nous devons délivrer tous les hommes infortunés qu'il a transformés en brutes, et détruire tous ses enchantemens. Les princes eurent quelque confusion de n'avoir pas pris d'eux-mêmes ce parti généreux, et promirent à celui de Syrie de le seconder de toutes leurs forces dans son entreprise.

Sur-le-champ il fut résolu, qu'au moyen des plumes du Fessefzé, ils retourneraient auprès de la princesse d'Égypte. Les plumes, obéissant à l'ordre qu'elles reçoivent, les emportent avec la plus grande rapidité hors de la capacité des cavernes, théâtre

des enchantemens d'Yandar. Les lumières magiques dont elles sont éclairées, leur présentent alors les objets dans leur naturel.

Enfin les voilà parvenus à l'ouverture qui donne sur la campagne. Il était alors nuit. Habed-il-Rouman propose de partir sur-le-champ pour se rendre au palais du Maugraby, et les plumes de l'oiseau, les élevant dans l'air, leur en font reprendre le chemin.

Au point du jour ils sont au bord de cette fontaine où tous six avaient été plongés. Je reconnais, disait le prince de Damas, l'arbre auquel le monstre avait accroché ma pauvre mère-grand. Il n'y reste pas le moindre vestige de son corps. A la vue d'un endroit, dans lequel ils avaient si prodigieusement souffert, les cinq princes délivrés par Habed-il-Rouman se fortifient dans la haine conçue contre le Maugraby, et dans leur rage; mais ce jeune prince s'occupe des moyens de pénétrer dans la retraite de leur barbare ennemi, pour y consommer sa vengeance.

Il a allumé du feu, il a brûlé des parfums : il y a jeté de la cendre du cœur de l'oiseau, et le pied de la montagne s'est entr'ouvert pour lui livrer un passage : il y entre, et les princes le suivent. Le jour commençait à paraître; la princesse d'Égypte entend, du fond du palais où elle a passé la nuit sur son bâton, le bruit ordinaire qui annonce qu'on a fait

violence à la nature pour pénétrer dans l'endroit où elle est.

Dégagée de ses chaînes, elle sort par une fenêtre du palais pour aller au-devant de ceux qui arrivent: ne craignant point que ce puisse être le Maugraby; car elle ne doute pas qu'Habed-il-Rouman, auquel elle doit sa délivrance, n'ait triomphé. Elle prend son vol, avec la précaution de s'élever assez haut pour pouvoir distinguer ceux qui vont sortir de la caverne.

Bientôt les princes voient un oiseau voler au-dessus de leur tête, ce n'était pas un objet nouveau pour eux. Une voix qu'ils peuvent tous reconnaître, adresse la parole à Habed-il-Rouman: cette voix partait d'en haut comme si elle fût venue du ciel. Prince de Syrie, disait-elle, avez-vous l'urne et la bague? — Oui, je les ai, répond le jeune prince, reconnaissant l'oiseau qui est venu s'abattre auprès de lui. — En ce cas, réplique le hara battant des ailes de joie, frottez l'anneau de la bague que vous avez au doigt, dites à l'esprit qui va paraître qu'il vous fasse amener la brebis la plus vieille et la plus galeuse de tous les troupeaux qui sont ici.

Nous avons un sacrifice à faire, rendons-nous au palais, où vos besoins doivent vous ramener; vous pourrez les satisfaire sans inquiétude, vous êtes maître absolu ici, votre ennemi est déjà sous vos

pieds ; vous avez dans votre sein le talisman, dépositaire de toute sa puissance : bientôt vous aurez celui auquel sa vie est attachée.

Il y avait près de deux jours que les princes n'avaient pris aucune nourriture, mais ils sentaient de la répugnance à vivre de la chair des animaux qu'ils voyaient autour d'eux. Savons-nous, disait Habed-il-Rouman, si nous ne privons pas de la vie de malheureux hommes transformés? au moins les fruits, les racines ne nous sont pas si suspects.

— Vous pouvez user de tous les oiseaux, des bêtes fauves, que vous voyez ici, leur dit Sœur-des-Planètes. Ce sont de véritables brutes, ainsi que celles qui sont renfermées dans la grande volière ; commandez ici, ou par la puissance de la bague qui est à votre doigt, ou par celle du talisman qui est sur votre poitrine ; tout vous doit obéissance. Habed-il-Rouman touche l'urne qui est sur sa poitrine ; dans le moment un nègre se présente ayant un collier d'or au cou.

Eh! c'est Ilage-Cadahé, s'écrie le prince de Tartarie : parle, détestable noir, qui me traitas avec tant de barbarie, comment ton infâme maître a-t-il pu se séparer de toi quand tu le sers si bien? — Je n'ai point d'autre maître, répond le noir, que celui qui l'est de l'urne à laquelle j'ai été assujéti ; mon maître est ici, et je viens prendre ses ordres.

Puis adressant la parole au prince de Syrie : Qu'ordonnez-vous, lui dit-il, à l'esclave des cendres d'Hal-il-Maugraby et d'Yandar? — Fais-nous servir à dîner, esclave, dit le prince de Syrie. — J'obéis, réplique le noir en se retirant.

474e JOUR.

Dans le moment le génie de la bague apporte aux pieds d'Habed-il-Rouman une vieille brebis galeuse, à laquelle il ne restait pas un brin de laine; elle était liée par les quatre pieds : elle en avait un de derrière plus court que les autres; de ce côté-là, la cuisse paraissait enflée. Ah ! la mauvaise bête, dit le génie; j'ai cru, quoiqu'elle fût environnée de toutes parts, que nous ne l'attraperions jamais.

Yandar, en lui renfermant dans la cuisse le talisman auquel est attachée la vie de son fils, l'avait rendue fée : elle court en avant, en arrière et de côté, avec la même vitesse; une mouche ne passerait pas par les endroits qui lui servent à s'échapper,

et elle donne de la tête et des pieds des coups qui meurtriraient le marbre.

— Génie, dit Habed-il-Rouman, je t'ordonne de tuer cette bête. — Je ne le puis, répond le génie, il faut que vous la frappiez de votre anneau.

Habed-il-Rouman fait ce que lui dit le génie ; la bête pousse un gémissement affreux et demeure sans mouvement. Alors le prince de Syrie touche la cuisse gonflée avec l'anneau, et ordonne au talisman d'en sortir ; la cuisse s'ouvre, et il en sort une lame d'or couverte de caractères magiques.

Habed-il-Rouman le considère avec attention, et voit qu'il répète les caractères gravés sur l'anneau qu'il a au doigt. Se trouvant maître de la puissance et de la vie du monstre, il va mettre en délibération les moyens qu'on doit prendre pour en délivrer la terre ; mais tandis qu'il expose son projet, le bruit ordinaire et l'ébranlement qui précédaient toujours le retour du magicien dans son palais, se font entendre.

Le Maugraby a été averti de son désastre par l'infidélité de sa baguette. Il était alors à Moussoul, occupé d'une de ses entreprises ordinaires ; il veut commander quelque chose d'essentiel pour lui, à Megine, son ouvrière ordinaire : la baguette, au lieu de tourner sur son doigt, lui échappe et se brise.

Alors la terreur le saisit; il se détermine à se réfugier sur-le-champ au centre ordinaire de ses enchantemens pour consulter ses livres.

Sa puissance particulière est détruite, mais les moyens qu'il va mettre en usage ne venant point de lui, lui rendront le service qu'il va demander d'eux. Ce sont des plumes de l'oiseau Fessefzé, dont l'impie ose faire usage en les conjurant par le nom de Salomon, à qui elles doivent toute obéissance. Elles le portent sur-le-champ au pied de la montagne, dont les entrailles s'entr'ouvrent, forcées par la cérémonie du parfum ordinaire.

A son arrivée dans sa retraite, rien ne s'émeut pour venir à sa rencontre, pas même Ilage-Cadahé, le plus soumis et le plus craintif de tous ses esclaves. Il voudrait s'arrêter pour réfléchir, mais les plumes l'emportent avec violence et le jettent par une croisée au milieu de l'appartement, où les princes, en dînant, délibéraient sur son sort.

La princesse, perchée sur son bâton, était en face de la croisée; elle voit une figure horrible tomber en paquet, et malgré le ridicule du vêtement, elle le reconnaît à l'odeur : Ah ! c'est notre monstre, dit-elle.

A Moussoul, le Maugraby s'était travesti en akir; une mauvaise peau de mouton, dépouillée de laine et déchirée, couvrait à moitié son corps, défiguré par les

cicatrices dont il y en avait encore de sanglantes. Sa tête est couverte de cheveux roux, hérissés et remplis ainsi que sa barbe de même couleur, de la fange la plus dégoûtante. Ses yeux étaient ceux d'un démoniaque, ses traits peignaient dans leur ensemble la rage, la terreur et le désespoir : il avait à la main le couteau dont il s'était servi pour achever de mutiler son corps, et au cou le chapelet de la mère-grand qu'il s'était approprié, et dont sans doute il comptait faire usage.

Qui avait-il voulu séduire à Moussoul sous cette abominable apparence ? on l'ignore ; mais il était alors si effrayant qu'il eût glacé d'effroi par sa présence des ames moins fermes que celles de la compagnie aux yeux de laquelle il était forcé de paraître.

Il a la force de se relever de sa chute, et regardant sa femme, qu'il reconnaît, il lève d'un air menaçant le couteau dont sa main est armée. «Plumes » de l'oiseau Fessefzé, dit-il, je vous ordonne de » me porter sur l'infâme magicienne. »

Habed-il-Rouman se lève et fait un mouvement avec la main. « Esprits de l'anneau, s'écrie-t-il, » enchaînez ce furieux. »

— Ah! vipère, que j'ai nourrie et trop ménagée! dit le magicien, c'est toi qui t'es armée contre moi. — Cesse d'invectiver, malheureux! et encore

plus de menacer, dit le prince de Syrie ; la mesure de tes abominables forfaits est à son comble, et la mort va te livrer au châtiment que tu mérites. Que la frayeur des tourmens qui t'attendent commence ici ton supplice; en pensant combien tu es méchant, songe que tu vas tomber au pouvoir d'aussi méchant que toi, et tremble : quant à moi, odieux magicien! le grand prophète m'a rendu maître de ta puissance et de ta vie.

— Je maudis ton prophète, répliqua le Maugraby d'un ton de forcené. — Esprits de la bague, mettez un bâillon à cet impie, dit froidement le prince de Syrie; qu'on le porte au milieu de la cour de son palais, qu'il y soit lié de quatre chaînes, et qu'on amasse autour de lui le bûcher qui doit le consumer vivant. Songez que je vous commande par l'anneau que je tiens, mais au nom de Mahomet, et que je châtierai sévèrement l'apparence même de la désobéissance.

475e JOUR.

A ce commandement, les esprits tremblans d'effroi pour eux-mêmes, enlèvent le Maugraby, et

père et de son gouverneur, et tous se réunissent pour prendre le chemin de la capitale.

Le peuple en sort en foule pour venir au-devant de son souverain présomptif, et marche devant lui en poussant des cris de joie, en couvrant de fleurs le chemin qui le conduit au palais. Il y arrive, et il est reçu par Habed-il-Kalib et par Elmennour, comme l'unique objet de leur tendresse, qu'une grâce particulière du ciel vient de leur rendre. Ils le baignent de larmes de joie et de tendresse : ils sont baignés des siennes.

Habed-il-Rouman trouve un moment pour engager sa mère à envoyer le chef des eunuques avec une litière au-devant de la princesse d'Égypte, en la priant de la recevoir dans son appartement, et de la traiter comme la personne à laquelle, après Dieu et Mahomet, il devait sa délivrance. Rentré dans le palais, il raconte en présence du visir et du cheik, qui s'y sont rendus, son histoire et celle de l'intéressante Sœur-des-Planètes. Elles font couler de nouvelles larmes, dont tour-à-tour la compassion, la crainte et la sensibilité sont la source.

Elmennour court au-devant de la princesse, dont on lui annonce l'arrivée, et la conduit sur-le-champ, comme elle le désire, dans l'appartement qu'elle lui a destiné.

Sœur-des-Planètes quitte son voile pour la première

fois depuis qu'elle s'en était couverte sur les hauteurs du mont Atlas. Elle ne s'était pas même laissée voir à des femmes syriennes qu'Habed-il-Rouman lui avait données pour la servir ; elle voulait éviter jusqu'au bruit que pourrait faire son extrême beauté. Elmennour, qui l'embrasse avec tendresse, en demeure dans l'étonnement.

Ah! madame, dit la princesse, d'un ton douloureux, ne donnez point d'éloges à ce qui a causé ma perte. Sans ce don fatal je fusse restée soumise à mon père, honorée, vertueuse : je serais la fille d'un roi, destinée à régner moi-même, et je ne suis que la coupable veuve d'un monstre, livrée pour le reste de ma vie à la douleur et au repentir; forcée de renoncer à tout, hors à la prière et à la retraite. Favorisez-moi, madame, continua cette inconsolable beauté, en me donnant les moyens d'implorer par une lettre le pardon de mon père; donnez-moi un de vos courriers : l'honneur de votre protection est la seule chose qui ait pu m'inspirer la hardiesse de cette démarche, et je ne saurais la faire trop tôt, pour soulager mon cœur du plus accablant de tous les fardeaux.

Elmennour attendrie à l'excès s'engage à tout ce qu'elle pourra exiger d'elle, et va au-devant de ses désirs. Dans cette confiance, la princesse demande la permission d'écrire sur-le-champ à son père.

AU ROI D'ÉGYPTE.

Sire, une esclave désobéissante, qui a perdu le droit de vous appeler son père, réclame votre compassion : ses infortunes l'ayant éclairée sur ses devoirs, elle s'est rendue musulmane, et a été arrachée aux malheurs qu'elle avait attirés sur elle, par la protection signalée du grand prophète, dont elle vous demande la permission d'aller visiter le tombeau. Je vous fus enlevée, sire, de mon fatal et coupable consentement, par un magicien, le plus criminel des monstres qui fût sur la terre, et dont l'infâme dieu Baal était le complice ; j'ai eu occasion de connaître les fausses divinités de son espèce, leurs favoris et leurs ministres. Je me pardonne l'audace de vous écrire, parce que j'en use pour vous mettre en garde contre ceux qui m'ont perdue et veulent vous perdre. Si la magicienne que vous m'avez donnée pour gouvernante reparaît, faites-la brûler avec l'image de son dieu. Je vous écris, mon père, de la cour de Syrie, dont les souverains m'accueillent avec trop de bonté; c'est là que j'attends vos ordres. Ne balancez pas, je vous en conjure, à vous faire donner un Alcoran ; il n'y a que ce livre de vrai ; ceux de vos prêtres ne contiennent que des impostures : une seule ligne de cet ouvrage a délivré

votre coupable fille d'un tourment dont il est impossible de se faire une idée; puissiez-vous la lire avec confiance, avec persuasion! la voici : *Il n'y a que Dieu qui soit Dieu, et Mahomet est son prophète.*

Sœur-des-Planètes remit cette lettre à Elmennour; la belle reine et Habed-il-Kalib y joignirent les leurs, et on dépêcha un envoyé au roi d'Égypte.

Cependant on préparait tout à Thedmor pour le pélerinage de la princesse d'Égypte; dix mille cavaliers d'élite étaient commandés pour l'accompagner, et Habed-il-Rouman, conduit par sa dévotion particulière et par un sentiment bien respectueux, mais aussi bien tendre pour une femme qu'il n'avait jamais vue, qu'il n'espérait pas de voir jamais, briguait l'honneur d'être mis à la tête de l'escorte.

479e JOUR.

Elmennour était plus instruite de l'état du cœur de son fils qu'il ne l'était lui-même, et ne pouvait le blâmer, tant elle trouvait de charmes dans la

ravissante Sœur-des-Planètes : mais elle désespérait que son fils pût faire renoncer cette princesse à la résolution qu'elle avait prise, de se consacrer entièrement à la vie pénitente. Ah! madame, lui disait-elle, vous ensevelirez-vous toute vive à vingt-un ans? priverez-vous la terre de son plus bel ornement? priverez-vous le roi d'Égypte, si heureux de vous avoir retrouvée, lorsqu'il présumait vous avoir perdue pour toujours, de la satisfaction de vous voir placée sur un trône pour lequel vous êtes née? Vous vous jugez trop sévèrement; votre jeunesse, votre inexpérience, et la force presqu'invincible des moyens surnaturels employés pour vous séduire, tout vous justifie.

— Non, madame, répondait la princesse, et si je pouvais croire ce que vous me dites, je tremblerais de paraître aussi peu estimable à vos yeux que je le serais aux miens.

J'ai savouré le poison qui s'insinuait dans mon cœur. J'ai appréhendé l'humeur sérieuse de l'époux que le roi mon père voulait me donner, connaissant l'excellence du choix qu'il avait fait pour le gouvernement de son peuple. Enfin, madame, en me livrant à mon ravisseur, mon sang se révoltait dans mes veines en faveur de mon père, et je n'en ai pas cru cet avertissement surnaturel : je me suis livrée à la magie et à un magicien, en bravant de sages

avis qui m'avaient été donnés en songe, et une impulsion secrète qui me portait à m'en défier.

L'ignorance peut être excusable : moi, madame, je ne saurais l'être ; l'usage que j'ai fait des dons que j'ai reçus de la nature, des secours qui m'ont été envoyés du ciel, cause aujourd'hui l'excès de ma confusion ; d'ailleurs, serait-il un prince sur la terre, ayant de l'élévation dans l'ame, qui voulût accepter la main de la veuve du Maugraby, de la femme qui avait épousé le crime lui-même ?

— Ah ! madame, dit Elmennour, donnez-moi cette belle main, que je la pose sur mon cœur ! si les hommes s'examinaient comme vous le faites, ils n'auraient rien à appréhender des jugemens du ciel.

Tout était en mouvement à Thedmor pour le départ de l'illustre pélerine : une foule innombrable devait la grossir, les Syriens échappés des mains du Maugraby par la vertu puissante de Mahomet la suivaient par devoir, et cinquante mille sujets du roi de Syrie par reconnaissance du bienfait qui leur avait rendu leur aimable prince.

Le bruit qui s'était répandu dans les contrées voisines, de la beauté, de la sûreté d'une escorte commandée par le fils unique d'un roi puissant, offrait une si belle occasion à la dévotion des Musulmans, qu'il arrivait des pélerins de tous les côtés;

mais il en survient un d'une toute autre conséquence : c'est le roi d'Égypte lui-même.

Ce souverain, depuis l'enlèvement de sa fille, événement qui lui avait paru inconcevable, privé d'un enfant qui lui était bien cher, était dévoré de chagrin.

Les prêtres de l'idole, qu'il avait consultés, l'assuraient en vain que rien n'était plus heureux pour lui, puisqu'il devait regarder sa fille comme tombée au pouvoir du dieu lui-même, et admise à tous les honneurs, à toutes les félicités dont il faisait jouir ses favoris : un sentiment intérieur lui faisait rejeter cette persuasion, et cette disposition de son ame était continuellement entretenue par des songes.

On peut juger de l'effet que fit sur ce monarque la lettre de sa fille. En la retrouvant, la joie fut le premier mouvement qui se fit ressentir ; mais elle s'avouait coupable ; mais il y avait eu un ravisseur, et Baal avait été complice ; mais, trahie par sa gouvernante, elle était tombée dans un malheur affreux, dont une seule ligne de l'Alcoran l'avait délivrée. Il lit à plusieurs reprises cette ligne : Toute l'Asie, dit-il, est soumise à la loi de Mahomet, elle annonce un seul dieu. Baal ne serait-il qu'un fantôme ? que dis-je ? un fantôme ne participe point à des crimes.

Ces réflexions le jetaient dans d'étranges perplexi-

tés. De la lecture de la lettre il passe à celle des dépêches qu'il reçoit du roi et de la reine de Syrie, qui se félicitent d'avoir pu lui conserver un trésor de beauté, de science, de conduite et de vertus; et ce trésor-là, c'est la charmante Sœur-des-Planètes : c'est sa fille, pour laquelle on prépare une escorte digne d'une personne de son rang et de sa naissance; le monarque craint de rêver. Cependant il lui reste la ressource d'interroger l'envoyé qui lui a apporté les lettres : il en apprend que la princesse est arrivée en Syrie, délivrée par la grâce de Dieu et de son prophète, avec le prince Habed-il-Rouman et trois mille Syriens et Syriennes, des prisons où les détenait un magicien nommé le Maugraby, esclave et favori de tous les démons de l'enfer.

L'inquiétude ne permet pas au souverain de rester plus long-tems à Masser : il fait appeler son neveu, destiné à lui succéder, et qui faisait alors les fonctions de grand-visir; il l'avait marié à une de ses parentes, et lui donnait toute sa confiance.

Il lui communique toutes ces nouvelles et le dessein qu'il forme de se rendre sur-le-champ en Syrie : les apprêts sont bientôt faits, et le voyage entrepris avec la dernière promptitude.

Sœur-des-Planètes, au lieu d'une réponse à sa lettre, voit arriver le roi son père : et leur touchante entrevue eut pour témoins le roi et la reine de Syrie.

Ah ! que la belle coupable éprouva bien plus de facilité à trouver grâce aux yeux de son père qu'aux siens propres : il l'embrassa avec des transports de tendresse, et finit par s'imputer toutes ses fautes.

Il demanda avec un empressement extraordinaire à voir le prince Habed-il-Rouman, auquel sa fille avait tant d'obligations. Sœur-des-Planètes, pour la première fois, parut sans voile devant lui : elle baissa les yeux dès qu'il entra, mais une rougeur extrême se répandant sur le visage de l'un et de l'autre, put faire apercevoir que si leurs bouches ne s'étaient pas expliquées, leurs cœurs s'entendaient depuis long-tems.

Le roi d'Égypte fit au jeune prince toutes les caresses imaginables, et s'annonça comme devant suivre la caravane qui allait prendre le chemin de la Mecque : la joie de sa charmante fille fut au comble. C'est un acte sérieux que le pélerinage de la Mecque, bien des sortes de grâces y sont attachées. La belle princesse d'Égypte y fut guérie de l'excès de ses scrupules sur un nouvel engagement ; elle se détermina à écouter les vœux du prince Habed son compagnon de dévotion : elle fit bien, sans doute, mais elle avait eu le tems de connaître le pélerin.

480e JOUR.

HISTOIRE DU CAPITAINE TRANCHE-MONT ET DE SES BRAVES.

Le capitaine Tranche-mont [1], après avoir battu bien des pays et bien du monde, se trouvait en Égypte sur les confins de la partie montueuse de ce royaume : son excessive voracité avait peine à se satisfaire, et la terreur qu'il inspirait à tout le monde écartait de lui les ressources nécessaires à ses besoins.

Un jour qu'il traversait un désert, le hasard le conduisit dans la grotte d'un derviche : Saint homme, lui dit-il, vous voyez devant vous un guerrier qui meurt de faim, n'auriez-vous pas quelques centaines de noix à casser ? — Les rats ont de bonnes dents, répondit le derviche sans se lever et continuant de méditer sur son livre ; ils ont mangé

[1] En arabe, Raggade. Cette histoire a beaucoup de rapport avec celle du Chevalier Fortuné de Mme d'Aunoy.

toutes les noix que je tenais de la charité des fidèles, et ne m'ont laissé que les coquilles : la seule provision qui me reste est ce biscuit du Nil que vous voyez devant ma porte. Il montrait en même tems une pierre de six pieds de long sur trois de hauteur.

—Vous mangez de cela ? reprit Tranche-mont, parbleu vous n'êtes pas dégoûté ! Je connais cette pâtisserie, les pyramides d'Égypte en sont faites, et je puis être de votre écot : c'est un morceau de dure digestion pour d'autres estomacs que les nôtres ; permettez que j'en coupe une tranche. Il tire en même tems son sabre, et d'un seul coup il enlève une tranche de l'épaisseur de trois feuilles de palmier réunies. Il la casse en petits morceaux, la broie entre ses dents, et l'avale. Quel sabre ! Quel bras ! Quelles dents ! disait le solitaire en lui-même : mes meubles sont bien solides, mais cet homme-ci pourrait me déménager en quatre repas ; il faut s'en faire un ami. Seigneur ! lui dit-il, j'admire en même tems la force de votre bras et son adresse, et je vous trouve un talent fort extraordinaire ; je désire de faire votre connaissance, et j'espère que vous ne me jugerez pas indigne de cet honneur : on se défie ordinairement des aventuriers, mais, pour un homme comme vous, je ne dois avoir ni secrets ni détours. Pénétrez avec moi dans l'in-

térieur de ma grotte ; j'y tiens en réserve quelques fromages de chèvres et des galettes, que je me ferai un vrai plaisir de partager avec vous : venez, nous les mangerons à notre aise, et parlerons librement.

— Volontiers, répondit Tranche-mont, j'aime les gens de votre état. J'en ai connu plus d'un qui n'avaient pas passé toute leur vie à grommeler sur des livres, et je ferai volontiers avec vous la pénitence de mes fautes passées, la coupe à la main. — Je n'ai ni coupes ni gobelets, je ne me sers que de cruches, dit le derviche. — Et moi je me passe plutôt de cruches que de vin. — Du vin ! s'écria le solitaire, du vin à un derviche ! Vous allez faire hérisser le poil de ma barbe ! Songez que je me suis retiré ici pour mener une vie pénitente : je ne bois que l'eau pure mêlée avec un peu de miel, et j'en compose un breuvage assez bon.

Le capitaine secouait la tête ; mais il fallait s'accommoder à la circonstance. Il aide son hôte à placer sur la table, faite d'une large pierre, les fromages et les galettes en pile : il y avait une provision pour huit personnes ; cependant il n'y a rien de trop pour les deux convives. Ils sont assis sur des sofas de même étoffe que la table, ayant chacun, à côté d'eux, une énorme cruche pleine d'hydromel, et le repas commence.

Après que le derviche eut mangé un premier

fromage, sans même en lever la croûte : Frère ! dit-il, buvons. Il soulève sa cruche, et l'avale d'un trait : A vous, dit-il à Tranche-mont, qui le regardait avec étonnement. — Il faut sans doute, répondit celui-ci avant de boire, que vous soyez creux jusqu'aux orteils, pour avoir pu vider cette cruche sans vous donner le tems de respirer ? si vous aviez comme moi l'estomac pavé de pierres, il sortirait de votre corps une rivière en règle. — Hélas, mon frère ! dit le derviche, vous me voyez bien corrigé : c'est pour avoir trop bu que je suis réduit à cette vie pénitente ; maintenant je me désaltère, mais je ne fais plus d'excès. Vous m'avez étonné en taillant et croquant mon biscuit, je veux vous surprendre à mon tour par le récit de mon histoire.

Je m'appelle Prêt-à-boire [1] ; si l'eau ne m'eût pas parue trop fade quand je vivais dans le monde, j'aurais tari les rivières ; cependant il n'aurait pas fallu me donner la mer à boire, car la saveur du breuvage m'eût peut-être aidé à la dessécher.

[1] En arabe, Ballayah.

481e JOUR.

Un jour (j'étais alors en Géorgie chez un homme qui m'avait généreusement offert un asile), on avait achevé la vendange, et il venait de renfermer le produit de la sienne. Mon lit se trouvait malheureusement trop près du dépôt : tout-à-coup je fus éveillé par une odeur si agréable, qu'il me fut impossible de résister à la tentation de m'approcher des vases qui l'exhalaient. Je me hasarde à goûter de ce breuvage, et son charme agit sur moi avec une telle puissance, que je vidai dans la nuit dix arobes [1] : c'était le produit entier de la récolte ; je n'avais cependant bu que dix coups. Mon hôte arrive sur ces entrefaites ; il me traite d'ivrogne, et moi, sensible à ce reproche, je le tuai. Fâché ensuite de cette vivacité, je pris l'habit de derviche, et me contraignis à ne boire jamais que de l'hydromel. C'est à la suite de cette résolution, qu'errant

[1] Mesure de vingt-cinq pintes.

de retraite en retraite, et choisissant la plus écartée, je me suis enfin fixé dans ce séjour, où j'occupe mes loisirs à herboriser, et à consulter les astres.

—Mon bon saint! reprit Tranche-mont, puisque d'ivrogne vous vous êtes fait astrologue, il faut que je vous parle de mon démêlé avec les étoiles. J'en veux un peu à la mienne, et ne serais pas fâché que vous me missiez à portée de lui donner quelques coups du plat de mon sabre, ainsi qu'à une de ses camarades, pour les corriger de leurs caprices à mon égard.

Je m'appelle Tranche-mont : je suis né dans la ville capitale de la Circassie. Suivant le rapport d'un astrologue qui était un des bons amis de mon père, le jour de ma naissance deux étoiles voyageaient chargées de bonnes et de mauvaises influences; la moins bien pourvue des deux marchait la première. Trois femmes avaient accouché le même jour, chacune d'un enfant mâle; elles habitaient trois des principaux bâtimens qui forment un des angles de la rue qui conduit au palais du roi : Courons-là! disaient-elles, nous nous déferons en faveur de ces nouveaux-nés, du butin dont nous sommes chargées. Chemin faisant, la première rasait la maison de ma mère au moment où elle venait de me donner le jour; cet événement la fait arrêter un instant : Vas donc à l'autre maison, lui crie sa sœur.

— Je ne saurais aller plus loin, répondit-elle, ma charge me presse, il faut que je la laisse tomber ici. Et c'était directement sur moi. Je ne puis vous dire tout ce qui lui échappa des mains dans ce moment-là; c'est un fardeau que je porte quelquefois bien impatiemment, et dont les autres sont souvent incommodés; elle m'a rendu le plus fort, mais le moins endurant de tous les hommes : je dois n'avoir rien, et vivre sans cesse de rapines. Rien ne peut résister à mon sabre, que la seule faiblesse de l'homme craintif et timide; aussi je ne l'attaque jamais qu'à coups de poing, et vous jugez bien que je n'en manque pas un. Voilà, bon derviche, les présens qui ont couvert mon berceau; l'étoile qui suivait la mienne fut obligée de faire la ponte qui m'était destinée sur un hôtel voisin; et qu'y laissa-t-elle tomber, je vous prie ?.... Une couronne : ainsi vous le voyez, et je puis le dire sans vanité, je n'ai manqué le trône que d'une porte. L'astrologue disait à mon père qu'il y avait là-dedans de la fatalité, moi je prétends que c'était du caprice; ma brillante protectrice aurait bien pu porter ses faveurs une porte plus bas.... Par Mahomet! savez-vous que j'en enrage, mon bon saint, et que j'ai déjà employé beaucoup de moyens pour faire mentir mon horoscope.

J'ai rassemblé des armées : je commandais bien,

je me battais encore mieux ; mais mes soldats n'étaient que des poltrons : il y avait toujours trop de monde pour manger, et personne pour combattre. Un jour j'entrai dans une ville sans m'apercevoir que je n'étais pas suivides miens. Je mets en pièces tout ce qui s'oppose à mon passage ; je poursuis et détruis tout ce qui veut fuir ; je porte la flamme où j'aurais eu trop de peine à porter le fer, et je saccage tout : mon armée me croit perdu, et ne comptant plus sur moi, elle fut saisie d'une terreur panique, et prit la fuite. Qu'arriva-t-il alors ? Comme j'avais dévasté le pays, que je n'avais fait quartier à personne, que mon armée était dispersée, devenu roi par la force de mon bras et le tranchant de mon sabre, il se trouva que je régnais sur rien. — Comment, dit Prêt-à-boire, vous aviez exterminé jusqu'aux femmes ? — Par Mahomet ! répondit le capitaine, j'aime les femmes à la rage ; mais en me voyant elles criaient comme si on les eût écorchées ; elles fuyaient, elles me jetaient des pierres du haut des terrasses, elles animaient leurs maris, et lâchaient les chiens contre moi. J'eus mon casque et mon bouclier faussés en dix endroits, et le gras de jambe emporté par un mâtin. J'aime les femmes, mais ce n'est pas quand elles sont enragées ; car alors, vieilles ou jeunes, laides ou jolies, j'en écrase autant que j'en trouve ; je n'épargne point ce qui me fait résistance. — Vous

avez le sang un peu bouillant, mon général, reprit le derviche ; vous devriez faire comme moi, vous mettre à l'hydromel pour toute boisson. — Double Mahomet! s'écria Tranche-mont, votre hydromel m'empâte au lieu de me désaltérer : ma maligne étoile triompherait, si elle voyait que j'en suis réduit là ; parlons de la corriger, si cela est possible. Si je pouvais monter là-haut, je lui ferais entendre raison ; mais vous, qui êtes astrologue, ne pouvez-vous pas, à l'aide de vos machines, me mettre à portée de me faire justice moi-même ?

— Il y a une autre vengeance à faire, dit Prêt-à-boire, c'est de jouer à votre étoile le même tour à peu près que j'ai joué à la mienne. N'avait-elle pas décidé que je serais un vagabond, un vaurien ? Ne m'avait-elle pas condamné à boire comme un trou ? Vous voyez ce que j'ai fait, je me suis jeté dans la retraite, je bois de l'hydromel, mais raisonnablement ; et en dépit d'elle, je vaux cependant quelque chose. Vous, homme de guerre, vous devez suivre un autre plan. Il faut, pour éviter les inconvéniens qui paraissent attachés à vos actions, tâcher d'être général sans armée, vous emparer d'une ville forte qui n'ait ni portes, ni fossés, ni murailles, afin que la peine que vous seriez obligé de vous donner pour vaincre ces obstacles, ne vous donne pas assez d'humeur pour vous porter à tout détruire.

— Un moment, mon cher petit saint, dit Tranche-mont; sais-tu bien qu'avec tes propos tu me fais courir le risque de perdre la tête? Es-tu fou? Es-tu si profond qu'on ne puisse t'atteindre? Qu'est-ce qu'un général sans armée? Où trouve-t-on des places fortes qui n'aient ni fossés ni murailles?

482e JOUR.

— Un général sans armée, répond Prêt-à-boire, ce sera demain, pour le plus tard, le capitaine Tranche-mont, qui, n'ayant ni soldats ni bagages, pourra se mettre en campagne pour aller attaquer à dix lieues d'ici la ville de Kallacahabalaba, place très-forte, quoiqu'elle soit sans défense artificielle. — Et de quoi sera composée l'armée qui devra se ranger sous mes drapeaux? — De huit généraux, dont chacun à sa façon est en état d'ébranler un empire; et pour vous en donner une idée, c'est que moi je suis le plus faible de tous; cependant il n'aurait tenu qu'à moi, si je l'eusse entrepris, de me

rendre maître de Damas : c'est une ville bien arrosée ; eh bien ! dans huit jours on n'y aurait pas eu de l'eau pour abreuver les poules. — Mon bon derviche ! c'est avec raison qu'on vous appelle Prêt-à-boire ; et à présent que je connais vos facultés, je vous trouve infiniment sobre : vous avez là un furieux talent, il ne tiendrait qu'à vous de ruiner l'Égypte. — Oh ! il faudrait pour cela, répondit Prêt-à-boire, que j'allasse boire le Nil à sa source, et c'est un voyage trop long. — Et, dites-moi, reprit Tranche-mont, les autres compagnons dont vous me parlez sont-ils aussi extraordinaires que vous ? Je brûle d'envie de faire leur connaissance. — Vous les verrez demain, dit le derviche, ils feront leurs preuves devant vous. Ils avaient besoin d'un conseil pour diriger leurs entreprises, car ils ont tous plus de talens que d'esprit ; il leur faut un chef qui les commande avec autorité, et leur donne l'exemple : vous le serez.

— Par Mahomet ! s'écria le capitaine en jetant les yeux vers le ciel, je suis tenté de pardonner à ma chienne d'étoile la route qu'elle m'a fait tenir jusqu'ici, puisqu'elle peut me conduire à commander à mes égaux !... Mais, parlons un peu de votre place de guerre : qui est-ce qui la commande ? Que peut-on en faire ? — Elle est soumise à un tyran étranger qu'on appelle Bigstaf ; vous le chasserez. Un tyran

en remplace un autre, et votre étoile en aura le démenti; car, au nom près, vous régnerez comme un autre, et mieux peut-être; car vous ne connaissez d'autre loi que votre intérêt et votre volonté..... Avez-vous de la religion? — Pas absolument; cependant je suis circoncis. — Cela est bien suffisant. — Mon cher Prêt-à-boire, tu es un saint accommodant; c'est ainsi que je les aime; mais je voudrais m'accoutumer à ton hydromel, pour m'enivrer avec toi : cependant, avant de me coucher, je veux avoir une idée un peu plus nette de ta ville de Kallacahabalaba; car c'est dans mon lit que je forme mes plans d'attaque.

— Kallacahabalaba, répondit le derviche, est située sur une haute montagne isolée, dont le tour a été taillé à pic à la hauteur de soixante pieds; il n'y a qu'un escargot qui puisse y monter en rampant. — Et comment font les habitans pour en descendre? — Ils n'en descendent pas; on les laisse tomber dans des paniers attachés à des chaînes de fer. Ces machines sont montées de manière à mettre à terre cent paniers de dix hommes à la fois avec armes et bagages; cela se fait lestement et sans embarras; les gens du pays, de vingt lieues à la ronde, sont si fort effrayés de cette pluie de gens armés, qu'ils s'empressent d'apporter leur tribut au pied de la montagne; ils en remplissent les paniers qui s'y

trouvent. — Par ma barbe! dit le capitaine, je perdrai mon peu de renommée, ou je mettrai du désordre dans cette affaire.... Mais quel homme est-ce que ce Bigstaf dont vous m'avez parlé? Est-ce un champion d'une certaine force? Accepterait-il galamment la proposition de se mesurer tête à tête avec moi? — Sa taille est un peu gigantesque, il marche couvert de fer de la tête aux pieds aussi légèrement que s'il l'était de plumes; il ne joue d'ailleurs que de sa massue : elle est de bronze doré, et pèse soixante et quinze livres; il s'en sert comme d'une baguette d'aloès, et je crois qu'il n'accepterait un combat singulier qu'avec celui qui lui opposerait une arme semblable. — Ah! reprit Tranche-mont, que j'aurais de plaisir à me trouver vis-à-vis de lui à la juste distance de mon bras! Je ne lui ferais entrer ma lame que jusqu'au bout du nez, pour avoir le plaisir de lui voir grincer des dents avant de mourir sous mes coups. Mais je suis né pour vaincre ou mourir à l'abri de mon sabre, et j'abandonne l'usage de la massue à ceux qui sont appelés à assommer des bœufs.... D'ailleurs, cet homme-là ne sort-il jamais tout seul? Ne peut-on pas le rencontrer et l'attaquer, sans lui donner le tems de prendre son avantage? — Il ne sort jamais, reprit le derviche, que lorsqu'il sait que quelqu'un travaille sur son domaine. Hélas! il en a coûté la vie à deux de

nos camarades, Bras-de-fer [1] et Dent-d'acier [2], qui s'étaient aventurés à chasser sur ses terres. Ils étaient invincibles pour tout autre ; mais, les ayant fait envelopper par ses gens, tandis que Bras-de-fer à coups de poing en avait assommé une quantité, que Dent-d'acier avait fait sentir à d'autres l'étonnant ressort de sa machoire, il survint lui-même, et les assomma tous deux de sa massue. — Par la mort! je les vengerai, s'écria le capitaine Tranche-mont, votre récit fait bouillonner mon sang comme si je venais d'assassiner mes frères ; je brûle d'impatience de connaître tout votre monde : allons dormir afin de la tempérer, car je n'y connais que ce remède.

483e JOUR.

Prêt-a-boire se rendit à cette invitation ; et tous deux s'étendirent sur quelques feuilles et des peaux de bêtes, qui se trouvaient dans l'enfoncement de

[1] En arabe, Zenhadib.
[2] En arabe, Senboulade.

la grotte. Ils furent réveillés avec les premiers rayons de l'aurore ; et ils sortaient de leur caverne pour se promener, lorsque le derviche aperçut venir de loin trois personnages : Voici de nos gens, dit-il. — Comment les appelez-vous? — Leurs noms indiquent leurs talens. Le premier c'est Perce-vue [1] : il aperçoit une aiguille à terre à quarante lieues de distance ; c'est notre espion. Le second c'est Droit-au-but [2]. Il placerait sa flèche, au même éloignement, dans le cœur d'une pomme. Et Fend-l'air [3], qui le suit, irait la ramasser dans cinq minutes. Ils travailleront sous vos yeux, et vous jugerez du parti que vous pourrez en tirer. Pendant ce tems-là les trois ouvriers étaient arrivés.

Réjouissez-vous, camarades ! leur dit Prêt-à-boire : le sort nous a rendu, dans la personne de ce brave chevalier, bien au-delà de ce qu'il nous a ravi dans celles de Bras-de-fer et Dent-d'acier : c'est le formidable capitaine Tranche-mont, dont le bras, le sabre et la tête nous mettront dans le cas de nous venger de notre cruel ennemi, et de vivre en joie et en paix sur la terre. Mais vous savez que nous devons dîner aujourd'hui ; arriveriez-vous sans provisions ? — Non, répondit Droit-au-but, nous ne serons pas

[1] En arabe, Guillarich.
[2] En arabe, Nadhertavil.
[3] En arabe, Karaamck.

mal, si vous avez des galettes. Bon-dos [1] venait avec nous portant sur ses épaules un veau de six mois, et deux tonneaux de vin sous ses bras, quand il lui a pris fantaisie d'entrer dans un jardin pour y cueillir une salade; il va d'un bon pas, et il ne tardera par d'arriver s'il ne lui arrive pas d'accident. Comme il finissait de parler, Bon-dos arrive avec la salade pendue au cou; c'étaient trois énormes choux qui, attachés avec une corde, garnissaient son corps de tous côtés : malgré toute sa charge, son allure paraissait aussi leste que s'il eût porté un sac de noix. Il pose à terre son fardeau; Prêt-à-boire le présente à Tranche-mont : Mon général, dit-il, en frappant sur les épaules de Bon-dos, voilà notre chariot de guerre. Détruisez des villes, battez des armées, faites du butin; le dos que vous voyez ne laissera rien traîner : il ne plierait pas sous le poids des trésors de Salomon. — Jusqu'ici, dit Tranche-mont, ceux qui auraient emporté mes profits n'auraient pas long-tems plié sous la charge. Quand j'ai du butin, je m'assieds dans un coin, je le mange, et ne fais point de restes. A me voir dévorer ce que je tiens, on jugerait que je suis toujours poursuivi des voleurs ou des incendiaires; c'est ma chienne d'étoile qui me force à manquer presque continuel-

[1] En arabe, Bilamich.

lement de tout, pour me mettre dans le cas de ne faire grâce à rien; mais, grâces à vous, mon cher astrologue, il faut espérer que nous en aurons raison.... Tenez, par un reste d'habitude, je vois là un petit veau qui pèse bien cent-quatre-vingts livres; je voudrais qu'il fût déjà mangé. — Il est fait pour l'être, répliqua Prêt-à-boire : holà! ho! dit-il en appelant ses gens; Bon-dos, dépouille ce veau et fais une broche; Perce-vue, Fend-l'air, où est le rôtisseur?

Perce-vue promène ses regards sur toute la terre; et découvrant ce que l'œil humain ne pourrait jamais distinguer avec le plus fin télescope : Ah! ah! dit-il, je l'aperçois : il est tout près d'ici, mais il s'amuse à rôtir des cailles qui passent sur sa tête; il les plume en volant, et les mange. — Voyez donc, dit Prêt-à-boire, à quoi s'occupe ce maraud un jour de revue? il fait cuire des cailles en l'air, pour qu'il lui en pleuve dans la bouche de toutes rôties!.... Et où est ce paresseux de Toujours-dort [1], pour battre l'appel et forcer chacun de venir à l'ordre? — Je l'aperçois aussi, dit Perce-vue : il dort à l'ombre d'une bruyère, il ronfle à faire trembler la terre; je ne comprends pas comment vous ne l'entendez pas d'ici?

[1] En arabe, Battenilltabour.

— Voyez, mes amis, dit Prêt-à-boire, si nous n'avons pas grand besoin de discipline? et si nous ne sommes pas trop heureux que le hasard nous ait envoyé un chef?... Allons, Fend-l'air, faites-vous indiquer où sont le mangeur de cailles et le ronfleur; et qu'ils viennent en diligence?

Vous verrez, ajouta Prêt-à-boire, quelles espèces d'hommes sont ces deux-là? Le rôtisseur Souffle-feu [1] vous montrera un échantillon de ce qu'il sait faire; il mettrait en fusion une mine de métal dans les entrailles de la terre. Quant à Toujours-dort, son talent est assez médiocre; mais il en a un qui nous est bien nécessaire : quand nous le lâchons aux combats, il jette l'épouvante partout; en frappant son ventre il en fait sortir un bruit semblable à celui de quarante tambours, avec ses dix doigts qu'il frotte ensemble; il pousse des hurlemens épouvantables : il ferait battre les murs ensemble.

Pendant qu'on faisait ces explications à Tranche-mont, Toujours-dort et Souffle-feu arrivèrent : Tambour, dit le derviche au premier, allez battre l'appel. Souffle-feu, vous ferez cuire le veau que Bon-dos va mettre en broche. Puis se tournant du côté de Tranche-mont : Mon général, lui dit-il, c'est à vous à montrer à présent à ces braves gens

[1] En arabe, Bazzaknar.

ce que vous savez faire. Voilà le veau à la broche, et les choux coupés en morceaux; mais nous n'avons rien pour recueillir le jus du rôti, point de plat pour assaisonner les choux; levez adroitement sur toute sa longueur une tranche du biscuit qui est devant ma porte, et procurez-nous ainsi les vaisseaux nécessaires pour contenir notre sauce et nos légumes.

484e JOUR.

Le capitaine saisit avec empressement l'occasion de déployer son adresse. Il tire son sabre, et, du premier coup, il enlève une feuille d'un demi-pouce sur toute la longueur du banc de pierre : il y pratique un réservoir pour le jus du rôti, et la feuille qu'il a enlevée sert de plat pour les choux. Les spectateurs, gens d'autant plus faits pour admirer que chacun d'eux est admirable dans son genre, rendent justice à l'aisance et à la précision du travail.

Cependant Tranche-mont à son tour était bien

curieux de voir cuire un veau, dans un endroit où il n'aperçoit ni feu, ni charbon, ni bois pour en faire. Bon-dos servait de tourne-broche, et la broche reposait sur deux grosses pierres posées au milieu d'un gazon très-vert : Allons, Souffle-feu, dit Prêt-à-boire, faites votre devoir : vous sentez qu'il ne faut pas que le rôti brûle, nous avons besoin d'un feu doux et pénétrant ; ménagez-le bien. Souffle-feu est un homme d'exécution et de fort peu de paroles ; il proportionne si bien son haleine enflammée qu'il semble moins cuire que dorer l'immense rôti qui tourne devant lui : à mesure que le jus ruisselle sur les choux, il leur envoie quelques parcelles de feu qui vont les mettre en cuisson. Le capitaine paraît fort content du talent du rôtisseur, et se montre jaloux de donner de plus en plus des preuves du sien : il voit qu'on ne peut tenir table dans la grotte du derviche, à cause d'un rocher de granit de six pieds de hauteur sur autant de largeur qui en occupe le centre : Écartez-vous un peu, dit-il aux personnes qui l'environnaient, je vais faire de cette petite pierre quelques copeaux qui pourraient vous sauter aux yeux ; il nous faut de la place pour dresser notre table. En même tems il frappe avec son sabre sur le rocher, mais avec une telle précision que chaque morceau qu'il en détache semble une table de marbre à laquelle il ne manque que le

poli. Quel terrible bras! quelle vaillante épée! s'écriaient les témoins de cette expédition.... — Frères, leur dit Prêt-à-boire, c'est elle qui doit nous frayer le chemin de la gloire et du profit.

On s'empresse de nettoyer la place, libre de ce bloc aussi informe qu'incommode; les plus beaux morceaux rassemblés avec art forment des bancs autour d'une table, que quatre à cinq coups de sabre du capitaine ont rendue parfaitement carrée, et assez creusée en dessous pour y placer les jambes.

Jamais compagnon de nos travaux, dit Prêt-à-boire, n'a fait aussi lestement son chef-d'œuvre! Toujours-dort se caressait le ventre en signe d'admiration, et ses légers frottemens faisaient retentir l'écho de la caverne d'un bruit épouvantable. Cependant on met le couvert; Souffle-feu apporta le rôti : Du vin, du vin! s'écria Prêt-à-boire en apportant un sac de cinquante livres de galettes. Bon-dos alla chercher les tonneaux : mais Tranche-mont, qui redoutait la soif du derviche, crut devoir lui rappeler ses obligations : Votre pénitence est-elle finie, saint homme? — Non, répondit Prêt-à-boire, il faudra bien que je boive quelques coups d'hydromel, mais je me réserve une cruche de vin pour me rincer la bouche.

On se met à table; chacun fait honneur au festin.

On parlait peu, cependant de tems à autre un des convives rapportait un trait de sa façon ; c'était toujours une merveille. Vers le milieu du repas, Prêt-à-boire ayant un peu calmé son premier appétit, jette un coup-d'œil autour de lui : Frères, dit-il, nous ne sommes pas complets ; il nous manque Grippe-nuage [1] et Grossit-tout [2] ; cependant ils ont leurs ordres, et Toujours-dort a battu l'appel de manière à se faire entendre de loin. Comme le derviche faisait cette réflexion, les deux personnages se présentent à l'entrée de la grotte.

Vous mériteriez, leur dit-il, qu'on ne vous donnât pas une croûte à manger ; je fais cas des habiles gens, mais quand ils sont exacts à leur devoir, et demain, si vous manquez au service, vous en répondrez à un général plus habile que moi : cependant, asseyez-vous et buvez. Après dîner, vous apprendrez de belles choses. Vous êtes sous les yeux d'un très-grand maître, c'est l'illustre capitaine Tranche-mont ; nous l'avons choisi pour notre général, et nous allons passer la revue devant lui ; pour moi, je fais ici mes preuves comme vous le voyez. En disant cela, il avala tout d'un trait sa cruche pleine de vin.

Les nouveaux venus n'ayant rien à répondre,

[1] En arabe, Thalahava.
[2] En arabe, Ilnafac.

s'inclinèrent modestement, et on acheva le dîner. Allons, mes frères, dit Prêt-à-boire après qu'on eut fini le repas, il faut passer la revue, et commencer par arrêter les mets nécessaires pour notre souper. Perce-vue, Droit-au-but, Fend-l'air, attention!

Perce-vue, je veux cent livres de venaison en quatre pièces. Épiez les bords écartés des rivières: cherchez-nous de jeunes daims, des chevreaux, de la gazelle. Il faut que tout soit tendre, et de facile digestion. L'ouvrier se met en posture; d'abord ses regards semblent raser la terre aux environs, puis insensiblement sa vue s'étend au loin, et plane sur l'univers : Ah! s'écrie-t-il, j'ai trouvé votre affaire derrière ce coteau, à dix lieues d'ici. — Droit-au-but, dit le derviche, armez votre arc. Droit-au-but plante un piquet devant Perce-vue, bande son arc, et se met en devoir de lancer sa flèche : A dix lieues? dit-il à Perce-vue. — Et trente pas. La flèche part, Perce-vue la suit des yeux : Le daim est percé, dit-il.

—Allons, Fend-l'air, mettez vos babouches en état, et ramassez ce gibier. L'ordre est aussitôt exécuté. Prêt-à-boire a réitéré trois fois le commandement; et en une demi-heure de tems les quatre pièces de gibier sont prises. On les apporte à Bondos, qui les dépouille et les met en broche.

Prêt-à-boire a examiné le sac au pain : Comment!

dit-il, nous n'en avons que trente livres? Perce-vue, regardez où il y a du pain frais. — En voilà une fournée à Masser qui est encore toute chaude, répondit-il, le boulanger tourne le dos pour nettoyer son four. — Voilà une belle occasion d'acheter son pain pour rien; partez, Fend-l'air, prenez le sac, et faites le marché. L'ordre est rempli sur-le-champ, et le pain est dans la grotte avant que le boulanger s'en soit aperçu : Vous voyez, mon général, dit le derviche, que le garde-manger se garnit. Ah! si Bon-dos avait des ailes, nous pourrions avoir du vin; mais toujours ne faut-il pas mourir de soif. Allons, Grippe-nuage, accroche cette nue qui passe, et force-la de verser ici sa triste denrée; s'il y a de la grêle parmi, ce sera tant mieux, car j'aime assez boire à la glace. Le nuage était assez haut; Grippe-nuage tire de sa poche un peloton de soie, et le fait voler dans la nue : le peloton se dévide, et le bout en descend jusqu'à la portée de la main. Alors l'homme s'y attache, et la vapeur semble l'attirer avec une étonnante rapidité : Camarades, dit Prêt-à-boire, exposons nos cruches à l'eau qui va tomber, et comme nous n'avons pas de manteaux à changer, rangeons-nous dans la grotte. Toute la troupe obéit, la nue s'abaisse, Grippe-nuage lui a serré les flancs, et, à l'aide de son fil, il en redescend avec la pluie.

485e JOUR.

Tranche-mont voyait avec étonnement l'exécution de ces prodiges : Convenez, mon général, dit Prêt-à-boire, que, sous votre commandement, on peut se promettre de brillans succès avec ces braves gens. —Je ne vis jamais, répondit Tranche-mont, un assemblage de talens aussi rares et si bien concertés; il n'est rien que nous ne puissions entreprendre. Je roule déjà bien des plans dans la tête. — Attendez, ne m'en parlez pas maintenant, vous me donneriez des distractions.... J'ai oublié quelque chose d'essentiel : dès que nous n'avons que de l'eau pour nous désaltérer, il nous faudrait au moins quelques flacons de liqueurs. Nous avons encore trois heures de jour, ne nous laissons manquer de rien. Alors le derviche appelle ses gens.

Perce-vue, dit-il, et toi, Fend-l'air, cherchez-nous quelques flacons de liqueurs. Vous n'ignorez pas qu'on les place ordinairement sur des terrasses pour y laisser darder le soleil du midi; allez-y faire

une descente, ce qu'on ne saurait faire en un voyage, on l'achève en deux. L'ordre est exécuté; et dans un quart-d'heure le buffet se trouve pourvu de quatre grands flacons de liqueurs : Ce Fend-l'air est adroit, subtil, expéditif, disait Prêt-à-boire; c'est bien dommage qu'il n'ait pas les reins plus forts, on en tirerait un parti inconcevable. — Par Mahomet, dit Tranche-mont, sans ce petit secours j'aurais eu toute la nuit des grenouilles dans le ventre; mais, mon bon derviche, ne pourrions-nous pas avoir des figues? — Je vous en donne à choisir par toute la terre. — Je vous prends au mot, répliqua le capitaine; je veux des plus belles figues qui croissent en Afrique. — Allons, Fend-l'air, vous voyez ce que désire le général. Mettez un panier au bras, cueillez avec choix, et soyez de retour dans une demi-heure au plus tard, car on peut avoir besoin de vous. Fend-l'air a disparu.

La venaison est à la broche, Bon-dos la tourne, Souffle-feu la cuit, Toujours-dort est allé ronfler à quelques centaines de pas de là pour n'incommoder personne; cependant il se fait entendre : Vous avez là, dit Tranche-mont, un ronfleur un peu incommode. — Il faut le laisser reposer, répondit Prêt-à-boire, c'est dans l'excès de son embonpoint que tout son mérite consiste, il lui tient le ventre tendu; d'ailleurs il nous tient en gaîté, il imite le tambou-

rin en frappant sur ses joues, et cela nous amuse : il faut savoir mettre à profit tous les talens. — Vous avez raison; mais dites-moi quel est cet homme que je vois assis les bras croisés ? Je ne connais pas encore son savoir-faire. — C'est celui qui est chargé de nos logemens quand nous allons en campagne; avec de très-petits moyens il tire un grand parti de tout : il s'appelle Grossit-tout. Il a une profession assez fatigante; vous en jugerez mieux en le voyant travailler.

Pendant cet entretien le jour s'écoulait, et on ne voyait point revenir Fend-l'air. Prêt-à-boire s'en inquiétait : Holà, Perce-vue, dit-il, cherchez dans les vergers d'Afrique, et tâchez d'y découvrir Fend-l'air, qui s'y perd ou s'y oublie. Perce-vue examine attentivement : Ah! le malheureux, dit-il, il a mangé plus de figues qu'il n'en a cueilli. Il est tout près de Damas, il dort à côté de son panier; les Arabes qui rôdent aux environs vont le lui voler : ils lui prendront ses babouches et nous ne le reverrons plus. Il y a un gros oiseau perché sur la branche de l'arbre sous lequel il repose : si Droit-au-but veut tuer l'oiseau, sa chute réveillera Fend-l'air. — A combien de distance est l'oiseau que vous désignez ? dit Droit-au-but. — A soixante et quinze lieues juste. Alors Droit-au-but place son piquet, il ajuste sa flèche, elle part. Perce-vue examine le

coup : L'oiseau est tombé, dit-il, le dormeur est éveillé, il s'achemine. Un moment après, les figues sont dans la grotte. Ne grondez pas notre pourvoyeur, dit Tranche-mont à Prêt-à-boire, cet accident nous a prouvé l'utilité de Perce-vue et de Droit-au-but.... Mais je pense que le souper est prêt, arrangeons la table. — Ce ne sera, s'il vous plaît, reprit Prêt-à-boire, qu'après que notre camp sera dressé, et que j'aurai fait battre la retraite, selon la coutume des gens de guerre. Il appelle en même tems Grossit-tout qui se rend à l'ordre.

Avez-vous pris vos mesures, et choisi votre terrain? Nous couchons ce soir sous la tente, il faut nous y mettre à l'aise. — Le terrain est sous vos yeux, répond Grossit-tout, votre logement dans ma poitrine, et son étendue dans mes poumons. — Par Mahomet! s'écria le général, voilà une étrange énigme. — Ce n'en est pas une, dit le derviche, ou du moins ce que vous allez voir va vous l'expliquer; approchons-nous de l'endroit où l'ouvrier va travailler.

Grossit-tout avait une petite bourse de la grosseur d'un œuf, attachée à une ceinture qui lui serrait la poitrine; elle paraissait fermée par quatre petits cordons, au bout desquels paraissaient attachées de petites épingles d'acier. Il l'ouvre, souffle dedans; a voilà devenue de la grosseur d'un melon : il

souffle encore, et il peut y passer sa tête; il l'introduit, et le voilà soufflant de plus fort dans le bonnet qu'il vient de se former : à chaque instant le volume augmente, et comme il descend jusqu'à terre, le corps du souffleur s'y renferme tout-à-fait. Alors ses camarades ramassent les petits cordons de la bourse qui sont devenus des cordes, et les tirent à eux des quatre côtés; le haut du ballon a pris la forme d'une tente, soutenue par quatre piques qu'il portait toujours avec lui dans le voyage. Grossit-tout continue son travail; la tente s'accroît de façon à pouvoir loger commodément vingt personnes, et les épingles d'acier, devenues des piquets de fer enfoncés en terre, donnent à ce logement la plus parfaite solidité.

Double Mahomet! s'écria Tranche-mont dans l'extase, je viens de voir le roi, le dieu des champignons; c'est une chose incroyable! — Sans vous flatter, mon général, dit Prêt-à-boire, ceux qui vous ont vu faire peuvent tout croire, et ne doivent se glorifier de rien; mais Grossit-tout se ménage : ses forces sont capables de souffler une tente propre à loger tous les pélerins de la Mecque avec leur escorte. Au même instant l'on entendit dans l'éloignement un grand bruit de tambour; l'on aurait cru qu'ils étaient une cinquantaine, sans le parfait ensemble de tous les coups. Quel bruit entends-je? dit

Tranche-mont. — Ce n'est rien, dit le derviche, c'est Toujours-dort qui bat la retraite ; il ne fait que se caresser le ventre : c'est un vaillant homme pour sonner une charge. — Bon derviche, vous faites ici pénitence avec des hommes bien surprenans. — Ils sont forcés comme moi de vivre dans la retraite, parce que le public les juge mal ; mais nous en pourrons sortir avec vous, et nous faire rendre la justice qu'on nous refuse, surtout si nous pouvons dénicher ce Bigstaf, ce vautour, qui lâche sur nous des corbeilles de ses volailles lardées de fer qui tiennent notre troupe en alarmes.

— Ah ! si cet homme, reprit Tranche-mont, avait une citadelle entourée d'un triple fossé plein d'eau, en y mêlant un peu de miel, vous l'auriez bientôt bue. J'attaquerais le mur avec mon sabre, et par Mahomet, vous savez si je sais faire des copeaux ! Je m'enterrerais sous la forteresse avant qu'on eût pu s'aviser de me lancer des pierres, je ferais jeter les débris dans le fossé par Bon-dos, et je paraîtrais dans la place au moment où on ne m'y attendrait pas ; vous verriez après comme je tomberais sur la ferraille dont tous ces coquins-là sont couverts. — Voilà un projet bien digne de vous, mon général, reprit Prêt-à-boire, mais le tyran est à l'abri d'une pareille entreprise. — Je jure, par ton livre, mon vénérable, d'en imaginer une dont il ne pourra se

garantir.... Mais allons souper. — C'est le meilleur parti à prendre à présent, dit le derviche, car le rôti se refroidirait, si Souffle-feu n'en entretenait pas la chaleur

486ᵉ JOUR.

Toute la petite armée est assise autour d'une table bien garnie, éclairée par une lampe à trois mèches; on parle des projets à venir : Camarades, disait Tranche-mont, comptez sur tous mes efforts pour mériter vos éloges; mais puisque vous me faites votre commandant, je vous préviens que nous allons marcher en règle et fort vite.... Je n'ai encore bu qu'un coup d'eau, et il m'a donné la nausée.... Demain, au lever de l'aurore, je passe ma revue, je donne mes ordres; et sur l'instant je fais battre aux champs; on lèvera le camp pendant la revue.... Buvons un coup de liqueur, et couchons-nous en rêvant à la victoire qui nous attend..... Eussé-je l'estomac creux comme un puits, je m'endormirai sur ces cailloux, comme si j'étais couché sur des roses....

Achevons ce qui reste ; comme nous partons demain avec un grand projet dans la tête, il faut commencer par affamer les rats d'ici, en ne leur laissant pas même une croûte à ronger.... Fermons le banquet ; que toute la troupe me suive, et rentre dans le camp. Il convient que nous reposions sous la tente.... Approchez, Perce-vue, voyez-vous quelque chose pendant la nuit ? — Comme le jour, mon général. — C'est bon ; vous veillerez autour du camp, et demain, dans la marche, vous ferez un somme sur les épaules de Bon-dos.... Grippe-nuage, approchez ; accrochez la nue que vous voyez sur notre tête, avec votre peloton, et contraignez-la pour rafraîchir l'air à répandre une petite rosée.... Toujours-dort ira ronfler autour du camp, à portée de Perce-vue, afin de pouvoir donner l'alarme s'il se passait quelque chose d'extraordinaire.... Allons, mes amis, que chacun de nous prenne une de ces peaux qui servira d'oreiller ; les gens de guerre ne renoncent aux commodités de la vie que lorsqu'ils ne les ont pas.

— Oh ! le grand, le vaillant, le sage capitaine ! disait Prêt-à-boire en obéissant à l'ordre, et marchant en avant de la troupe. Quand elle eut défilé, Tranche-mont entra le dernier sous la tente, il se coucha au milieu ; chacun prit, à une distance respectueuse du général, la place qui lui parut la plus

commode; le derviche fit la prière, et tous s'endormirent paisiblement.

Dès que l'étoile du matin parut sur l'horizon, Perce-vue réveilla Toujours-dort, qui tout en bâillant se frappa sur le ventre un coup, dont le bruit retentit dans les cavernes des environs. Aussitôt Tranche-mont est sur pied; il éveille son monde : Allons, camarades, leur dit-il, que le jour nous trouve sous les armes! Grossit-tout, levez le camp. A ce commandement tout le monde est sorti de la tente : Grossit-tout y reste seul pour y travailler pendant qu'on arrache les piquets, et avant l'apparition du soleil la tente était repliée, et attachée à la ceinture de celui qui devait la porter.

Tous sont rassemblés pour la grande revue : Prêt-à-boire s'était placé à la queue du bataillon : Frère, lui dit Tranche-mont, vous n'êtes pas à votre place, et comme vous êtes notre conseil, il faudrait que vous fussiez au centre; mais la tactique a un peu changé : on vous place à la dernière ligne, et souvent, quand l'avant-garde a engagé l'action, le conseil arrive trop tard; ici, comme les rangs ne sont pas fort épais, rien ne vous empêchera de venir à moi au besoin.... Votre livre est-il en bon état, n'y manque-t-il pas un feuillet? — Par Mahomet! je n'en sais pas le compte; mais c'est égal, j'y suppléerai fort aisément.

— Camarade Perce-vue, dit Tranche-mont, vous avez les yeux un peu rouges ; baignez-les dans l'eau fraîche ; il faut craindre les fluxions.... L'arc et les flèches de Droit-au-but sont-ils en bon état? — Rien n'y manque, mon général. — Il me tarde d'être dans le cas d'éprouver votre adresse, pour envoyer un message droit à l'œil de notre ennemi.... Voyons votre peloton, Grippe-nuage. Il est bien rond, voilà de la soie bien filée! C'est un défi pour les araignées. Mais, mon cher camarade, si vous écoutez les avis d'un vieux soldat comme moi, vous connaîtrez bientôt qu'un talent aussi précieux que le vôtre ne doit pas se borner à rafraîchir l'air, et à laver la vaisselle.... Souffle-feu, je ne saurais visiter le foyer que vous avez dans l'estomac ; mais j'y suppose un dépôt de soufre et de bitume suffisant pour la campagne : comme nous allons tomber sur la cuisine d'autrui, nous n'aurons pas besoin de la vôtre pour nous alimenter ; mais je vous chargerai de rôtir toutes les têtes qui pourraient nous donner de l'embarras.... Fend-l'air, vos babouches me semblent en bon état ; mais défiez-vous de votre goût pour les figues : vous avez couru le risque d'être déchaussé, et vous eussiez pris un mauvais rhume en revenant de si loin.... Grossit-tout, vous avez resserré la tente ; mais voyons si les piquets y tiennent, si les cordes sont bonnes, si l'étoffe n'a pas consenti.....

Non, rien n'y manque. Dites-moi, si vous souffliez dans un melon, pourriez-vous le rendre gros comme une citrouille? — Non, mon général. — On a bien raison de dire qu'il n'y a point de talent universel... Avancez, Bon-dos; il faut vous pourvoir de bretelles de cuir pour assujétir vos charges. Voilà un dos sur lequel il ne manque que le niveau pour pouvoir y asseoir une pyramide!... Vous faites vos ongles? C'est un défaut. Vous savez bien que pour prendre, on n'a jamais la main assez étendue.... Ici, Toujours-dort; votre tambour est bien tendu, mais il ne faut pas trop en arroser l'intérieur avec des liqueurs chaudes; cela pourrait en dessécher la peau.... A propos, faites-moi entendre quelques sons ménagés de votre trompette. Toujours-dort obéit en lâchant quelques demi-notes à voix basse; mais c'en fut assez pour jeter l'épouvante et la terreur dans toute la troupe : Fend-l'air eût échappé à cent lieues de là, s'il eût pu trouver ses jambes; Bon-dos sentit ses genoux fléchir sous lui; Perce-vue n'y voyait goutte; Droit-au-but laisse tomber l'arc et les flèches; Grippe-nuage cherche une nue pour s'y réfugier; Grossit-tout perd la respiration; et Souffle-feu se sentit glacé : Par Mahomet! dit Tranche-mont en prenant par la main Prêt-à-boire, qui avait le hoquet, voilà un singulier filet de voix! Je ne suis pas une poule mouillée, et cependant je tremble

comme une feuille. Camarade Toujours-dort, vous avez un talent supérieur! mais nous n'en ferons usage, s'il vous plaît, que dans une situation désespérée; reprenez votre place. Et vous, mes amis, qui m'avez reconnu pour votre général, écoutez le plan de bataille que nous allons exécuter.

Il s'agit de s'emparer de Kallacahabalaba, et de détruire le tyran Bigstaf. Il est trop prudent pour se compromettre; il nous opposera sa canaille, nous la battrons, mais cela ne décidera de rien. Il faut que la famine le fasse capituler avec nous : désolons le pays qui fournit à sa subsistance, et réduisons-le à manger son rocher pour vivre! Vous avez tous les élémens en votre pouvoir; incendier, noyer, voler, massacrer et détruire, voilà le moyen de faire un désert de ce pays en fort peu de tems. Une guerre modérée pourrait devenir plus ruineuse par la suite; au lieu que si la terreur s'en mêle, les trois quarts du peuple chercheront à échapper par la fuite : il ne s'agit plus que de savoir par où nous allons commencer le ravage.

487e JOUR.

Perce-vue, dit le général à cet excellent espion, jetez les yeux vers les quatre points cardinaux. Il nous faut un travail aisé qui se trouve presque sous notre main. Que voyez-vous au couchant ? — A vingt lieues d'ici, mon général, j'aperçois une caravane qui s'achemine vers nous. — Quand nous pourrions la joindre à la couchée, dit Tranchemont, nous arriverions fatigués, et le ventre vide, et, en la pillant, nous ne ferions aucun tort à Bigstaf ; ce n'est pas ce qu'il nous faut : cherchez à l'orient. — Mon général ! j'y distingue une prairie grasse, sur laquelle il y a du fort beau bétail, et quelques bergers. — Cet objet pourra mériter notre attention par la suite, mais ce n'est pas là de la viande prête, et, comme nous partons à jeun, nous avons besoin de trouver notre dîner tout servi...... — Ah ! dit Perce-vue, le voilà qui s'apprête du côté du midi ! je vois les préparatifs d'une noce considérable. — Nous avons donc notre affaire..... A com-

bien de lieues ? — A dix lieues. — Est-ce dans une bourgade ? — Oui, et assez peuplée. — Tant mieux: nous aurons occasion de faire plus de mal et plus de bruit ; ces gens-là ne nous empêcheront pas de faire notre besogne : arrêtons ici notre plan.

Souffle-feu entrera avec moi dans la bourgade, et incendiera toute la partie opposée à celle où la noce sera établie : j'entrerai dans la maison destinée pour la fête : je m'empare de la mariée ; si le mari, le père, ou les parens se fâchent, je distribuerai quelques soufflets ; si cela ne les apaise pas, Toujours-dort leur dira de ma part un petit mot à l'oreille, et je pense qu'ils ne se le feront pas répéter : Souffle-feu brûlera tout, excepté la maison, où nous dînerons bien tranquilles. Comme les manans pourraient s'ameuter, et nous lancer des pierres, j'ordonne à Grippe-nuage de s'asseoir sur la première nue qu'il trouvera, de courir après beaucoup d'autres, de les joindre ensemble et de nous suivre avec son amas ; il versera mille charretées de grêle sur la tête des mécontens, et nous aurons soin de lui garder sa bonne part du dîner.

—Par Mahomet! dit Prêt-à-boire, jamais entreprise ne fut formée avec de plus sages précautions. — Tu es donc content, mon derviche? dit Tranche-mont, je pense que tout le monde doit l'être. Allons; marchons en avant! Toujours-dort, battez agréa-

blement, comme pour aller à la noce. Le tambour obéit et la troupe chemine en bon ordre.

Quand ils furent à deux lieues de la bourgade, Tranche-mont donna l'ordre à Fend-l'air d'inspecter ce qui se passe à la fête, et de voir si l'on ne servait pas trop tôt le dîner. En trois minutes, le messager est de retour. Ce sont des idolâtres, dit-il, ils sacrifient devant une idole de bois une belle genisse à cornes dorées, qui ne sera cuite que dans une heure au plus.—Par Mahomet! dit Tranche-mont à Prêt-à-boire, tu dois être bien enchanté? nous allons travailler contre l'idolâtrie! Tu seras chargé de renverser l'idole : conjure-la bien avec ton livre; je te la recommande..... Un mariage fait devant une idole, et sans cadi! cela ne vaut rien : je veux épouser cette jeune personne à la musulmane, pour la remettre dans le bon chemin.

Pendant cet entretien, la route continue, on avançait chemin; et enfin l'on arrive à la bourgade, directement devant la maison où les deux familles sont rassemblées : Tranche-mont y entre comme chez lui.

Quoi! dit-il, on se marie ici sans m'en prévenir, et on se met à table sans moi? Qu'on se figure l'étonnement de ces honnêtes villageois; ils se regardent tous sans mot dire; ils examinent en tremblant l'homme cuirassé qui leur parlait ainsi. Nous

sommes perdus ! s'écriaient-ils, c'est Bigstaf, c'est le tyran lui-même! — Vous en avez menti, canailles! il n'y a pas de tyran ici : pour qui me prenez-vous ? sachez que je suis l'époux de cette belle, et qu'elle n'en aura pas d'autre. En disant cela, il la saisit par le bras ; le mari et les parens s'avancent pour la dégager de ses mains : d'un soufflet et de deux revers il les étend par terre. Chacun se saisit de bâtons, de couteaux, de meubles, de tout ce qui se présente sous la main pour fondre sur le ravisseur ; mais tout-à-coup, Toujours-dort se mit à éternuer. C'était encore là un talent que Tranche-mont ne connaissait pas ; il en fut tellement étourdi, que moins acharné sur sa proie, il aurait lâché prise. Cependant, hommes et femmes, tout ce qui était dans la maison fut renversé ; le bâtiment même, qui n'était pas fort solide, en fut ébranlé.

488e JOUR.

Tranche-mont, revenu de son étonnement, dit à son bruyant écuyer : Allons ! débarrasse-moi de

tout ce tas de canailles ; jette par la fenêtre tout ce qui est trop loin de la porte. Toujours-dort obéit, et la maison fut nettoyée de tous ses hôtes. Il n'y resta que la jeune épouse, qui, pâmée de frayeur, serait tombée comme les autres, si elle n'eût été secourue par le vigoureux capitaine. Cependant on entendait crier au feu dans toute la bourgade, et pousser des cris et des hurlemens : Allons, dit Tranche-mont à Toujours-dort, il n'est pas tems de ronfler; nos camarades pourraient se perdre dans tout ce tapage; il faut battre l'appel. Le tambour exécute l'ordre, la troupe se rejoint, et le repas de noce est dévoré.

La jeune mariée, contrainte de rester au milieu de cette compagnie, de souffrir les caresses brutales de Tranche-mont, ne cessait de répandre des larmes : Que j'aurai de plaisir à vous consoler, ma belle enfant, lui disait ce capitaine; versez une de ces jolies larmes dans mon gobelet, cela me fera trouver ma boisson délicieuse. Mais elle détournait la tête d'un air qui exprimait à la fois ses chagrins et son dégoût.

Pendant que ces brigands mangeaient et se rassasiaient sans mesure, on a été avertir un petit détachement de quinze hommes de la garnison de Kallacahabalaba, qui faisait ordinairement sa ronde dans les environs; on leur a dépeint le chef de la

troupe; Tranche-mont ne leur paraît pas redoutable : ils viennent investir la maison où il se trouve avec ses gens, et se disposent à l'attaquer. Tout-à-coup le chef de ce détachement entre le sabre levé sur Toujours-dort, qui pare le coup en éternuant; Tranche-mont, étourdi de ce bruit, se lève, et se met en défense : un coup de sabre a pourfendu du haut en bas le plus hardi; du revers il partage en deux celui qui le suit, le troisième a une épaule abattue; le quatrième perd la moitié du bras; le cinquième y perd la tête, et le sixième y laisse ses deux jambes. Quand les autres soldats de Bigstaf eurent vu cette déconfiture, la frayeur leur donna des ailes; ils abandonnèrent leurs armes et leurs boucliers pour se rendre plus légers dans leur fuite. Les compagnons de Tranche-mont les voyant en désordre, les poursuivent sans relâche : Grippe-nuage fait pleuvoir la grêle; Souffle-feu en rôtit autant qu'il en trouve; Toujours-dort éternue aux oreilles de ceux qu'il peut atteindre; il n'est pas jusqu'à Prêt-à-boire qui n'en assomme avec son livre; tous tombent étourdis, et sont livrés au sabre de Tranche-mont, qui achève de les détruire; ensorte qu'il n'en reste aucun qui puisse porter la nouvelle du malheur commun.

Après cette défaite, le général vainqueur rentre, pour jouir du prix de sa victoire dans les bras de sa

conquête; mais pendant la bataille, elle s'est échappée. Il entre en fureur, et appelle Perce-vue. Holà! dit-il, souffriras-tu que ton chef soit privé de toute la joie qu'il a dû se promettre? Cherche-moi cette femme infidèle; par Mahomet! malheur à celui qui la cache! Perce-vue emploie toute son adresse et son attention. Mon général! je ne l'aperçois pas : je vois bien une troupe de femmes à trois lieues d'ici qui s'enfuient, emportant avec elles leurs enfans et leur bagage; mais la mariée n'est pas de ce nombre .... Les murs de la bourgade ne peuvent cependant pas me la cacher; car ils étaient de bois, et ils sont tous brûlés! il faut qu'elle soit sous terre, et dans ce cas je n'y vois goutte. —Ah! double Mahomet! s'écria Tranche-mont, il est bien dur de vaincre, et ne pas triompher. C'est encore là un tour de ma chienne d'étoile! mille bombes! elle me dispute toute espèce de conquête, je suis désespéré .... Allez dire à Toujours-dort de battre le rappel; qu'on vienne se remettre à table, il y a ici de quoi boire, et mon chagrin est de ceux qu'il faut absolument noyer.

La petite troupe rejoignit bientôt son général, et prit part à son affliction en partageant la consolation qu'il avait choisie.

Ah! mon cher Bon-dos! lui dit Tranche-mont, les jolies jambes que tu aurais portées autour de ton

cou! jamais tu n'aurais été chargé d'un si doux fardeau! mais nous sommes à présent forcés, comme le derviche, à mener une vie pénitente; faisons-la durer du moins jusqu'au milieu de la nuit, afin qu'elle soit plus méritoire.... Toi, Toujours-dort! comme j'ai beaucoup de confiance dans ton talent, je te charge d'assurer notre repos jusqu'au lever du soleil : vas faire une ronde à une demi-lieue d'ici ; tu battras pour quatre-vingts tambours, et tu donneras un peu ferme de la trompette, lorsque tu apercevras des curieux. Toujours-dort obéit, pendant que ses camarades continuèrent à se divertir et à boire outre mesure, jusqu'à ce que le dessous de la table devînt le lit de ceux qui l'environnaient.

Il ne se fait pas tous les jours des noces, où l'on puisse trouver son repas apprêté sans s'en être donné la peine. Le lendemain, la troupe commandée par Tranche-mont fit beaucoup de ravages de côtés et d'autres, avec d'autant plus de hardiesse, que sous un tel chef elle se flattait de l'impunité ; mais elle était obligée d'assaisonner elle-même ce qu'elle voulait manger. Toutes les nuits elle campait sous sa tente dont on ignorait la position, parce qu'elle n'était jamais tendue qu'à la faveur de l'obscurité. De jour il fallait souvent combattre, parce qu'elle rencontrait de petits détachemens pareils à celui qui avait prétendu l'envelop-

per, mais c'était autant de mort ou de pourfendu. Ce qui échappait au fer et au feu tombait à la voix de Toujours-dort, qui achevait de leur percer le tympan en leur parlant à l'oreille ; enfin on envoyait la grêle pour compléter le désastre et la désolation.

489e JOUR.

Un homme cependant avait imaginé un moyen pour délivrer le pays du terrible fléau qui le désolait : c'était de s'armer de frondes, et d'accabler de pierres les auteurs de tant de ravages. Perce-vue observait cet homme qui essayait l'arme nouvelle, dont il devait proposer l'usage ; il le voyait prêt à faire part de sa découverte aux personnes qui l'environnaient ; mais à l'instant qu'il ouvre la bouche, une flèche partie de l'arc de Droit-au-but, lui entre dans la gorge, et arrête le bon avis au passage. Le désespoir est dans la contrée, les avis en sont portés de toutes parts à Kallacahabalaba, par cent flèches qui y sont tombées : (c'était ainsi qu'on présentait

des requêtes à Bigstaf, ou qu'on lui faisait parvenir des plaintes ou des avis.)

Le tyran fait assembler son conseil : il était composé d'un astrologue très-expert dans la géomancie. Voyez l'état où nous allons être réduits ? lui dit-il : personne ne peut venir nous troubler ici, mais rien ne peut nous garantir de la famine dont nous sommes menacés : jusqu'ici mes armes avaient combattu avec avantage ces brigands extraordinaires qui infestent mon pays ; mais leur audace s'est sans doute accrue avec leurs forces. Ils ont à leur tête un chef, qui seul a détruit plusieurs détachemens de mes soldats qui veillent à la sûreté de ces contrées et perçoivent les impôts ; il y a beaucoup de surnaturel dans les rapports et les plaintes qu'on me fait ; imaginez donc les moyens de pourvoir à notre sûreté. — Je m'en occupe depuis quelque tems, répondit le savant personnage. J'ai fait le thême astrologique de tous ces gens-là ; les armes ordinaires ne pourraient vous donner sur eux aucun avantage : les prétendus dons qu'ils emploient si mal, sont plus ou moins magiques, mais cet art a cela de défectueux, que le plus grand de tous les moyens qu'il emploie peut être détruit par le plus petit de tous ceux qui lui seraient directement opposés. Ainsi je m'approcherai de Toujours-dort avec du coton dans les oreilles, et son tambour sera sans effet ; je

cracherai dans la bouche de Soufle-feu, et l'incendie est éteint ; Perce-vue devient inutile à mesure que le danger s'approche; la flèche de Droit-au-but s'émousse contre l'acier; Fend-l'air n'est qu'un courrier qu'on arrête aisément; la science de Grippe-nuage tient à un fil qu'on trouvera moyen de couper ; Prêt-à-boire est poltron comme un derviche, et où il n'y a pas de l'eau à boire, il est inutile; mais il faut se garantir de son livre : Grossit-tout et Bon-dos font partie du bagage et ne sont point redoutables. Mais le plus grand ennemi que nous ayons à combattre est le capitaine Tranche-mont, chef de cette maudite engeance; c'est un homme de tout tems disgracié par les étoiles, et réellement doué par elles du crédit de faire tout le mal possible, sans jamais opérer le bien : il a l'esprit prompt et créateur, l'ame intrépide, et le corps d'une force extraordinaire, mais il est toujours la victime de son emportement : il porte un sabre constellé, auquel le diamant même ne résisterait pas; en lui opposant votre masse de bronze, il la couperait en mille morceaux, et vous seriez désarmé. Sa coutume ordinaire est d'envoyer des défis, mais on l'a prévenu que vous n'en acceptiez qu'à des conditions qui ne lui plaisent pas. Cependant, seigneur, si vous voulez vous armer avec vos soldats à ma fantaisie, j'ose vous promettre un succès certain sur

lui et toute sa troupe. — Allez dans mon arsenal, dit Bigstaf, faites-y préparer toutes les armes que vous jugerez convenables pour mes soldats et pour moi-même ; je prise trop vos avis pour ne pas les suivre aveuglément. — Je vous préviens, dit l'astrologue, que ces armes seront extraordinaires. — Il n'importe ; elles n'en seront que meilleures pour combattre l'ennemi : il faut opposer le merveilleux au merveilleux.

Le capitaine Tranche-mont continuait de ravager la plaine : Bigstaf, de concert avec son savant, prépare la petite armée qu'il doit mettre en campagne ; on rassemble et perfectionne dans les arsenaux, et en secret, les armes et les machines de guerre dont elle doit être pourvue. Lorsque tout est prêt, un corps de trois cents hommes, tout étincelant d'acier, est descendu de la forteresse à l'aide des poulies et des paniers, et couvre la plaine.

L'ennemi ! l'ennemi ! s'écrie Perce-vue. — S'est-il laissé tomber des minarets ? dit Tranche-mont.— Oui, mon général ; voilà les paniers qui se vident ! il en sort trois cents hommes, et un chef qui les commande.... C'est le tyran lui-même ; je le reconnais à sa taille : il paraît plus grand qu'à l'ordinaire.... Ah ! quel singulier casque il a sur la tête ! c'est une grosse marmite à cuire ; il faudra que Souffle-feu la fasse bouillir.... Il a un bouclier épais de

cinq doigts ; ses regards sont brillans comme s'il y avait du feu.... Mon général! irai-je mettre le piquet devant Droit-au-but, pour qu'il lui envoie un compliment de votre part à l'œil gauche ? — Voilà bien du zèle, soldat! dit Tranche-mont, regardez, mais ne conseillez pas.... Mon ennemi est donc en plaine, ridiculement précautionné contre mes coups!... Allons, Toujours-dort! appelez tout le monde à l'ordre, et marchons à l'ennemi.

490e JOUR.

Bientôt les deux armées sont en présence à la portée du trait : Tranche-mont se place au centre entre Toujours-dort et Souffle-feu; Prêt-à-boire et Perce-vue sont à l'aile droite ; Fend-l'air et Droit-au-but à la gauche; Bon-dos et Grossit-tout à l'arrière-garde ; Grippe-nuage traîne avec lui un train d'orage qu'il balance dans les airs en attendant l'occasion de le répandre.

De son côté Bigstaf fait ses dispositions ; il range son armée sur une ligne à trois hommes de hauteur.

On voit au premier rang ceux qui manient l'arme blanche; au second chaque soldat est armé d'une seringue; et ceux du troisième d'une paire de ciseaux : tous sont couverts d'armes défensives de la meilleure trempe.

Tranche-mont voit déployer devant lui ce triple rang de guerriers, et plein de confiance dans ses forces, il marche avec assurance, et croit aller à une victoire aisée : il précède sa troupe de dix pas, comme pour défier son ennemi à un combat singulier. Bigstaf s'avance pour l'accepter; les armées restent en suspens, et Tranche-mont ordonne à Toujours-dort de sonner la charge. Il n'y eut que cet ordre de bien exécuté, car, d'ailleurs, des événemens imprévus par Tranche-mont déconcertèrent tous ses projets, et détruisirent ses efforts.

Dès que Tranche-mont a opposé bouclier à bouclier avec son adversaire, il veut décharger sur la tête de Bigstaf un des coups décisifs, par lesquels il a tant de fois signalé la force de son bras et la trempe de son sabre; mais, avant de frapper, il crut devoir adresser ainsi la parole à l'ennemi dont il est sûr de triompher :

Bigstaf, lui dit-il, tyran des marmitons, n'as-tu pas de honte de te présenter au combat la marmite en tête ? Penses-tu donc que ta batterie de cuisine puisse te préserver des coups dont tu es menacé;

ou ma mauvaise étoile t'a-t-elle suggéré de m'opposer cette défense ridicule, afin de ne retirer de ma victoire que l'affront d'avoir triomphé du prince des cuisiniers? Est-ce donc avec des apothicaires et des tondeurs que les vaillans soldats de Tranche-mont doivent combattre?.... Ose lever sur moi la massue qui sied moins à ta main avilie, que la broche à laquelle ton rôti tourne tous les jours; elle serait un digne assortiment du casque et du bouclier que tu portes.

— Tranche-mont, répondit Bigstaf, tes paroles ressemblent à ta conduite. Je ne suis pas venu devant toi pour combattre un guerrier, mais un boucher de profession; et, s'il me convient d'agir en tout noblement, il te convient à toi de périr d'une manière ignoble : tu provoques le premier coup de ma part; ose toi-même le porter? — Par Mahomet! tu n'auras pas menti, dit Tranche-mont. A ces mots, la vivacité de la foudre semble ne pouvoir égaler celle du coup qu'il laisse tomber sur le pot en tête de son ennemi; mais, à l'instant où le sabre y touche, au lieu de pénétrer, il rebrousse de manière à ébranler le vigoureux poignet qui le tient assujéti : Tranche-mont, étonné de cette résistance, veut partager d'un seul coup le bras et le bouclier de son adversaire; mais la lame de son cimeterre vole en éclats : au lieu d'avoir frappé sur du fer, comme il

le croyait; c'était contre une citrouille creuse et un fromage moisi, que la puissance magique de son sabre s'était dissipée.

Double mille escadrons! s'écria Tranche-mont en reculant quatre pas; holà! Souffle-feu, qu'on mette cette tête à la braise; faites un feu d'enfer.

Souffle-feu veut obéir, mais aussitôt cent seringues dirigées contre sa bouche y font entrer un déluge d'eau, et il n'en sort plus qu'une épaisse fumée. Privé de ce secours, le général déconcerté appelle à son aide Grippe-nuage qui rôdait au-dessus de l'armée avec une provision de grêle et de tonnerre; mais tous les ciseaux de la troisième ligne des soldats de Bigstaf sont en l'air, et coupant des fils invisibles, ils détournent l'orage sur l'armée ennemie.

Tranche-mont, ménageant alors une retraite honorable, crut devoir employer sa dernière ressource: il fait battre aux champs par Toujours-dort; mais l'armée ennemie n'en est point épouvantée. Grâce au coton dont les oreilles des soldats sont tamponnées; ils parviennent à former un cercle autour de Tranche-mont, le tambour frappe à coups redoublés sur son énorme ventre; la frayeur du vacarme étourdit toute la troupe, qui s'enfuit à toutes jambes, mais Tranche-mont demeure la victime; le tyran de Kallacahabalaba l'assomme de sa massue; Tou-

jours-dort crève dans sa peau, Souffle-feu est étouffé par la fumée, le reste échappe comme il peut, et va chercher sa sûreté dans les cavernes qui lui servaient de repaire.

CONCLUSION

DE L'HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE CACHEMIRE.

La nourrice conta encore beaucoup d'histoires, sans doute moins mémorables que celles qui ont précédé, puisque le souvenir n'en est pas venu jusqu'à nous.

Il y avait déjà mille et un jours qu'elle amusait la princesse, lorsque Farrukrouz tomba malade. Le roi Togrul-bey, qui aimait tendrement son fils, fit appeler les plus habiles médecins de l'Indostan; mais ils ne pouvaient le guérir. La consternation que cette dangereuse maladie répandit à la cour, interrompit tous les plaisirs. La princesse de Cachemire ne voulut plus entendre d'histoires. Togrul-bey cessa d'aller à la chasse. On n'était occupé

que du prince ; tout le monde tremblait pour ses jours.

Un jour le roi, qui allait souvent voir le chef du temple de Kesaya, dit à ce grand prêtre : Vous savez que j'aime mon fils plus que ma propre vie. Les médecins ont épuisé tout leur art sans pouvoir lui rendre la santé. Je n'attends plus rien de leurs remèdes, et j'ai recours à vos prières. Je me flatte que par votre intercession j'obtiendrai ce que je désire. — Il faut tout espérer, sire, lui répondit le grand prêtre, quand on implore la bonté du ciel. Je vais passer la nuit dans le temple, je prierai Kesaya d'intercéder pour le prince, et demain je vous dirai si ses prières auront été exaucées.

Le lendemain matin le grand prêtre alla trouver Togrul-bey, qui, plein d'impatience, s'avançait au devant de lui : Eh bien, saint derviche, lui dit-il, avez-vous obtenu la guérison de mon fils ? — Oui, sire, lui répondit le grand prêtre, Kesaya l'a demandée au Seigneur, qui a bien voulu la lui accorder. A cette réponse le roi, saisi de joie, embrassa le saint homme, et le conduisit lui-même à l'appartement du prince Farrukhrouz. Le derviche s'assit au chevet du lit du malade, et d'un air assez mystérieux récita une oraison. Il ne l'eut pas achevée que le prince, qui depuis long-tems avait perdu la parole, fit un grand cri, et dit : O mon père,

consolez-vous, je suis guéri! A ces mots, il se leva, et l'on ne parla plus dans la ville de Cachemire que de la sainteté du grand prêtre.

Farrukhnaz ne put entendre vanter un si dévot personnage, sans avoir envie de le voir et de l'entretenir. Pour cet effet, elle sortit du palais, accompagnée de ses femmes et de ses eunuques, et se rendit à la porte du monastère des prêtres de Kesaya; mais elle fut bien surprise lorsqu'on lui vint dire que le grand prêtre lui défendait d'entrer. La princesse, piquée de cette défense, alla sur-le-champ s'en plaindre au roi, qui voulut en savoir la cause. Il va chez le grand prêtre, et lui demande pourquoi il a fait difficulté de recevoir la visite de Farrukhnaz : Seigneur, lui répondit le derviche, c'est que cette princesse n'est pas obéissante au Très-Haut; elle fuit les hommes, elle les regarde comme ses ennemis, et marche dans la voie de l'oisiveté. A moins qu'elle ne change de sentiment, il ne m'est pas permis de lui parler. Kesaya me l'a défendu; mais, ajouta-t-il, si elle se corrige, je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi. Le roi, n'ayant rien à répliquer à ce discours, s'en retourna dans son sérail.

Quelques jours après, Togrul-bey alla encore visiter le derviche, qui lui dit : J'ai enfin obtenu du grand Kesaya la permission de parler à la princesse.

Je veux lui faire un sermon, peut-être la mettrai-je dans le chemin du salut. Le roi, ravi que le saint homme eût pris cette résolution, en avertit Farrukhnaz, qui, dès le jour suivant, ne manqua pas de se présenter à la porte du monastère, et de demander le saint derviche. Le portier la fit entrer, et la conduisit par ordre du grand prêtre dans une grande salle où il la pria d'attendre un moment.

On voyait peints sur le mur, en trois endroits différens, une biche arrêtée dans un piége, et un cerf qui faisait tous ses efforts pour la délivrer; et, dans un endroit seulement, étaient représentés un cerf pris, et une biche qui le regardait dans le piége, sans se mettre en peine de le secourir. La princesse jeta d'abord les yeux sur ces peintures, et les considéra avec étonnement. Que vois-je? dit-elle. Juste ciel, voici le contraire de mon songe! Ces trois cerfs font tous leurs efforts pour délivrer les biches, et j'aperçois une biche qui abandonne un cerf. Que dois-je penser de ces objets? Ah! sans doute, je me suis trompée dans le jugement que j'ai fait des hommes! Ils sont plus reconnaissans que je ne l'ai cru. Que je suis fâchée de leur avoir fait cette injustice!

Pendant que la princesse faisait cette réflexion, le grand prêtre arriva dans la salle d'un air grave. Elle voulut se jeter à ses pieds; mais il l'en empê-

cha ; et, l'ayant fait asseoir, il lui dit : O Farrukhnaz, le roi votre père est fort affligé de vous voir dans des sentimens si contraires à la nature et aux lois du Seigneur. Vous êtes sous la puissance du démon ; c'est lui qui vous a prévenue contre les hommes. J'ai prié le grand Kesaya d'avoir pitié de vous ; mais, malgré tout son pouvoir, ne pensez pas qu'il puisse vous tirer de l'abîme où vous êtes plongée, si vous ne faites de votre côté quelque effort pour en sortir.

Le derviche en cet endroit remarquant que la princesse commençait à pleurer, tant elle était effrayée de ce discours, lui dit : Ma fille, essuyez vos pleurs, je vois que votre cœur se dispose à changer. Je promets de vous arracher au démon, pourvu que vous vous abandonniez à mes conseils. Farrukhnaz promit de faire tout ce qu'il lui prescrirait, puis elle baisa la main du saint homme, et s'en retourna au palais.

Le jour suivant elle se rendit encore au monastère, et, quand elle fut seule avec le derviche, il lui dit : Princesse, j'ai vu cette nuit en songe le grand Kesaya, qui m'a dit : O religieux, Farrukhnaz n'est plus haïe du Très-Haut, elle n'a plus mauvaise opinion des hommes ; mais il faut qu'elle ait pitié d'un jeune prince qui brûle et languit pour elle nuit et jour ; car le Tout-Puissant a écrit sur la

table de la prédestination, qu'elle sera son épouse.

La princesse fut étonnée de ces paroles. Eh! comment puis-je, dit-elle, soulager le jeune prince, si j'ignore qui il est? — Kesaya, répondit le grand prêtre, m'a dit que c'est le prince de Perse; qu'il se nomme Farrukschad; qu'il est si beau, si charmant, que jamais mère n'a mis au monde un homme si parfait. — O père, répliqua Farrukhnaz, ce discours me surprend; un jeune prince qui ne m'a point vue, peut-il être amoureux de moi?—Je vais, repartit le derviche, vous dire de quelle manière cela s'est fait; car Kesaya, qui a bien prévu toutes les questions que vous pourriez me faire là-dessus, a pris soin de m'instruire de toutes les circonstances de cette aventure; si bien que pour satisfaire pleinement votre curiosité, je vous dirai que le prince Farrukschad a rêvé qu'il vous voyait dans une prairie. Charmé de votre beauté, il a voulu vous parler d'amour; mais vous l'avez quitté brusquement, en lui disant que les hommes n'étaient tous que des traîtres. La peine que vous lui avez causée en vous séparant de lui, l'a réveillé, et, à son réveil, loin de chercher à se distraire des images de ce triste songe, il a pris plaisir à se les rappeler. Il les a sans cesse présentes à sa pensée, et quoique sans espérance de posséder vos charmes, il en conserve précieusement le souvenir.

A ce discours du grand prêtre, la princesse cachemirienne fit un profond soupir, et levant les yeux au ciel : O Dieu, s'écria-t-elle, est-il possible que ce prince ait fait le même songe que moi ! Saint derviche, poursuivit-elle, Kesaya ne vous a pas tout dit. J'ai rêvé aussi que je voyais, dans une prairie parsemée de mille sortes de fleurs, le plus beau prince du monde; qu'il m'a fait une déclaration d'amour que j'ai mal reçue; mais, dans le tems que je le maltraitais, j'ai senti que mon cœur commençait à s'intéresser pour lui, et j'ai été obligée de le fuir avec précipitation, de peur que, par sa bonne mine et par ses discours flatteurs, il ne triomphât de la haine que j'avais pour les hommes. Cette haine était l'effet d'un autre songe que démentent ces peintures qui s'offrent à mes yeux. Je reconnais mon erreur : je juge mieux des hommes, je les crois capables d'amitié; et, si c'est la volonté du ciel que j'épouse le prince de Perse, je m'y soumets sans répugnance.

Le grand prêtre fut charmé d'entendre parler ainsi la princesse, et profitant de la disposition où il la voyait : Ma fille, lui dit-il, je veux aller passer cette nuit dans le temple, et consulter Kesaya sur ce qu'il faut que vous fassiez pour parvenir au comble de vos vœux ; je vous apprendrai demain sa réponse. Farrukhnaz se retira fort occupée du prince

Farrukschad ; elle rappela cent fois dans sa mémoire ce songe où il lui avait paru si amoureux ; elle s'en retraçait les traits autant qu'il lui était possible de s'en ressouvenir ; et, à mesure qu'elle se sentait plus de penchant pour lui, elle se le peignait encore plus charmant. Elle fut très-inquiète le reste de la journée, et elle ne put reposer un moment de toute la nuit.

D'abord que le jour parut, elle se leva pour aller retrouver le derviche, qui s'aperçut bien en la voyant qu'elle n'avait pas l'esprit tranquille. Elle n'attendit pas qu'il lui apprît la réponse de Kesaya. Eh bien, mon père, lui dit-elle, le ciel a-t-il réglé ma destinée? vous a-t-il fait connaître tout ce qu'il exige de mon obéissance ? — Oui, ma fille, répondit le saint homme, le grand Kesaya m'a parlé ; il veut que vous vous engagiez par serment à faire tout ce que je vais vous ordonner. La princesse jura qu'elle exécuterait exactement ses ordres. Il faut donc, dit-il, que nous partions cette nuit. Je vous conduirai dans les états du prince qui vous aime, et qui vous donnera avec sa foi une couronne plus riche que celle de Cachemire. Vous êtes sans doute étonnée que je vous propose un enlèvement, mais Kesaya le veut ainsi.

— Eh quoi, interrompit Farrukhnaz fort surprise, il ordonne que, sans la participation du roi

mon père, je quitte la cour de Cachemire pour aller chercher un prince qui n'est pas encore mon époux. — Je ne dis pas cela, répondit le grand prêtre : Togrul-bey saura notre départ; je me charge de l'y faire consentir; mais Kesaya juge à propos que les choses se fassent de cette manière pour vous faire expier votre fierté. — Cette démarche, reprit la princesse, n'est pas de mon goût, je vous l'avoue; cependant je suis prête à vous suivre, pourvu que mon père y souscrive. — Je vous réponds de son consentement, repartit le derviche; reposez-vous de cela sur moi; retournez au palais, et préparez-vous à partir. Farrukhnaz fit ce que lui prescrivait le saint homme, et lui se rendit un moment après chez le roi.

Il trouva Togrul-bey qui s'entretenait avec la nourrice de la princesse. Aussitôt que le roi le vit paraître, il lui dit : Approchez, saint derviche; vous n'êtes point ici de trop. Nous parlons du prompt changement qui s'est fait dans le cœur de ma fille : vous êtes l'auteur de ce prodige. Elle haïssait les hommes, vous avez en un moment triomphé de cette haine. Un seul de vos entretiens a plus fait que toutes les histoires de Sutlumemé. — Sire, lui répondit le grand prêtre, j'ai poussé les choses encore plus loin; Farrukhnaz, non-seulement ne hait plus les hommes, elle est même amoureuse du prince de Perse.

Alors le derviche conta tout ce qui s'était passé entre la princesse et lui, et déclara les volontés de Kesaya. Togrul-bey, après avoir rêvé quelque tems, dit au grand prêtre : C'est à regret que je vois ma fille réduite à partir de cette sorte ; mais, puisque Kesaya l'ordonne, je me garderai bien de m'y opposer ; d'ailleurs, elle sera sous votre conduite, je ne dois rien appréhender. Le roi consentit donc au départ de Farrukhnaz, qui sortit de Cachemire dès la nuit même avec sa nourrice et le derviche seulement ; car le saint homme assurait que Kesaya voulait que la princesse fît le voyage sans sa suite.

Ils étaient tous trois à cheval. Ils marchèrent toute la nuit sans s'arrêter ; ils arrivèrent avec le jour dans une prairie où mille espèces de fleurs différentes réjouissaient la vue et l'odorat. La prairie aboutissait à un jardin dont les murs étaient de marbre blanc. A une extrémité du mur s'élevait un cabinet de bois de sandal rouge, avec un balcon doré, et dessous coulait un ruisseau de la plus belle eau du monde, qui se répandait dans la prairie, et arrosait les fleurs. La beauté du lieu les invitant à s'y arrêter, ils descendirent de cheval, et s'assirent sur les bords du ruisseau.

Ils étaient charmés d'un endroit si délicieux ; mais pendant qu'ils l'admiraient, le derviche changea tout-à-coup de couleur ; son visage se couvrit d'une

pâleur semblable à celle de la mort, et tout son corps frissonna. Farrukhnaz et sa nourrice, épouvantées de ce changement, lui en demandèrent la cause : O ma princesse, répondit le derviche en jetant sur la fille de Togrul-bey des regards où sa frayeur était peinte, quel démon nous a conduits ici ? Ce cabinet qui est au-dessus de nous, cette prairie, les murs de ce jardin, tout m'annonce que c'est ici la demeure redoutable de la magicienne Mehrefza. Si elle nous aperçoit, nous sommes perdus. Hélas ! j'atteste le ciel que je ne tremble que pour vous ; si j'étais ici seul, je formerais une grande entreprise, et je me sens assez de courage pour l'exécuter. — Faites, lui dit Farrukhnaz, comme si nous n'étions pas avec vous. Si notre mauvaise destinée veut que nous périssions dans ce lieu, du moins je remplirai mon sort avec une fermeté digne de la noblesse de mon sang.

— Ah! belle princesse, s'écria le derviche, la résolution où je vous vois dissipe toute ma crainte. Je vais acquérir une gloire immortelle, ou me perdre. Demeurez toutes deux dans cet endroit ; si je ne viens pas vous retrouver dans une heure, ce sera une marque certaine que je n'aurai pas réussi dans mon dessein. En achevant ces mots, il tira son sabre, et entra dans le jardin de la magicienne. Après son départ, Farrukhnaz et sa nourrice se sentirent ter-

riblement agitées. Ah! malheureux derviche, disait Farrukhnaz, que vas-tu devenir? Je crains que tu ne perdes la vie. — Eh, ma princesse, dit Sutlumemé, n'appréhendez rien; le chef du temple de Kesaya peut-il succomber sous les coups d'une magicienne? Non, non, quelque périlleuse que soit l'entreprise qu'il a formée, ne doutez pas qu'il n'en sorte heureusement.

En effet, au bout d'une heure elles le virent revenir. Il les aborda d'un air riant, et leur dit : Grâces au Tout-Puissant, Mehrefza ne saurait plus nous nuire, et ce séjour, que la cruelle rendait terrible par ses enchantemens, n'a plus que des plaisirs à nous offrir. Mais il est tems, belle princesse, de vous faire connaître qui je suis. Ne me regardez plus comme un derviche, comme le chef du pagode de Cachemire, voyez en moi le confident du prince Farrukschad. Je vais vous conter son histoire et la mienne en peu de mots; après cela nous entrerons dans le palais de Mehrefza, où vous serez reçue comme vous le méritez, et où vous verrez des choses qui vous surprendront.

Le grand roi qui tient aujourd'hui la Perse sous sa puissance, et sa cour à Chiras, a pour héritier un fils unique, appelé Farrukschad [1]. Un jour ce

[1] C'est-à-dire, heureuse joie.

jeune prince, dont le mérite est accompli, tomba malade. Son père, qui l'aime avec toute la tendresse imaginable, en fut alarmé; il fit venir d'habiles médecins, qui dirent tous, après avoir bien observé Farrukschad, que sa maladie était telle, qu'on n'en pouvait savoir la cause que de lui-même.

Le roi le pressa fort de la découvrir; mais ne pouvant lui arracher son secret, il m'envoya chercher. Symorgue, me dit-il, je sais que mon fils n'a rien de caché pour vous; allez le voir, engagez-le à vous ouvrir son ame, et ne vous faites point ensuite un scrupule de me venir révéler ce qu'il vous aura dit. —Non, sire, lui répondis-je, comme il n'est malade que parce qu'il s'obstine à taire le sujet de son chagrin, je me garderai bien de ne vous le pas dire. Je prends trop d'intérêt à sa vie, pour ne lui pas faire cette trahison. —Allez donc l'entretenir, reprit le roi, j'attends votre retour avec beaucoup d'impatience.

Je courus à l'appartement du prince, qui laissa paraître quelque joie à ma vue, et me fit d'obligeans reproches : O mon cher ami, me dit-il, je me plains de toi : depuis que je suis malade, je ne t'ai point vu; pourquoi as-tu tant tardé à me venir voir? J'ai déjà reçu mille visites importunes : hélas! les tiennes seules peuvent m'être agréables dans l'état où je suis. — J'étais à la chasse, lui dis-je, et je ne fais que

d'arriver; mais qu'avez-vous donc, mon prince? Dans quelle langueur est-ce que je vous retrouve? D'où vient que votre teint a déjà perdu une partie de son éclat? — Symorgue, répondit le prince après avoir fait sortir tous les officiers qui étaient dans sa chambre, je n'ai jamais eu de secret pour toi; loin de vouloir te cacher la cause de mon mal, je t'attendais pour te l'apprendre. Croirais-tu, mon ami, que la situation où tu me vois fût l'ouvrage d'un songe? — Ciel! que me dites-vous, m'écriai-je fort surpris; un songe, une chimère peut-elle faire tant d'impression sur un esprit si raisonnable? — J'ai prévu ton étonnement, répliqua Farrukschad; mais je t'avoue ma faiblesse; je la cache avec soin à tout le monde, et ce n'est qu'à toi seul que je puis faire une pareille confidence. Apprends donc la cause bizarre de mon mal. J'ai rêvé que j'étais dans une prairie toute parsemée de fleurs; il est venu une jeune dame plus belle qu'une houri; je n'ai pu résister à ses charmes; je me suis prosterné à ses pieds, et je lui ai fait un aveu de mon amour; mais, au lieu de m'écouter, l'inhumaine a secoué sa robe et m'a dit d'un air dédaigneux : « Passe ton chemin, » les hommes sont des traîtres; car j'ai vu en songe » une biche, qui après avoir dégagé par ses efforts » un cerf arrêté dans un piége, est elle-même tom- » bée dans un autre; et le cerf, loin de lui rendre

» la pareille, a eu l'ingratitude de l'abandonner. Je
» juge par là du cœur des hommes; je les crois tous
» ingrats, et j'ai renoncé à leur amour. »

J'ai voulu, poursuivit le prince, prendre le parti des hommes, et la détromper; mais la cruelle s'est éloignée de moi. Ah! ma déesse, me suis-je aussitôt écrié, dites plutôt que c'est la biche qui abandonne le cerf. En prononçant ces paroles, je l'ai perdue de vue, et je me suis réveillé. Voilà, cher ami, le funeste songe qui trouble le repos de ma vie; je sais bien que la raison devrait me détacher de ces vaines images, que c'est une folie de conserver.....
—Non, seigneur, interrompis-je avec précipitation, il ne faut point les effacer de votre esprit; je commence à me prêter comme vous à ces agréables fantômes; je les crois moins formés par le sommeil, que par quelque favorable génie qui aura voulu vous présenter les traits de la princesse que le ciel vous destine pour épouse. Allons, mon prince, allons de royaume en royaume chercher cette aimable personne; nous pourrons la trouver et la voir plus réellement que vous ne l'avez vue. Je vais dire au roi votre père que votre mal ne vient que d'un violent désir de voyager, et je suis sûr qu'il vous permettra de satisfaire votre envie.

Farrukschad, ravi de ce discours, m'embrassa, et je le quittai pour aller rendre compte au roi de

cet entretien. Je lui répétai mot pour mot tout ce que le prince m'avait dit. Ensuite j'ajoutai : Je n'ai pas voulu combattre les illusions qui font tout son mal ; je les ai plutôt flattées, et je me suis aperçu que ma complaisance l'a fort soulagé. Pour achever de le guérir, il faudrait que votre majesté nous permît à lui et à moi de voyager : c'est le moyen de bannir la mélancolie de Farrukschad, et de lui faire oublier cet objet chimérique dont il est préoccupé. Le roi entra dans mon sentiment, et ordonna qu'on fît un magnifique équipage pour le prince son fils, qui, suivi d'un très-grand nombre d'officiers, partit bientôt de Chiras avec moi.

Après une assez longue traite que nous fîmes, sans tenir de route assurée, nous arrivâmes à la ville de Gaznine, où règne un vieux roi qui aime autant ses sujets qu'il en est estimé. Ce bon vieillard envoya le capitaine de ses gardes au-devant de Farrukschad, pour lui témoigner la joie qu'il avait de son heureuse arrivée, et pour le prier en même tems de l'excuser, s'il ne pouvait sortir de son palais pour l'aller recevoir. Mon prince fit beaucoup d'honnêtetés au capitaine, et lui demanda des nouvelles de la santé du roi. Seigneur, lui dit l'officier, le roi mon maître est malade de chagrin. Il a perdu depuis quelques jours son fils unique, qui était un

prince de grande espérance ; il n'est pas encore consolé de cette perte.

Nous fûmes touchés de ce récit, et nous nous rendîmes au palais du roi, qui fit tous les honneurs imaginables à Farrukschad, et qui, trouvant en lui quelque ressemblance avec son fils, ne put s'empêcher de répandre des larmes. Que vois-je, seigneur? lui dit mon prince. Faut-il que ma vue vous arrache des pleurs? Suis-je assez malheureux pour vous donner occasion de rappeler un triste souvenir? — Oui, mon prince, répondit le roi, le rapport que vos traits ont avec ceux de mon fils, renouvelle ma douleur; mais je vous regarde comme un nouvel enfant que le ciel m'envoie pour me consoler de la perte de l'autre. Je commence même à sentir déjà pour vous une partie de la tendresse que j'avais pour lui. Demeurez, de grâce, auprès de moi; tenez le rang qu'il tenait dans ma cour, et vous serez mon héritier. Farrukschad remercia le roi de ses bontés, et résolut de faire un long séjour à Gaznine, plus par complaisance pour ce vieux monarque, que pour s'assurer la possession du trône qu'il lui offrait.

On voyait tous les jours diminuer la douleur du vieux roi, qui prit insensiblement tant d'amitié pour le prince de Perse, qu'il ne pouvait plus vivre sans lui. Un jour, qu'ils s'entretenaient tous deux, Far-

rukschad s'avisa de demander de quelle maladie le prince de Gaznine était mort. Hélas! dit le roi, la cause de sa mort est bien extraordinaire; c'est l'amour qui l'a mis au tombeau. Apprenez cette fatale aventure. Mon fils entendit parler de la princesse de Cachemire; et, sur le portrait qu'on lui en fit, il en devint amoureux. J'envoyai aussitôt de riches présens au roi Togrul-bey par un ambassadeur, qui lui demanda la princesse sa fille pour mon fils. Le roi de Cachemire fit réponse qu'il tenait à fort grand honneur mon alliance; mais qu'il avait juré par Kesaya qu'il ne marierait point sa fille malgré elle; que cette princesse haïssait mortellement les hommes, et que cette aversion était l'effet d'un songe; qu'une nuit elle avait rêvé qu'une biche, après avoir délivré un cerf d'un piége où il était pris, s'était laissée prendre elle-même, et que le cerf avait été assez ingrat pour refuser de la secourir; que depuis ce songe, elle regardait les hommes comme autant de monstres que les femmes ne pouvaient assez éviter. Mon ambassadeur me rapporta cette réponse, et mon malheureux fils, perdant l'espérance d'épouser la princesse cachemirienne, tomba dans une langueur qui l'a consumé, malgré les remèdes que mes médecins ont pu lui donner.

Farrukschad n'entendit point cette histoire, sans être agité par divers mouvemens. S'il avait le plai-

sir de penser avec fondement que son songe n'était pas une chimère; d'un autre côté, les rigueurs de sa princesse lui faisaient craindre la destinée du prince de Gaznine. Le roi s'aperçut de son agitation : O mon fils, lui dit-il, pourquoi vous troublez-vous? Vous me paraissez tout hors de vous-même. — Seigneur, répondit le prince, je n'ai quitté ma patrie que pour cette inhumaine princesse.

Alors il lui raconta son songe, et le roi, après l'avoir écouté, dit en soupirant : Juste ciel! pourquoi faut-il que ma vie soit un tissu de peines et d'ennuis? J'ai élevé mon fils avec un soin extrême; je l'ai perdu, et quand je commence à me consoler de sa perte, une douleur nouvelle vient me faire sentir son amertume. O bizarre destinée! Mais, mon cher Farrukschad, poursuivit-il, prenez courage, ne vous livrez point à votre mélancolie; il n'est pas impossible de vaincre l'aversion que la princesse de Cachemire a pour les hommes. Hélas! le mal de mon fils n'était pas sans remède! s'il eût eu la patience d'attendre l'effet des stratagèmes qu'on eût pu employer pour lui, il ne serait point mort.

Le roi de Gaznine, après avoir donné quelque espérance au prince de Perse, alla trouver ses visirs qui l'attendaient au conseil; et Farrukschad, impatient de m'entretenir, m'envoya chercher, et

me conta tout ce qu'il venait d'apprendre. O! mon cher prince, lui dis-je alors, votre bonheur est certain, puisque nous savons à quelle princesse nous avons affaire. Si le roi veut me le permettre, j'irai dans le royaume de Cachemire, j'entreprends de vous amener ici l'objet de vos vœux. Ne me demandez point de quelle manière je prétends en venir à bout, car je ne le sais pas moi-même; je prendrai conseil de l'occasion. Le prince, ravi de voir avec quelle confiance je promettais de le rendre heureux, m'embrassa, et nous passâmes le reste de la journée à nous réjouir ensemble.

Le lendemain matin je pris congé de mon prince, et, avec la permission du roi de Gaznine, je partis pour le royaume de Cachemire, bien armé, et monté sur un très-beau cheval. Après plusieurs jours de marche, je me trouvai dans cette prairie, du côté qu'on voit le palais où je vais bientôt vous conduire. Charmé de la beauté du lieu, je mis pied à terre, je laissai paître mon cheval, et je m'assis sous un arbre touffu, au bord d'une fontaine, dont l'eau pure et transparente m'invitait à me désaltérer. Je ne pus me défendre d'en boire, je m'assis ensuite sur l'herbe, et je m'endormis.

A mon réveil, j'aperçus cinq ou six biches blanches, qui avaient des housses de satin bleu, et aux pieds des anneaux d'or. Elles vinrent à moi : je

commençai à les flatter; mais, en les flattant, je remarquai qu'elles répandaient de grosses larmes. Cela me surprit, et je ne savais ce que j'en devais penser, lorsque, tournant les yeux vers le palais, je vis à une fenêtre une dame charmante, qui me faisait signe d'approcher. Aussitôt je laissai mon cheval dans la prairie, et je m'avançai pour l'aller joindre, quoique les biches semblassent vouloir m'en empêcher en me mordant le bas de ma robe, et en se mettant même au-devant de moi.

Ce n'est pas qu'étonné des mouvemens comme des pleurs de ces animaux, je ne fisse réflexion dans le moment qu'il y avait peut-être du mystère là-dessous; mais l'attrait du plaisir étourdit ma prudence et m'entraîna. J'arrive à la porte du palais; j'entre : la dame, qui me parut encore plus belle de près que de loin, me fit un accueil favorable, me prit par la main, me conduisit dans un appartement superbe, et me fit asseoir avec elle sur un sofa. Après les premiers complimens, plusieurs esclaves apportèrent des fruits dans un bassin de porcelaine de la Chine. La dame prit le plus beau, qu'elle me présenta; mais à peine en eus-je goûté, qu'elle changea tout-à-coup de visage, et me dit : « Téméraire » étranger, éprouve le châtiment destiné à tous ceux » qui, comme toi, sont assez hardis pour entrer dans » le palais de Mehrefza. Quitte ta forme naturelle,

» et prends celle d'un cerf ; perds l'usage de la pa-
» role, mais conserve l'entendement humain, pour
» sentir toujours ton malheur. »

Elle n'eut pas achevé ces mots, que je me trouvai métamorphosé en cerf. En même tems on apporta une housse de satin vert qu'elle me mit elle-même sur le dos. Puis on me mena dans un grand parc où il y avait plus de deux cents autres cerfs, ou plutôt c'étaient des hommes que leur mauvaise fortune avait attirés comme moi en cet endroit, et que la cruelle Mehrefza avait aussi changés en cerfs.

J'eus tout le loisir de faire des réflexions sur mon malheur, que je sentais moins pour l'amour de moi, qu'à cause de Farrukschad. Hélas! disais-je en moi-même à tout moment, que deviendra mon cher prince? Comment pourra-t-il obtenir l'accomplissement de ses désirs? Il attend que je lui mène la princesse qu'il adore, et il ne me reverra jamais. J'étais sans cesse occupé de cette pensée, qui me causait une affliction inconsolable.

Un jour je vis entrer dans le parc huit ou dix dames, parmi lesquelles il y en avait une jeune parfaitement belle, et qui, par la richesse de ses habits, paraissait être la maîtresse des autres. Elle avait auprès d'elle une gouvernante à qui elle dit en voyant tous les cerfs : En vérité je plains bien tous

ces malheureux. Que la princesse Mehrefza ma sœur est inhumaine! Le ciel nous a donné à l'une et à l'autre des inclinations bien différentes. Appliquée sans relâche à tourmenter le genre humain, il semble qu'elle n'ait appris la magie que pour faire des misérables; et moi, si je possède quelques secrets, je n'en ai jamais fait un mauvais usage. Je ne les emploie uniquement qu'à procurer le bien; je me plais à faire des actions charitables, et il me prend envie d'en faire une aujourd'hui, puisque ma sœur est absente. Allez, ma bonne mère, ajouta-t-elle, allez prendre un de ces cerfs, et me l'amenez dans mon appartement. En achevant ces mots, elle rentra dans le palais.

La gouvernante s'adressa par hasard à moi, et me conduisit à sa maîtresse, qui chargea une de ses demoiselles de lui aller cueillir d'une certaine herbe qu'elle lui nomma. La demoiselle s'acquitta promptement de sa commission, et revint avec une grosse poignée de cette herbe. La dame en prit la moitié, qu'elle pressa elle-même, et dont elle me fit avaler le jus. Puis elle prononça ces paroles : « O jeune » homme, quitte ta forme de cerf, et reprends ta » naturelle. » Aussitôt je devins tel que j'étais auparavant; je me jetai aux pieds de la dame pour la remercier. Elle me demanda mon nom et mon pays,

et ce qui m'avait attiré dans le royaume de Cachemire. Je répondis à toutes ses questions, et je ne lui déguisai rien.

Lorsque j'eus achevé de parler, elle me dit : Je suis fille d'un prince de la cour où vous voulez aller. Je m'appelle la princesse Ghulnaze : celle qui vous a changé en cerf est ma sœur aînée, et se nomme Mehrefza ; c'est une magicienne dont le pouvoir est redoutable ; personne que moi ne pouvait vous délivrer de ses mains, et, quoique je sois sa sœur, si elle s'aperçoit de ce que je viens de faire, je crains d'éprouver son ressentiment ; mais, quelque chose qui arrive, je ne me repentirai point de vous avoir tiré de l'état où vous étiez. Je prétends même que vous m'ayez encore plus d'obligation ; je veux vous aider à rendre heureux le prince votre ami. J'avoue qu'il est très-difficile de faire son bonheur ; car il faut pour cela gagner la confiance de la princesse qu'il aime, ce que vous ne pouvez faire qu'en passant dans la cour de Cachemire pour un saint personnage.

— Que dites-vous, ma princesse ? m'écriai-je à ces derniers mots. Eh ! comment pourrai-je avoir cette réputation-là ? — Vous n'avez, dit-elle, qu'à suivre exactement toutes les instructions que je vous donnerai. En parlant de cette manière elle entra dans une garde-robe, d'où elle sortit un moment

après, tenant entre ses bras un habit de derviche, une ceinture, avec une petite boîte d'ébène : Voici, dit-elle, tout ce qui vous est nécessaire pour venir à bout de votre entreprise. Emportez cela, et marchez vers la ville de Cachemire qui n'est pas bien loin d'ici; mais, avant que d'y entrer, arrêtez-vous, ôtez vos habits, et vous frottez tout le corps avec la graisse qui est dans cette boîte. Puis vous prendrez cet habit de derviche, et cette ceinture magique dont vous vous ceindrez les reins, après quoi présentez-vous aux portes de la ville. Vous y trouverez des gardes qui vous diront : O vénérable religieux! d'où venez-vous? Répondez-leur : Je suis prêtre, et je viens des extrémités de l'occident en pélerinage à Cachemire pour voir le grand Kesaya.

Vous saurez, poursuivit-elle, que ce Kesaya est une célèbre idole que les peuples de ce royaume adorent. Dès que vous leur aurez dit que vous venez de si loin pour adorer cette idole, ils se jetteront à vos pieds, et vous mèneront avec respect devant Togrul-bey leur roi, qui vous mettra entre les mains du grand prêtre Ahran, chef du temple de Kesaya. Ce grand prêtre et tous les autres ministres de l'idole vous conduiront au pagode, qui, pour la beauté et la magnificence, est au-dessus de tous les palais du monde; mais il est entouré d'un fossé profond de vingt coudées, rempli d'une eau qui bout sans feu,

et au-delà du fossé il y a une plate-forme de lames d'acier qui sont rouges et brûlantes ; ensorte que le temple paraît inaccessible. Alors Ahran vous dira : O phénix du siècle ! tu as bien essuyé des périls et des fatigues avant que d'arriver ici. Le grand Kesaya, pour qui tu as fait un si long et si pénible voyage, demeure dans ce temple. Il est caché dans son sanctuaire. Les hommes ne le sauraient voir. Tu n'as qu'à lui offrir d'ici tes adorations, et tu t'en retourneras ensuite dans ton pays.

Vous répondrez à ce discours, que vous êtes venu pour visiter Kesaya, et que vous voulez jouir de sa vue ravissante. Mais le grand prêtre vous dira que, pour avoir cet honneur, il faut passer au travers de cette eau bouillante, et marcher sur la plate-forme. Vous ferez alors un cri de joie, et marcherez hardiment. La graisse dont vous vous serez frotté, a la vertu de rendre l'eau plus dure que la pierre, et vous empêchera d'être brûlé. Quand vous serez entré dans le pagode, vous verrez Kesaya, et vous le servirez pendant un jour entier ; puis vous rejoindrez Ahran qui vous adoptera pour fils. Vous passerez quatorze jours avec lui, et le quinzième, tandis qu'il dormira, vous lui frotterez le nez d'une poudre blanche que je vais vous donner. Il ne l'aura pas plutôt sentie qu'il mourra, et le roi ne manquera pas de vous faire grand prêtre à sa place. Quand

vous serez parvenu à cette dignité, vous irez voir le prince de Cachemire qui est malade depuis assez long-tems, et abandonné des médecins. Vous réciterez sur lui une oraison, et aussitôt il sera guéri. Le bruit de cette cure se répandra parmi tous les peuples de l'Indostan, qui vous regarderont comme un saint, et Farrukhnaz, c'est le nom de la princesse de Cachemire, charmée de votre réputation, souhaitera de vous voir. Je ne vous en dis pas davantage, le reste dépend de votre adresse.

Je promis de suivre de point en point les instructions de Ghulnaze, qui me mit entre les mains une autre petite boîte où était la poudre blanche, et un papier plié où l'oraison que je devais réciter sur le prince de Cachemire était écrite. Partez, seigneur, me dit-elle ensuite, éloignez-vous promptement de ce palais ; je crains que ma sœur ne revienne. Hélas ! ajouta-t-elle en soupirant, le mal qu'elle me peut faire, pour avoir détruit son enchantement, n'est pas ce que j'appréhende le plus !

Je sentis tout ce qu'il y avait d'obligeant pour moi dans ces dernières paroles. Je fis de nouveaux remercîmens à Ghulnaze, dans des termes qui marquaient une vive reconnaissance. Nous étions tous deux fort satisfaits l'un de l'autre, et nous aurions souhaité d'être plus long-tems ensemble ; mais, comme nous appréhendions que Mehrefza ne vînt

nous surprendre, nous fûmes obligés de nous séparer. Je pris donc le chemin de Cachemire. D'abord que je fus auprès de cette ville, je me dépouillai de mes habits, et me revêtis de celui de derviche, après m'être frotté le corps avec la graisse que j'avais dans la boîte d'ébène. Je me présentai ensuite aux portes ; les gardes me menèrent au roi, qui me mit entre les mains du grand prêtre. Je marchai sur l'eau et sur la plate-forme de lames d'acier, sans me faire le moindre mal ; puis j'entrai dans le temple, où je vis le grand Kesaya placé sur son trône. C'est, comme vous le savez, une idole de bois de sandal. Ses yeux sont deux grosses escarboucles. Il a sur la tête une couronne de rubis, et il est ceint d'une ceinture de turquoise.

Je ne manquai pas de demeurer auprès de Kesaya jusqu'au lendemain. Alors j'allai retrouver le chef des ministres du temple, qui m'adopta pour fils, et me retint auprès de lui. Enfin, de peur de perdre le fruit de toutes mes peines, en omettant quelques circonstances, je me défis d'Ahran de la manière que Ghulnaze me l'avait prescrit, et je devins grand prêtre à sa place. Je guéris peu de tems après le prince Farrukhrouz, ce qui me mit dans une si haute réputation, que vous souhaitâtes de me voir. Vous savez le reste, et quelles impressions firent sur vous les peintures que j'avais fait faire dans la salle où je

vous reçus. Je vous observai avant que de me montrer, et je m'aperçus qu'elles vous donnaient beaucoup à penser.

Voilà, charmante Farrukhnaz, ajouta Symorgue, ce que j'ai cru ne devoir pas plus long-tems vous laisser ignorer. Pardonnez-moi l'artifice dont je me suis servi pour vous ôter la fausse opinion que vous aviez des hommes, et pour lier votre sort à celui du plus aimable de tous les princes.

La princesse de Cachemire rougit pendant tout ce récit, qui lui faisait connaître qu'elle avait été trompée; mais l'amour qu'elle se sentait pour le prince de Perse, l'empêcha d'en savoir mauvais gré au faux derviche. Achevez, lui dit-elle, de nous apprendre ce que vous avez fait. Quelle entreprise venez-vous d'exécuter dans le palais de la magicienne? — Belle Farrukhnaz, reprit-il, après vous avoir quittée, je me suis avancé vers le palais; j'en ai trouvé la porte ouverte, je suis entré, je n'ai vu personne, j'ai seulement entendu une voix plaintive dont les tristes accens m'ont attiré dans une chambre d'où elle partait; j'y ai trouvé, sur un grand sofa, une jeune dame qui avait au cou un carcan, et aux pieds des chaînes de fer. Ses bras étaient enfermés dans un sac de cuir lié avec des courroies, et cette malheureuse, accablée sous le poids de sa destinée, laissait tristement tomber sa tête sur ses

genoux. Je me suis approché d'elle par pitié, dans le dessein de la soulager. Elle a levé la tête, et j'ai reconnu, dans cette infortunée, ma libératrice, l'aimable Ghulnaze.

A cet objet touchant, la fureur m'a transporté : O ma reine, me suis-je écrié, dans quel état vous retrouvé-je? Quelles barbares mains ont pu vous charger de fers? — O mon cher Symorgue, a-t-elle répondu, est-ce vous que je vois? Quel mauvais génie vous a ramené ici? Hélas! vous serez bientôt la victime de ma cruelle sœur. Elle s'est aperçue que je vous ai délivré; et pour m'en punir, elle me retient dans les chaînes : j'y suis déjà depuis long-tems; mais ce qui m'afflige plus que tout le reste, c'est le péril où vous venez vous jeter. Sauvez-vous promptement, tâchez de vous dérober à l'inhumaine Mehrefza. — Eh quoi! ma sultane, ai-je repris, vous voulez que je fuie et que je vous abandonne? Me croyez-vous capable d'une si noire ingratitude? Ah! j'aime mieux cent fois éprouver le ressentiment de votre sœur. La mort la plus terrible n'a rien qui puisse m'épouvanter lorsqu'il s'agit de vous tirer de la situation où je vous vois. Apprenez-moi, de grâce, ce qu'il faut faire pour vous délivrer, et, si c'est une chose possible, j'espère en venir à bout.

— Puisque vous avez tant de courage, répliqua Ghulnaze, ma liberté dépend de vous. Allez dans le

jardin du côté de l'occident, vous y trouverez ma sœur endormie sur un lit de gazon parsemé de fleurs. Elle a sous la tête un sac de satin qui lui sert de chevet : si vous pouvez prendre ce sac sans qu'elle se réveille, la clef de mes fers est dedans, vous me tirerez d'affaire; mais si vous réveillez Mehrefza en vous saisissant du sac, vous êtes perdu. Il n'y a point d'autres moyens de rompre mes chaînes; tout l'effort humain n'en saurait venir à bout. — Laissez-moi faire, dis-je alors à Ghulnaze, je vais vous apporter la clef.

Je sors aussitôt du palais, je m'avance dans le jardin du côté de l'occident, et j'aperçois la magicienne endormie sur le gazon, la tête appuyée sur le sac dont j'entreprenais la conquête. J'ai demeuré quelque tems incertain du parti que j'avais à prendre; mais la crainte de réveiller Mehrefza m'a déterminé à lui couper la tête d'un coup de sabre. J'ai donc tué la magicienne, et j'ai porté le sac à sa sœur, qui m'attendait avec beaucoup d'inquiétude. Je lui ai conté ce que je venais de faire, et elle en a paru ravie; après cela, j'ai tiré la clef du sac, et j'ai mis ma princesse en liberté.

C'est ainsi, continua Symorgue, que je me suis défait de la plus méchante femme de la terre; nous pouvons présentement, divine Farrukhnaz, entrer dans le palais; nous y trouverons Ghulnaze qui se

dispose en ce moment à vous recevoir ; elle a autant de joie de votre arrivée ici, que de sa propre délivrance. A ces mots, il présenta la main à la princesse de Cachemire, et la conduisit au palais. Ils rencontrèrent Ghulnaze qui venait au-devant d'eux. Cette dame se prosterna aux pieds de la fille de son roi : mais Farrukhnaz la releva, l'embrassa tendrement, et lui fit mille amitiés. Belle Ghulnaze, lui dit-elle, je suis charmée que le brave et généreux Symorgue vous ait si bien servie. Il est vrai, ajouta-t-elle en souriant, qu'il vous avait trop d'obligation pour ne se pas exposer aux plus grands périls, plutôt que de vous laisser dans les fers. — O ma princesse, lui répondit Ghulnaze sur le même ton, vous voyez que le cerf n'abandonne pas la biche, lorsqu'elle a besoin de son secours.

Après quelques momens d'entretien, ils entrèrent dans le palais, que Farrukhnaz trouva beau. Puis ils en sortirent pour aller au parc où il y avait plus de trois cents cerfs. La sœur de la magicienne leur fit reprendre leur forme naturelle de la même manière qu'elle avait rendu la sienne à Symorgue. A mesure qu'ils redevenaient hommes, ils se jetaient aux pieds de leur charmante libératrice, pour lui faire les remercîmens qu'ils lui devaient. Ils étaient tous pour la plupart jeunes et bien faits.

Les uns se disaient Tartares, les autres Chinois,

et les autres Carizmiens. Il y en avait de tous les endroits de l'Asie ; mais le conducteur de Farrukhnaz fut bien surpris, et causa un extrême étonnement aux princesses, quand tout-à-coup démêlant, dans la foule des cerfs redevenus hommes, le prince Farrukschad, il courut se prosterner à ses genoux, en lui disant : O mon cher prince, est-il possible que je vous retrouve ici ? — O mon ami, répondit le prince de Perse en le relevant, est-ce Symorgue qui se présente à mes yeux ? — Oui, seigneur, reprit le confident, c'est lui-même ; et, pour comble de joie, il vous amène la princesse de Cachemire. A ces mots, il conduisit son maître à Farrukhnaz, qui reconnut dans le prince les traits qu'elle avait vus en songe, comme, de son côté, Farrukschad connut d'abord en la regardant que c'était la princesse dont il conservait si chèrement l'image dans sa mémoire.

Tandis que le prince de Perse tâchait d'exprimer à sa maîtresse toute la joie dont il était animé, Ghulnaze alla dans la prairie où erraient les biches blanches. Elle leur rendit aussi leur première forme, et il se trouva que c'étaient de jeunes dames fort aimables que la magicienne sa sœur avait métamorphosées. Elle les mena devant Farrukhnaz qui leur fit conter leurs histoires. Toutes ces dames avaient là leurs amans, qui furent ravis de les revoir af-

franchies comme eux du pouvoir magique qui les retenait sous des formes d'animaux. Pour surcroît de bonheur, chaque cavalier qui avait été changé en cerf, retrouva son cheval dans les écuries du palais. Ainsi, après avoir de nouveau rendu mille grâces à Ghulnaze, tous les hommes qu'elle avait délivrés prirent congé d'elle, et s'en allèrent avec leurs dames chacun dans son pays.

Il ne resta dans le palais que Farrukhnaz, Ghulnaze, Sutlumemé, le prince de Perse et son confident. Ils y demeurèrent quelques jours, ensuite ils partirent tous pour la cour de Gaznine, où ils arrivèrent heureusement. Le roi de Gaznine, pour célébrer le retour de Farrukschad, fit orner la ville, et ordonna des réjouissances publiques. Il maria ce prince avec la princesse de Cachemire, et Symorgue avec Ghulnaze. Pendant que la cour de Gaznine était dans la joie à l'occasion de ces noces, le vieux monarque voulut entendre toute l'histoire de Farrukhnaz. Symorgue lui raconta comment il était parvenu à gagner la confiance de cette princesse; et, quand il eut achevé son récit, Farrukschad conta de quelle manière il était tombé entre les mains de Mehrefza.

Peu de tems après, le roi de Gaznine tomba malade, et, se voyant sur le point d'être enlevé par l'ange de la mort, il nomma pour son successeur à

la couronne le prince Farrukschad, qui véritablement monta sur le trône aussitôt que le vieux roi fut mort ; mais, ayant envie de s'en retourner en Perse, il laissa le sceptre de Gaznine à Symorgue, ce qui fut approuvé des grands et du peuple. Symorgue règna donc à Gaznine avec la princesse Ghulnaze, et Farrukschad conduisit Farrukhnaz à la cour de Perse, où il succéda bientôt au roi son père, qui semblait n'attendre pour mourir que le retour de son fils.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME CINQUIÈME.

	Pages
400e Jour. — Histoire de Maugraby, ou le magicien.	1
401e Jour	5
402e Jour	9
403e Jour	13
404e Jour	18
405e Jour	23
406e Jour	28
407e Jour	33
408e Jour	37
409e Jour	42
410e Jour	47
411e Jour	52
412e Jour	56
413e Jour	61
414e Jour	65
415e Jour	70
416e Jour	74
Histoire d'Halaiaddin, prince de Perse	75
417e Jour	79
418e Jour	85
419e Jour	90

Pages.
420e Jour.. 95
421e Jour.. 99
422e Jour. — Histoire d'Yamalladdin, prince du grand Katay.. 105
423e Jour.. 110
424e Jour.. 115
425e Jour.. 121
426e Jour.. 125
427e Jour.. 129
428e Jour.. 133
429e Jour.. 138
430e Jour.. 142
431e Jour.. 146
432e Jour.. 151
433e Jour.. 155
Histoire de Baha-Ildin, prince de Cinigaé...... 157
434e Jour.. 160
435e Jour.. 164
436e Jour. — Histoire de Badvildinn, prince de Tartarie.. 170
437e Jour.. 174
438e Jour.. 178
439e Jour.. 182
440e Jour.. 187
441e Jour.. 191
442e Jour.. 196
443e Jour.. 200
444e Jour.. 204
Histoire de Shahadildin, prince de Damas..... 205
445e Jour.. 209
446e Jour.. 214

Pages.
447e Jour.. 218
448e Jour.. 224
449e Jour.. 229
450e Jour.. 234
451e Jour.. 238
452e Jour.. 243
453e Jour.. 248
454e Jour.. 253
455e Jour.. 258
456e Jour.. 262
457e Jour.. 266
458e Jour. — Histoire des amours de Maugraby avec Sœur-des-Planètes, fille du roi d'Égypte....... 272
459e Jour.. 276
460e Jour.. 281
461e Jour.. 286
462e Jour.. 291
463e Jour.. 296
464e Jour.. 301
465e Jour.. 305
466e Jour. — Histoire de la naissance de Maugraby.. 310
467e Jour.. 315
468e Jour.. 320
469e Jour.. 324
470e Jour.. 330
471e Jour.. 334
472e Jour.. 338
473e Jour.. 343
474e Jour.. 348
475e Jour.. 352
476e Jour.. 358

Pages.
477e Jour.................................... 363
478e Jour.................................... 367
479e Jour.................................... 372
480e Jour. — Histoire du capitaine Tranche-mont, et de ses braves.......................... 378
481e Jour.................................... 382
482e Jour.................................... 387
483e Jour.................................... 391
484e Jour.................................... 396
485e Jour.................................... 402
486e Jour.................................... 408
487e Jour.................................... 414
488e Jour.................................... 417
489e Jour.................................... 422
490e Jour.................................... 426
Conclusion de l'Histoire de la princesse de Cachemire.................................. 430

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

